Rep. XIII. 3. no. 96.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-712195-p0002-5

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-712195-p0006-8

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME QUARANTE-DEUXIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1784.

KÖNIGL. UNIVERS. ZU HALLE

DICTIONNAIRE

PHILOSOPHIQUE.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-712195-p0009-8

DICTIONNAIRE PHILOSOPHIQUE.

M.

MAGIE.

LA magie eſt encore une ſcience bien plus plauſible que l'aſtrologie & que la doctrine des génies. Dès qu'on commença à penſer qu'il y a dans l'homme un être tout-à-fait diſtinct de la machine, & que l'entendement ſubſiſte après la mort, on donna à cet entendement un corps délié, ſubtil, aérien, reſſemblant au corps dans lequel il était logé. Deux raiſons toutes naturelles introduiſirent cette opinion: la première, c'eſt que dans toutes les langues l'ame s'appelait *eſprit*, *ſouffle*, *vent*: cet eſprit, ce ſouffle, ce vent était donc quelque choſe de fort mince & de fort délié. La ſeconde, c'eſt que ſi l'ame d'un homme n'avait pas retenu une forme ſemblable à celle qu'il poſſédait pendant ſa vie, on n'aurait pas pu diſtinguer après la mort l'ame d'un homme d'avec celle d'un autre. Cette ame, cette ombre qui ſubſiſtait ſéparée de ſon corps, pouvait très-bien ſe montrer dans l'occaſion, revoir les lieux qu'elle avait habités, viſiter ſes parens, ſes amis, leur parler, les inſtruire; il n'y avait dans tout cela aucune incompatibilité. Ce qui eſt peut paraître.

Les ames pouvaient très-bien enſeigner à ceux qu'elles venaient voir, la manière de les évoquer: elles n'y manquaient pas; & le mot *Abraxa*, prononcé

avec quelques cérémonies, fesait venir les ames auxquelles on voulait parler. Je suppose qu'un égyptien eût dit à un philosophe : *Je descends en ligne droite des magiciens de Pharaon, qui changèrent des baguettes en serpens, & les eaux du Nil en sang ; un de mes ancêtres se maria avec la pythonisse d'Endor qui évoqua l'ombre de Samuel à la prière du roi Saül : elle communiqua ses secrets à son mari, qui lui fit part des siens : je possède cet héritage de père & de mère, ma généalogie est bien avérée ; je commande aux ombres & aux élémens.* Le philosophe n'aurait eu autre chose à faire qu'à lui demander sa protection : car si ce philosophe avait voulu nier & disputer, le magicien lui eût fermé la bouche en lui disant : *Vous ne pouvez nier les faits ; mes ancêtres ont été incontestablement de grands magiciens, & vous n'en doutez pas ; vous n'avez nulle raison pour croire que je sois de pire condition qu'eux, surtout quand un homme d'honneur comme moi vous assure qu'il est sorcier.* Le philosophe aurait pu lui dire : Faites-moi le plaisir d'évoquer une ombre, de me faire parler à une ame, de changer cette eau en sang, cette baguette en serpent. Le magicien pouvait répondre : Je ne travaille pas pour les philosophes : j'ai fait voir des ombres à des dames très-respectables, à des gens simples qui ne disputent point : vous devez croire au moins qu'il est très-possible que j'aie ces secrets, puisque vous êtes forcé d'avouer que mes ancêtres les ont possédés : ce qui s'est fait autrefois se peut faire aujourd'hui, & vous devez croire à la magie, sans que je sois obligé d'exercer mon art devant vous.

Ces raisons sont si bonnes que tous les peuples ont eu des sorciers. Les plus grands sorciers étaient payés

par l'Etat pour voir clairement l'avenir dans le cœur & dans le foie d'un bœuf. Pourquoi donc a-t-on si long-temps puni les autres de mort? ils faisaient des choses plus merveilleuses; on devait donc les honorer beaucoup, on devait surtout craindre leur puissance. Rien n'est plus ridicule que de condamner un vrai magicien à être brûlé; car on devait présumer qu'il pouvait éteindre le feu, & tordre le cou à ses juges. Tout ce qu'on pouvait faire, c'était de lui dire: Mon ami, nous ne vous brûlons pas comme un sorcier véritable, mais comme un faux sorcier, qui vous vantez d'un art admirable que vous ne possédez pas; nous vous traitons comme un homme qui débite de la fausse monnaie: plus nous aimons la bonne, plus nous punissons ceux qui en donnent de fausse: nous savons très-bien qu'il y a eu autrefois de vénérables magiciens, mais nous sommes fondés à croire que vous ne l'êtes pas, puisque vous vous laissez brûler comme un sot.

Il est vrai que le magicien pouſſé à bout pourrait dire: Ma science ne s'étend pas jusqu'à éteindre un bûcher sans eau, & jusqu'à donner la mort à mes juges avec des paroles; je peux seulement évoquer des ames, lire dans l'avenir, changer certaines matières en d'autres: mon pouvoir est borné; mais vous ne devez pas pour cela me brûler à petit feu; c'est comme si vous feiez pendre un médecin qui aurait guéri de la fièvre, & qui ne pourrait vous guérir d'une paralysie. Mais les juges lui répliqueraient: Faites-nous donc voir quelque secret de votre art, ou consentez à être brûlé de bonne grâce. (*)

(*) Voyez *Possédés*.

MAHOMETANS.

JE vous le dis encore, ignorans imbécilles, à qui d'autres ignorans ont fait accroire que la religion mahométane eſt voluptueuſe & ſenſuelle, il n'en eſt rien; on vous a trompés ſur ce point comme ſur tant d'autres.

Chanoines, moines, curés même, ſi on vous impoſait la loi de ne manger ni boire depuis quatre heures du matin juſqu'à dix du ſoir, pendant le mois de juillet, lorſque le carême arriverait dans ce temps; ſi on vous défendait de jouer à aucun jeu de haſard ſous peine de damnation; ſi le vin vous était interdit ſous la même peine; s'il vous fallait faire un pélerinage dans des déſerts brûlans; s'il vous était enjoint de donner au moins deux & demi pour cent de votre revenu aux pauvres; ſi accoutumés à jouir de dix-huit femmes on vous en retranchait tout d'un coup quatorze; en bonne foi oſeriez-vous appeler cette religion ſenſuelle?

Les chrétiens latins ont tant d'avantages ſur les muſulmans, je ne dis pas en fait de guerre, mais en fait de doctrine; les chrétiens grecs les ont tant battus en dernier lieu depuis 1769 juſqu'à 1773, que ce n'eſt pas la peine de ſe répandre en reproches injuſtes ſur l'iſlamiſme.

Tâchez de reprendre ſur les mahométans tout ce qu'ils ont envahi; mais il eſt plus aiſé de les calomnier.

Je hais tant la calomnie que je ne veux pas même qu'on impute des ſottiſes aux Turcs, quoique je les déteſte comme tyrans des femmes & ennemis des arts.

Je ne ſais pourquoi l'hiſtorien du bas empire prétend (*a*) que *Mahomet* parle dans ſon *Koran* de ſon voyage dans le ciel : *Mahomet* n'en dit pas un mot; nous l'avons prouvé.

Il faut combattre ſans ceſſe. Quand on a détruit une erreur, il ſe trouve toujours quelqu'un qui la reſſuſcite. (*)

MAITRE.

SECTION PREMIERE.

QUE je ſuis malheureux d'être né! diſait *Ardaſſan Ougli*, jeune icoglan du grand padisha des Turcs. Encore ſi je ne dépendais que du grand padisha: mais je ſuis ſoumis au chef de mon oda, au capigi bachi; & quand je veux recevoir ma paye, il faut que je me proſterne devant un commis du teſterdar, qui m'en retranche la moitié. Je n'avais pas ſept ans que l'on me coupa, malgré moi, en cérémonie, le bout de mon prépuce; & j'en fus malade quinze jours. Le derviche qui nous fait la prière eſt mon maître; un iman eſt encore plus mon maître; le molla l'eſt encore plus que l'iman. Le cadi eſt un autre maître; le cadileſquier l'eſt davantage;

(*a*) XIIe vol. page 209.

(*) Voyez *Arot* & *Marot*, & *Alcoran*.

le mufhti l'eſt beaucoup plus que tous ceux-là enſemble. Le kiaïa du grand-viſir peut d'un mot me faire jeter dans le canal ; & le grand-viſir enfin peut me faire ſerrer le col à ſon plaiſir, & empailler la peau de ma tête, ſans que perſonne y prenne ſeulement garde.

Que de maîtres, grand DIEU ! quand j'aurais autant de corps & autant d'ames que j'ai de devoirs à remplir, je n'y pourrais pas ſuffire. O *Allah !* que ne m'as-tu fait chat-huant ! je vivrais libre dans mon trou, & je mangerais des ſouris à mon aiſe ſans maître & ſans valets. C'eſt aſſurément la vraie deſtinée de l'homme ; il n'a des maîtres que depuis qu'il eſt perverti. Nul homme n'était fait pour ſervir continuellement un autre homme. Chacun aurait charitablement aidé ſon prochain, ſi les choſes étaient dans l'ordre. Le clair-voyant aurait conduit l'aveugle ; le diſpos aurait ſervi de béquilles au cul-de-jatte. Ce monde aurait été le paradis de *Mahomet ;* & il eſt l'enfer, qui ſe trouve préciſément ſous le pont-aigu.

Ainſi parlait *Ardaſſan Ougli*, après avoir reçu les étrivières de la part d'un de ſes maîtres.

Ardaſſan Ougli, au bout de quelques années, devint bacha à trois queues. Il fit une fortune prodigieuſe ; & il crut fermement que tous les hommes, excepté le grand-turc & le grand-viſir, étaient nés pour le ſervir, & toutes les femmes pour lui donner du plaiſir ſelon ſes volontés.

SECTION II.

COMMENT un homme a-t-il pu devenir le maître d'un autre homme, & par quelle espèce de magie incompréhensible a-t-il pu devenir le maître de plusieurs autres hommes? On a écrit sur ce phénomène un grand nombre de bons volumes; mais je donne la préférence à une fable indienne parce qu'elle est courte, & que les fables ont tout dit.

Adimo, le père de tous les Indiens, eut deux fils & deux filles de sa femme *Procriti*. L'aîné était un géant vigoureux, le cadet était un petit bossu, les deux filles étaient jolies. Dès que le géant sentit sa force, il coucha avec ses deux sœurs, & se fit servir par le petit bossu. De ses deux sœurs l'une fut sa cuisinière, l'autre sa jardinière. Quand le géant voulait dormir il commençait par enchaîner à un arbre son petit frère le bossu; & lorsque celui-ci s'enfuyait, il le rattrapait en quatre enjambées, & lui donnait vingt coups de nerf de bœuf.

Le bossu devint soumis & le meilleur sujet du monde. Le géant satisfait de le voir remplir ses devoirs de sujet, lui permit de coucher avec une de ses sœurs dont il était dégoûté. Les enfans qui vinrent de ce mariage ne furent pas tout-à-fait bossus; mais ils eurent la taille assez contrefaite. Ils furent élevés dans la crainte de DIEU & du géant. Ils reçurent une excellente éducation; on leur apprit que leur grand-oncle était géant de droit divin, qu'il pouvait faire de toute sa famille ce qui lui plaisait; que s'il avait

quelque jolie nièce, ou arrière-nièce, c'était pour lui seul sans difficulté, & que personne ne pouvait coucher avec elle que quand il n'en voudrait plus.

Le géant étant mort, son fils, qui n'était pas à beaucoup près si fort ni si grand que lui, crut cependant être géant comme son père de droit divin. Il prétendit faire travailler pour lui tous les hommes, & coucher avec toutes les filles. La famille se ligua contre lui, il fut assommé, & on se mit en république.

Les Siamois au contraire prétendaient que la famille avait commencé par être républicaine, & que le géant n'était venu qu'après un grand nombre d'années & de dissentions; mais tous les auteurs de Bénarès & de Siam conviennent que les hommes vécurent une infinité de siècles avant d'avoir l'esprit de faire des lois; & ils le prouvent par une raison sans réplique, c'est qu'aujourd'hui même où tout le monde se pique d'avoir de l'esprit, on n'a pas trouvé encore le moyen de faire une vingtaine de lois passablement bonnes.

C'est encore, par exemple, une question insoluble dans l'Inde, si les républiques ont été établies avant ou après les monarchies, si la confusion a dû paraître aux hommes plus horrible que le despotisme. J'ignore ce qui est arrivé dans l'ordre des temps; mais dans celui de la nature il faut convenir que les hommes naissant tous égaux, la violence & l'habileté ont fait les premiers maîtres; les lois ont fait les derniers.

MALADIE. MEDECINE.

JE suppose qu'une belle princesse qui n'aura jamais entendu parler d'anatomie, soit malade pour avoir trop mangé, trop dansé, trop veillé, trop fait tout ce que font plusieurs princesses; je suppose que son médecin lui dise: Madame, pour que vous vous portiez bien il faut que votre cerveau & votre cervelet distribuent une moëlle alongée, bien conditionnée, dans l'épine de votre dos jusqu'au bout du croupion de votre altesse, & que cette moëlle alongée aille animer également quinze paires de nerfs à droite, & quinze paires à gauche. Il faut que votre cœur se contracte & se dilate avec une force toujours égale, & que tout votre sang, qu'il envoie à coups de piston dans vos artères, circule dans toutes ces artères & dans toutes les veines environ six cents fois par jour.

Ce sang, en circulant avec cette rapidité que n'a point le fleuve du Rhône, doit déposer sur son passage de quoi former & abreuver continuellement la lymphe, les urines, la bile, la liqueur spermatique de votre altesse, de quoi fournir à toutes ses secrétions, de quoi arroser insensiblement votre peau douce, blanche & fraîche, qui sans cela serait d'un jaune grisâtre, sèche & ridée comme un vieux parchemin.

LA PRINCESSE.

Hé bien, Monsieur, le roi vous paye pour me faire tout cela; ne manquez pas de mettre toute chose à leur place, & de me faire circuler mes liqueurs de

façon que je ſois contente. Je vous avertis que je ne veux jamais ſouffrir.

LE MÉDECIN.

Madame, adreſſez vos ordres à l'auteur de la nature. Le ſeul pouvoir qui fait courir des milliars de planètes & de comètes autour des millions de ſoleils a dirigé la courſe de votre ſang.

LA PRINCESSE.

Quoi ! vous êtes médecin, & vous ne pouvez rien me donner ?

LE MÉDECIN.

Non, Madame, nous ne pouvons que vous ôter. On n'ajoute rien à la nature. Vos valets nettoient votre palais, mais l'architecte l'a bâti. Si votre alteſſe a mangé goulument, je puis déterger ſes entrailles avec de la caſſe, de la manne & des follicules de ſéné ; c'eſt un balai que j'y introduis, & je pouſſe vos matières. Si vous avez un cancer, je vous coupe un teton, mais je ne puis vous en rendre un autre. Avez-vous une pierre dans la veſſie, je puis vous en délivrer au moyen d'un dilatoire ; & je vous fais beaucoup moins de mal qu'aux hommes : je vous coupe un pied gangrené, & vous marchez ſur l'autre. En un mot, nous autres médecins nous reſſemblons parfaitement aux arracheurs de dents ; ils vous délivrent d'une dent gâtée ſans pouvoir vous en ſubſtituer une qui tienne, quelques charlatans qu'ils puiſſent être.

LA PRINCESSE.

Vous me faites trembler. Je croyais que les médecins guériſſaient tous les maux.

LE MÉDECIN.

Nous guériſſons infailliblement tous ceux qui ſe guériſſent d'eux-mêmes. Il en eſt généralement, & à peu d'exceptions près, des maladies internes comme des plaies extérieures. La nature ſeule vient à bout de celles qui ne ſont pas mortelles. Celles qui le ſont ne trouvent dans l'art aucune reſſource.

LA PRINCESSE.

Quoi ! tous ces ſecrets pour purifier le ſang dont m'ont parlé mes dames de compagnie ! ce baume de vie du ſieur *le Lièvre*, ces ſachets du ſieur *Arnoud*, toutes ces pillules vantés par leurs femmes de chambre ?.....

LE MÉDECIN.

Autant d'inventions pour gagner de l'argent & pour flatter les malades pendant que la nature agit ſeule.

LA PRINCESSE.

Mais il y a des ſpécifiques.

LE MÉDECIN.

Oui, Madame, comme il y a l'eau de Jouvence dans les romans.

LA PRINCESSE.

En quoi donc conſiſte la médecine ?

LE MÉDECIN.

Je vous l'ai déjà dit, à débarraſſer, à nettoyer, à tenir propre la maiſon qu'on ne peut rebâtir.

LA PRINCESSE.

Cependant il y a des choſes ſalutaires, d'autres nuiſibles.

LE MÉDECIN.

Vous avez deviné tout le secret. Mangez, & modérément, ce que vous savez par expérience vous convenir. Il n'y a de bon pour le corps que ce qu'on digère. Quelle médecine vous fera digérer ? l'exercice. Quelle réparera vos forces ? le sommeil. Quelle diminuera des maux incurables ? la patience. Qui peut changer une mauvaise constitution ? rien. Dans toutes les maladies violentes nous n'avons que la recette de *Molière*, *seignare*, *purgare*, & si l'on veut, *clistérium donare*. Il n'y en a pas une quatrième. Tout cela n'est autre chose, comme je vous l'ai dit, que nettoyer une maison à laquelle nous ne pouvons pas ajouter une cheville. Tout l'art consiste dans l'à-propos.

LA PRINCESSE.

Vous ne fardez point votre marchandise. Vous êtes honnête homme. Si je suis reine, je veux vous faire mon premier médecin.

LE MÉDECIN.

Que votre premier médecin soit la nature. C'est elle qui fait tout. Voyez tous ceux qui ont poussé leur carrière jusqu'à cent années, aucun n'était de la faculté. Le roi de France a déjà enterré une quarantaine de ses médecins, tant premiers médecins que médecins de quartier & consultans.

LA PRINCESSE.

Vraiment, j'espère bien vous enterrer aussi.

MARIAGE.

SECTION PREMIERE.

J'AI rencontré un raisonneur qui disait : Engagez vos sujets à se marier le plutôt qu'il sera possible ; qu'ils soient exempts d'impôt la première année, & que leur impôt soit réparti sur ceux qui au même âge seront dans le célibat.

Plus vous aurez d'hommes mariés, moins il y aura de crimes. Voyez les registres affreux de vos greffes criminels ; vous y trouvez cent garçons de pendus, ou de roués, contre un père de famille.

Le mariage rend l'homme plus vertueux & plus sage. Le père de famille ne veut pas rougir devant ses enfans. Il craint de leur laisser l'opprobre pour héritage.

Mariez vos soldats, ils ne déserteront plus. Liés à leur famille, ils le seront à leur patrie. Un soldat célibataire n'est souvent qu'un vagabond, à qui il serait égal de servir le roi de Naples & le roi de Maroc.

Les guerriers romains étaient mariés ; ils combattaient pour leurs femmes & pour leurs enfans ; & ils firent esclaves les femmes & les enfans des autres nations.

Un grand politique italien, qui d'ailleurs était fort savant dans les langues orientales, chose très-rare chez nos politiques, me disait dans ma jeunesse : *Caro figlio*, souvenez-vous que les Juifs n'ont jamais

eu qu'une bonne institution, celle d'avoir la virginité en horreur. Si ce petit peuple de courtiers superstitieux n'avait pas regardé le mariage comme la première loi de l'homme, s'il y avait eu chez lui des couvens de religieuses, il était perdu sans ressource.

SECTION II.

LE mariage est un contrat du droit des gens, dont les catholiques romains ont fait un sacrement.

Mais le sacrement & le contrat sont deux choses bien différentes; à l'un sont attachés les effets civils, à l'autre les grâces de l'Eglise.

Ainsi lorsque le contrat se trouve conforme au droit des gens, il doit produire tous les effets civils. Le défaut de sacrement ne doit opérer que la privation des grâces spirituelles.

Telle a été la jurisprudence de tous les siècles & de toutes les nations, excepté des Français. Tel a été même le sentiment des pères de l'Eglise les plus accrédités.

Parcourez les codes théodosien & justinien, vous n'y trouverez aucune loi qui ait proscrit les mariages des personnes d'une autre croyance, lors même qu'ils avaient été contractés avec des catholiques.

Il est vrai que *Constance*, ce fils de *Constantin*, aussi cruel que son père, défendit aux Juifs, sous peine de mort, de se marier avec des femmes chrétiennes, (*a*) & que *Valentinien*, *Théodose*, *Arcade*, firent la même défense, sous les mêmes peines aux femmes juives.

(*a*) Code théod. tit. *de Judæis*, loi VI.

Mais

Mais ces lois n'étaient déjà plus obſervées ſous l'empereur *Marcien ;* & *Juſtinien* les rejeta de ſon code. Elles ne furent faites d'ailleurs que contre les Juifs, & jamais on ne penſa de les appliquer aux mariages des païens ou des hérétiques avec les ſectateurs de la religion dominante.

Conſultez *St Auguſtin*, (*b*) il vous dira que de ſon temps on ne regardait pas comme illicites les mariages des fidelles avec les infidelles, parce qu'aucun texte de l'Evangile ne les avait condamnés. *Quæ matrimonia cum infidelibus noſtris temporibus jam non putantur eſſe peccata ; quoniam in novo Teſtamento, nihil indè præceptum eſt, & ideò aut licere creditum eſt aut velut dubium derelictum.*

Auguſtin dit de même, que ces mariages opèrent ſouvent la converſion de l'époux infidelle. Il cite l'exemple de ſon propre père, qui embraſſa la religion chrétienne parce que ſa femme *Monique* profeſſait le chriſtianiſme. *Clotilde* par la converſion de *Clovis*, & *Théodelinde* par celle d'*Agiluf* roi des Lombards, furent plus utiles à l'Egliſe que ſi elles euſſent épouſé des princes orthodoxes.

Conſultez la déclaration du pape *Benoît XIV* du 4 novembre 1741, vous y lirez ces propres mots : *Quod verò ſpectat ad ea conjugia quæ abſque formâ à Tridentino ſtatutâ, contrahuntur à catholicis cum hæreticis, ſivè catholicus vir hæreticam fœminam ducat, ſive catholica fœmina hæretico viro nubat ; ſi hujuſmodi matrimonium ſit contractum aut in poſterum contrahi contingat, Tridentini formâ non ſervatâ, declarat ſanctitas ſua, alio non concurrente impedimento, validum habendum eſſe, ſciens*

(*b*) *Lib. de fide & operib.* cap. XIX, n. 35.

conjux catholicus se istius matrimonii vinculo perpetuo ligatum.

Par quel étonnant contraste les lois françaises sont-elles sur cette matière plus sévères que celles de l'Eglise ? la première loi qui ait établi ce rigorisme en France est l'édit de *Louis XIV* du mois de novembre 1680. Cet édit mérite d'être rapporté.

„ *Louis* &c. Les canons des conciles ayant condamné les mariages des catholiques avec les „ hérétiques comme un scandale public, & une „ profanation du sacrement, nous avons estimé „ d'autant plus nécessaire de les empêcher à l'avenir, „ que nous avons reconnu que la tolérance de ces „ mariages expose les catholiques à une tentation „ continuelle de sa perversion &c. A ces causes &c. „ voulons & nous plaît qu'à l'avenir nos sujets de „ la religion catholique, apostolique & romaine, ne „ puissent sous quelque prétexte que ce soit contracter „ mariage avec ceux de la religion prétendue réformée, „ déclarant tels mariages non valablement contractés, „ & les enfans qui en viendront illégitimes. „

Il est bien singulier que l'on se soit fondé sur les lois de l'Eglise pour annuller des mariages que l'Eglise n'annulla jamais. Vous voyez dans cet édit le sacrement confondu avec le contrat civil ; c'est cette confusion qui a été la source des étranges lois de France sur le mariage.

St Augustin approuvait les mariages des orthodoxes avec les hérétiques, parce qu'il espérait que l'époux fidelle convertirait l'autre ; & *Louis XIV* les condamne dans la crainte que l'hétérodoxe ne pervertisse le fidelle !

Il existe en Franche-Comté une loi plus cruelle; c'est un édit de l'archiduc *Albert* & de son épouse *Isabelle* du 20 décembre 1599, qui fait défense aux catholiques de se marier à des hérétiques, à peine de confiscation de corps & de biens. (*c*)

Le même édit prononce la même peine contre ceux qui seront convaincus d'avoir mangé du mouton le vendredi ou le samedi. Quelles lois & quels législateurs !

A quels maîtres, grand DIEU, livrez-vous l'univers!

SECTION III.

SI nos lois réprouvent les mariages des catholiques avec les personnes d'une religion différente, accordent-elles au moins les effets civils aux mariages des français protestans avec des français de la même secte ?

On compte aujourd'hui dans le royaume un million de protestans, (*d*) & cependant la validité de leur mariage est encore un problème dans les tribunaux.

C'est encore ici un des cas où notre jurisprudence se trouve en contradiction avec les décisions de l'Eglise, & avec elle-même.

Dans la déclaration papale citée dans la précédente section, *Benoît XIV* décide que les mariages des protestans, contractés suivant leurs rites, ne sont pas moins valables que s'ils avaient été faits suivant les formes établies par le concile de Trente, & que l'époux qui devient catholique, ne peut rompre ce lien pour en

(*c*) Anciennes ordonnances de la Franche-Comté, liv. V, tit. XVIII.

(*d*) Cela est exagéré.

former un autre avec une perſonne de ſa nouvelle religion. (*e*)

Barac Levy, juif de naiſſance, & originaire d'Haguenau, s'y était marié avec *Mendel-Cerf*, de la même ville & de la même religion.

Ce juif vint à Paris en 1752, & ſe fit baptiſer le 13 mai 1754. Il envoya ſommer ſa femme à Haguenau de venir le joindre à Paris. Dans une autre ſommation il conſentit que cette femme, en venant le joindre, continuât de vivre dans ſa ſecte juive.

A ces ſommations *Mandel-Cerf* répondit qu'elle ne voulait point retourner avec lui, & qu'elle le requérait de lui envoyer, ſuivant les formes du judaïſme, un libelle de divorce, pour qu'elle pût ſe remarier à un autre juif.

Cette réponſe ne contentait pas *Levy*; il n'envoya point de libelle de divorce, mais il fit aſſigner ſa femme devant l'official de Strasbourg, qui, par une ſentence du 7 ſeptembre 1754, le déclara libre de ſe marier en face de l'Egliſe avec une femme catholique.

Muni de cette ſentence, le juif chriſtianiſé vient dans le diocèſe de Soiſſons, & y contracte des promeſſes de mariage avec une fille de Villeneuve. Le curé refuſe de publier les bans. *Levy* lui fait ſignifier les ſommations qu'il avait faites à ſa femme, & la ſentence de l'official de Strasbourg, & un certificat du ſecrétaire

(*e*) *Quod attinet ad matrimonia ab hæreticis inter ſe celebrata, non obſervatâ formâ à Tridentino præſcriptâ, quæque in poſterum contrahentur, dum modo non aliud obſtiterit canonicum impedimentum, ſanctitas ſua ſtatuit pro validis habenda eſſe; adeòque ſi contigat utrumque conjugem ad catholicæ eccleſiæ ſinum ſe recipere, eodem quo antea conjugali vinculo ipſos animo teneri, etiam ſi mutuus conſenſus coram parocho catholico non renovetur.*

de l'évêché de la même ville, qui atteſtait que dans tous les temps il avait été permis dans le diocèſe, aux juifs baptiſés de ſe remarier à des catholiques, & que cet uſage avait été conſtamment reconnu par le conſeil ſouverain de Colmar.

Mais ces pièces ne parurent point ſuffiſantes au curé de Villeneuve. *Levy* fut obligé de l'aſſigner devant l'official de Soiſſons.

Cet official ne penſa pas comme celui de Strasbourg, que le mariage de *Levy* avec *Mendel-Cerf* fût nul ou diſſoluble. Par ſa ſentence du 5 février 1756, il déclara le juif non-recevable. Celui-ci appela de cette ſentence au parlement de Paris, où il n'eut pour contradicteur que le miniſtère public; mais par arrêt du 2 janvier 1758, la ſentence fut confirmée; & il fut défendu de nouveau à *Levy* de contracter aucun mariage pendant la vie de *Mendel-Cerf*.

Voilà donc un mariage contracté entre des français juifs ſuivant les rites juifs, déclaré valable par la première cour du royaume.

Mais quelques années après, la même queſtion fut jugée différemment dans un autre parlement, au ſujet d'un mariage contracté entre deux français proteſtans qui avaient été mariés en préſence de leurs parens par un miniſtre de leur communion. L'époux proteſtant avait changé de religion comme l'époux juif; & après avoir paſſé à un ſecond mariage avec une catholique, le parlement de Grenoble confirma ce ſecond mariage, & déclara nul le premier.

Si de la juriſprudence nous paſſons à la légiſlation, nous la trouverons obſcure ſur cette matière importante comme ſur tant d'autres.

Par un arrêt du conseil du 15 septembre 1685, il fut dit „ que les protestans (*f*) pourraient se faire „ marier, pourvu toutefois que ce fût en présence du „ principal officier de justice, & que les publications „ qui devaient précéder ces mariages, se feraient au „ siége royal le plus prochain du lieu de la demeure „ de chacun des protestans qui se voudraient marier, „ & seulement à l'audience. „

Cet arrêt ne fut point révoqué par l'édit qui trois semaines après supprima l'édit de Nantes.

Mais depuis la déclaration du 14 mai 1724, minutée par le cardinal de *Fleuri*, les juges n'ont plus voulu présider aux mariages des protestans, ni permettre dans leurs audiences la publication de leurs bans.

L'article XV de cette loi veut que les formes prescrites par les canons soient observées dans les mariages, tant des nouveaux convertis que de tous les autres sujets du roi.

On a cru que cette expression générale, *tous les autres sujets*, comprenait les protestans comme les catholiques; & sur cette interprétation on a annullé les mariages des protestans qui n'avaient pas été revêtus des formes canoniques.

Cependant il semble que les mariages des protestans ayant été autorisés autrefois par une loi expresse, il faudrait aujourd'hui, pour les annuller, une loi expresse qui portât cette peine. D'ailleurs, le terme de

(*f*) N'est-il pas bien plaisant qu'en France le conseil même ait donné aux protestans le nom de *religionnaires*, comme si eux seuls avaient eu de la religion, & que les autres n'eussent été que des papistes gouvernés par des arrêts & par des bulles?

nouveaux convertis, mentionné dans la déclaration, paraît indiquer que le terme qui suit n'eſt relatif qu'aux catholiques. Enfin, quand la loi civile eſt obſcure ou équivoque, les juges ne doivent-ils pas juger ſuivant le droit naturel & le droit des gens?

Ne réſulte-t-il pas de ce qu'on vient de lire que ſouvent les lois ont beſoin d'être réformées, & les princes de conſulter un conſeil plus inſtruit, de n'avoir point de miniſtre prêtre, & de ſe défier beaucoup des courtiſans en ſoutane qui ont le titre de leurs confeſſeurs.

MARIE MAGDELENE.

J'AVOUE que je ne ſais pas où l'auteur de l'hiſtoire critique de JESUS-CHRIST (*a*) a trouvé que *Ste Marie Magdelène* avait eu des *complaiſances criminelles* pour le Sauveur du monde. Il dit, page 130, ligne 11 de la note, que c'eſt une prétention des Albigeois. Je n'ai jamais lu cet horrible blaſphême, ni dans l'hiſtoire des Albigeois, ni dans leurs profeſſions de foi. Cela eſt dans le grand nombre des choſes que j'ignore. Je ſais que les Albigeois avaient le malheur funeſte de n'être pas catholiques romains; mais il me ſemble que d'ailleurs ils avaient le plus profond reſpect pour la perſonne de JESUS.

Cet auteur de l'hiſtoire critique de JESUS-CHRIST renvoie à la Chriſtiade, eſpèce de poëme en proſe, ſuppoſé qu'il y ait des poëmes en proſe. J'ai donc été

(*a*) Hiſtoire critique de JESUS-CHRIST, ou analyſe raiſonnée des évangiles, page 130, note 3.

obligé de consulter l'endroit de cette Christiade où cette accusation est rapportée. C'est au chant ou livre IV, page 335, note 1; le poëte de la Christiade ne cite personne. On peut, à la vérité, dans un poëme épique, s'épargner les citations; mais il faut de grandes autorités en prose, quand il s'agit d'un fait aussi grave & qui fait dresser les cheveux à la tête de tout chrétien.

Que les Albigeois aient avancé ou non une telle impiété, il en résulte seulement que l'auteur de la Christiade se joue dans son chant IVe sur le bord du crime. Il imite un peu le fameux sermon de *Menot*. Il introduit sur la scène *Marie Magdelène* sœur de *Marthe* & du *Lazare*, brillante de tous les charmes de la jeunesse & de la beauté, brûlante de tous les désirs, & plongée dans toutes les voluptés. C'est, selon lui, une dame de la cour; ses richesses égalent sa naissance, son frère *Lazare* était comte de Béthanie, & elle marquise de Magdalet. *Marthe* eut un grand apanage, mais il ne nous dit pas où étaient ses terres. *Elle avait*, dit le chrisiadier, *cent domestiques & une foule d'amans; elle eût attenté à la liberté de tout l'univers. Richesses, dignités, grandeurs ambitieuses, vous ne fûtes jamais si chères à Magdelène que la séduisante erreur qui lui fit donner le surnom de pécheresse. Telle était la beauté dominante dans la capitale, quand le jeune & divin héros y arriva des extrémités de la Galilée.* (*b*) *Ses autres passions calmées cèdent à l'ambition de soumettre le héros dont on lui a parlé.*

Alors le chrisiadier imite *Virgile*. La marquise de Magdalet conjure sa sœur l'apanagée de faire réussir

(*b*) Il n'y avait pas bien loin.

ſes deſſeins coquets auprès de ſon jeune héros, comme *Didon* employa ſa ſœur *Anne* auprès du pieux *Enée*.

Elle va entendre le ſermon de JESUS dans le temple, quoiqu'il n'y prêchât jamais. (*c*) *Son cœur vole au-devant du héros qu'elle adore, elle n'attend qu'un regard favorable pour en triompher, & faire de ce maître des cœurs un captif ſoumis.*

Enfin elle va le trouver chez *Simon* le lépreux, homme fort riche, qui lui donnait un grand ſouper, quoique jamais les femmes n'entraſſent ainſi dans les feſtins, & ſurtout chez les phariſiens. Elle lui répand un grand pot de parfums ſur les jambes, les eſſuie avec ſes beaux cheveux blonds, & les baiſe.

Je n'examine pas ſi la peinture que fait l'auteur des ſaints tranſports de *Magdelène*, n'eſt pas plus mondaine que dévote; ſi les baiſers donnés ſont exprimés avec aſſez de retenue; ſi ces beaux cheveux blonds dont elle eſſuie les jambes de ſon héros, ne reſſemblent pas un peu trop à *Trimalcion*, qui à dîner s'eſſuyait les mains aux cheveux d'un jeune & bel eſclave. Il faut qu'il ait preſſenti lui-même qu'on pourrait trouver ſes peintures trop laſcives. Il va au-devant de la critique, en rapportant quelques morceaux d'un ſermon de *Maſſillon* ſur la *Magdelène*. En voici un paſſage.

» *Magdelène* avait ſacrifié ſa réputation au monde;
» (*d*) ſa pudeur & ſa naiſſance la défendirent d'abord
» contre les premiers mouvemens de ſa paſſion; &
» il eſt à croire qu'aux premiers traits qui la frap-
» pèrent, elle oppoſa la barrière de ſa pudeur & de
» ſa fierté: mais lorſqu'elle eut prêté l'oreille au

(*c*) Page 10, tome III.
(*d*) Chriſtiade, tome II, page 321, note 1.

„ ſerpent & conſulté ſa propre ſageſſe, ſon cœur fut
„ ouvert à tous les traits de la paſſion. *Magdelène*
„ aimait le monde, & dès-lors il n'eſt rien qu'elle ne
„ ſacrifie à cet amour; ni cette fierté qui vient de la
„ naiſſance, ni cette pudeur qui fait l'ornement du
„ ſexe ne ſont épargnées dans ce ſacrifice; rien ne
„ peut la retenir, ni les railleries des mondains, ni
„ les infidélités de ſes amans inſenſés à qui elle veut
„ plaire, mais de qui elle ne peut ſe faire eſtimer, car
„ il n'y a que la vertu qui ſoit eſtimable; rien ne peut
„ lui faire honte; & comme cette femme proſtituée
„ de l'Apocalypſe, elle portait ſur ſon front le nom
„ de *myſtère*, c'eſt-à-dire qu'elle avait levé le voile,
„ & qu'on ne la connaiſſait plus qu'au caractère de
„ ſa folle paſſion. „

J'ai cherché ce paſſage dans les ſermons de *Maſſillon*; il n'eſt certainement pas dans l'édition que j'ai. J'oſe même dire plus, il n'eſt pas de ſon ſtyle.

Le chriſtiadier aurait dû nous informer où il a pêché cette rapſodie de *Maſſillon*, comme il aurait dû nous apprendre où il a lu que les Albigeois oſaient imputer à JESUS une intelligence indigne de lui avec *Magdelène*.

Au reſte il n'eſt plus queſtion de la marquiſe dans le reſte de l'ouvrage. L'auteur nous épargne ſon voyage à Marſeille avec le *Lazare*, & le reſte de ſes aventures.

Qui a pu induire un homme ſavant & quelquefois éloquent, tel que le paraît l'auteur de la Chriſtiade, à compoſer ce prétendu poëme? c'eſt l'exemple de *Milton*, il nous le dit lui-même dans ſa préface; mais on ſait combien les exemples ſont trompeurs. *Milton* qui

d'ailleurs n'a point hasardé ce faible monstre d'un poëme en prose ; *Milton* qui a répandu de très-beaux vers blancs dans son Paradis perdu, parmi la foule de vers durs & obscurs dont il est plein, ne pouvait plaire qu'à des wighs fanatiques, comme a dit l'abbé *Grécourt*,

En chantant l'univers perdu pour une pomme,
Et DIEU pour le damner créant le premier homme.

Il a pu réjouir des presbytériens en fesant coucher le Péché avec la Mort, en tirant dans le ciel du canon de vingt-quatre, en fesant combattre le sec & l'humide, le froid & le chaud, en coupant en deux des anges qui se rentraient sur le champ, en bâtissant un pont sur le chaos, en représentant le *Messiah* qui prend dans une armoire du ciel un grand compas pour circonscrire la terre &c. &c. &c. *Virgile* & *Horace* auraient peut-être trouvé ces idées un peu étranges. Mais si elles ont réussi en Angleterre à l'aide de quelques vers très-heureux, le christiadier s'est trompé quand il a espéré du succès de son roman, sans le soutenir par de beaux vers, qui en vérité sont très-difficiles à faire.

Mais, dit l'auteur, un *Jérôme Vida*, évêque d'Albe, a fait jadis une très-importante Christiade en vers latins, dans laquelle il a transcrit beaucoup de vers de *Virgile*. Hé bien, mon ami, pourquoi as-tu fait la tienne en prose française ? que n'imitais-tu *Virgile* aussi ?

Mais feu M. d'*Escorbiac* toulousain a fait aussi une Christiade. Ah ! malheureux, pourquoi t'es-tu fait le singe de feu M. d'*Escorbiac* ?

Mais *Milton* a fait aussi son roman du nouveau testament, son Paradis reconquis, en vers blancs qui

reſſemblent ſouvent à la plus mauvaiſe proſe. Va, va, laiſſe *Milton* mettre toujours aux priſes *Sathan* avec JESUS. C'eſt à lui qu'il appartient de faire conduire en grands vers, dans la Galilée, un troupeau de deux mille cochons par une légion de diables, c'eſt-à-dire par ſix mille ſept cents diables qui s'emparent de ces cochons (à trois diables & ſept vingtièmes par cochon) & qui les noient dans un lac. C'eſt à *Milton* qu'il ſied bien de faire propoſer à DIEU par le diable de faire enſemble un bon ſouper. (*e*) Le diable, dans *Milton*, peut à ſon aiſe couvrir la table d'ortolans, de perdrix, de ſoles, d'eſturgeons, & faire ſervir à boire par *Hébé* & par *Ganimède* à JESUS-CHRIST. Le diable peut emporter DIEU ſur une petite montagne, du haut de laquelle il lui montre le capitole, les îles Moluques, & la ville des Indes où naquit la belle *Angélique* qui fit tourner la tête à *Roland*. Après quoi le diable offre à DIEU de lui donner tout cela, pourvu que DIEU veuille l'adorer. Mais *Milton* a eu beau faire, on s'eſt moqué de lui, on s'eſt moqué du pauvre frère *Berruyer* le jéſuite; on ſe moque de toi, prends la choſe en patience.

(*e*) Allons donc, fils de DIEU, mets-toi à table & mange.
What doubt'ſt thow ſon of God? ſet down and eat.

Paradis regain'd, *book* IIe.

MARTYRS.

SECTION PREMIERE.

MARTYR, témoin, *martyrion*, témoignage. La société chrétienne naissante donna d'abord le nom de *martyrs* à ceux qui annonçaient nos nouvelles vérités devant les hommes, qui rendaient témoignage à JESUS, qui confessaient JESUS, comme on donna le nom de *saints* aux presbytes, aux surveillans de la société, & aux femmes leurs bienfaitrices; c'est pourquoi *St Jérôme* appelle souvent dans ses lettres son affiliée *Paule*, *sainte Paule*. Et tous les premiers évêques s'appelaient *saints*.

Le nom de *martyrs* dans la suite ne fut plus donné qu'aux chrétiens morts ou tourmentés dans les supplices; & les petites chapelles qu'on leur érigea depuis reçurent le nom de *martyrion*.

C'est une grande question pourquoi l'empire romain autorisa toujours dans son sein la secte juive, même après les deux horribles guerres de *Titus* & d'*Adrien*; pourquoi il toléra le culte isiaque à plusieurs reprises, & pourquoi il persécuta souvent le christianisme. Il est évident que les Juifs, qui payaient chèrement leurs synagogues, dénonçaient les chrétiens leurs ennemis mortels, & soulevaient les peuples contr'eux. Il est encore évident que les Juifs, occupés du métier de courtiers & de l'usure, ne prêchaient point contre l'ancienne religion de l'empire, & que les chrétiens tous engagés dans la controverse prêchaient contre le

culte public, voulaient l'anéantir, brûlaient souvent les temples, brisaient les statues consacrées, comme firent *St Théodore* dans Amasée, & *St Polyeucte* dans Mitylène.

Les chrétiens orthodoxes, étant sûrs que leur religion était la seule véritable, n'en toléraient aucune autre. Alors on ne les toléra guère. On en supplicia quelques-uns qui moururent pour la foi, & ce furent les martyrs.

Ce nom est si respectable qu'on ne doit pas le prodiguer; il n'est pas permis de prendre le nom & les armes d'une maison dont on n'est pas. On a établi des peines très-graves contre ceux qui osent se décorer de la croix de Malthe ou de St Louis sans être chevaliers de ces ordres.

Le savant *Dodwell*, l'habile *Midleton*, le judicieux *Blondel*, l'exact *Tillemont*, le scrutateur *Launoy* & beaucoup d'autres, tous zélés pour la gloire des vrais martyrs, ont rayé de leur catalogue une multitude d'inconnus à qui l'on prodiguait ce grand nom. Nous avons observé que ces savans avaient pour eux l'aveu formel d'*Origène* qui, dans sa *Réfutation de Celse*, avoue qu'il y a eu peu de martyrs, & encore de loin à loin, & qu'il est facile de les compter.

Cependant le bénédictin *Ruinart*, qui s'intitule dom *Ruinart* quoiqu'il ne soit pas espagnol, a combattu tant de savans personnages. Il nous a donné avec candeur beaucoup d'histoires de martyrs qui ont paru fort suspectes aux critiques. Plusieurs bons esprits ont douté de quelques anecdotes, concernant les légendes rapportées par dom *Ruinart*, depuis la première jusqu'à la dernière.

1°. *Sainte Symphoroſe & ſes ſept enfans.*

LES ſcrupules commencent par *Ste Symphoroſe* & ſes ſept enfans martyriſés avec elle, ce qui paraît d'abord trop imité des ſept machabées. On ne ſait pas d'où vient cette légende, & c'eſt déjà un grand ſujet de doute.

On y rapporte que l'empereur *Adrien* voulut interroger lui-même l'inconnue *Symphoroſe*, pour ſavoir ſi elle n'était pas chrétienne. Les empereurs ſe donnaient rarement cette peine. Cela ſerait encore plus extraordinaire que ſi *Louis XIV* avait fait ſubir un interrogatoire à un huguenot. Vous remarquerez encore qu'*Adrien* fut le plus grand protecteur des chrétiens, loin d'être leur perſécuteur.

Il eut donc une très-longue converſation avec *Symphoroſe;* & ſe mettant en colère, il lui dit : *Je te ſacrifierai aux dieux*, comme ſi les empereurs romains ſacrifiaient des femmes dans leurs dévotions. Enſuite il la fit jeter dans l'Anio, ce qui n'était pas un ſacrifice ordinaire. Puis il fit fendre un de ſes fils par le milieu du front juſqu'au pubis, un ſecond par les deux côtés; on roua un troiſième, un quatrième ne fut que percé dans l'eſtomac, un cinquième droit au cœur, un ſixième à la gorge; le ſeptième mourut d'un paquet d'aiguilles enfoncées dans la poitrine. L'empereur *Adrien* aimait la variété. Il commanda qu'on les enſevelît auprès du temple d'*Hercule*, quoiqu'on n'enterrât perſonne dans Rome, encore moins près des temples, & que c'eût été une horrible profanation. Le pontiſe du temple, ajoute le légendaire, nomma le lieu de leur ſépulture *les ſept Biotanates*.

S'il était rare qu'on érigeât un monument dans Rome à des gens ainsi traités, il n'était pas moins rare qu'un grand-prêtre se chargeât de l'inscription, & même que ce prêtre romain leur fît une épitaphe grecque. Mais ce qui est encore plus rare, c'est qu'on prétende que ce mot *biotanates* signifie les sept suppliciés. *Biotanates* est un mot forgé qu'on ne trouve dans aucun auteur; & ce ne peut être que par un jeu de mots qu'on lui donne cette signification, en abusant du mot *thenon*. Il n'y a guère de fable plus mal construite. Les légendaires ont su mentir, mais ils n'ont jamais su mentir avec art.

Le savant *la Croze*, bibliothécaire du roi de Prusse *Frédéric le grand*, disait: Je ne sais pas si *Ruinart* est sincère, mais j'ai peur qu'il ne soit imbécille.

2°. *Sainte Félicité & encore sept enfans.*

C'EST de *Surius* qu'est tirée cette légende. Ce *Surius* est un peu décrié pour ses absurdités. C'est un moine du seizième siècle qui raconte les martyres du second, comme s'il avait été présent.

Il prétend que ce méchant homme, ce tyran *Marc-Aurèle Antonin Pie* ordonna au préfet de Rome de faire le procès à *Ste Félicité*, de la faire mourir elle & ses sept enfans, parce qu'il courait un bruit qu'elle était chrétienne.

Le préfet tint son tribunal au champ de Mars, lequel pourtant ne servait alors qu'à la revue des troupes; & la première chose que fit le préfet, ce fut de lui faire donner un soufflet en pleine assemblée.

Les

Les longs discours du magistrat & des accusés sont dignes de l'historien. Il finit par faire mourir les sept frères dans des supplices différens, comme les enfans de *Ste Symphorose*. Ce n'est qu'un double emploi. Mais pour *Ste Félicité* il la laisse là & n'en dit pas un mot.

3°. *Saint Polycarpe.*

Eusèbe raconte que *St Polycarpe* ayant connu en songe qu'il serait brûlé dans trois jours, en avertit ses amis. Le légendaire ajoute que le lieutenant de police de Smyrne, nommé *Hérode*, le fit prendre par ses archers, qu'il fut livré aux bêtes dans l'amphithéâtre, que le ciel s'entr'ouvrit, & qu'une voix céleste lui cria : *Bon courage, Polycarpe;* que l'heure de lâcher les lions sur l'amphithéâtre étant passée, on alla prendre dans toutes les maisons du bois pour le brûler; que le saint s'adressa au Dieu des *archanges*, (quoique le mot d'archange ne fût point encore connu) qu'alors les flammes s'arrangèrent autour de lui en arc de triomphe sans le toucher; que son corps avait l'*odeur d'un pain cuit;* mais qu'ayant résisté au feu, il ne put se défendre d'un coup de sabre; que son sang éteignit le bûcher, & qu'il en sortit une colombe qui s'envola droit au ciel. On ne sait pas précisément dans quelle planète.

4°. *De saint Ptolomée.*

Nous suivons l'ordre de dom *Ruinart;* mais nous ne voulons point révoquer en doute le martyre de *St Ptolomée* qui est tiré de l'apologétique de *St Justin*.

Nous pourrions former quelques difficultés sur la femme accusée par son mari d'être chrétienne, & qui

le prévint en lui donnant le libelle de divorce. Nous pourrions demander pourquoi, dans cette hiſtoire, il n'eſt plus queſtion de cette femme? Nous pourrions faire voir qu'il n'était pas permis aux femmes du temps de *Marc-Aurèle* de demander à répudier leurs maris, que cette permiſſion ne leur fut donnée que ſous l'empereur *Julien*, & que l'hiſtoire tant répétée de cette chrétienne qui répudia ſon mari, (tandis qu'aucune païenne n'avait oſé en venir là) pourrait bien n'être qu'une fable; mais nous ne voulons point élever de diſputes épineuſes. Pour peu qu'il y ait de vraiſemblance dans la compilation de dom *Ruinart*, nous reſpectons trop le ſujet qu'il traite pour faire des objections.

Nous n'en ferons point ſur la lettre des Egliſes de Vienne & de Lyon, quoiqu'il y ait encore bien des obſcurités: mais on nous pardonnera de défendre la mémoire du grand *Marc-Aurèle* outragée dans la vie de *ſaint Symphorien* de la ville d'Autun, qui était probablement parent de *Ste Symphoroſe*.

5°. *De ſaint Symphorien d'Autun.*

LA légende, dont on ignore l'auteur, commence ainſi: „ L'empereur *Marc-Aurèle* venait d'exciter une „ effroyable tempête contre l'Egliſe, & ſes édits fou- „ droyans attaquaient de tous côtés la religion de „ JESUS-CHRIST, lorſque *St Symphorien* vivait dans „ Autun dans tout l'éclat que peut donner une haute „ naiſſance & une rare vertu. Il était d'une famille „ chrétienne, & l'une des plus conſidérables de la „ ville, &c. „

Jamais *Marc-Aurèle* ne donna d'édit sanglant contre les chrétiens. C'est une calomnie très-condamnable. *Tillemont* lui-même avoue *que ce fut le meilleur prince qu'aient jamais eu les Romains, que son règne fut un siècle d'or, & qu'il vérifia ce qu'il disait souvent d'après Platon, que les peuples ne seraient heureux que quand les rois seraient philosophes.*

De tous les empereurs ce fut celui qui promulgua les meilleures lois ; il protégea tous les sages & ne persécuta aucun chrétien, dont il avait un grand nombre à son service.

Le légendaire raconte que *St Symphorien* ayant refusé d'adorer *Cybèle*, le juge de la ville demanda : *Qui est cet homme-là ?* Or il est impossible que le juge d'Autun n'eût pas connu l'homme le plus considérable d'Autun.

On le fait déclarer par la sentence coupable de lèse-majesté *divine & humaine*. Jamais les Romains n'ont employé cette formule, & cela seul ôterait toute créance au prétendu martyre d'Autun.

Pour mieux repousser la calomnie contre la mémoire sacrée de *Marc-Aurèle*, mettons sous les yeux le discours de *Méliton*, évêque de Sarde, à ce meilleur des empereurs, rapporté mot à mot par *Eusèbe*.

" (*a*) La suite continuelle des heureux succès qui " sont arrivés à l'empire, sans que sa félicité ait été " troublée par aucune disgrace, depuis que notre " religion qui était née avec lui s'est augmentée dans " son sein, est une preuve évidente qu'elle contribue " notablement à sa grandeur & à sa gloire. Il n'y a " eu entre les empereurs que *Néron* & *Domitien*,

(*a*) *Eusèbe*, page 187, traduction de *Cousin* in-4°.

„ qui, étant trompés par certains impoſteurs, ont „ répandu contre nous des calomnies, qui ont trouvé „ ſelon la coutume quelque créance parmi le peuple. „ Mais vos très-pieux prédéceſſeurs ont corrigé „ l'ignorance de ce peuple, & ont réprimé par „ des édits publics la hardieſſe de ceux qui entrepren- „ draient de nous faire aucun mauvais traitement. „ *Adrien*, votre aïeul, a écrit en notre faveur à „ *Fundanus* gouverneur d'Aſie, & à pluſieurs autres. „ L'empereur votre père, dans le temps que vous „ partagiez avec lui les ſoins du gouvernement, a „ écrit aux habitans de Lariſſe, de Theſſalonique, „ d'Athènes, & enfin à tous les peuples de la Grèce, „ pour réprimer les ſéditions & les tumultes qui „ avaient été excités contre nous. „

Ce paſſage d'un évêque très-pieux, très-ſage & très-véridique, ſuffit pour confondre à jamais tous les menſonges des légendaires, qu'on peut regarder comme la bibliothèque bleue du chriſtianiſme.

6°. *D'une autre ſainte Félicité, & ſainte Perpétue.*

S'IL était queſtion de contredire la légende de *Félicité* & de *Perpétue*, il ne ſerait pas difficile de faire voir combien elle eſt ſuſpecte. On ne connaît ces martyres de Carthage que par un écrit ſans date de l'égliſe de Salzbourg. Or il y a loin de cette partie de la Bavière à la Goulette. On ne nous dit pas ſous quel empereur cette *Félicité* & cette *Perpétue* reçurent la couronne du dernier ſupplice. Les viſions prodigieuſes dont cette hiſtoire eſt remplie ne décèlent pas un hiſtorien bien ſage. Une échelle toute d'or

bordée de lances & d'épées, un dragon au haut de l'échelle, un grand jardin auprès du dragon, des brebis dont un vieillard tirait le lait, un réservoir plein d'eau, un flacon d'eau dont on buvait sans que l'eau diminuât; *Ste Perpétue* se battant toute nue contre un vilain égyptien, de beaux jeunes gens tout nus qui prenaient son parti; elle-même enfin devenue homme & athlète très-vigoureux; ce sont-là, ce me semble, des imaginations qui ne devraient pas entrer dans un ouvrage respectable.

Il y a encore une réflexion très-importante à faire; c'est que le style de tous ces récits de martyres arrivés dans des temps si différens, est par-tout semblable, par-tout également puéril & ampoulé. Vous retrouvez les mêmes tours, les mêmes phrases dans l'histoire d'un martyre sous *Domitien*, & d'un autre sous *Galérius*. Ce sont les mêmes épithètes, les mêmes exagérations. Pour peu qu'on se connaisse en style, on voit qu'une même main les a tous rédigés.

Je ne prétends point ici faire un livre contre dom *Ruinart*; & en respectant toujours, en admirant, en invoquant les vrais martyrs avec la sainte Eglise, je me bornerai à faire sentir, par un ou deux exemples frappans, combien il est dangereux de mêler ce qui n'est que ridicule avec ce qu'on doit vénérer.

7°. *De St Théodote de la ville d'Ancire, & des sept vierges, écrit par Nilus témoin oculaire, tiré de Bollandus.*

Plusieurs critiques, aussi éminens en sagesse qu'en vraie piété, nous ont déjà fait connaître que la

légende de St *Théodote* le cabaretier eſt une profanation & une eſpèce d'impiété, qui aurait dû être ſupprimée. Voici l'hiſtoire de *Théodote*. Nous emploierons ſouvent les propres paroles des *Actes ſincères* recueillis par dom *Ruinart*.

Son métier de cabaretier lui fourniſſait les moyens d'exercer ſes fonctions épiſcopales. Cabaret illuſtre, conſacré à la piété & non à la débauche. . . . . Tantôt Théodote était médecin, tantôt il fourniſſait de bons morceaux aux fidelles. On vit un cabaret être aux chrétiens ce que l'arche de Noé fut à ceux que DIEU *voulut ſauver du déluge.* (*b*)

Ce cabaretier *Théodote* ſe promenant près du fleuve Halis avec ſes convives vers un bourg voiſin de la ville d'Ancire, *un gazon frais & mollet leur préſentait un lit délicieux; une ſource qui ſortait à quelques pas de là au pied d'un rocher, & qui par une route couronnée de fleurs venait ſe rendre auprès d'eux pour les déſaltérer, leur offrait une eau claire & pure. Des arbres fruitiers mêlés d'arbres ſauvages leur fourniſſaient de l'ombre & des fruits, & une bande de ſavans roſſignols, que des cigales relevaient de temps en temps, y formaient un charmant concert &c.*

Le curé du lieu, nommé *Fronton*, étant arrivé, & le cabaretier ayant bu avec lui ſur l'herbe, *dont le verd naiſſant était relevé par les nuances diverſes du divers coloris des fleurs*, dit au curé: *Ah, père, quel plaiſir il y aurait à bâtir ici une chapelle! Oui*, dit Fronton, *mais il faut commencer par avoir des reliques. Allez, allez*, reprit St Théodote, *vous en aurez bientôt*

(*b*) Ce qui eſt en lettres italiques eſt mot à mot dans les *Actes ſincères*, tout le reſte eſt entièrement conforme. On l'a ſeulement abrégé pour éviter l'ennui du ſtyle déclamatoire de ces actes.

ſur ma parole, & voici mon anneau que je vous donne pour gage, bâtiſſez vîte la chapelle.

Le cabaretier avait le don de prophétie, & ſavait bien ce qu'il diſait. Il s'en va à la ville d'Ancire, tandis que le curé *Fronton* ſe met à bâtir. Il y trouve la perſécution la plus horrible, qui durait depuis très-long-temps. Sept vierges chrétiennes, dont la plus jeune avait ſoixante & dix ans, venaient d'être condamnées, ſelon l'uſage, à perdre leur pucelage par le miniſtère de tous les jeunes gens de la ville. La jeuneſſe d'Ancire, qui avait probablement des affaires plus preſſantes, ne s'empreſſa pas d'exécuter la ſentence. Il ne s'en trouva qu'un qui obéit à la juſtice. Il s'adreſſa à *Ste Thécuſe*, & la mena dans un cabinet avec une valeur étonnante. *Thécuſe* ſe jeta à ſes genoux, & lui dit: Pour DIEU, mon fils, un peu de vergogne; *voyez ces yeux éteints, cette chair demi-morte, ces rides pleines de craſſe, que ſoixante & dix ans ont creuſées ſur mon front, ce viſage couleur de terre. . . . . quittez des penſées ſi indignes d'un jeune homme comme vous*, JESUS-CHRIST *vous en conjure par ma bouche. Il vous le demande comme une grâce, & ſi vous la lui accordez vous pouvez attendre tout de ſa reconnaiſſance.* Ce diſcours de la vieille & ſon viſage firent rentrer tout-à-coup l'exécuteur en lui-même. Les ſept vierges ne furent point déflorées.

Le gouverneur irrité chercha un autre ſupplice; il les fit initier ſur le champ aux myſtères de *Diane* & de *Minerve*. Il eſt vrai qu'on avait inſtitué de grandes fêtes en l'honneur de ces divinités; mais on ne connaît point dans l'antiquité les myſtères de *Minerve* & de *Diane*. *St Nil*, intime ami du cabaretier *Théodote*, auteur de cette hiſtoire merveilleuſe, n'était pas au fait.

On mit, selon lui, les sept belles demoiselles toutes nues sur le char qui portait la grande *Diane* & la sage *Minerve* au bord d'un lac voisin. Le Thucydide *St Nil* paraît encore ici fort mal informé. Les prêtresses étaient toujours couvertes d'un voile ; & jamais les magistrats romains n'ont fait servir la déesse de la chasteté & celle de la sagesse par des filles qui montrassent aux peuples leur devant & leur derrière.

St Nil ajoute que le char était précédé par deux chœurs de ménades qui portaient le thyrse en main. *St Nil* a pris ici les prêtresses de *Minerve* pour celles de *Bacchus*. Il n'était pas versé dans la liturgie d'Ancire.

Le cabaretier en entrant dans la ville vit ce funeste spectacle, le gouverneur, les ménades, la charrette, *Minerve*, *Diane* & les sept pucelles. Il court se mettre en oraison dans une hutte avec un neveu de *Ste Thécuse*. Il prie le ciel que ces sept dames soient plutôt mortes que nues. Sa prière est exaucée ; il apprend que les sept filles au lieu d'être déflorées ont été jetées dans le lac, une pierre au cou, par ordre du gouverneur. Leur virginité est en sureté. *A cette nouvelle le saint se relevant de terre, & se tenant sur les genoux, tourna ses yeux vers le ciel ; & parmi les divers mouvemens d'amour, de joie & de reconnaissance qu'il ressentait, il dit : Je vous rends grâces, Seigneur, de ce que vous n'avez pas rejeté la prière de votre serviteur.*

Il s'endormit, & pendant son sommeil, Ste Thécuse la plus jeune des noyées lui apparut. Eh quoi ! mon fils Théodote, lui dit-elle, *vous dormez sans penser à nous ; avez-vous oublié si tôt les soins que j'ai pris de votre jeunesse ? Ne souffrez pas, mon cher Théodote, que nos corps soient mangés des poissons. Allez au lac, mais gardez-vous d'un traître.*

Ce traître était le propre neveu de *Ste Thécuſe*.

J'omets ici une foule d'aventures miraculeuſes qui arrivèrent au cabaretier pour venir à la plus importante. Un cavalier céleſte armé de toutes pièces, précédé d'un flambeau céleſte, deſcend du haut de l'empyrée, conduit au lac le cabaretier au milieu des tempêtes, écarte tous les ſoldats qui gardaient le rivage, & donne le temps à *Théodote* de repêcher les ſept vieilles & de les enterrer.

Le neveu de *Thécuſe* alla malheureuſement tout dire. On ſaiſit *Théodote*, on eſſaya en vain pendant trois jours tous les ſupplices pour le faire mourir. On ne put en venir à bout qu'en lui tranchant la tête; opération à laquelle les ſaints ne réſiſtent jamais.

Il reſtait de l'enterrer. Son ami le curé *Fronton*, à qui *Théodote* en qualité de cabaretier avait donné deux outres remplies de bon vin, enivra les gardes & emporta le corps. Alors *Théodote* apparut en corps & en ame au curé: Hé bien, mon ami, lui dit-il, ne t'avais-je pas bien dit que tu aurais des reliques pour ta chapelle?

C'eſt-là ce que rapporte *St Nil*, témoin oculaire, qui ne pouvait être ni trompé ni trompeur; c'eſt-là ce que tranſcrit dom *Ruinart* comme un acte ſincère. Or tout homme ſenſé, tout chrétien ſage lui demandera ſi on s'y ſerait pris autrement pour déshonorer la religion la plus ſainte, la plus auguſte de la terre, & pour la tourner en ridicule.

Je ne parlerai point des onze mille vierges, je ne diſcuterai point la fable de la légion thébaine, compoſée, dit l'auteur, de ſix mille ſix cents hommes, tous chrétiens venant d'Orient par le mont St Bernard,

martyrisée l'an 286, dans le temps de la paix de l'Eglise la plus profonde, & dans une gorge de montagne où il est impossible de mettre trois cents hommes de front ; fable écrite plus de cent cinquante ans après l'événement ; fable dans laquelle il est parlé d'un roi de Bourgogne qui n'existait pas ; fable enfin reconnue pour absurde par tous les savans qui n'ont pas perdu la raison.

Je m'en tiendrai au prétendu martyre de *St Romain*.

8°. *Du martyre de St Romain.*

St Romain voyageait vers Antioche ; il apprend que le juge *Asclépiade* fesait mourir les chrétiens. Il va le trouver & le défie de le faire mourir. *Asclépiade* le livre aux bourreaux : ils ne peuvent en venir à bout. On prend enfin le parti de le brûler. On apporte des fagots. Des juifs qui passaient se moquent de lui ; ils lui disent que DIEU tira de la fournaise *Sidrac*, *Misac* & *Abdenago ;* mais que JESUS-CHRIST laisse brûler ses serviteurs. Aussitôt il pleut, & le bûcher s'éteint.

L'empereur, qui cependant était alors à Rome, & non dans Antioche, dit *que le ciel se déclare pour St Romain, & qu'il ne veut rien avoir à démêler avec le Dieu du ciel. Voilà*, continue le légendaire, (*c*) *notre Ananias délivré du feu aussi-bien que celui des Juifs. Mais Asclépiade, homme sans honneur, fit tant par ses basses flatteries, qu'il obtint qu'on couperait la langue à St Romain. Un médecin qui se trouva là coupe la langue au jeune homme, & l'emporte chez lui proprement enveloppée dans un morceau de soie.*

(*c*) Le légendaire ne fait ce qu'il dit avec son *Ananias*.

L'anatomie nous apprend, & l'expérience le confirme, qu'un homme ne peut vivre sans langue.

Romain fut conduit en prison. On nous a lu plusieurs fois que le St Esprit descendit en langue de feu; mais St Romain qui balbutiait comme Moïse, tandis qu'il n'avait qu'une langue de chair, commença à parler distinctement dès qu'il n'en eut plus.

On alla conter le miracle à Asclépiade comme il était avec l'empereur. Ce prince soupçonna le médecin de l'avoir trompé; le juge menaça le médecin de le faire mourir. Seigneur, lui dit-il, *j'ai encore chez moi la langue que j'ai coupée à cet homme; ordonnez qu'on m'en donne un qui ne soit pas comme celui-ci sous une protection particulière de* DIEU, *permettez que je lui coupe la langue jusqu'à l'endroit où celle-ci a été coupée; s'il n'en meurt pas je consens qu'on me fasse mourir moi-même. Là-dessus on fait venir un homme condamné à mort; & le médecin ayant pris la mesure sur la langue de Romain, coupe à la même distance celle du criminel; mais à peine avait-il retiré son rasoir que le criminel tombe mort. Ainsi le miracle fut avéré à la gloire de* DIEU *& à la consolation des fidelles.*

Voilà ce que dom *Ruinart* raconte sérieusement; prions DIEU pour le bon sens de dom *Ruinart*.

SECTION II.

COMMENT se peut-il que dans le siècle éclairé où nous sommes, on trouve encore des écrivains savans & utiles qui suivent pourtant le torrent des vieilles erreurs, & qui gâtent des vérités par des fables reçues? ils comptent encore l'ère des martyrs de la première année de l'empire de *Dioclétien*, qui était alors bien

éloigné de martyriſer perſonne. Ils oublient que ſa femme *Priſca* était chrétienne, que les principaux officiers de ſa maiſon étaient chrétiens, qu'il les protégea conſtamment pendant dix-huit années ; qu'ils bâtirent dans Nicomédie une égliſe plus ſomptueuſe que ſon palais, & qu'ils n'auraient jamais été perſécutés s'ils n'avaient outragé le céſar *Galérius*.

Eſt-il poſſible qu'on oſe redire encore que *Dioclétien mourut de rage, de déſeſpoir & de miſère*, lui qu'on vit quitter la vie en philoſophe comme il avait quitté l'empire ; lui qui, ſollicité de reprendre la puiſſance ſuprême, aima mieux cultiver ſes beaux jardins de Salone que de régner encore ſur l'univers alors connu ?

O compilateurs, ne ceſſerez-vous point de compiler ! vous avez utilement employé vos trois doigts, employez plus utilement votre raiſon.

Quoi ! vous me répétez que *St Pierre* régna ſur les fidelles à Rome pendant vingt-cinq ans, & que *Néron* le fit mourir la dernière année de ſon empire lui & *St Paul*, pour venger la mort de *Simon* le magicien à qui ils avaient caſſé les jambes par leurs prières !

C'eſt inſulter le chriſtianiſme que de rapporter ces fables, quoiqu'avec une très-bonne intention.

Les pauvres gens qui rediſent encore ces ſottiſes ſont des copiſtes qui remettent en *in-octavo* ou en *in-douze* d'anciens *in-folio* que les honnêtes gens ne liſent plus, & qui n'ont jamais ouvert un livre de ſaine critique. Ils reſſaſſent les vieilles hiſtoires de l'Egliſe ; ils ne connaiſſent ni *Middleton*, ni *Dodwell*, ni *Bruker*, ni *Dumoulin*, ni *Fabricius*, ni *Grabès*, ni même *Dupin*, ni aucun de ceux qui ont porté depuis peu la lumière dans les ténèbres.

SECTION III.

ON nous berne de martyres à faire pouffer de rire. On nous peint les *Titus*, les *Trajans*, les *Marc-Aurèles*, ces modèles de vertu, comme des monſtres de cruauté. *Fleuri* abbé du Loc-Dieu a déshonoré ſon hiſtoire eccléſiaſtique par des contes qu'une vieille femme de bon ſens ne ferait pas à des petits enfans.

Peut-on répéter ſérieuſement que les Romains condamnèrent ſept vierges de ſoixante & dix ans chacune à paſſer par les mains de tous les jeunes gens de la ville d'Ancire, eux qui puniſſaient de mort les veſtales pour la moindre galanterie?

C'eſt apparemment pour faire plaiſir aux cabaretiers qu'on a imaginé qu'un cabaretier chrétien, nommé *Théodote*, pria DIEU de faire mourir ces ſept vierges plutôt que de les expoſer à perdre le plus vieux des pucelages. DIEU exauça le cabaretier pudibond, & le proconſul fit noyer dans un lac les ſept demoiſelles. Dès qu'elles furent noyées, elles vinrent ſe plaindre à *Théodote* du tour qu'il leur avait joué, & le ſupplièrent inſtamment d'empêcher qu'elles ne fuſſent mangées des poiſſons. *Théodote* prend avec lui trois buveurs de ſa taverne, marche au lac avec eux, précédé d'un flambeau céleſte & d'un cavalier céleſte, repêche les ſept vieilles, les enterre, & finit par être décapité.

Dioclétien rencontre un petit garçon nommé *ſaint Romain* qui était bègue; il veut le faire brûler parce qu'il était chrétien; trois juifs ſe trouvent là & ſe mettent à rire de ce que JESUS-CHRIST laiſſe brûler

un petit garçon qui lui appartient ; ils crient que leur religion vaut mieux que la chrétienne, puiſque DIEU a délivré *Sidrac*, *Miſac* & *Abdenago* de la fournaiſe ardente. Auſſitôt les flammes qui entouraient le jeune *Romain*, ſans lui faire mal, ſe ſéparent & vont brûler les trois juifs.

L'empereur tout étonné dit qu'il ne veut rien avoir à démêler avec DIEU ; mais un juge de village moins ſcrupuleux condamne le petit bègue à avoir la langue coupée. Le premier médecin de l'empereur eſt aſſez honnête pour faire l'opération lui-même ; dès qu'il a coupé la langue au petit *Romain*, cet enfant ſe met à jaſer avec une volubilité qui ravit toute l'aſſemblée en admiration.

On trouve cent contes de cette eſpèce dans les martyrologes. On a cru rendre les anciens Romains odieux, & on s'eſt rendu ridicule. Voulez-vous de bonnes barbaries bien avérées, de bons maſſacres bien conſtatés, des ruiſſeaux de ſang qui aient coulé en effet, des pères, des mères, des maris, des femmes, des enfans à la mamelle réellement égorgés & entaſſés les uns ſur les autres ? Monſtres perſécuteurs, ne cherchez ces vérités que dans vos annales : vous les trouverez dans les croiſades contre les Albigeois, dans les maſſacres de Mérindol & de Cabrière, dans l'épouvantable journée de la St Barthelemi, dans les maſſacres de l'Irlande, dans les vallées des Vaudois. Il vous ſied bien, barbares que vous êtes, d'imputer aux meilleurs des empereurs des cruautés extravagantes, vous qui avez inondé l'Europe de ſang, & qui l'avez couverte de corps expirans pour prouver que le même corps peut être en mille endroits

à la fois, & que le pape peut vendre des indulgences! Ceſſez de calomnier les Romains vos légiſlateurs, & demandez pardon à DIEU des abominations de vos pères.

Ce n'eſt pas le ſupplice, dites-vous, qui fait le martyre, c'eſt la cauſe. Hé bien, je vous accorde que vos victimes ne doivent point être appelées du nom de martyr, qui ſignifie témoin; mais quel nom donnerons-nous à vos bourreaux? les *Phalaris* & les *Buſiris* ont été les plus doux des hommes en comparaiſon de vous: votre inquiſition, qui ſubſiſte encore, ne fait-elle pas frémir la raiſon, la nature, la religion? Grand DIEU! ſi on allait mettre en cendre ce tribunal infernal, déplairait-on à vos regards vengeurs?

MASSACRES.

IL eſt peut-être auſſi difficile qu'inutile de ſavoir ſi *mazzacrium*, mot de la baſſe latinité, a fait maſſacre, ou ſi maſſacre a fait *mazzacrium*.

Un maſſacre ſignifie un nombre d'hommes tués. *Il y eut hier un grand maſſacre près de Varſovie, près de Cracovie.* On ne dit point, *il s'eſt fait le maſſacre d'un homme;* & cependant on dit, *un homme a été maſſacré;* en ce cas on entend qu'il a été tué de pluſieurs coups avec barbarie.

La poëſie ſe ſert du mot *maſſacré* pour tué, aſſaſſiné.

Que par ſes propres mains ſon père maſſacré.

CINNA.

Un Anglais a fait un relevé de tous les maſſacres perpétrés pour cauſe de religion depuis les premiers ſiècles de notre ère vulgaire. (*)

J'ai été fortement tenté d'écrire contre cet auteur anglais; mais ſon mémoire ne m'ayant point paru enflé, je me ſuis retenu. Au reſte, j'eſpère qu'on n'aura plus de pareils calculs à faire. Mais à qui en aura-t-on l'obligation?

MATIERE.

SECTION PREMIERE.

Dialogue poli entre un énergumène & un philoſophe.

L'ENERGUMENE.

OUI, ennemi de DIEU & des hommes, qui crois que DIEU eſt tout-puiſſant, & qu'il eſt le maître d'ajouter le don de la penſée à tout être qu'il daignera choiſir, je vais te dénoncer à monſeigneur l'inquiſiteur, je te ferai brûler; prends garde à toi, je t'avertis pour la dernière fois.

LE PHILOSOPHE.

Sont-ce là vos argumens? eſt-ce ainſi que vous enſeignez les hommes? j'admire votre douceur.

L'ENERGUMENE.

Allons, je veux bien m'apaiſer un moment en attendant les fagots. Réponds-moi, qu'eſt-ce que l'eſprit?

LE PHILOSOPHE.

Je n'en ſais rien.

(*) Voyez l'ouvrage intitulé *Dieu & les hommes. Philoſophie*, tome II.

L'ENERGUMENE.

L'ENERGUMENE.

Qu'eſt-ce que la matière ?

LE PHILOSOPHE.

Je n'en ſais pas grand'choſe. Je la crois étendue, ſolide, réſiſtante, gravitante, diviſible, mobile; DIEU peut lui avoir donné mille autres qualités que j'ignore.

L'ENERGUMENE.

Mille autres qualités, traître; je vois où tu veux venir; tu vas me dire que DIEU peut animer la matière, qu'il a donné l'inſtinct aux animaux, qu'il eſt le maître de tout.

LE PHILOSOPHE.

Mais il ſe pourrait bien faire qu'en effet il eût accordé à cette matière bien des propriétés que vous ne ſauriez comprendre.

L'ENERGUMENE.

Que je ne ſaurais comprendre, ſcélérat!

LE PHILOSOPHE.

Oui, ſa puiſſance va plus loin que votre entendement.

L'ENERGUMENE.

Sa puiſſance, ſa puiſſance ! vrai diſcours d'athée.

LE PHILOSOPHE.

J'ai pourtant pour moi le témoignage de pluſieurs ſaints pères.

L'ENERGUMENE.

Va, va, ni DIEU, ni eux, ne nous empêcheront de te faire brûler vif; c'eſt un ſupplice dont on punit les parricides & les philoſophes qui ne ſont pas de notre avis.

LE PHILOSOPHE.

Eſt-ce le diable, ou toi qui a inventé cette manière d'argumenter ?

L'ENERGUMENE.

Vilain poſſédé, tu oſes me mettre de niveau avec le diable !

(*Ici l'énergumène donne un grand ſoufflet au philoſophe qui le lui rend avec uſure.*)

LE PHILOSOPHE.

A moi les philoſophes.

L'ENERGUMENE.

A moi la ſainte Hermandad.

(*Ici une demi-douzaine de philoſophes arrivent d'un côté, & on voit accourir de l'autre cent dominicains avec cent familiers de l'inquiſition & cent alguazils. La partie n'eſt pas tenable.*)

SECTION II.

LES ſages à qui on demande ce que c'eſt que l'ame, répondent qu'ils n'en ſavent rien. Si on leur demande ce que c'eſt que la matière, ils font la même réponſe. Il eſt vrai que des profeſſeurs, & ſurtout des écoliers, ſavent parfaitement tout cela ; & quand ils ont répété que la matière eſt étendue & diviſible, ils croient avoir tout dit ; mais quand ils ſont priés de dire ce que c'eſt que cette choſe étendue, ils ſe trouvent embarraſſés. Cela eſt compoſé de parties, diſent-ils ; & ces parties de quoi ſont-elles compoſées ? Les élémens de ces parties ſont-ils diviſibles ? Alors ou ils ſont muets, ou ils parlent beaucoup, ce qui eſt également

ſuſpect. Cet être preſque inconnu, qu'on nomme matière, eſt-il éternel ? Toute l'antiquité l'a cru. A-t-il par lui-même la force active ? Pluſieurs philoſophes l'ont penſé. Ceux qui le nient ſont-ils en droit de le nier ? Vous ne concevez pas que la matière puiſſe avoir rien par elle-même. Mais comment pouvez-vous aſſurer qu'elle n'a pas par elle-même les propriétés qui lui ſont néceſſaires ? Vous ignorez quelle eſt ſa nature, & vous lui refuſez des modes qui ſont pourtant dans ſa nature ; car enfin, dès qu'elle eſt, il faut bien qu'elle ſoit d'une certaine façon, qu'elle ſoit figurée ; & dès qu'elle eſt néceſſairement figurée, eſt-il impoſſible qu'il n'y ait d'autres modes attachés à ſa configuration ? La matière exiſte, vous ne la connaiſſez que par vos ſenſations. Hélas ! de quoi ſervent toutes les ſubtilités de l'eſprit depuis qu'on raiſonne ? La géométrie nous a appris bien des vérités, la métaphyſique bien peu. Nous peſons la matière, nous la meſurons, nous la décompoſons ; & au-delà de ces opérations groſſières, ſi nous voulons faire un pas, nous trouvons dans nous l'impuiſſance, & devant nous un abyme.

Pardonnez de grâce à l'univers entier qui s'eſt trompé en croyant la matière exiſtante par elle-même. Pouvait-il faire autrement ? comment imaginer que ce qui eſt ſans ſucceſſion n'a pas toujours été ? S'il n'était pas néceſſaire que la matière exiſtât, pourquoi exiſte-t-elle ? Et s'il fallait qu'elle fût, pourquoi n'aurait-elle pas été toujours ? Nul axiome n'a jamais été plus univerſellement reçu que celui-ci : *Rien ne ſe fait de rien*. En effet le contraire eſt incompréhenſible. Le chaos a chez tous les peuples précédé l'arrangement

qu'une main divine a fait du monde entier. L'éternité de la matière n'a nui chez aucun peuple au culte de la Divinité. La religion ne fut jamais effarouchée qu'un DIEU éternel fût reconnu comme le maître d'une matière éternelle. Nous sommes assez heureux pour savoir aujourd'hui par la foi, que DIEU tira la matière du néant; mais aucune nation n'avait été instruite de ce dogme; les Juifs même l'ignorèrent. Le premier verset de la Genèse dit que les Dieux *Eloïm*, non pas *Eloï*, firent le ciel & la terre; il ne dit pas que le ciel & la terre furent créés de rien.

Philon, qui est venu dans le seul temps où les Juifs aient eu quelque érudition, dit dans son chapitre de la création: » DIEU étant bon par sa nature n'a point » porté envie à la substance, à la matière, qui par » elle-même n'avait rien de bon, qui n'a de sa nature » qu'inertie, confusion, désordre. Il daigna la rendre » bonne de mauvaise qu'elle était. »

L'idée du chaos débrouillé par un DIEU se trouve dans toutes les anciennes théogonies. *Hésiode* répétait ce que pensait l'Orient, quand il disait dans sa théogonie: » Le chaos est ce qui a existé le premier. » *Ovide* était l'interprète de tout l'empire romain, quand il disait:

Sic ubi dispositam quisquis fuit ille Deorum
Congeriem secuit.

La matière était donc regardée entre les mains de DIEU comme l'argille sous la roue du potier, s'il est permis de se servir de ces faibles images pour en exprimer la divine puissance.

La matière étant éternelle devait avoir des propriétés éternelles, comme la configuration, la force d'inertie, le mouvement & la diviſibilité. Mais cette diviſibilité n'eſt que la ſuite du mouvement; car ſans mouvement rien ne ſe diviſe, ne ſe ſépare, ni ne s'arrange. On regardait donc le mouvement comme eſſentiel à la matière. Le chaos avait été un mouvement confus; & l'arrangement de l'univers un mouvement régulier imprimé à tous les corps par le maître du monde. Mais comment la matière aurait-elle le mouvement par elle-même? Comme elle a, ſelon tous les anciens, l'étendue & l'impénétrabilité.

Mais on ne la peut concevoir ſans étendue, & on peut la concevoir ſans mouvement? A cela on répondait: Il eſt impoſſible que la matière ne ſoit pas perméable; or étant perméable, il faut bien que quelque choſe paſſe continuellement dans ſes pores; à quoi bon des paſſages ſi rien n'y paſſe?

De réplique en réplique on ne finirait jamais; le ſyſtème de la matière éternelle a de très-grandes difficultés comme tous les ſyſtèmes. Celui de la matière formée de rien n'eſt pas moins incompréhenſible. Il faut l'admettre, & ne pas ſe flatter d'en rendre raiſon; la philoſophie ne rend point raiſon de tout. Que de choſes incompréhenſibles n'eſt-on pas obligé d'admettre, même en géométrie! Conçoit-on deux lignes qui s'approcheront toujours, & qui ne ſe rencontreront jamais?

Les géomètres à la vérité nous diront: Les propriétés des aſymptotes vous ſont démontrées; vous ne pouvez vous empêcher de les admettre; mais la création ne l'eſt pas, pourquoi l'admettez-vous? Quelle

difficulté trouvez-vous à croire comme toute l'antiquité la matière éternelle ? D'un autre côté le théologien vous preſſera & vous dira : Si vous croyez la matière éternelle, vous reconnaiſſez donc deux principes, DIEU & la matière, vous tombez dans l'erreur de *Zoroaſtre*, de *Manès*.

On ne répondra rien aux géomètres, parce que ces gens-là ne connaiſſent que leurs lignes, leurs ſurfaces & leurs ſolides ; mais on pourra dire au théologien : En quoi ſuis-je manichéen ? voilà des pierres qu'un architecte n'a point faites ; il en a élevé un bâtiment immenſe ; je n'admets point deux architectes ; les pierres brutes ont obéi au pouvoir & au génie.

Heureuſement quelque ſyſtème qu'on embraſſe, aucun ne nuit à la morale ; car qu'importe que la matière ſoit faite ou arrangée ? DIEU eſt également notre maître abſolu. Nous devons être également vertueux ſur un chaos débrouillé, ou ſur un chaos créé de rien, preſqu'aucune de ces queſtions métaphyſiques n'influe ſur la conduite de la vie ; il en eſt des diſputes comme des vains diſcours qu'on tient à la table ; chacun oublie après dîner ce qu'il a dit, & va où ſon intérêt & ſon goût l'appellent.

MECHANT.

ON nous crie que la nature humaine eſt eſſentiellement perverſe, que l'homme eſt né enfant du diable & méchant. Rien n'eſt plus mal aviſé ; car, mon ami, toi qui me prêches que tout le monde eſt né pervers, tu m'avertis donc que tu es né tel, qu'il faut que je

me défie de toi comme d'un renard ou d'un crocodile. Oh point ! me dis-tu, je suis régénéré, je ne suis ni hérétique ni infidelle, on peut se fier à moi. Mais le reste du genre-humain qui est ou hérétique, ou ce que tu appelles infidelle, ne sera donc qu'un assemblage de monstres, & toutes les fois que tu parleras à un luthérien, ou à un turc, tu dois être sûr qu'ils te voleront, & qu'ils t'assassineront, car ils sont enfans du diable; ils sont nés méchans; l'un n'est point régénéré, & l'autre est dégénéré. Il serait bien plus raisonnable, bien plus beau de dire aux hommes : *Vous êtes tous nés bons, voyez combien il serait affreux de corrompre la pureté de votre être.* Il eût fallu en user avec le genre-humain comme on en use avec tous les hommes en particulier. Un chanoine mène-t-il une vie scandaleuse ? on lui dit : Est-il possible que vous déshonoriez la dignité de chanoine? On fait souvenir un homme de robe qu'il a l'honneur d'être conseiller du roi, & qu'il doit l'exemple. On dit à un soldat pour l'encourager : Songe que tu es du régiment de Champagne. On devrait dire à chaque individu : Souviens-toi de ta dignité d'homme.

Et en effet, malgré qu'on en ait, on en revient toujours là; car que veut dire ce mot si fréquemment employé chez toutes les nations, *rentrez en vous-même*? si vous étiez né enfant du diable, si votre origine était criminelle, si votre sang était formé d'une liqueur infernale, ce mot, *rentrez en vous-même*, signifierait, consultez, suivez votre nature diabolique, soyez imposteur, voleur, assassin, c'est la loi de votre père.

L'homme n'est point né méchant, il le devient, comme il devient malade. Des médecins se présentent

& lui disent: vous êtes né malade; il est bien sûr que ces médecins, quelque chose qu'ils disent & qu'ils fassent, ne le guériront pas si sa maladie est inhérente à sa nature; & ces raisonneurs sont très-malades eux-mêmes.

Assemblez tous les enfans de l'univers, vous ne verrez en eux que l'innocence, la douceur & la crainte; s'ils étaient nés méchans, malfesans, cruels, ils en montreraient quelque signe, comme les petits serpens cherchent à mordre, & les petits tigres à déchirer. Mais la nature n'ayant pas donné à l'homme plus d'armes offensives qu'aux pigeons & aux lapins, elle ne leur a pu donner un instinct qui les porte à détruire.

L'homme n'est donc pas né mauvais, pourquoi plusieurs sont-ils donc infectés de cette peste de la méchanceté? c'est que ceux qui sont à leur tête étant pris de la maladie, la communiquent au reste des hommes, comme une femme attaquée du mal que *Christophe Colomb* rapporta d'Amérique, répand ce venin d'un bout de l'Europe à l'autre. Le premier ambitieux a corrompu la terre.

Vous m'allez dire que ce premier monstre a déployé le germe d'orgueil, de rapine, de fraude, de cruauté qui est dans tous les hommes. J'avoue qu'en général la plupart de nos frères peuvent acquérir ces qualités; mais tout le monde a-t-il la fièvre putride, la pierre & la gravelle parce que tout le monde y est exposé?

Il y a des nations entières qui ne sont point méchantes; les Philadelphiens, les Banians n'ont jamais tué personne. Les Chinois, les peuples du Tunquin, de Lao, de Siam, du Japon même, depuis plus de

cent ans, ne connaiſſent point la guerre. A peine voit-on en dix ans un de ces grands crimes qui étonnent la nature humaine, dans les villes de Rome, de Veniſe, de Paris, de Londres, d'Amſterdam, villes où pourtant la cupidité, mère de tous les crimes, eſt extrême.

Si les hommes étaient eſſentiellement méchans, s'ils naiſſaient tous ſoumis à un être auſſi malfeſant que malheureux, qui pour ſe venger de ſon ſupplice leur inſpirerait toutes ces fureurs, on verrait tous les matins les maris aſſaſſinés par leurs femmes, & les pères par leurs enfans, comme on voit à l'aube du jour des poules étranglées par une fouine qui eſt venue ſucer leur ſang.

S'il y a un milliar d'hommes ſur la terre, c'eſt beaucoup; cela donne environ cinq cents millions de femmes qui couſent, qui filent, qui nourriſſent leurs petits, qui tiennent la maiſon ou la cabane propre, & qui médiſent un peu de leurs voiſines. Je ne vois pas quel grand mal ces pauvres innocentes font ſur la terre. Sur ce nombre d'habitans du globe, il y a deux cents millions d'enfans au moins, qui certainement ne tuent ni ne pillent, & environ autant de vieillards ou de malades qui n'en ont pas le pouvoir. Reſtera tout au plus cent millions de jeunes gens robuſtes & capables du crime. De ces cent millions il y en a quatre-vingt-dix continuellement occupés à forcer la terre par un travail prodigieux à leur fournir la nourriture & le vêtement; ceux-là n'ont guère le temps de mal faire.

Dans les dix millions reſtans ſeront compris les gens oiſifs & de bonne compagnie, qui veulent jouir

doucement, les hommes à talens occupés de leurs professions, les magistrats, les prêtres, visiblement intéressés à mener une vie pure, au moins en apparence. Il ne restera donc de vrais méchans que quelques politiques, soit séculiers, soit réguliers qui veulent toujours troubler le monde, & quelques milliers de vagabonds qui louent leurs services à ces politiques. Or il n'y a jamais à la fois un million de ces bêtes féroces employées; & dans ce nombre je compte les voleurs de grands chemins. Vous avez donc, tout au plus, sur la terre dans les temps les plus orageux, un homme sur mille, qu'on peut appeler méchant, encore ne l'est-il pas toujours.

Il y a donc infiniment moins de mal sur la terre qu'on ne dit & qu'on ne croit. Il y en a encore trop, sans doute; on voit des malheurs & des crimes horribles: mais le plaisir de se plaindre & d'exagérer est si grand, qu'à la moindre égratignure vous criez que la terre regorge de sang. Avez-vous été trompé? tous les hommes sont des parjures. Un esprit mélancolique qui a souffert une injustice voit l'univers couvert de damnés, comme un jeune voluptueux soupant avec sa dame, au sortir de l'opéra, n'imagine pas qu'il y ait des infortunés.

MEDECINS.

Il est vrai que régime vaut mieux que médecine. Il est vrai que très-long-temps sur cent médecins il y a eu quatre-vingt-dix-huit charlatans. Il est vrai que *Molière* a eu raison de se moquer d'eux. Il est vrai

que rien n'eſt plus ridicule que de voir ce nombre infini de femmelettes, & d'hommes non moins femmes qu'elles, quand ils ont trop mangé, trop bu, trop joui, trop veillé, appeler auprès d'eux pour un mal de tête un médecin, l'invoquer comme un Dieu, lui demander le miracle de faire ſubſiſter enſemble l'intempérance & la ſanté, & donner un écu à ce dieu qui rit de leur faibleſſe.

Il n'eſt pas moins vrai qu'un bon médecin nous peut ſauver la vie (*a*) en cent occaſions, & nous rendre l'uſage de nos membres. Un homme tombe en apoplexie; ce ne ſera ni un capitaine d'infanterie, ni un conſeiller de la cour des aides qui le guérira. Des cataractes ſe forment dans mes yeux, ma voiſine ne me les lévera pas. Je ne diſtingue point ici le médecin du chirurgien, ces deux profeſſions ont été long-temps inſéparables.

Des hommes qui s'occuperaient de rendre la ſanté à d'autres hommes par les ſeuls principes d'humanité & de bienfeſance, ſeraient fort au-deſſus de tous les grands de la terre; ils tiendraient de la Divinité. Conſerver & réparer eſt preſque auſſi beau que faire.

Le peuple romain ſe paſſa plus de cinq cents ans de médecins. Ce peuple alors n'était occupé qu'à tuer,

(*a*) Ce n'eſt pas que nos jours ne ſoient comptés. Il eſt bien ſûr que tout arrive par une néceſſité invincible, ſans quoi tout irait au haſard, ce qui eſt abſurde. Nul homme ne peut augmenter ni le nombre de ſes cheveux, ni le nombre de ſes jours; ni un médecin, ni un ange ne peuvent ajouter une minute aux minutes que l'ordre éternel des choſes nous deſtine irrévocablement: mais celui qui eſt deſtiné à être frappé dans un certain temps d'une apoplexie, eſt deſtiné auſſi à trouver un médecin ſage, qui le ſaigne, qui le purge, & qui le fait vivre juſqu'au moment fatal. La deſtinée nous donne la vérole & le mercure, la fièvre & le quinquina.

& ne fesait nul cas de l'art de conserver la vie. Comment donc en usait-on à Rome quand on avait la fièvre putride, une fistule à l'anus, un bubonocèle, une fluxion de poitrine? On mourait.

Le petit nombre de médecins grecs qui s'introduisit à Rome n'était composé que d'esclaves. Un médecin devint enfin chez les grands seigneurs romains un objet de luxe comme un cuisinier. Tout homme riche eut chez lui des parfumeurs, des baigneurs, des gitons & des médecins. Le célèbre *Musa*, médecin d'*Auguste*, était esclave; il fut affranchi & fait chevalier romain; & alors les médecins devinrent des personnages considérables.

Quand le christianisme fut si bien établi, & que nous fûmes assez heureux pour avoir des moines, il leur fut expressément défendu par plusieurs conciles d'exercer la médecine. C'était précisément le contraire qu'il eût fallu faire, si on avait voulu être utile au genre-humain.

Quel bien pour les hommes d'obliger ces moines d'étudier la médecine, & de guérir nos maux pour l'amour de DIEU! n'ayant rien à gagner que le ciel, ils n'eussent jamais été charlatans. Ils se feraient éclairés mutuellement sur nos maladies & sur les remèdes. C'était la plus belle des vocations, & ce fut la seule qu'on n'eut point. On objectera qu'ils eussent pu empoisonner les impies; mais cela même eût été avantageux à l'Eglise. *Luther* n'eût peut-être jamais enlevé la moitié de l'Europe catholique à notre saint père le pape; car à la première fièvre continue qu'aurait eue l'augustin *Luther*, un dominicain aurait pu lui donner des pilules. Vous me direz qu'il ne les

aurait pas prises ; mais enfin avec un peu d'adresse, on aurait pu les lui faire prendre. Continuons.

Il se trouva enfin vers l'an 1517 un citoyen nommé *Jean*, animé d'un zèle charitable ; ce n'est pas *Jean Calvin* que je veux dire, c'est *Jean* surnommé *de Dieu*, qui institua les frères de la charité. Ce sont avec les religieux de la rédemption des captifs les seuls moines utiles. Aussi ils ne sont pas comptés parmi les ordres. Les dominicains, franciscains, bernardins, prémontrés, bénédictins, ne reconnaissent pas les frères de la charité. On ne parle pas seulement d'eux dans la continuation de l'histoire ecclésiastique de *Fleuri*. Pourquoi? c'est qu'ils ont fait des cures, & qu'ils n'ont point fait de miracles. Ils ont servi, & ils n'ont point cabalé. Ils ont guéri de pauvres femmes, & ils ne les ont ni dirigées, ni séduites. Enfin, leur institut étant la charité, il était juste qu'ils fussent méprisés par les autres moines.

La médecine ayant donc été une profession mercénaire dans le monde, comme l'est en quelques endroits celle de rendre la justice, elle a été sujette à d'étranges abus. Mais est-il rien de plus estimable au monde qu'un médecin qui ayant dans sa jeunesse étudié la nature, connu les ressorts du corps humain, les maux qui le tourmentent, les remèdes qui peuvent le soulager, exerce son art en s'en défiant, soigne également les pauvres & les riches, ne reçoit d'honoraires qu'à regret, & emploie ces honoraires à secourir l'indigent? Un tel homme n'est-il pas un peu supérieur au général des capucins, quelque respectable que soit ce général? (*)

(*) Voyez *Maladie*.

MESSE.

LA messe dans le langage ordinaire est la plus grande & la plus auguste des cérémonies de l'Eglise. On lui donne des surnoms différens, selon les rites usités dans les diverses contrées où elle est célébrée, tels que la messe mosarabe ou gothique, la messe grecque, la messe latine. *Durandus* & *Eckius* appellent *séche* la messe où il ne se fait point de consécration, comme celle qu'on fait dire en particulier aux aspirans à la prêtrise; & le cardinal *Bona* (*a*) rapporte sur la foi de *Guillaume de Nangis* que *St Louis*, dans son voyage d'outremer, la sesait dire ainsi pour ne pas risquer que l'agitation du vaisseau fît répandre le vin consacré. Il cite aussi *Génébrard* qui dit avoir assisté à Turin en 1587 à une pareille messe célébrée dans une église, mais après dîner, & fort tard, pour les funérailles d'une personne noble.

Pierre le chantre parle aussi de la messe à deux, à trois, & même à quatre faces, dans laquelle le prêtre célébrait la messe du jour ou de la fête jusqu'à l'offertoire, puis il en recommençait une seconde, une troisième, & quelquefois une quatrième, jusqu'au même endroit, ensuite il disait autant de secrètes qu'il avait commencé de messes; mais pour toutes il ne récitait qu'une fois le canon, & à la fin il ajoutait autant de collectes qu'il avait réuni de messes. (*b*)

Ce ne fut que vers la fin du quatrième siècle que le mot de messe commença à signifier la célébration

(*a*) L. I, chap. XV sur la liturgie.

(*b*) *Bingham*, origin. eccléſ. tome VI, liv. XV, chap. IV, art. V.

de l'eucharistie. Le savant *Beatus Rhenanus*, dans ses notes sur *Tertullien*, (*c*) observe que *St Ambroise* consacra cette expression du peuple prise de ce qu'on mettait dehors les catéchumènes après la lecture de l'évangile.

On trouve dans les Constitutions apostoliques (*d*) une liturgie sous le nom de *St Jacques*, par laquelle il paraît qu'au lieu d'invoquer les saints au canon de la messe, la primitive Eglise priait pour eux. Nous vous offrons encore, Seigneur, disait le célébrant, ce pain & ce calice pour tous les saints qui vous ont été agréables depuis le commencement des siècles, pour les patriarches, les prophètes, les justes, les apôtres, les martyrs, les confesseurs, les évêques, les prêtres, les diacres, les sous-diacres, les lecteurs, les chantres, les vierges, les veuves, les laïques & tous ceux dont les noms vous sont connus. Mais *St Cyrille* de Jérusalem, qui vivait dans le quatrième siècle, y substitue cette explication : Après cela, dit-il, (*e*) nous faisons commémoration de ceux qui sont morts avant nous, & premièrement des patriarches, des apôtres, des martyrs, afin que DIEU reçoive nos prières par leur intercession. Cela prouve, comme nous le dirons à l'article *Reliques*, que le culte des saints commençait alors à s'introduire dans l'Eglise.

Noël Alexandre (*f*) cite des actes de *St André*, où l'on fait dire à cet apôtre : J'immole tous les jours sur l'autel du seul vrai Dieu, non les chairs des taureaux, ni le sang des boucs, mais l'agneau immaculé, qui demeure toujours entier & vivant après

(*c*) L. IV contre *Marcion*.
(*d*) L. VIII, chap. XII.
(*e*) Cinquième catéchèse.
(*f*) Siècle I, page 109.

qu'il eſt ſacrifié, & que tout le peuple fidelle en a mangé la chair : mais ce ſavant dominicain avoue que cette pièce n'eſt connue que depuis le huitième ſiècle. Le premier qui l'ait citée eſt *Etherius* évêque d'Oſma en Eſpagne, qui écrivit contre *Elipand* en 788.

Abdias (*g*) rapporte que *St Jean*, averti par le Seigneur de la fin de ſa courſe, ſe prépara à la mort & recommanda ſon égliſe à DIEU. Puis ayant pris du pain qu'il ſe fit apporter, il leva les yeux au ciel, le bénit, le rompit & le diſtribua à tous ceux qui étaient préſens, en leur diſant : Que mon partage ſoit le vôtre, & que le vôtre ſoit le mien. Cette manière de célébrer l'euchariſtie, qui veut dire action de grâces, eſt plus conforme à l'inſtitution de cette cérémonie.

En effet *St Luc* (*h*) nous apprend que JESUS après avoir diſtribué du pain & du vin à ſes apôtres qui ſoupaient avec lui, leur dit : Faites ceci en mémoire de moi. *St Matthieu* (*i*) & *St Marc* (*k*) diſent de plus que JESUS chanta une hymne. *St Jean* qui ne parle dans ſon évangile ni de la diſtribution du pain & du vin, ni de l'hymne, s'étend fort au long ſur ce dernier article dans ſes actes dont voici le texte cité par le ſecond concile de Nicée : (*l*)

Avant que le Seigneur fût pris par les Juifs, dit cet apôtre bien-aimé de JESUS, il nous aſſembla tous & nous dit : Chantons un hymne à l'honneur du père, après quoi nous exécuterons le deſſein que nous

(*g*) Hiſt. apoſtol. liv. V, art. XXII & XXIII.
(*h*) Chap. XXII, v. 19.
(*i*) Chap. XXVI, v. 30.
(*k*) Chap. XIV, v. 26.
(*l*) Col. 358.

avons

avons formé. Il nous ordonna donc de faire un cercle & de nous tenir tous par la main ; puis s'étant mis au milieu du cercle, il nous dit : Amen, suivez-moi. Alors il commença le cantique, & dit : Gloire vous soit donnée, ô père ! nous répondîmes tous : Amen. JESUS continuant à dire : Gloire au verbe &c. gloire à l'esprit &c. gloire à la grâce, les apôtres répondaient toujours : Amen.

Après quelques autres doxologies JESUS dit : Je veux être sauvé, & je veux sauver : Amen. Je veux être délié & je veux délier : Amen. Je veux être blessé & je veux blesser : Amen. Je veux naître & je veux engendrer : Amen. Je veux manger & je veux être consumé : Amen. Je veux être écouté & je veux écouter : Amen. Je veux être compris de l'esprit, étant tout esprit, tout intelligence : Amen. Je veux être lavé & je veux laver : Amen. La grâce mène la danse, je veux jouer de la flûte, dansez tous : Amen. Je veux chanter des airs lugubres, lamentez-vous tous : Amen.

St Augustin qui commente une partie de cette hymne, dans son épître (*m*) à *Cérétius*, rapporte de plus ce qui suit : Je veux parer & être paré. Je suis une lampe pour ceux qui me voient & qui me connaissent. Je suis la porte pour tous ceux qui veulent y frapper. Vous qui voyez ce que je fais, gardez-vous bien d'en parler.

Cette danse de JESUS & des apôtres est visiblement imitée de celle des thérapeutes d'Egypte, lesquels après le souper dansaient dans leurs assemblées, d'abord partagés en deux chœurs, puis réunis les hommes & les femmes ensemble, après avoir, comme

(*m*) Epît. 237.

en la fête de *Bacchus*, avalé force vin céleſte, comme dit *Philon*. (*n*)

On ſait d'ailleurs que ſuivant la tradition des Juifs, après leur ſortie d'Egypte & le paſſage de la mer Rouge, d'où la ſolemnité de pâque prit ſon nom, (*o*) *Moïſe* & ſa ſœur raſſemblèrent deux chœurs de muſique, l'un compoſé d'hommes, l'autre de femmes, qui chantèrent en danſant un cantique d'actions de grâces. Ces inſtrumens raſſemblés ſur le champ, ces chœurs arrangés avec tant de promptitude, la facilité avec laquelle les chants & la danſe furent exécutés ſuppoſent une habitude de ces deux exercices fort antérieure au moment de l'exécution.

Cet uſage ſe perpétua dans la ſuite chez les Juifs. (*p*) Les filles de Silo danſaient ſelon la coutume à la fête ſolemnelle du Seigneur, quand les jeunes gens de la tribu de Benjamin, à qui on les avait refuſées pour épouſes, les enlevèrent par le conſeil des vieillards d'Iſraël. Encore aujourd'hui dans la Paleſtine les femmes aſſemblées auprès des tombeaux de leurs proches, danſent d'une manière lugubre & pouſſent des cris lamentables. (*q*)

On ſait auſſi que les premiers chrétiens feſaient entr'eux des agapes ou repas de charité, en mémoire de la dernière cène que JESUS célébra avec ſes apôtres; les païens en prirent même occaſion de leur faire les reproches les plus odieux; alors pour en bannir toute ombre de licence les paſteurs défendirent que le baiſer

(*n*) Traité de la vie contemplative.

(*o*) Exode, chap. XV, & *Philon* vie de *Moïſe*, l. I.

(*p*) Les Juges, chap. XXI, v. 21.

(*q*) Voyage de *le Brun*.

de paix, par où finissait cette cérémonie, se donnât entre les personnes de sexe différent. (*r*) Mais divers autres abus dont se plaignait déjà *St Paul*, (*s*) & que le concile de Gangres, l'an 324, entreprit en vain de réformer, firent enfin abolir les agapes l'an 397, par le troisième concile de Carthage dont le canon quarante-unième ordonna de célébrer les saints mystères à jeun.

On ne doutera point que la danse n'accompagnât ces festins, si l'on fait attention que suivant *Scaliger*, les évêques ne furent nommés *præsules* dans l'Eglise latine, *à præsiliendo*, que parce qu'ils commençaient la danse. Le picpus *Héliot*, dans son histoire des ordres monastiques, dit aussi que pendant les persécutions qui troublaient la paix des premiers chrétiens, il se forma des congrégations d'hommes & de femmes, qui, à l'exemple des thérapeutes, se retirèrent dans les déserts ; là ils se rassemblaient dans les hameaux les dimanches & les fêtes, & ils y dansaient pieusement en chantant les prières de l'Eglise.

En Portugal, en Espagne, dans le Roussillon, l'on exécute encore aujourd'hui des danses solemnelles en l'honneur des mystères du christianisme. Toutes les veilles des fêtes de la Vierge, les jeunes filles s'assemblent devant la porte des églises qui lui sont dédiées, & passent la nuit à danser en rond, & à chanter des hymnes & des cantiques en son honneur. Le cardinal *Ximenès* rétablit de son temps dans la cathédrale de Tolède l'ancien usage des messes mosarabes pendant lesquelles on danse dans le chœur &

(*r*) *Thomassin*, discip. de l'Eglise, part. III, chap. XLVII, n. 1.
(*s*) Corinth. chap. II.

dans la nef avec autant d'ordre que de dévotion. En France même on voyait encore vers le milieu du dernier siècle les prêtres & tout le peuple de Limoges danser en rond dans la collégiale en chantant : *Sant Marcian, pregas per nous & nous epingaren per bous ;* c'est-à-dire, *St Martial*, priez pour nous, & nous danserons pour vous.

Enfin le jésuite *Menestrier*, dans la préface de son Traité des ballets publié en 1682, dit qu'il avait vu encore les chanoines de quelques églises, qui le jour de pâques prenaient par la main les enfans de chœur, & dansaient dans le chœur en chantant des hymnes de réjouissance. Ce que nous avons dit à l'article *Kalendes* des danses extravagantes de la fête des fous, nous découvre une partie des abus qui ont fait retrancher la danse des cérémonies de la messe, lesquelles plus elles ont de gravité, plus elles sont propres à en imposer aux simples.

MESSIE.

AVERTISSEMENT.

Cet article est de M. Polier de Bottens d'une ancienne famille de France, établie depuis deux cents ans en Suisse. Il est premier pasteur de Lausanne. Sa science est égale à sa piété. Il composa cet article pour le grand dictionnaire encyclopédique, dans lequel il fut inséré. On en supprima seulement quelques endroits, dont les examinateurs crurent que des catholiques moins savans & moins pieux que l'auteur pourraient abuser. Il fut reçu avec l'applaudissement de tous les sages.

On l'imprima en même temps dans un autre petit dictionnaire, & on l'attribua en France à un homme qu'on n'était pas fâché d'inquiéter. On supposa que l'article était impie, parce qu'on le supposait d'un laïque, & on se déchaîna contre l'ouvrage & contre l'auteur prétendu. L'homme accusé se contenta de rire de cette mépriſe. Il voyait avec compassion sous ses yeux cet exemple des erreurs & des injustices que les hommes commettent tous les jours dans leurs jugemens, car il avait le manuscrit du sage & savant prêtre, écrit tout entier de sa main. Il le possède encore. Il sera montré à qui voudra l'examiner. On y verra jusqu'aux ratures faites alors par ce laïque même, pour prévenir les interprétations malignes.

Nous réimprimons donc aujourd'hui cet article dans toute l'intégrité de l'original. Nous en avons retranché pour ne pas répéter ce que nous avons imprimé ailleurs; mais nous n'avons pas ajouté un seul mot.

Le bon de toute cette affaire, c'est qu'un confrère de l'auteur respectable écrivit les choses du monde les plus ridicules contre cet article de son confrère, croyant écrire contre un ennemi commun. Cela ressemble à ces combats de nuit, dans lesquels on se bat contre ses camarades.

Il est arrivé mille fois que des controversistes ont condamné des passages de St Augustin, de St Jérôme, ne sachant pas qu'ils fussent de ces pères. Ils anathématiseraient une partie du nouveau Testament s'ils n'avaient pas ouï dire de qui est ce livre. C'est ainsi qu'on juge trop souvent.

MESSIE, *Messias*, ce terme vient de l'hébreu; il est synonyme au mot grec *Christ*. L'un & l'autre sont des termes consacrés dans la religion, & qui ne se

donnent plus aujourd'hui qu'à l'oint par excellence, ce souverain libérateur que l'ancien peuple juif attendait, après la venue duquel il soupire encore, & que les chrétiens trouvent dans la personne de JESUS fils de *Marie*, qu'ils regardent comme l'oint du Seigneur, le messie promis à l'humanité : les Grecs emploient aussi le mot d'*Elcimmeros* qui signifie la même chose que *Christos*.

Nous voyons dans l'ancien Testament que le mot de *Messie*, loin d'être particulier au libérateur après la venue duquel le peuple d'Israël soupirait, ne l'était pas seulement aux vrais & fidelles serviteurs de DIEU, mais que ce nom fut souvent donné aux rois & aux princes idolâtres, qui étaient dans la main de l'Eternel les ministres de ses vengeances, ou des instrumens pour l'exécution des conseils de sa sagesse. C'est ainsi que l'auteur de l'Ecclésiastique dit d'*Elisée*, (*a*) *qui ungis reges ad pœnitentiam*, ou comme l'ont rendu les Septante, *ad vindictam. Vous oignez les rois pour exercer la vengeance du Seigneur.* C'est pourquoi il envoya un prophète pour oindre *Jéhu* roi d'Israël. Il annonça l'onction sacrée à *Hazaël* roi de Damas & de Syrie, (*b*) ces deux princes étant les *Messies* du Très-Haut pour venger les crimes & les abominations de la maison d'*Achab*.

Mais au XLVe d'*Esaïe*, v. 1, le nom de *Messie* est expressément donné à *Cyrus*. *Ainsi a dit l'Eternel à Cyrus son oint, son messie, duquel j'ai pris la main droite afin que je terrasse les nations devant lui &c.*

Ezéchiel, au XXVIIIe de ses révélations, v. 14,

(*a*) Ecclésiast. chap. XLVIII, v. 8.

(*b*) IV. des Rois, chap. XVIII, v. 12, 13 & 14.

donne le nom de *Meſſie* au roi de Tyr, qu'il appelle auſſi *chérubin*, & parle de lui & de ſa gloire dans des termes pleins d'une emphaſe, dont on ſent mieux les beautés qu'on ne peut en ſaiſir le ſens. „ Fils de „ l'homme, dit l'Eternel au prophète, prononce à „ haute voix une complainte ſur le roi de Tyr, & lui „ dis : Ainſi a dit le Seigneur l'Eternel, tu étais le „ ſceau de la reſſemblance de DIEU, plein de ſageſſe „ & parfait en beautés ; tu as été le jardin d'Eden „ du Seigneur, (ou ſuivant d'autres verſions) tu étais „ toutes les délices du Seigneur ; ta couverture était „ de pierres précieuſes de toutes ſortes, de ſardoine, „ de topaze, de jaſpe, de chryſolite, d'onyx, de beril, „ de ſaphir, d'eſcarboucle, d'émeraude & d'or. Ce „ que ſavaient faire tes tambours & tes flûtes a été „ chez toi ; ils ont été tout prêts au jour que tu fus „ créé, tu as été un chérubin, un meſſie pour ſervir „ de protection ; je t'avais établi ; tu as été dans la „ ſainte montagne de DIEU, tu as marché entre les „ pierres flamboyantes, tu as été parfait en tes voies, „ dès le jour que tu fus créé, juſqu'à ce que la „ perverſité a été trouvée en toi. „

Au reſte, le nom de *Meſſiah*, en grec *Chriſt*, ſe donnait aux rois, aux prophètes, & aux grands-prêtres des Hébreux. Nous liſons dans le Ier des Rois, ch. XII, v. 3 : *Le Seigneur & ſon Meſſie ſont témoins*, c'eſt-à-dire, *le ſeigneur & le roi qu'il a établi*. Et ailleurs : *Ne touchez point mes oints, & ne faites aucun mal à mes prophètes. David*, animé de l'eſprit de DIEU, donne dans plus d'un endroit à *Saül* ſon beau-père qui le perſécutait, & qu'il n'avait pas ſujet d'aimer ; il donne, dis-je, à ce roi réprouvé, & de deſſus lequel l'eſprit de l'Eternel

s'était retiré, le nom & la qualité d'oint, de messie du Seigneur. DIEU *me garde*, dit-il fréquemment, *de porter ma main sur l'oint du Seigneur, sur le messie de* DIEU.

Si le beau nom de messie, d'oint de l'Eternel, a été donné à des rois idolâtres, à des princes cruels & tyrans, il a été très-employé dans nos anciens oracles pour désigner véritablement l'oint du Seigneur, ce Messie par excellence, objet du désir & de l'attente de tous les fidelles d'Israël. Ainsi *Anne* mère de *Samuel* conclut son cantique par ces paroles remarquables, & qui ne peuvent s'appliquer à aucun roi, (*c*) puisqu'on sait que pour lors les Hébreux n'en avaient point. *Le Seigneur jugera les extrémités de la terre, il donnera l'empire à son roi, il relèvera la corne de son Christ, de son Messie.* On trouve ce même mot dans les oracles suivans: Psaume II, v. 2. Psaume XLIV, v. 8. *Jérémie* IV, v. 20. *Daniel* IX, v. 16. *Habacuc* III, v. 13.

Que si l'on rapproche tous ces divers oracles, & en général tous ceux qu'on applique pour l'ordinaire au Messie, il en résulte des contrastes en quelque sorte inconciliables, & qui justifient jusqu'à un certain point l'obstination du peuple à qui ces oracles furent donnés.

Comment en effet concevoir, avant que l'événement l'eût si bien justifié dans la personne de JESUS fils de *Marie;* comment concevoir, dis-je, une intelligence en quelque sorte divine & humaine tout ensemble, un être grand & abaissé qui triomphe du diable, & que cet esprit infernal, ce prince des puissances de l'air, tente, emporte & fait voyager malgré lui, maître &

(*c*) I. Rois, chap. XI, v. 10.

ſerviteur, roi & ſujet, ſacrificateur & victime tout enſemble, mortel & vainqueur de la mort, riche & pauvre, conquérant glorieux dont le règne éternel n'aura point de fin, qui doit ſoumettre toute la nature par ſes prodiges, & cependant qui ſera un homme de douleur, privé des commodités, ſouvent même de l'abſolument néceſſaire dans cette vie dont il ſe dit le roi, & qu'il vient comblé de gloire & d'honneurs, terminant une vie innocente, malheureuſe, ſans ceſſe contredite & traverſée, par un ſupplice également honteux & cruel, trouvant même dans cette humiliation, cet abaiſſement extraordinaire, la ſource d'une élévation unique qui le conduit au plus haut point de gloire, de puiſſance & de félicité, c'eſt-à-dire, au rang de la première des créatures ?

Tous les chrétiens s'accordent à trouver ces caractères, en apparence ſi incompatibles, dans la perſonne de JESUS de Nazareth qu'ils appellent le *Chriſt;* ſes ſectateurs lui donnaient ce titre par excellence, non qu'il eût été oint d'une manière ſenſible & matérielle, comme l'ont été anciennement quelques rois, quelques prophètes & quelques ſacrificateurs, mais parce que l'eſprit divin l'avait déſigné pour ces grands offices, & qu'il avait reçu l'onction ſpirituelle néceſſaire pour cela.

A) Nous en étions là ſur un article auſſi important, lorſqu'un prédicateur hollandais, plus célèbre par cette découverte que par les médiocres productions d'un génie d'ailleurs faible & peu inſtruit, nous a

(*A*) On ſupprima dans les dictionnaires (depuis *A* juſqu'à *B*) tout ce paragraphe concernant le prédicateur hollandais, parce qu'on le crut hors d'œuvre.

fait voir que notre Seigneur JESUS était le Chriſt, le Meſſie de DIEU, ayant été oint dans les trois plus grandes époques de ſa vie, pour être notre roi, notre prophète & notre ſacrificateur.

Lors de ſon baptême, la voix du ſouverain maître de la nature le déclare ſon fils, ſon unique, ſon bien-aimé, & par-là même ſon repréſentant.

Sur le Thabor, transfiguré, aſſocié à *Moïſe* & à *Elie*, cette même voix ſurnaturelle l'annonce à l'humanité comme le fils de celui qui aime & envoie les prophètes, & qui doit être écouté par préférence.

Dans Gethſemané, un ange deſcend du ciel pour le ſoutenir dans les angoiſſes extrêmes où le réduit l'approche de ſon ſupplice ; il le fortifie contre les frayeurs cruelles d'une mort qu'il ne peut éviter, & le met en état d'être un ſacrificateur d'autant plus excellent qu'il eſt lui-même la victime innocente & pure qu'il va offrir.

Le judicieux prédicateur hollandais, diſciple de l'illuſtre *Cocceius*, trouve l'huile ſacramentale de ces diverſes onctions céleſtes, dans les ſignes viſibles que la puiſſance de DIEU fit paraître ſur ſon oint, dans ſon baptême *l'ombre de la colombe*, qui repréſentait le S^t Eſprit qui deſcendit ſur lui ; au Thabor, *la nue miraculeuſe* qui le couvrit ; en Gethſemané, *la ſueur de grumeaux de ſang* dont tout ſon corps fut couvert.

Après cela, il faut pouſſer l'incrédulité à ſon comble pour ne pas reconnaître à ces traits l'oint du Seigneur par excellence, le Meſſie promis ; & l'on ne pourrait ſans doute aſſez déplorer l'aveuglement inconcevable du peuple juif, s'il ne fût entré dans le plan de l'infinie ſageſſe de DIEU, & n'eût été, dans ſes vues toutes

miséricordieuses, essentiel à l'accomplissement de son œuvre, & au salut de l'humanité. *B*)

Mais aussi il faut convenir que dans l'état d'oppression sous lequel gémissait le peuple juif, & après toutes les glorieuses promesses que l'Eternel lui avait faites si souvent, il devait soupirer après la venue d'un Messie, l'envisager comme l'époque de son heureuse délivrance; & qu'ainsi il est en quelque sorte excusable de n'avoir pas voulu reconnaître ce libérateur dans la personne du Seigneur JESUS, d'autant plus qu'il est de l'homme de tenir plus au corps qu'à l'esprit, & d'être plus sensible aux besoins présens, que flatté des avantages à venir, & toujours incertains par-là même.

Au reste, on doit croire qu'*Abraham*, & après lui un assez petit nombre de patriarches & de prophètes, ont pu se faire une idée de la nature du règne spirituel du Messie; mais ces idées durent rester dans le petit cercle des inspirés; & il n'est pas étonnant qu'inconnues à la multitude, ces notions se soient altérées au point que lorsque le Sauveur parut dans la Judée, & peuple & ses docteurs, ses princes même, attendaient un monarque, un conquérant, qui par la rapidité de ses conquêtes devait s'assujettir tout le monde; & comment concilier ces idées flatteuses avec l'état abject, en apparence, misérable de JESUS-CHRIST? Aussi, scandalisés de l'entendre s'annoncer comme le Messie, ils le persécutèrent, le rejetèrent, & le firent mourir par le dernier supplice. Depuis ce temps-là, ne voyant rien qui achemine à l'accomplissement de leurs oracles, & ne voulant point y renoncer, ils se livrent à toutes sortes d'idées plus chimériques les unes que les autres.

Ainſi, lorſqu'ils ont vu les triomphes de la religion chrétienne, qu'ils ont ſenti qu'on pouvait expliquer ſpirituellement, & appliquer à JESUS-CHRIST la plupart de leurs anciens oracles, ils ſe ſont aviſés, contre le ſentiment de leurs pères, de nier que les paſſages que nous leur alléguons duſſent s'entendre du Meſſie, tordant ainſi nos ſaintes écritures à leur propre perte.

Quelques-uns ſoutiennent que leurs oracles ont été mal entendus; qu'en vain on ſoupire après la venue du Meſſie, puiſqu'il eſt déjà venu en la perſonne d'*Ezéchias*. C'était le ſentiment du fameux *Hillel*. D'autres plus relâchés, ou cédant avec politique aux temps & aux circonſtances, prétendent que la croyance de la venue d'un Meſſie n'eſt point un article fondamental de foi, & qu'en niant ce dogme on ne pervertit point la loi, on ne lui donne qu'une légère atteinte. C'eſt ainſi que le juif *Albo* diſait au pape, que nier la venue du Meſſie, c'était ſeulement couper une branche de l'arbre ſans toucher à la racine.

Le fameux rabin *Salomon Jarchy* ou *Raſchy*, qui vivait au commencement du douzième ſiècle, dit, dans ſes Talmudiques, que les anciens Hébreux ont cru que le Meſſie était né le jour de la dernière deſtruction de Jéruſalem par les armées romaines; c'eſt, comme on dit, appeler le médecin après la mort.

Le rabin *Kimchy*, qui vivait auſſi au douzième ſiècle, annonçait que le Meſſie, dont il croyait la venue très-prochaine, chaſſerait de la Judée les chrétiens qui la poſſédaient pour lors; il eſt vrai que les chrétiens perdirent la Terre-Sainte; mais ce fut *Saladin* qui les vainquit: pour peu que ce conquérant eût protégé

les Juifs, & se fût déclaré pour eux, il est vraisemblable que dans leur enthousiasme ils en auraient fait leur Messie.

Les auteurs sacrés, & notre Seigneur JESUS lui-même, comparent souvent le règne du Messie & l'éternelle béatitude à des jours de noces, à des festins; mais les talmudistes ont étrangement abusé de ces paraboles; selon eux, le Messie donnera à son peuple rassemblé dans la terre de Canaan, un repas dont le vin sera celui qu'*Adam* lui-même fit dans le paradis terrestre, & qui se conserve dans de vastes celliers, creusés par les anges au centre de la terre.

On servira pour entrée le fameux poisson appelé le grand *Léviathan*, qui avale tout d'un coup un poisson moins grand que lui, lequel ne laisse pas d'avoir trois cents lieues de long; toute la masse des eaux est portée sur *Léviathan*. DIEU au commencement en créa un mâle & un autre femelle; mais de peur qu'ils ne renversassent la terre, & qu'ils ne remplissent l'univers de leurs semblables, DIEU tua la femelle, & la sala pour le festin du Messie.

Les rabins ajoutent qu'on tuera pour ce repas le taureau *Béhémoth*, qui est si gros qu'il mange chaque jour le foin de mille montagnes: la femelle de ce taureau fut tuée au commencement du monde, afin qu'une espèce si prodigieuse ne se multipliât pas, ce qui n'aurait pu que nuire aux autres créatures; mais ils assurent que l'Eternel ne la sala point, parce que la vache salée n'est pas si bonne que la léviathane. Les Juifs ajoutent encore si bien foi à toutes ces rêveries rabiniques, que souvent ils jurent sur leur part du bœuf *Béhémoth*, comme quelques chrétiens impies jurent sur leur part du paradis.

Après des idées si groſſières sur la venue du Messie & sur son règne, faut-il s'étonner si les Juifs tant anciens que modernes, & plusieurs même des premiers chrétiens, malheureusement imbus de toutes ces rêveries, n'ont pu s'élever à l'idée de la nature divine de l'oint du Seigneur, & n'ont pas attribué la qualité de Dieu au Messie ? Voyez comme les Juifs s'expriment là-dessus dans l'ouvrage intitulé *Judæi Lusitani quæstiones ad Christianos.* (*d*) „ Reconnaître, disent-ils, „ un homme-Dieu, c'est s'abuser soi-même, c'est „ se forger un monstre, un centaure, le bizarre „ composé de deux natures qui ne sauraient s'allier.„ Ils ajoutent que les prophètes n'enseignent point que le Messie soit homme-Dieu, qu'ils distinguent expressément entre DIEU & *David*, qu'ils déclarent le premier maître & le second serviteur &c. . . . . .

Lorsque le Sauveur parut, les prophéties, quoique claires, furent malheureusement obscurcies par les préjugés sucés avec le lait. JESUS-CHRIST lui-même, ou par ménagement, ou pour ne pas révolter les esprits, paraît extrêmement réservé sur l'article de sa divinité ; *il voulait*, dit St Chrysostome, *accoutumer insensiblement ses auditeurs à croire un mystère si fort élevé au-dessus de la raison.* S'il prend l'autorité d'un Dieu en pardonnant les péchés, cette action soulève tous ceux qui en sont les témoins ; ses miracles les plus évidens ne peuvent convaincre de sa divinité ceux même en faveur desquels il les opère. Lorsque devant le tribunal du souverain sacrificateur il avoue, avec un modeste détour, qu'il est le fils de DIEU, le grand-prêtre déchire sa robe & crie au blasphème. Avant l'envoi

(*d*) *Quæst.* I, II, IV, XXIII, &c.

du St Esprit, les apôtres ne soupçonnent pas même la divinité de leur cher maître; il les interroge sur ce que le peuple pense de lui; ils répondent que les uns le prennent pour *Elie*, les autres pour *Jérémie*, ou pour quelqu'autre prophète. *St Pierre* a besoin d'une révélation particulière pour connaître que JESUS est le Christ, le fils du DIEU vivant.

Les Juifs, révoltés contre la divinité de JESUS-CHRIST, ont eu recours à toutes sortes de voies pour détruire ce grand mystère; ils détournent le sens de leurs propres oracles, ou ne les appliquent pas au Messie; ils prétendent que le nom de Dieu, *Eloï*, n'est pas particulier à la Divinité, & qu'il se donne même par les auteurs sacrés aux juges, aux magistrats, en général à ceux qui sont élevés en autorité; ils citent en effet un très-grand nombre de passages des saintes écritures, qui justifient cette observation, mais qui ne donnent aucune atteinte aux termes exprès des anciens oracles qui regardent le Messie.

Enfin ils prétendent que si le Sauveur, & après lui les évangélistes, les apôtres & les premiers chrétiens, appellent JESUS le fils de DIEU, ce terme auguste ne signifiait, dans les temps évangéliques, autre chose que l'opposé de fils de *Bélial*, c'est-à-dire, homme de bien, serviteur de DIEU, par opposition à un méchant, un homme qui ne craint point DIEU.

Si les Juifs ont contesté à JESUS-CHRIST la qualité de Messie & sa divinité, ils n'ont rien négligé aussi pour le rendre mépriſable, pour jeter sur sa naissance, sa vie & sa mort, tout le ridicule & tout l'opprobre qu'a pu imaginer leur criminel acharnement.

De tous les ouvrages qu'a produits l'aveuglement des Juifs, il n'en eſt point de plus odieux & de plus extravagant que le livre ancien intitulé *Sepher Toldos Jeſchut*, tiré de la pouſſière par M. *Vagenſeil* dans le ſecond tome de ſon ouvrage intitulé *Tela ignea &c.*

C'eſt dans ce *Sepher Toldos Jeſchut* qu'on lit une hiſtoire monſtrueuſe de la vie de notre Sauveur, forgée avec toute la paſſion & la mauvaiſe foi poſſibles. Ainſi, par exemple, ils ont oſé écrire qu'un nommé *Panther* ou *Pandera*, habitant de Bethléem, était devenu amoureux d'une jeune femme mariée à *Jokanam*. Il eut de ce commerce impur un fils qui fut nommé *Jeſua* ou *Jeſu*. Le père de cet enfant fut obligé de s'enfuir, & ſe retira à Babylone. Quant au jeune *Jeſu*, on l'envoya aux écoles; mais, ajoute l'auteur, il eut l'inſolence de lever la tête, & de ſe découvrir devant les ſacrificateurs, au lieu de paraître devant eux la tête baiſſée & le viſage couvert, comme c'était la coutume; hardieſſe qui fut vivement tancée; ce qui donna lieu d'examiner ſa naiſſance, qui fut trouvée impure, & l'expoſa bientôt à l'ignominie.

Ce déteſtable livre *Sepher Toldos Jeſchut* était connu dès le ſecond ſiècle; *Celſe* le cite avec confiance, & *Origène* le réfute au chapitre neuvième.

Il y a un autre livre intitulé auſſi *Toledos Jeſu*, publié l'an 1705 par M. *Huldric*, qui ſuit de plus près l'évangile de l'enfance, mais qui commet à tout moment les anachroniſmes les plus groſſiers; il fait naître & mourir JESUS-CHRIST ſous le règne d'*Hérode le grand;* il veut que ce ſoit à ce prince qu'aient été faites les plaintes ſur l'adultère de *Panther* & de *Marie* mère de JESUS.

L'auteur

L'auteur qui prend le nom de *Jonathan*, qui se dit contemporain de JESUS-CHRIST & demeurant à Jérusalem, avance qu'*Hérode* consulta sur le fait de JESUS-CHRIST les sénateurs d'une ville dans la terre de Césarée : nous ne suivrons pas un auteur aussi absurde dans toutes ses contradictions.

Cependant c'est à la faveur de toutes ces calomnies que les Juifs s'entretiennent dans leur haine implacable contre les chrétiens & contre l'Evangile; ils n'ont rien négligé pour altérer la chronologie du vieux Testament, & pour répandre des doutes & des difficultés sur le temps de la venue de notre Sauveur.

Ahmed-ben-Cassum-la-Andacousy, maure de Grenade, qui vivait sur la fin du seizième siècle, cite un ancien manuscrit arabe qui fut trouvé avec seize lames de plomb, gravées en caractères arabes, dans une grotte près de Grenade. Dom *Pedro y Quinones* archevêque de Grenade en a rendu lui-même témoignage; ces lames de plomb, qu'on appelle de Grenade, ont été depuis portées à Rome, où après un examen de plusieurs années, elles ont enfin été condamnées comme apocryphes sous le pontificat d'*Alexandre VII;* elles ne renferment que des histoires fabuleuses touchant la vie de *Marie* & de son fils.

Le nom de Messie, accompagné de l'épithète de faux, se donne encore à ces imposteurs qui dans divers temps ont cherché à abuser la nation juive. Il y eut de ces faux messies avant même la venue du véritable oint de DIEU. Le sage *Gamaliel* parle (*c*) d'un nommé *Theudas*, dont l'histoire se lit dans les antiquités judaïques de *Josephe*, liv. XX, chap. II.

(*c*) *Act. apost. c.* v. 34, 35, 36.

Il se vantait de passer le Jourdain à pied sec; il attira beaucoup de gens à sa suite: mais les Romains étant tombés sur sa petite troupe la dissipèrent, coupèrent la tête au malheureux chef, & l'exposèrent dans Jérusalem.

Gamaliel parle aussi de *Judas* le galiléen, qui est sans doute le même dont *Josephe* fait mention dans le douzième chapitre du second livre de la guerre des Juifs. Il dit que ce faux prophète avait ramassé près de trente mille hommes; mais l'hyperbole est le caractère de l'historien juif.

Dès les temps apostoliques, l'on vit *Simon* surnommé le magicien, (*f*) qui avait su séduire les habitans de Samarie, au point qu'ils le considéraient comme *la vertu de Dieu.*

Dans le siècle suivant, l'an 178 & 179 de l'ère chrétienne, sous l'empire d'*Adrien*, parut le faux messie *Barchochebas*, à la tête d'une armée. L'empereur envoya contre lui *Julius Severus*, qui après plusieurs rencontres enferma les révoltés dans la ville de Bither; elle soutint un siége opiniâtre & fut emportée: *Barchochebas* y fut pris & mis à mort. *Adrien* crut ne pouvoir mieux prévenir les continuelles révoltes des Juifs, qu'en leur défendant par un édit d'aller à Jérusalem; il établit même des gardes aux portes de cette ville, pour en défendre l'entrée aux restes du peuple d'Israël.

On lit dans *Socrate*, historien ecclésiastique, (*g*) que l'an 434 il parut dans l'île de Candie un faux messie qui s'appelait *Moïse*. Il se disait l'ancien libérateur des Hébreux, ressuscité pour les délivrer encore.

(*f*) *Act. apost. c.* 8, 9.

(*g*) *Socr. Hist. eccl.* Liv. II, chap. XXXVIII.

Un siècle après, en 530, il y eut dans la Palestine un faux messie nommé *Julien;* il s'annonçait comme un grand conquérant, qui, à la tête de sa nation, détruirait par les armes tout le peuple chrétien; séduits par ses promesses, les Juifs armés massacrèrent plusieurs chrétiens. L'empereur *Justinien* envoya des troupes contre lui; on livra bataille au faux christ; il fut pris & condamné au dernier supplice.

Au commencement du huitième siècle, *Serenus* juif espagnol se porta pour messie, prêcha, eut des disciples, & mourut comme eux dans la misère.

Il s'éleva plusieurs faux messies dans le douzième siècle. Il en parut un en France sous *Louis le jeune*, il fut pendu lui & ses adhérens, sans qu'on ait jamais su les noms ni du maître ni des disciples.

Le treizième siècle fut fertile en faux messies, on en compte sept ou huit qui parurent en Arabie, en Perse, dans l'Espagne, en Moravie : l'un d'eux, qui se nommait *David el Ré*, passe pour avoir été un très-grand magicien; il séduisit les Juifs, & se vit à la tête d'un parti considérable; mais ce messie fut assassiné.

Jacques Zieglerne de Moravie, qui vivait au milieu du seizième siècle, annonçait la prochaine manifestation du messie, né, à ce qu'il assurait, depuis quatorze ans; il l'avait vu, disait-il, à Strasbourg, & il gardait avec soin une épée & un sceptre pour les lui mettre en main dès qu'il serait en âge d'enseigner.

L'an 1624, un autre *Zieglerne* confirma la prédiction du premier.

L'an 1666, *Sabatei-Sévi*, né dans Alep, se dit le messie prédit par les *Zieglernes*. Il débuta par prêcher

sur les grands chemins & au milieu des campagnes; les Turcs se moquaient de lui, pendant que ses disciples l'admiraient. Il paraît qu'il ne mit pas d'abord dans ses intérêts le gros de la nation juive, puisque les chefs de la synagogue de Smyrne portèrent contre lui une sentence de mort; mais il en fut quitte pour la peur & le bannissement.

Il contracta trois mariages, & l'on prétend qu'il n'en consomma point, disant que cela était au-dessous de lui. Il s'associa un nommé *Nathan-Lévi*: celui-ci fit le personnage du prophète *Elie*, qui devait précéder le messie. Ils se rendirent à Jérusalem, & *Nathan* y annonça *Sabatei-Sévi* comme le libérateur des nations. La populace juive se déclara pour eux; mais ceux qui avaient quelque chose à perdre les anathématisèrent.

Sévi pour fuir l'orage se retira à Constantinople, & de-là à Smyrne; *Nathan-Lévi* lui envoya quatre ambassadeurs, qui le reconnurent & le saluèrent publiquement en qualité de messie; cette ambassade en imposa au peuple & même à quelques docteurs, qui déclarèrent *Sabatei-Sévi* messie & roi des Hébreux. Mais la synagogue de Smyrne condamna son roi à être empalé.

Sabatei se mit sous la protection du cadi de Smyrne, & eut bientôt pour lui tout le peuple juif; il fit dresser deux trônes, un pour lui & l'autre pour son épouse favorite; il prit le nom de roi des rois, & donna à *Joseph Sévi* son frère celui de roi de Juda. Il promit aux Juifs la conquête de l'empire ottoman assurée. Il poussa même l'insolence jusqu'à faire ôter de la liturgie juive le nom de l'empereur, & à y faire substituer le sien.

On le fit mettre en prison aux Dardanelles; les Juifs publièrent qu'on n'épargnait sa vie que parce que les Turcs savaient bien qu'il était immortel. Le gouverneur des Dardanelles s'enrichit des présens que les Juifs lui prodiguèrent pour visiter leur roi, leur messie prisonnier, qui dans les fers conservait toute sa dignité, & se fesait baiser les pieds.

Cependant le sultan, qui tenait sa cour à Andrinople, voulut faire finir cette comédie; il fit venir *Sévi*, & lui dit que s'il était messie il devait être invulnérable; *Sévi* en convint. Le grand-seigneur le fit placer pour but aux flèches de ses icoglans; le messie avoua qu'il n'était point invulnérable, & protesta que DIEU ne l'envoyait que pour rendre témoignage à la sainte religion musulmane. Fustigé par les ministres de la loi il se fit mahométan, & il vécut & mourut également mépriſé des Juifs & des Musulmans; ce qui a si fort décrédité la profession de faux messie, que *Sévi* est le dernier qui ait paru. (*)

METAMORPHOSE, METEMPSYCOSE.

N'EST-IL pas bien naturel que toutes les métamorphoses dont la terre est couverte aient fait imaginer dans l'Orient, où on a imaginé tout, que nos ames passaient d'un corps à un autre; un point presqu'imperceptible devient un ver, ce ver devient papillon; un gland se transforme en chêne, un œuf en oiseau; l'eau devient nuage & tonnerre; le bois se change en

(*) Voyez l'*Essai sur les mœurs & l'esprit des nations*, tome IV, p. 196, où l'histoire de *Sévi* est plus détaillée.

feu & en cendre ; tout paraît enfin métamorphoſé dans la nature. On attribua bientôt aux ames, qu'on regardait comme des figures légères, ce qu'on voyait ſenſiblement dans des corps plus groſſiers. L'idée de la métempſycoſe eſt peut-être le plus ancien dogme de l'univers connu, & il règne encore dans une grande partie de l'Inde & de la Chine.

Il eſt encore très-naturel que toutes les métamorphoſes dont nous ſommes les témoins aient produit ces anciennes fables qu'*Ovide* a recueillies dans ſon admirable ouvrage. Les Juifs même ont eu auſſi leurs métamorphoſes. Si *Niobé* fut changée en marbre, *Edith*, femme de *Loth*, fut changée en ſtatue de ſel. Si *Eurydice* reſta dans les enfers pour avoir regardé derrière elle, c'eſt auſſi pour la même indiſcrétion que cette femme de *Loth* fut privée de la nature humaine. Le bourg qu'habitaient *Baucis* & *Philémon* en Phrygie eſt changé en un lac; la même choſe arrive à Sodome. Les filles d'*Anius* changeaient l'eau en huile, nous avons dans l'Ecriture une métamorphoſe à peu près ſemblable, mais plus vraie & plus ſacrée. *Cadmus* fut changée en ſerpent; la verge d'*Aaron* devint ſerpent auſſi.

Les dieux ſe changeaient très-ſouvent en hommes, les Juifs n'ont jamais vu les anges que ſous la forme humaine : les anges mangèrent chez *Abraham*. *Paul*, dans ſon épître aux Corinthiens, dit que l'ange de *Sathan* lui a donné des ſoufflets : *Angelos Sathana me colaphiſei*.

METAPHYSIQUE.

TRANS *naturam*, au-delà de la nature. Mais ce qui eſt au-delà de la nature eſt-il quelque choſe? par nature on entend donc matière, & métaphyſique eſt ce qui n'eſt pas matière.

Par exemple, votre raiſonnement qui n'eſt ni long ni large, ni haut, ni ſolide, ni pointu.

Votre ame à vous inconnue qui produit votre raiſonnement.

Les eſprits dont on a toujours parlé, auxquels on a donné long-temps un corps ſi délié qu'il n'était plus corps, & auxquels on a ôté enfin toute ombre de corps, ſans ſavoir ce qui leur reſtait.

La manière dont ces eſprits ſentent ſans avoir l'embarras des cinq ſens, celle dont ils penſent ſans tête, celle dont ils ſe communiquent leurs penſées ſans paroles & ſans ſignes.

Enfin, DIEU que nous connaiſſons par ſes ouvrages, mais que notre orgueil veut définir; DIEU dont nous ſentons le pouvoir immenſe; DIEU entre lequel & nous eſt l'abyme de l'infini, & dont nous oſons ſonder la nature.

Ce ſont-là les objets de la métaphyſique.

On pourrait encore y joindre les principes mêmes des mathématiques, des points ſans étendue, des lignes ſans largeur, des ſurfaces ſans profondeur, des unités diviſibles à l'infini &c.

Bayle lui-même croyait que ces objets étaient des êtres de raiſon; mais ce ne ſont en effet que les choſes matérielles conſidérées dans leurs maſſes, dans leurs

ſuperficies, dans leurs ſimples longueurs ou largeurs, dans les extrémités de ces ſimples longueurs ou largeurs. Toutes les meſures ſont juſtes & démontrées, & la métaphyſique n'a rien à voir dans la géométrie.

C'eſt pourquoi on peut être métaphyſicien ſans être géomètre. La métaphyſique eſt plus amuſante ; c'eſt ſouvent le roman de l'eſprit. En géométrie, au contraire, il faut calculer, meſurer. C'eſt une gêne continuelle, & pluſieurs eſprits ont mieux aimé rêver doucement que ſe fatiguer.

MIRACLES.

SECTION PREMIERE.

UN miracle, ſelon l'énergie du mot, eſt une choſe admirable ; en ce cas tout eſt miracle. L'ordre prodigieux de la nature, la rotation de cent millions de globes autour d'un million de ſoleils, l'activité de la lumière, la vie des animaux, ſont des miracles perpétuels.

Selon les idées reçues, nous appelons miracle la violation de ces lois divines & éternelles. Qu'il y ait une éclipſe de ſoleil pendant la pleine lune, qu'un mort faſſe à pied deux lieues de chemin en portant ſa tête entre ſes bras, nous appelons cela un miracle.

Pluſieurs phyſiciens ſoutiennent qu'en ce ſens il n'y a point de miracles, & voici leurs argumens.

Un miracle eſt la violation des lois mathématiques, divines, immuables, éternelles. Par ce ſeul expoſé, un miracle eſt une contradiction dans les termes : une

loi ne peut être à la fois immuable & violée. Mais une loi, leur dit-on, étant établie par DIEU même, ne peut-elle être suspendue par son auteur? Ils ont la hardiesse de répondre que non, & qu'il est impossible que l'être infiniment sage ait fait des lois pour les violer. Il ne pouvait, disent-ils, déranger sa machine que pour la faire mieux aller; or il est clair qu'étant DIEU il a fait cette immense machine aussi bonne qu'il l'a pu; s'il a vu qu'il y aurait quelque imperfection résultante de la nature de la matière, il y a pourvu dès le commencement, ainsi il n'y changera jamais rien.

De plus DIEU ne peut rien faire sans raison; or quelle raison le porterait à défigurer pour quelque temps son propre ouvrage?

C'est en faveur des hommes, leur dit-on. C'est donc au moins en faveur de tous les hommes, répondent-ils; car il est impossible de concevoir que la nature divine travaille pour quelques hommes en particulier, & non pas pour tout le genre-humain; encore même le genre-humain est bien peu de chose: il est beaucoup moindre qu'une petite fourmillière en comparaison de tous les êtres qui rempliſſent l'immensité. Or n'est-ce pas la plus absurde des folies d'imaginer que l'être infini intervertisse en faveur de trois ou quatre centaines de fourmis, sur ce petit amas de fange, le jeu éternel de ces ressorts immenses qui font mouvoir tout l'univers?

Mais supposons que DIEU ait voulu distinguer un petit nombre d'hommes par des faveurs particulières, faudra-t-il qu'il change ce qu'il a établi pour tous les temps & pour tous les lieux? Il n'a certes aucun besoin

de ce changement, de cette inconſtance, pour favoriſer ſes créatures ; ſes faveurs ſont dans ſes lois mêmes. Il a tout prévu, tout arrangé pour elles ; toutes obéiſſent irrévocablement à la force qu'il a imprimée pour jamais dans la nature.

Pourquoi DIEU ferait-il un miracle ? Pour venir à bout d'un certain deſſein ſur quelques êtres vivans ! Il dirait donc : Je n'ai pu parvenir par la fabrique de l'univers, par mes décrets divins, par mes lois éternelles, à remplir un certain deſſein ; je vais changer mes éternelles idées, mes lois immuables, pour tâcher d'exécuter ce que je n'ai pu faire par elles. Ce ſerait un aveu de ſa faibleſſe, & non de ſa puiſſance ; ce ſerait, ce ſemble, dans lui la plus inconcevable contradiction. Ainſi donc, oſer ſuppoſer à DIEU des miracles, c'eſt réellement l'inſulter, (ſi des hommes peuvent inſulter DIEU.) C'eſt lui dire : Vous êtes un être faible & inconſéquent. Il eſt donc abſurde de croire des miracles, c'eſt déshonorer en quelque ſorte la Divinité.

On preſſe ces philoſophes ; on leur dit : Vous avez beau exalter l'immutabilité de l'être ſuprême, l'éternité de ſes lois, la régularité de ſes mondes infinis ; notre petit tas de boue a été tout couvert de miracles ; les hiſtoires ſont auſſi remplies de prodiges que d'événemens naturels. Les filles du grand-prêtre *Anius* changeaient tout ce qu'elles voulaient en blé, en vin ou en huile ; *Athalide* fille de *Mercure* reſſuſcita pluſieurs fois ; *Eſculape* reſſuſcita *Hippolyte* ; *Hercule* arracha *Alceſte* à la mort ; *Hérès* revint au monde après avoir paſſé quinze jours dans les enfers. *Romulus* & *Rémus* naquirent d'un dieu & d'une veſtale ; le palladium

tomba du ciel dans la ville de Troye ; la chevelure de *Bérénice* devint un assemblage d'étoiles ; la cabane de *Baucis* & de *Philémon* fut changée en un superbe temple ; la tête d'*Orphée* rendait des oracles après sa mort ; les murailles de Thèbes se construisirent d'elles-mêmes au son de la flûte, en présence des Grecs ; les guérisons faites dans le temple d'*Esculape* étaient innombrables, & nous avons encore des monumens chargés du nom des témoins oculaires des miracles d'*Esculape*.

Nommez-moi un peuple chez lequel il ne se soit pas opéré des prodiges incroyables, surtout dans des temps où l'on savait à peine lire & écrire.

Les philosophes ne répondent à ces objections qu'en riant & en levant les épaules ; mais les philosophes chrétiens disent : Nous croyons aux miracles opérés dans notre sainte religion ; nous les croyons par la foi, & non par notre raison que nous nous gardons bien d'écouter ; car lorsque la foi parle, on sait assez que la raison ne doit pas dire un seul mot : nous avons une croyance ferme & entière dans les miracles de JESUS-CHRIST & des apôtres, mais permettez-nous de douter un peu de plusieurs autres ; souffrez, par exemple, que nous suspendions notre jugement sur ce que rapporte un homme simple auquel on a donné le nom de grand. Il assure qu'un petit moine était si fort accoutumé de faire des miracles, que le prieur lui défendit enfin d'exercer son talent. Le petit moine obéit ; mais ayant vu un pauvre couvreur qui tombait du haut d'un toit, il balança entre le désir de lui sauver la vie, & la sainte obédience. Il ordonna seulement au couvreur de rester en l'air jusqu'à nouvel ordre,

& courut vîte conter à ſon prieur l'état des choſes. Le prieur lui donna l'abſolution du péché qu'il avait commis en commençant un miracle ſans permiſſion, & lui permit de l'achever, pourvu qu'il s'en tînt là, & qu'il n'y revînt plus. On accorde aux philoſophes qu'il faut un peu ſe défier de cette hiſtoire.

Mais comment oſeriez-vous nier, leur dit-on, que *St Gervais* & *St Protais* aient apparu en ſonge à *ſaint Ambroiſe*, qu'ils lui aient enſeigné l'endroit où étaient leurs reliques ? que *St Ambroiſe* les ait déterrées, & qu'elles aient guéri un aveugle ? *St Auguſtin* était alors à Milan ; c'eſt lui qui rapporte ce miracle, *immenſo populo teſte*, dit-il dans ſa Cité de DIEU, livre XXII. Voilà un miracle des mieux conſtatés. Les philoſophes diſent qu'ils n'en croient rien, que *Gervais* & *Protais* n'apparaiſſent à perſonne, qu'il importe fort peu au genre-humain qu'on ſache où ſont les reſtes de leurs carcaſſes, qu'ils n'ont pas plus de foi à cet aveugle qu'à celui de *Veſpaſien ;* que c'eſt un miracle inutile ; que DIEU ne fait rien d'inutile ; & ils ſe tiennent fermes dans leurs principes. Mon reſpect pour *St Gervais* & *St Protais* ne me permet pas d'être de l'avis de ces philoſophes ; je rends compte ſeulement de leur incrédulité. Ils font grand cas du paſſage de *Lucien* qui ſe trouve dans la mort de *Peregrinus*. „ Quand un joueur de gobelets adroit ſe fait chrétien, „ il eſt ſûr de faire fortune. „ Mais comme *Lucien* eſt un auteur profane, il ne doit avoir aucune autorité parmi nous.

Ces philoſophes ne peuvent ſe réſoudre à croire les miracles opérés dans le ſecond ſiècle. Des témoins oculaires ont beau écrire que l'évêque de Smyrne

St Polycarpe ayant été condamné à être brûlé, & étant jeté dans les flammes, ils entendirent une voix du ciel qui criait : Courage, *Polycarpe*, sois fort, montre-toi homme; qu'alors les flammes du bûcher s'écartèrent de son corps, & formèrent un pavillon de feu au-dessus de sa tête, & que du milieu du bûcher il sortit une colombe; enfin on fut obligé de trancher la tête de *Polycarpe*. A quoi bon ce miracle? disent les incrédules; pourquoi les flammes ont-elles perdu leur nature, & pourquoi la hache de l'exécuteur n'a-t-elle pas perdu la sienne? D'où vient que tant de martyrs sont sortis sains & saufs de l'huile bouillante, & n'ont pu résister au tranchant du glaive? On répond que c'est la volonté de DIEU. Mais les philosophes voudraient avoir vu tout cela de leurs yeux avant de le croire.

Ceux qui fortifient leurs raisonnemens par la science vous diront que les pères de l'Eglise ont avoué souvent eux-mêmes qu'il ne se fesait plus de miracles de leur temps. *St Chrysostome* dit expressément : „ Les dons „ extraordinaires de l'esprit étaient donnés même aux „ indignes, parce qu'alors l'Eglise avait besoin de „ miracles; mais aujourd'hui ils ne sont pas même „ donnés aux dignes, parce que l'Eglise n'en a plus „ besoin. „ Ensuite il avoue qu'il n'y a plus personne qui ressuscite les morts, ni même qui guérisse les malades.

Saint Augustin lui-même, malgré le miracle de *Gervais* & de *Protais*, dit dans sa Cité de DIEU : „ Pourquoi „ ces miracles qui se fesaient autrefois ne se font-ils „ plus aujourd'hui? „ Et il en donne la même raison. *Cur, inquiunt, nunc illa miracula quæ prædicatis facta esse non fiunt? Possem quidem dicere necessaria priùs fuisse, quàm crederet mundus, ad hoc ut crederet mundus.*

On objecte aux philosophes que *St Augustin*, malgré cet aveu, parle pourtant d'un vieux savetier d'Hippone qui, ayant perdu son habit, alla prier à la chapelle *des vingt martyrs*, qu'en retournant il trouva un poisson dans le corps duquel il y avait un anneau d'or, & que le cuisinier qui fit cuire le poisson dit au savetier: Voilà ce que les vingt martyrs vous donnent.

A cela les philosophes répondent qu'il n'y a rien dans cette histoire qui contredise les lois de la nature, que la physique n'est point du tout blessée qu'un poisson ait avalé un anneau d'or, & qu'un cuisinier ait donné cet anneau à un savetier, qu'il n'y a là aucun miracle.

Si on fait souvenir ces philosophes que, selon *saint Jérôme*, dans sa vie de l'ermite *Paul*, cet ermite eut plusieurs conversations avec des satyres & avec des faunes, qu'un corbeau lui apporta tous les jours pendant trente ans la moitié d'un pain pour son dîner, & un pain tout entier le jour que *St Antoine* vint le voir, ils pourront répondre encore que tout cela n'est pas absolument contre la physique, que des satyres & des faunes peuvent avoir existé, & qu'en tout cas, si ce conte est une puérilité, cela n'a rien de commun avec les vrais miracles du Sauveur & de ses apôtres. Plusieurs bons chrétiens ont combattu l'histoire de *St Siméon Stylite*, écrite par *Théodoret;* beaucoup de miracles qui passent pour authentiques dans l'Eglise grecque ont été révoqués en doute par plusieurs latins, de même que des miracles latins ont été suspects à l'Eglise grecque; les protestans sont venus ensuite, qui ont fort maltraité les miracles de l'une & l'autre Eglise.

Un savant jésuite, (*) qui a prêché long-temps dans

(*) *Opiniam*, pag. 230.

les Indes, se plaint de ce que ni ses confrères ni lui n'ont jamais pu faire de miracle. *Xavier* se lamente, dans plusieurs de ses lettres, de n'avoir point le don des langues ; il dit qu'il n'est chez les Japonais que comme une statue muette : cependant les jésuites ont écrit qu'il avait ressuscité huit morts, c'est beaucoup ; mais il faut aussi considérer qu'il les ressuscitait à six mille lieues d'ici. Il s'est trouvé depuis des gens qui ont prétendu que l'abolissement des jésuites en France est un beaucoup plus grand miracle que ceux de *Xavier* & d'*Ignace*.

Quoi qu'il en soit, tous les chrétiens conviennent que les miracles de JESUS-CHRIST & des apôtres sont d'une vérité inconteſtable ; mais qu'on peut douter à toute force de quelques miracles faits dans nos derniers temps, & qui n'ont pas eu une authenticité certaine.

On souhaiterait, par exemple, pour qu'un miracle fût bien constaté, qu'il fût fait en présence de l'académie des sciences de Paris, ou de la société royale de Londres, & de la faculté de médecine, assistées d'un détachement du régiment des gardes, pour contenir la foule du peuple qui pourrait par son indiscrétion empêcher l'opération du miracle.

On demandait un jour à un philosophe ce qu'il dirait s'il voyait le soleil s'arrêter, c'est-à-dire si le mouvement de la terre autour de cet astre cessait ; si tous les morts ressuscitaient, & si toutes les montagnes allaient se jeter de compagnie dans la mer, le tout pour prouver quelque vérité importante, comme, par exemple, la grâce versatile ? Ce que je dirais, répondit le philosophe, je me ferais manichéen ; je dirais qu'il y a un principe qui défait ce que l'autre a fait.

SECTION II.

DÉFINISSEZ les termes, vous dis-je, ou jamais nous ne nous entendrons. *Miraculum*, *res miranda*, *prodigium*, *portentum*, *monſtrum*. Miracle, choſe admirable ; *prodigium*, qui annonce choſe étonnante ; *portentum*, porteur de nouveauté ; *monſtrum*, choſe à montrer par rareté.

Voilà les premières idées qu'on eut d'abord des miracles.

Comme on raffine ſur tout, on raffina ſur cette définition ; on appela *miracle* ce qui eſt impoſſible à la nature. Mais on ne ſongea pas que c'était dire que tout miracle eſt réellement impoſſible. Car qu'eſt-ce que la nature ? vous entendez par ce mot l'ordre éternel des choſes. Un miracle ſerait donc impoſſible dans cet ordre. En ce ſens DIEU ne pourrait faire de miracle.

Si vous entendez par miracle un effet dont vous ne pouvez voir la cauſe, en ce ſens tout eſt miracle. L'attraction & la direction de l'aimant ſont des miracles continuels. Un limaçon auquel il revient une tête eſt un miracle. La naiſſance de chaque animal, la production de chaque végétal ſont des miracles de tous les jours.

Mais nous ſommes ſi accoutumés à ces prodiges, qu'ils ont perdu leur nom d'*admirables*, de *miraculeux*. Le canon n'étonne plus les Indiens.

Nous nous ſommes donc fait une autre idée de miracle. C'eſt, ſelon l'opinion vulgaire, ce qui n'était jamais arrivé & ce qui n'arrivera jamais. Voilà l'idée qu'on

qu'on se forme de la mâchoire d'âne de *Samson*, des discours de l'ânesse de *Balaam*, de ceux d'un serpent avec *Eve*, des quatre chevaux qui enlevèrent *Elie*, du poisson qui garda *Jonas* soixante & douze heures dans son ventre, des dix plaies d'Egypte, des murs de Jéricho, du soleil & de la lune arrêtés à midi &c. &c. &c. &c.

Pour croire un miracle, ce n'est pas assez de l'avoir vu ; car on peut se tromper. On appelle un sot, *témoin de miracles* : & non-seulement bien des gens pensent avoir vu ce qu'ils n'ont pas vu, & avoir entendu ce qu'on ne leur a point dit ; non-seulement ils sont témoins de miracles, mais ils sont sujets de miracles. Ils ont été tantôt malades, tantôt guéris par un pouvoir surnaturel. Ils ont été changés en loups ; ils ont traversé les airs sur un manche à balai, ils ont été incubes & succubes.

Il faut que le miracle ait été bien vu par un grand nombre de gens très-sensés, se portant bien, & n'ayant nul intérêt à la chose. Il faut surtout qu'il ait été solemnellement attesté par eux ; car si on a besoin de formalités authentiques pour les actes les plus simples, comme l'achat d'une maison, un contrat de mariage, un testament, quelles formalités ne faudra-t-il pas pour constater des choses naturellement impossibles, & dont le destin de la terre doit dépendre?

Quand un miracle authentique est fait, il ne prouve encore rien ; car l'Ecriture vous dit en vingt endroits que des imposteurs peuvent faire des miracles, & que si un homme, après en avoir fait, annonce un autre dieu que le dieu des Juifs, il faut le lapider.

On exige donc que la doctrine soit appuyée par les miracles, & les miracles par la doctrine.

Ce n'est point encore assez. Comme un fripon peut prêcher une très-bonne morale pour mieux séduire, & qu'il est reconnu que des fripons, comme les sorciers de *Pharaon*, peuvent faire des miracles, il faut que ces miracles soient annoncés par des prophéties.

Pour être sûr de la vérité de ces prophéties, il faut les avoir entendu annoncer clairement, & les avoir vu s'accomplir réellement. (*) Il faut posséder parfaitement la langue dans laquelle elles sont conservées.

Il ne suffit pas même que vous soyez témoin de leur accomplissement miraculeux : car vous pouvez être trompé par de fausses apparences. Il est nécessaire que le miracle & la prophétie soient juridiquement constatés par les premiers de la nation ; & encore se trouvera-t-il des douteurs. Car il se peut que la nation soit intéressée à supposer une prophétie & un miracle ; & dès que l'intérêt s'en mêle, ne comptez sur rien. Si un miracle prédit n'est pas aussi public, aussi avéré qu'une éclipse annoncée dans l'almanach, soyez sûr que ce miracle n'est qu'un tour de gibecière, ou un conte de vieille.

SECTION III.

UN gouvernement théocratique ne peut être fondé que sur des miracles, tout doit y être divin. Le grand souverain ne parle aux hommes que par des prodiges ; ce sont-là ses ministres & ses lettres-patentes. Ses ordres sont intimés par l'Océan qui couvre toute la

(*) Voyez *Prophétie*.

terre pour noyer les nations, ou qui ouvre le fond de ſon abyme pour leur donner paſſage.

Auſſi vous voyez que dans l'hiſtoire juive tout eſt miracle depuis la création d'*Adam* & la formation d'*Eve*, pétrie d'une côte d'*Adam*, juſqu'au melch ou roitelet *Saül*.

Au temps de ce *Saül* la théocratie partage encore le pouvoir avec la royauté. Il y a encore par conſéquent des miracles de temps en temps; mais ce n'eſt plus cette ſuite éclatante de prodiges qui étonnent continuellement la nature. On ne renouvelle point les dix plaies d'Egypte; le ſoleil & la lune ne s'arrêtent point en plein midi pour donner le temps à un capitaine d'exterminer quelques fuyards déjà écraſés par une pluie de pierres tombées des nues. Un *Samſon* n'extermine plus mille Philiſtins avec une mâchoire d'âne. Les ânesſes ne parlent plus, les murailles ne tombent plus au ſon du cornet; les villes ne ſont plus abymées dans un lac par le feu du ciel; la race humaine n'eſt plus détruite par le déluge. Mais le doigt de DIEU ſe manifeſte encore; l'ombre de *Saül* apparaît à une magicienne. DIEU lui-même promet à *David* qu'il défera les Philiſtins à Baal-pharaſim.

DIEU *aſſemble ſon armée céleſte du temps d'Achab, & demande aux eſprits:* (a) *Qui eſt-ce qui trompera Achab, & qui le fera aller à la guerre contre Ramoth en Galgala? & un eſprit s'avança devant le Seigneur, & dit: Ce ſera moi qui le tromperai.* Mais ce ne fut que le prophète *Michée* qui fut témoin de cette converſation, encore reçut-il un ſoufflet d'un autre prophète nommé *Sédékias*, pour avoir annoncé ce prodige.

(a) Rois, liv. III, chap. XXII.

Des miracles qui s'opèrent aux yeux de toute la nation, & qui changent les lois de la nature entière, on n'en voit guère jusqu'au temps d'*Elie*, à qui le Seigneur envoya un char de feu & des chevaux de feu qui enlevèrent *Elie* des bords du Jourdain au ciel, sans qu'on sache en quel endroit du ciel.

Depuis le commencement des temps historiques, c'est-à-dire depuis les conquêtes d'*Alexandre*, vous ne voyez plus de miracles chez les Juifs.

Quand *Pompée* vient s'emparer de Jérusalem, quand *Crassus* pille le temple, quand *Pompée* fait passer le roi juif *Alexandre* par la main du bourreau, quand *Antoine* donne la Judée à l'arabe *Hérode*, quand *Titus* prend d'assaut Jérusalem, quand elle est rasée par *Adrien*, il ne se fait aucun miracle. Il en est ainsi chez tous les peuples de la terre. On commence par la théocratie, on finit par les choses purement humaines. Plus les sociétés perfectionnent les connaissances, moins il y a de prodiges.

Nous savons bien que la théocratie des Juifs était la seule véritable, & que celles des autres peuples étaient fausses ; mais il arriva la même chose chez eux que chez les Juifs.

En Egypte, du temps de *Vulcain* & de celui d'*Isis* & d'*Osiris*, tout était hors des lois de la nature ; tout y rentra sous les *Ptolomées*.

Dans les siècles de *Phos*, de *Chrysos* & d'*Ephestе*, les dieux & les mortels conversaient très-familièrement en Chaldée. Un dieu avertit le roi *Xissutre* qu'il y aura un déluge en Arménie, & qu'il faut qu'il bâtisse vîte un vaisseau de cinq stades de longueur & de deux de largeur. Ces choses n'arrivent pas aux *Darius* & aux *Alexandres*.

Le poiſſon *Oannès* ſortait autrefois tous les jours de l'Euphrate pour aller prêcher ſur le rivage. Il n'y a plus aujourd'hui de poiſſon qui prêche. Il eſt bien vrai que *St Antoine* de Padoue les a prêchés, mais c'eſt un fait qui arrive ſi rarement qu'il ne tire pas à conſéquence.

Numa avait de longues converſations avec la nymphe *Egérie ;* on ne voit pas que *Céſar* en eût avec *Vénus*, quoiqu'il deſcendît d'elle en droite ligne. Le monde va toujours, dit-on, ſe raffinant un peu.

Mais après s'être tiré d'un bourbier pour quelque temps, il retombe dans un autre ; à des ſiècles de politeſſe ſuccèdent des ſiècles de barbarie. Cette barbarie eſt enſuite chaſſée ; puis elle reparaît : c'eſt l'alternative continuelle du jour & de la nuit.

SECTION IV.

De ceux qui ont eu la témérité impie de nier abſolument la réalité des miracles de JESUS-CHRIST.

PARMI les modernes, *Thomas Wolſton* docteur de Cambridge fut le premier, ce me ſemble, qui oſa n'admettre dans les évangiles qu'un ſens typique, allégorique, entièrement ſpirituel, & qui ſoutint effrontément qu'aucun des miracles de JESUS n'avait été réellement opéré. Il écrivit ſans méthode, ſans art, d'un ſtyle confus & groſſier, mais non pas ſans vigueur. Ses ſix diſcours contre les miracles de JESUS-CHRIST ſe vendaient publiquement à Londres dans ſa propre maiſon. Il en fit en deux ans, depuis 1737

jusqu'à 1739, trois éditions de vingt mille exemplaires chacune ; & il est difficile aujourd'hui d'en trouver chez les libraires.

Jamais chrétien n'attaqua plus hardiment le christianisme. Peu d'écrivains respectèrent moins le public, & aucun prêtre ne se déclara plus ouvertement l'ennemi des prêtres. Il osait même autoriser cette haine de celle de JESUS-CHRIST envers les pharisiens & les scribes ; & il disait qu'il n'en serait pas comme lui la victime, parce qu'il était venu dans un temps plus éclairé.

Il voulut, à la vérité, justifier sa hardiesse en se sauvant par le sens mystique ; mais il emploie des expressions si méprisantes & si injurieuses que toute oreille chrétienne en est offensée.

Si on l'en croit, (*b*) le diable envoyé par JESUS-CHRIST dans le corps de deux mille cochons est un vol fait au propriétaire de ces animaux. Si on en disait autant de *Mahomet* on le prendrait pour un méchant sorcier *a vizard*, un esclave juré du diable, *a sworn slave to the devil*. Et si le maître des cochons, & les marchands qui vendaient dans la première enceinte du temple des bêtes pour les sacrifices, (*c*) & que JESUS chassa à coups de fouet, vinrent demander justice quand il fut arrêté, il est évident qu'il dut être condamné, puisqu'il n'y a point de jurés en Angleterre qui ne l'eussent déclaré coupable.

Il dit la bonne aventure à la Samaritaine comme un franc bohémien ; (*d*) cela seul suffisait pour le faire chasser comme *Tibère* en usait alors avec les devins. Je m'étonne, dit-il, que les Bohémiens d'aujourd'hui,

(*b*) Tome I, page 38. (*c*) Page 39. (*d*) Page 52.

les *Gipsy*, ne se disent pas les vrais disciples de JESUS, puisqu'ils font le même métier. Mais je suis fort aise qu'il n'ait pas extorqué de l'argent de la Samaritaine, comme font nos prêtres modernes, qui se font largement payer pour leurs divinations. (*e*)

Je suis les numéros des pages. L'auteur passe de-là à l'entrée de JESUS-CHRIST dans Jérusalem. On ne sait, dit-il, (*f*) s'il était monté sur un âne, ou sur une ânesse, ou sur un ânon, ou sur tous les trois à la fois.

Il compare JESUS tenté par le diable à *St Dunstan* qui prit le diable par le nez, (*g*) & il donne à *St Dunstan* la préférence.

A l'article du miracle du figuier séché pour n'avoir pas porté des figues hors de la saison ; c'était, dit-il, (*h*) un vagabond, un gueux, tel qu'un frère quêteur, *a wanderer*, *a mendicant like*, *a friar*, & qui, avant de se faire prédicateur de grand chemin, n'avait été qu'un misérable garçon charpentier, *no better than a journeyman carpenter*. Il est surprenant que la cour de Rome n'ait pas parmi ses reliques quelque ouvrage de sa façon, un escabeau, un casse-noisette. En un mot, il est difficile de pousser plus loin le blasphème.

Il s'égaie sur la piscine probatique de Betsaïda, dont un ange venait troubler l'eau tous les ans. Il demande comment il se peut que ni *Flavien Josephe*, ni *Philon* n'aient point parlé de cet ange, pourquoi *St Jean* est le seul qui raconte ce miracle annuel, par quel autre miracle aucun romain ne vit jamais cet ange, (*i*) & n'en entendit jamais parler.

(*e*) Page 55.
(*f*) Page 55.
(*g*) Page 66.
(*h*) Troisième discours, p. 8.
(*i*) Tome I, pag. 60.

L'eau changée en vin aux noces de Cana excite, selon lui, le rire & le mépris de tous les hommes qui ne sont pas abrutis par la superstition.

Quoi! s'écrie-t-il, (*k*) *Jean* dit expressément que les convives étaient déjà ivres, *methus tosi*; & DIEU descendu sur la terre opère son premier miracle pour les faire boire encore!

DIEU fait homme commence sa mission par assister à une noce de village. Il n'est pas certain que JESUS & sa mère fussent ivres comme le reste de la compagnie. (*l*) *Whether Jesus and his mother them selves were all out as were others of the company, it is not certain.* Quoique la familiarité de la dame avec un soldat fasse présumer qu'elle aimait la bouteille, il paraît cependant que son fils était en pointe de vin, puisqu'il lui répondit avec tant d'aigreur & d'insolence, (*m*) *Waspishly and snappishly*; femme, qu'ai-je à faire à toi? Il paraît par ces paroles que *Marie* n'était point vierge, & que JESUS n'était point son fils; autrement, JESUS n'eût point ainsi insulté son père & sa mère, & violé un des plus sacrés commandemens de la loi. Cependant il fait ce que sa mère lui demande, il remplit dix-huit cruches d'eau, & en fait du punch. Ce sont les propres paroles de *Thomas Wolston*. Elles saisissent d'indignation toute ame chrétienne.

C'est à regret, c'est en tremblant que je rapporte ces passages; mais il y a eu soixante mille exemplaires de ce livre, portant tous le nom de l'auteur, & tous vendus publiquement chez lui. On ne peut pas dire que je le calomnie.

(*k*) Quatrième discours, p. 31. (*l*) Page 32. (*m*) Page 34.

C'eſt aux morts reſſuſcités par JESUS-CHRIST qu'il en veut principalement. Il affirme qu'un mort reſſuſcité eût été l'objet de l'attention & de l'étonnement de l'univers; que toute la magiſtrature juive, que ſurtout *Pilate* en auraient fait les procès-verbaux les plus authentiques; que *Tibère* ordonnait à tous les proconſuls, préteurs, préſidens des provinces de l'informer exactement de tout; qu'on aurait interrogé *Lazare* qui avait été mort quatre jours entiers, qu'on aurait voulu ſavoir ce qu'était devenue ſon ame pendant ce temps-là.

Avec quelle curioſité avide *Tibère* & tout le ſénat de Rome ne l'euſſent-ils pas interrogé; & non-ſeulement lui, mais la fille de *Jaïr* & le fils de *Naïm*? Trois morts rendus à la vie auraient été trois témoignages de la divinité de JESUS, qui auraient rendu en un moment le monde entier chrétien. Mais au contraire, tout l'univers ignore pendant plus de deux ſiècles ces preuves éclatantes. Ce n'eſt qu'au bout de cent ans que quelques hommes obſcurs ſe montrent les uns aux autres dans le plus grand ſecret les écrits qui contiennent ces miracles. Quatre-vingt-neuf empereurs, en comptant ceux à qui on ne donna que le nom de *tyrans*, n'entendent jamais parler de ces réſurrections qui devaient tenir toute la nature dans la ſurpriſe. Ni l'hiſtorien juif *Flavien Joſephe*, ni le ſavant *Philon*, ni aucun hiſtorien grec ou romain ne fait mention de ces prodiges. Enfin, *Wolſton* a l'impudence de dire que l'hiſtoire du *Lazare* eſt ſi pleine d'abſurdités, que *St Jean* radotait quand il l'écrivit. *Is ſo brim-full of abſurdities that St John, when he wrote, it had liv'd beyond his ſenſes.* Pag. 38, tom. II.

Suppoſons, dit *Wolſton*, (*n*) que DIEU envoyât aujourd'hui un ambaſſadeur à Londres pour convertir le clergé mercenaire, & que cet ambaſſadeur reſſuſcitât des morts, que diraient nos prêtres?

Il blaſphème l'incarnation, la réſurrection, l'aſcenſion de JESUS-CHRIST ſuivant les mêmes principes. (*o*) Il appelle ces miracles, l'impoſture la plus effrontée & la plus manifeſte qu'on ait jamais produite dans le monde. *The moſt manifeſt, and the moſt bare-faced impoſture that ever was put upon the world.*

Ce qu'il y a peut-être de plus étrange encore, c'eſt que chacun de ſes diſcours eſt dédié à un évêque. Ce ne ſont pas aſſurément des dédicaces à la françaiſe. Il n'y a ni compliment ni flatterie. Il leur reproche leur orgueil, leur avarice, leur ambition, leurs cabales; il rit de les voir ſoumis aux lois de l'Etat comme les autres citoyens.

A la fin, ces évêques laſſés d'être outragés par un ſimple membre de l'univerſité de Cambridge, implorèrent contre lui les lois auxquelles ils ſont aſſujettis. Ils lui intentèrent procès au banc du roi pardevant le lord juſtice *Raimon* en 1739. *Wolſton* fut mis en priſon, & condamné à une amende & à donner caution pour cent cinquante livres ſterling. Ses amis fourniſſent la caution, & il ne mourut point en priſon, comme il eſt dit dans quelques-uns de nos dictionnaires faits au haſard. Il mourut chez lui à Londres après avoir prononcé ces paroles: *This is a paſſ that every man muſt come to.* C'eſt un pas que tout homme doit faire. Quelque temps avant ſa mort, une dévote le rencontrant dans la rue, lui cracha au viſage;

(*n*) Tome II, page 47. (*o*) Tome II, diſcours VI, p. 27.

il s'essuya, & la salua. Ses mœurs étaient simples & douces : il s'était trop entêté du sens mystique, & avait blasphémé le sens littéral ; mais il est à croire qu'il se repentit à la mort, & que DIEU lui a fait miséricorde.

En ce même temps parut en France le testament de *Jean Meslier* curé de But & d'Etrepigni en Champagne, duquel nous avons déjà parlé à l'article *Contradiction*.

C'était une chose bien étonnante & bien triste, que deux prêtres écrivissent en même temps contre la religion chrétienne. Le curé *Meslier* est encore plus emporté que *Wolston ;* il ose traiter le transport de notre Sauveur par le diable sur la montagne, la noce de Cana, les pains & les poissons, de contes absurdes, injurieux à la Divinité, qui furent ignorés pendant trois cents ans de tout l'empire romain, & qui enfin passèrent de la canaille jusqu'au palais des empereurs, quand la politique les obligea d'adopter les folies du peuple pour le mieux subjuguer. Les déclamations du prêtre champenois n'approchent pas de celles de l'anglais. *Wolston* a quelquefois des ménagemens ; *Meslier* n'en a point ; c'est un homme si profondément ulcéré des crimes dont il a été témoin, qu'il en rend la religion chrétienne responsable, en oubliant qu'elle les condamne. Point de miracle qui ne soit pour lui un objet de mépris & d'horreur ; point de prophétie qu'il ne compare à celles de *Nostradamus*. Il va même jusqu'à comparer JESUS-CHRIST à dom *Quichotte* & *St Pierre* à *Sancho-Pança :* & ce qui est plus déplorable, c'est qu'il écrivait ces blasphèmes contre JÉSUS-CHRIST entre les bras de la mort, dans un temps où les plus dissimulés n'osent mentir, & où les plus

intrépides tremblent. Trop pénétré de quelques injuſtices de ſes ſupérieurs, trop frappé des grandes difficultés qu'il trouvait dans l'Ecriture, il ſe déchaîna contr'elle plus que les *Acoſta* & tous les Juifs, plus que les fameux *Porphyres*, les *Celſes*, les *Iambliques*, les *Juliens*, les *Libanius*, les *Maximes*, les *Simmaques* & tous les partiſans de la raiſon humaine n'ont jamais éclaté contre nos incompréhenſibilités divines. On a imprimé pluſieurs abrégés de ſon livre: mais heureuſement ceux qui ont en main l'autorité, les ont ſupprimés autant qu'ils l'ont pu.

Un curé de Bonne-Nouvelle près de Paris écrivit encore ſur le même ſujet; de ſorte qu'en même temps l'abbé *Becheran* & les autres convulſionnaires feſaient des miracles, & trois prêtres écrivaient contre les miracles véritables.

Le livre le plus fort contre les miracles & contre les prophéties eſt celui de milord *Bolingbrocke*. (*p*) Mais par bonheur, il eſt ſi volumineux, ſi dénué de méthode, ſon ſtyle eſt ſi verbeux, ſes phraſes ſi longues, qu'il faut une extrême patience pour le lire.

Il s'eſt trouvé des eſprits qui, étant enchantés des miracles de *Moïſe* & de *Joſué*, n'ont pas eu pour ceux de JESUS-CHRIST la vénération qu'on leur doit; leur imagination élevée par le grand ſpectacle de la mer qui ouvrait ſes abymes & qui ſuſpendait ſes flots pour laiſſer paſſer la horde hébraïque, par les dix plaies d'Egypte, par les aſtres qui s'arrêtaient dans leur courſe ſur Gabaon & ſur Aïalon &c. ne pouvait plus ſe rabaiſſer à de petits miracles comme de l'eau changée en vin, un figuier ſéché, des cochons noyés dans un lac.

(*p*) En ſix volumes.

Vaghenſel diſait avec impiété que c'était entendre une chanſon de village au ſortir d'un grand concert.

Le Talmud prétend qu'il y a eu beaucoup de chrétiens qui, comparant les miracles de l'ancien Teſtament à ceux du nouveau, ont embraſſé le judaïſme : ils croyaient qu'il n'eſt pas poſſible que le maître de la nature eût fait tant de prodiges pour une religion qu'il voulait anéantir. Quoi ! diſaient-ils, il y aura eu pendant des ſiècles une ſuite de miracles épouvantables en faveur d'une religion véritable qui deviendra fauſſe ! quoi ! DIEU même aura écrit que cette religion ne périra jamais, & qu'il faut lapider ceux qui voudront la détruire ! & cependant il enverra ſon propre fils, qui eſt lui-même, pour anéantir ce qu'il a édifié pendant tant de ſiècles !

Il y a bien plus ; ce fils, continuent-ils, ce DIEU éternel s'étant fait juif, eſt attaché à la religion juive pendant toute ſa vie ; il en fait toutes les fonctions, il fréquente le temple juif, il n'annonce rien de contraire à la loi juive, tous ſes diſciples ſont juifs, tous obſervent les cérémonies juives. Ce n'eſt certainement pas lui, diſent-ils, qui a établi la religion chrétienne ; ce ſont des juifs diſſidens qui ſe ſont joints à des platoniciens. Il n'y a pas un dogme du chriſtianiſme qui ait été prêché par JESUS-CHRIST.

C'eſt ainſi que raiſonnent ces hommes téméraires qui, ayant à la fois l'eſprit faux & audacieux, oſent juger les œuvres de DIEU, & n'admettent les miracles de l'ancien Teſtament que pour rejeter tous ceux du nouveau.

De ce nombre fut cet infortuné prêtre de Pont-à-Mouſſon en Lorraine, nommé *Nicolas Antoine ;* on ne

lui connaît point d'autre nom. Ayant reçu ce qu'on appelle les *quatre mineurs* en Lorraine, le prédicant *Ferri* en paſſant à Pont-à-Mouſſon lui donna de grands ſcrupules, & lui perſuada que les quatre mineurs étaient le ſigne de la bête. *Antoine*, déſeſpéré de porter le ſigne de la bête, le fit effacer par *Ferri*, embraſſa la religion proteſtante, & fut miniſtre à Genève vers l'an 1630.

Plein de la lecture des rabbins, il crut que ſi les proteſtans avaient raiſon contre les papiſtes, les Juifs avaient bien plus raiſon contre toutes les ſectes chrétiennes. Du village de Divonne où il était paſteur il alla ſe faire recevoir juif à Veniſe, avec un petit apprentif en théologie qu'il avait perſuadé, & qui après l'abandonna, n'ayant point de vocation pour le martyre.

D'abord le miniſtre *Nicolas Antoine* s'abſtint de prononcer le nom de JESUS-CHRIST dans ſes ſermons & dans ſes prières : mais bientôt échauffé & enhardi par l'exemple des ſaints juifs qui profeſſaient hardiment le judaïſme devant les princes de Tyr & de Babylone, il s'en alla pieds nus à Genève confeſſer devant les juges & devant les commis des halles, qu'il n'y a qu'une ſeule religion ſur la terre, parce qu'il n'y a qu'un DIEU; que cette religion eſt la juive, qu'il faut abſolument ſe faire circoncire; que c'eſt un crime horrible de manger du lard & du boudin. Il exhorta pathétiquement tous les genevois qui s'attroupèrent, à ceſſer d'être enfans de *Bélial*, à être bons juifs, afin de mériter le royaume des cieux. On le prit, on le lia.

Le petit conseil de Genève, qui ne fesait rien alors sans consulter le conseil des prédicans, leur demanda leur avis. Les plus sensés de ces prêtres opinèrent à faire saigner *Nicolas Antoine* à la veine céphalique, à le baigner & le nourrir de bons potages, après quoi on l'accoutumerait insensiblement à prononcer le nom de JESUS-CHRIST, ou du moins à l'entendre prononcer sans grincer des dents comme il lui arrivait toujours. Ils ajoutèrent que les lois souffraient les Juifs, qu'il y en avait huit mille à Rome, que beaucoup de marchands sont de vrais juifs; & que puisque Rome admettait huit mille enfans de la synagogue, Genève pouvait bien en tolérer un. A ce mot de *tolérance*, les autres pasteurs en plus grand nombre, grinçant des dents beaucoup plus qu'*Antoine* au nom de JESUS-CHRIST, & charmés d'ailleurs de trouver une occasion de pouvoir faire brûler un homme, ce qui arrivait très-rarement, furent absolument pour la brûlure. Ils décidèrent que rien ne servirait mieux à raffermir le véritable christianisme; que les Espagnols n'avaient acquis tant de réputation dans le monde que parce qu'ils fesaient brûler des juifs tous les ans; & qu'après tout, si l'ancien Testament devait l'emporter sur le nouveau, DIEU ne manquerait pas de venir éteindre lui-même la flamme du bûcher, comme il fit dans Babylone pour *Sidrac*, *Misac* & *Abdenago;* qu'alors on reviendrait à l'ancien Testament; mais qu'en attendant il fallait absolument brûler *Nicolas Antoine*. Partant, ils conclurent *à ôter le méchant;* ce sont leurs propres paroles.

Le syndic *Sarasin* & le syndic *Godefroi*, qui étaient de bonnes têtes, trouvèrent le raisonnement du

sanhédrin genevois admirable ; & comme les plus forts, ils condamnèrent *Nicolas Antoine* le plus faible, à mourir de la mort de *Calanus* & du conseiller *Dubourg*. Cela fut exécuté le 20 avril 1632 dans une très-belle place champêtre appelée *Plain-palais*, en présence de vingt mille hommes qui béniſſaient la nouvelle loi & le grand sens du syndic *Sarasin* & du syndic *Godefroi*.

Le Dieu d'*Abraham*, d'*Isaac* & de *Jacob*, ne renouvela point le miracle de la fournaise de Babylone en faveur d'*Antoine*.

Abauzit, homme très-véridique, rapporte dans ses notes, qu'il mourut avec la plus grande constance, & qu'il persista sur le bûcher dans ses sentimens. Il ne s'emporta point contre ses juges lorsqu'on le lia au poteau ; il ne montra ni orgueil ni bassesse, il ne pleura point, il ne soupira point, il se résigna. Jamais martyr ne consomma son sacrifice avec une foi plus vive ; jamais philosophe n'envisagea une mort horrible avec plus de fermeté. Cela prouve évidemment que sa folie n'était autre chose qu'une forte persuasion. Prions le DIEU de l'ancien & du nouveau Testament de lui faire miséricorde.

J'en dis autant pour le jésuite *Malagrida* qui était encore plus fou que *Nicolas Antoine*, pour l'ex-jésuite *Patouillet* & pour l'ex-jésuite *Paulian*, si jamais on les brûle.

Des écrivains en grand nombre, qui ont eu le malheur d'être plus philosophes que chrétiens, ont été assez hardis pour nier les miracles de notre Seigneur : mais après les quatre prêtres dont nous

avons

avons parlé, il ne faut plus citer perſonne. Plaignons ces quatre infortunés aveuglés par leurs lumières trompeuſes, & animés par leur mélancolie qui les précipita dans un abyme ſi funeſte. (*)

MISSIONS.

CE n'eſt pas du zèle de nos miſſionnaires, & de la vérité de notre religion qu'il s'agit, on les connaît aſſez dans notre Europe chrétienne, & on les reſpecte aſſez.

Je ne veux parler que des lettres curieuſes & édifiantes des révérends pères jéſuites qui ne ſont pas auſſi reſpectables. A peine ſont-ils arrivés dans l'Inde, qu'ils y prêchent, qu'ils y convertiſſent des milliers d'indiens, & qu'ils font des milliers de miracles. DIEU me préſerve de les contredire : on ſait combien il eſt facile à un biſcayen, à un bergamaſque, à un normand d'apprendre la langue indienne en peu de jours, & de prêcher en indien.

A l'égard des miracles, rien n'eſt plus aiſé que d'en faire à ſix mille lieues de nous, puiſqu'on en a tant fait à Paris dans la paroiſſe St Médard. La grâce ſuffiſante des moliniſtes a pu ſans doute opérer ſur les bords du Gange, auſſi-bien que la grâce efficace des janſéniſtes au bord de la rivière des Gobelins. Mais nous avons déjà tant parlé de miracles que nous n'en dirons plus rien.

Un révérend père jéſuite arriva l'an paſſé à Déli à la cour du grand-mogol : ce n'était pas un jéſuite

(*) Voyez l'ouvrage intitulé, *Queſtions ſur les miracles*, volume de *Facéties*.

mathématicien & homme d'esprit, venu pour corriger le calendrier & pour faire fortune ; c'était un de ces pauvres jésuites de bonne foi, un de ces soldats que leur général envoie, & qui obéissent sans raisonner.

M. *Audrais* mon commissionnaire lui demanda ce qu'il venait faire à Déli ; il répondit qu'il avait ordre du révérend père *Ricci* de délivrer le grand-mogol des griffes du diable, & de convertir toute sa cour. J'ai déjà, dit-il, baptisé plus de vingt enfans dans la rue sans qu'ils en sussent rien, en leur jetant quelques gouttes d'eau sur la tête. Ce sont autant d'anges, pourvu qu'ils aient le bonheur de mourir incessamment. J'ai guéri une pauvre vieille femme de la migraine en faisant le signe de la corix derrière elle. J'espère en peu de temps convertir les mahométans de la cour & les gentous du peuple. Vous verrez dans Déli, dans Agra & dans Bénarès autant de bons catholiques adorateurs de la vierge *Marie*, que d'idolâtres adorateurs du démon.

M. AUDRAIS.

Vous croyez donc, mon révérend père, que les peuples de ces contrées immenses adorent des idoles & le diable ?

LE JESUITE.

Sans doute, puisqu'ils ne sont pas de ma religion.

M. AUDRAIS.

Fort bien. Mais quand il y aura dans l'Inde autant de catholiques que d'idolâtres, ne craignez-vous point qu'ils ne se battent, que le sang ne coule long-temps, que tout le pays ne soit saccagé ? cela est déjà arrivé par-tout où vous avez mis le pied.

LE JESUITE.

Vous m'y faites penſer; rien ne ſerait plus ſalutaire. Les catholiques égorgés iraient en paradis (dans le jardin) & les gentous dans l'enfer éternel créé pour eux de toute éternité, ſelon la grande miſéricorde de DIEU, & pour ſa grande gloire, car DIEU eſt exceſſivement glorieux.

M. AUDRAIS.

Mais ſi on vous dénonçait, & ſi on vous donnait les étrivières?

LE JESUITE.

Ce ſerait encore pour ſa gloire; mais je vous conjure de me garder le ſecret, & de m'épargner le bonheur du martyre.

MOISE.

SECTION PREMIERE.

LA philoſophie dont on a quelquefois paſſé les bornes, les recherches de l'antiquité, l'eſprit de diſcuſſion & de critique, ont été pouſſés ſi loin, qu'enfin pluſieurs ſavans ont douté s'il y avait jamais eu un *Moïſe*, & ſi cet homme n'était pas un être fantaſtique tels que l'ont été probablement *Perſée*, *Bacchus*, *Atlas*, *Penthéſilée*, *Veſta*, *Rhéa Sylvia*, *Iſis*, *Sammonocodom*, *Fo*, *Mercure Triſmégiſte*, *Odin*, *Merlin*, *Francus*, *Robert* le diable & tant d'autres héros de romans, dont on a écrit la vie & les proueſſes.

Il n'eſt pas vraiſemblable, diſent les incrédules, qu'il ait exiſté un homme dont toute la vie eſt un prodige continuel.

Il n'eſt pas vraiſemblable qu'il eût fait tant de miracles épouvantables en Egypte, en Arabie & en Syrie, ſans qu'ils euſſent retenti dans toute la terre.

Il n'eſt pas vraiſemblable qu'aucun écrivain égyptien ou grec n'eût tranſmis ces miracles à la poſtérité. Il n'en eſt cependant fait mention que par les ſeuls Juifs : & dans quelque temps que cette hiſtoire ait été écrite par eux, elle n'a été connue d'aucune nation que vers le ſecond ſiècle. Le premier auteur qui cite expreſſément les livres de *Moïſe*, eſt *Longin*, miniſtre de la reine *Zénobie* du temps de l'empereur *Aurélien*. (*a*)

Il eſt à remarquer que l'auteur du *Mercure Triſmégiſte*, qui certainement était égyptien, ne dit pas un ſeul mot de ce *Moïſe*.

Si un ſeul auteur ancien avait rapporté un ſeul de ces miracles, *Euſèbe* aurait ſans doute triomphé de ce témoignage, ſoit dans ſon hiſtoire, ſoit dans ſa *Préparation évangélique*.

Il reconnaît à la vérité des auteurs qui ont cité ſon nom, mais aucun qui ait cité ſes prodiges. Avant lui les juifs *Joſephe* & *Philon*, qui ont tant célébré leur nation, ont recherché tous les écrivains chez leſquels le nom de *Moïſe* ſe trouvait ; mais il n'y en a pas un ſeul qui faſſe la moindre mention des actions merveilleuſes qu'on lui attribue.

Dans ce ſilence général du monde entier, voici comme les incrédules raiſonnent avec une témérité qui ſe réfute d'elle-même.

Les Juifs ſont les ſeuls qui aient eu le Pentateuque qu'ils attribuent à *Moïſe*. Il eſt dit dans leurs livres même, que ce Pentateuque ne fut connu que ſous

(*a*) *Longin*, *Traité du ſublime*.

leur roi *Josias*, trente-six ans avant la première destruction de Jérusalem & de la captivité; on n'en trouva qu'un seul exemplaire chez le pontife *Helcias* (*b*) qui le déterra au fond d'un coffre-fort en comptant de l'argent. Le pontife l'envoya au roi par son scribe *Saphan*.

Cela pourrait, disent-ils, obscurcir l'authenticité du Pentateuque.

En effet, eût-il été possible que si le Pentateuque eût été connu de tous les Juifs, *Salomon*, le sage *Salomon* inspiré de DIEU même, en lui bâtissant un temple par son ordre, eût orné ce temple de tant de figures contre la loi expresse de *Moïse*?

Tous les prophètes juifs qui avaient prophétisé au nom du Seigneur depuis *Moïse* jusqu'à ce roi *Josias*, ne se seraient-ils pas appuyés dans leurs prédications de toutes les lois de *Moïse*? n'auraient-ils pas cité mille fois ses propres paroles? ne les auraient-ils pas commentées? aucun d'eux cependant n'en cite deux lignes; aucun ne rappelle le texte de *Moïse*; ils lui sont même contraires en plusieurs endroits.

Selon ces incrédules, les livres attribués à *Moïse* n'ont été écrits que parmi les Babyloniens pendant la captivité, ou immédiatement après par *Esdras*. On ne voit en effet que des terminaisons persanes & chaldéennes dans les écrits juifs; *Babel*, porte de dieu; *Phégor-beel* ou *Beel-phégor*, dieu du précipice; *Zebuth-beel* ou *Beel-Zebuth*, dieu des insectes; *Bethel*, maison de dieu; *Daniel*, jugement de dieu; *Gabriel*, homme de dieu; *Jahel*, affligé de dieu; *Jaël*, la vie de

(*b*) IV. Rois, chap. XII, & Paralipom. II, chap. XXXIV.

dieu ; *Iſraël*, voyant dieu ; *Oziel*, force de dieu ; *Raphaël*, ſecours de dieu ; *Uriel*, le feu de dieu.

Ainſi tout eſt étranger chez la nation juive, étrangère elle-même en Paleſtine ; circonciſion, cérémonies, ſacrifices, arche, chérubins, bouc *Hazazel ;* baptême de juſtice, baptême ſimple, épreuves, divination, explication des ſonges, enchantement des ſerpens, rien ne venait de ce peuple ; rien ne fut inventé par lui.

Le célèbre milord *Bolingbroke* ne croit point du tout que *Moïſe* ait exiſté : il croit voir dans le Pentateuque une foule de contradictions & de fautes de chronologie & de géographie qui épouvantent ; des noms de pluſieurs villes qui n'étaient pas encore bâties, des préceptes donnés aux rois, dans un temps où non-ſeulement les Juifs n'avaient point de rois, mais où il n'était pas probable qu'ils en euſſent jamais ; puiſqu'ils vivaient dans des déſerts ſous des tentes à la manière des Arabes Bédouins.

Ce qui lui paraît ſurtout de la contradiction la plus palpable, c'eſt le don de quarante-huit villes avec leurs faubourgs fait aux lévites, dans un pays où il n'y avait pas un ſeul village : c'eſt principalement ſur ces quarante-huit villes qu'il relance *Abadie*, & qu'il a même la dureté de le traiter avec l'horreur & le mépris d'un ſeigneur de la chambre haute & d'un miniſtre d'Etat pour un petit prêtre étranger qui veut faire le raiſonneur.

Je prendrai la liberté de repréſenter au vicomte de *Bolingbroke*, & à tous ceux qui penſent comme lui, que non-ſeulement la nation juive a toujours cru à l'exiſtence de *Moïſe* & à celle de ſes livres, mais que

JESUS-CHRIST même lui a rendu témoignage. Les quatre évangélistes, les Actes des apôtres la reconnaissent; *St Matthieu* dit expressément que *Moïse* & *Elie* apparurent à JESUS-CHRIST sur la montagne, pendant la nuit de la transfiguration, & *St Luc* en dit autant.

JESUS-CHRIST déclare dans *St Matthieu* qu'il n'est point venu pour abolir cette loi, mais pour l'accomplir. On renvoie souvent dans le nouveau Testament à la loi de *Moïse* & aux prophètes; l'Eglise entière a toujours cru le Pentateuque écrit par *Moïse;* & de plus, de cinq cents sociétés différentes qui se sont établies depuis si long-temps dans le christianisme, aucune n'a jamais douté de l'existence de ce grand prophète: il faut donc soumettre notre raison, comme tant d'hommes ont soumis la leur.

Je sais fort bien que je ne gagnerai rien sur l'esprit du vicomte ni de ses semblables. Ils sont trop persuadés que les livres juifs ne furent écrits que très-tard, qu'ils ne furent écrits que pendant la captivité des deux tribus qui restaient. Mais nous aurons la consolation d'avoir l'Eglise pour nous.

Si vous voulez vous instruire & vous amuser de l'antiquité, lisez la vie de *Moïse* à l'article *Apocryphe*.

SECTION II.

EN vain plusieurs savans ont cru que le Pentateuque ne peut avoir été écrit par *Moïse*. (*c*) Ils disent que par l'Ecriture même il est avéré que le premier

(*c*) Est-il bien vrai qu'il y ait eu un *Moïse*? Si un homme qui commandait à la nature entière eût existé chez les Egyptiens, de si prodigieux

exemplaire connu fut trouvé du temps du roi *Josias*, & que cet unique exemplaire fut apporté au roi par le secrétaire *Saphan*. Or entre *Moïse* & cette aventure du secrétaire *Saphan*, il y a mille cent soixante-sept années par le comput hébraïque. Car DIEU apparut à *Moïse* dans le buisson ardent l'an du monde 2213, & le secrétaire *Saphan* publia le livre de la loi l'an du monde 3380. Ce livre trouvé sous *Josias* fut inconnu jusqu'au retour de la captivité de Babylone; & il est dit que ce fut *Esdras*, inspiré de DIEU, qui mit en lumière toutes les saintes écritures.

Mais que ce soit *Esdras* ou un autre qui ait rédigé

événemens n'auraient-ils pas fait la partie principale de l'histoire d'Egypte? *Sanchoniathon*, *Manethon*, *Mégasthène*, *Hérodote* n'en auraient-ils point parlé? *Josephe* l'historien a recueilli tous les témoignages possibles en faveur des Juifs; il n'ose dire qu'aucun des auteurs qu'il cite, ait dit un seul mot des miracles de *Moïse*. Quoi! le Nil aura été changé en sang; un ange aura égorgé tous les premiers-nés dans l'Egypte; la mer se sera ouverte, ses eaux auront été suspendues à droite & à gauche, & nul auteur n'en aura parlé! & les nations auront oublié ces prodiges, & il n'y aura qu'un petit peuple d'esclaves barbares qui nous aura conté ces histoires des milliers d'années après l'événement.

Quel est donc ce *Moïse* inconnu à la terre entière jusqu'au temps où un *Ptolomée* eut, dit-on, la curiosité de faire traduire en grec les écrits des Juifs? Il y avait un grand nombre de siècles que les fables orientales attribuaient à *Bacchus* tout ce que les Juifs ont dit de *Moïse*. *Bacchus* avait passé la mer Rouge à pied sec, *Bacchus* avait changé les eaux en sang, *Bacchus* avait journellement opéré des miracles avec sa verge; tous ces faits étaient chantés dans les orgies de *Bacchus* avant qu'on eût le moindre commerce avec les Juifs, avant qu'on fût seulement si ce pauvre peuple avait des livres. N'est-il pas de la plus extrême vraisemblance que ce peuple si nouveau, si long-temps errant, si tard connu, établi si tard en Palestine, prit avec la langue phénicienne les fables phéniciennes, sur lesquelles il enchérit encore ainsi que font tous les imitateurs grossiers? Un peuple si pauvre, si ignorant, si étranger dans tous les arts, pouvait-il faire autre chose que de copier ses voisins? Ne sait-on pas que jusqu'au nom d'*Adonaï*, d'*Ihaho*, d'*Eloï*, ou *Eloa* qui signifia Dieu chez la nation juive, tout était phénicien?

ce livre, cela eſt abſolument indifférent dès que le livre eſt inſpiré. Il n'eſt point dit dans le Pentateuque que *Moïſe* en ſoit l'auteur; il ſerait donc permis de l'attribuer à un autre homme, à qui l'Eſprit divin l'aura dicté, ſi l'Egliſe n'avait pas d'ailleurs décidé que le livre eſt de *Moïſe*.

Quelques contradicteurs ajoutent qu'aucun prophète n'a cité les livres du Pentateuque, qu'il n'en eſt queſtion ni dans les pſeaumes, ni dans les livres attribués à *Salomon*, ni dans *Jérémie*, ni dans *Iſaïe*, ni enfin dans aucun livre canonique des Juifs. Les mots qui répondent à ceux de Genèſe, Exode, Nombres, Lévitique, Deutéronome, ne ſe trouvent dans aucun autre écrit reconnu par eux pour authentique.

D'autres plus hardis ont fait les queſtions ſuivantes.

1°. En quelle langue *Moïſe* aurait-il écrit dans un déſert ſauvage? Ce ne pouvait être qu'en égyptien; car par ce livre même on voit que *Moïſe* & tout ſon peuple étaient nés en Egypte. Il eſt probable qu'ils ne parlaient pas d'autre langue. Les Egyptiens ne ſe ſervaient pas encore du papyros; on gravait des hiéroglyphes ſur le marbre ou ſur le bois. Il eſt même dit que les tables des commandemens furent gravées ſur des pierres polies, ce qui demandait des efforts & un temps prodigieux.

2°. Eſt-il vraiſemblable que dans un déſert où le peuple juif n'avait ni cordonnier ni tailleur, & où le DIEU de l'univers était obligé de faire un miracle continuel pour conſerver les vieux habits & les vieux ſouliers des Juifs, il ſe ſoit trouvé des hommes aſſez habiles pour graver les cinq livres du Pentateuque ſur le marbre ou ſur le bois? On dira qu'on trouva

bien des ouvriers qui firent un veau d'or en une nuit, & qui réduisirent ensuite l'or en poudre, opération impossible à la chimie ordinaire non encore inventée; qui construisirent le tabernacle, qui l'ornèrent de trente-quatre colonnes d'airain avec des chapiteaux d'argent, qui ourdirent & qui brodèrent des voiles de lin, d'hyacinthe, de pourpre & d'écarlate; mais cela même fortifie l'opinion des contradicteurs. Ils répondent qu'il n'est pas possible que dans un désert où l'on manquait de tout, on ait fait des ouvrages si recherchés; qu'il aurait fallu commencer par faire des souliers & des tuniques; que ceux qui manquent du nécessaire ne donnent point dans le luxe; & que c'est une contradiction évidente de dire qu'il y ait eu des fondeurs, des graveurs, des brodeurs, quand on n'avait ni habits ni pain.

3°. Si *Moïse* avait écrit le premier chapitre de la Genèse, aurait-il été défendu à tous les jeunes gens de lire ce premier chapitre? aurait-on porté si peu de respect au législateur? Si c'était *Moïse* qui eût dit que DIEU punit l'iniquité des pères jusqu'à la quatrième génération, *Ezéchiel* aurait-il osé dire le contraire?

4°. Si *Moïse* avait écrit le Lévitique, aurait-il pu se contredire dans le Deutéronome? Le Lévitique défend d'épouser la femme de son frère, le Deutéronome l'ordonne.

5°. *Moïse* aurait-il parlé dans son livre de villes qui n'existaient pas de son temps? Aurait-il dit que des villes qui étaient pour lui à l'orient du Jourdain, étaient à l'occident?

6°. Aurait-il assigné quarante-huit villes aux lévites dans un pays où il n'y a jamais eu dix

villes, & dans un désert où il a toujours erré sans avoir une maison?

7°. Aurait-il prescrit des règles pour les rois juifs, tandis que non-seulement il n'y avait point de rois chez ce peuple, mais qu'ils étaient en horreur, & qu'il n'était pas probable qu'il y en eût jamais? Quoi! *Moïse* aurait donné des préceptes pour la conduite des rois qui ne vinrent qu'environ cinq cents années après lui, & il n'aurait rien dit pour les juges & les pontifes qui lui succédèrent? Cette réflexion ne conduit-elle pas à croire que le Pentateuque a été composé du temps des rois, & que les cérémonies instituées par *Moïse* n'avaient été qu'une tradition?

8°. Se pourrait-il faire qu'il eût dit aux Juifs: Je vous ai fait sortir au nombre de six cents mille combattans de la terre d'Egypte, sous la protection de votre Dieu? Les Juifs ne lui auraient-ils pas répondu: Il faut que vous ayez été bien timide pour ne nous pas mener contre le pharaon d'Egypte; il ne pouvait pas nous opposer une armée de deux cents mille hommes. Jamais l'Egypte n'a eu tant de soldats sur pied; nous l'aurions vaincu sans peine, nous serions les maîtres de son pays? Quoi! le dieu qui vous parle a égorgé pour nous faire plaisir tous les premiers-nés d'Egypte, & s'il y a dans ce pays-là trois cents mille familles, cela fait trois cents mille hommes morts en une nuit pour nous venger; & vous n'avez pas secondé votre dieu? & vous ne nous avez pas donné ce pays fertile que rien ne pouvait défendre? vous nous avez fait sortir de l'Egypte en larrons & en lâches, pour nous faire périr dans des déserts, entre les précipices & les montagnes? Vous pouviez nous conduire

au moins par le droit chemin dans cette terre de Canaan sur laquelle nous n'avons nul droit, que vous nous avez promise, & dans laquelle nous n'avons pu encore entrer.

Il était naturel que de la terre de Gessen nous marchassions vers Tyr & Sidon le long de la Méditerranée; mais vous nous faites passer l'isthme de Suez presque tout entier; vous nous faites rentrer en Egypte, remonter jusque par-delà Memphis, & nous nous trouvons à Béel-Sephon, au bord de la mer Rouge, tournant le dos à la terre de Canaan, ayant marché quatre-vingts lieues dans cette Egypte que nous voulions éviter, & enfin prêts de périr entre la mer & l'armée de *Pharaon !*

Si vous aviez voulu nous livrer à nos ennemis, auriez-vous pris une autre route & d'autres mesures? DIEU nous a sauvés par un miracle, dites-vous; la mer s'est ouverte pour nous laisser passer; mais après une telle faveur fallait-il nous faire mourir de faim & de fatigue dans les déserts horribles d'Ethan, de Cadès-Barné, de Mara, d'Elim, d'Oreb & de Sinaï? Tous nos pères ont péri dans ces solitudes affreuses, & vous nous venez dire au bout de quarante ans que DIEU a eu un soin particulier de nos pères!

Voilà ce que ces juifs murmurateurs, ces enfans injustes de juifs vagabonds, morts dans les déserts, auraient pu dire à *Moïse*, s'il leur avait lu l'Exode & la Genèse. Et que n'auraient-ils pas dû dire & faire à l'article du veau d'or? Quoi! vous osez nous conter que votre frère fit un veau pour nos pères, quand vous étiez avec DIEU sur la montagne; vous qui tantôt nous dites que vous avez parlé avec DIEU face à face

& tantôt que vous n'avez pu le voir que par derrière! Mais enfin, vous étiez avec ce Dieu, & votre frère jette en fonte un veau d'or en un seul jour, & nous le donne pour l'adorer; & au lieu de punir votre indigne frère, vous le faites notre pontife, & vous ordonnez à vos lévites d'égorger vingt-trois mille hommes de votre peuple; nos pères l'auraient-ils souffert, se seraient-ils laissé assommer comme des victimes par des prêtres sanguinaires? Vous nous dites que non content de cette boucherie incroyable, vous avez fait encore massacrer vingt-quatre mille de vos pauvres suivans, parce que l'un d'eux avait couché avec une madianite; tandis que vous-même avez épousé une madianite; & vous ajoutez que vous êtes le plus doux de tous les hommes. Encore quelques actions de cette douceur, & il ne serait plus resté personne.

Non, si vous aviez été capable d'une telle cruauté, si vous aviez pu l'exercer, vous seriez le plus barbare de tous les hommes, & tous les supplices ne suffiraient pas pour expier un si étrange crime.

Ce sont-là, à peu près, les objections que font les savans à ceux qui pensent que *Moïse* est l'auteur du Pentateuque. Mais on leur répond que les voies de DIEU ne sont pas celles des hommes; que DIEU a éprouvé, conduit & abandonné son peuple par une sagesse qui nous est inconnue; que les Juifs eux-mêmes depuis plus de deux mille ans ont cru que *Moïse* est l'auteur de ces livres; que l'Eglise qui a succédé à la synagogue, & qui est infaillible comme elle, a décidé ce point de controverse, & que les savans doivent se taire quand l'Eglise parle.

SECTION III. (1)

ON ne peut douter qu'il n'y ait eu un *Moïse* législateur du peuple juif. On examinera ici son histoire suivant les seules règles de la critique, le divin n'est pas soumis à l'examen. Il faut donc se borner au probable; les hommes ne peuvent juger qu'en hommes. Il est d'abord très-naturel & très-probable qu'une nation arabe ait habité sur les confins de l'Egypte, du côté de l'Arabie déserte, qu'elle ait été tributaire ou esclave des rois égyptiens, & qu'ensuite elle ait cherché à s'établir ailleurs; mais ce que la raison seule ne saurait admettre, c'est que cette nation composée de soixante & dix personnes tout au plus, du temps de *Joseph*, se fût accrue en deux cents-quinze ans, depuis *Joseph* jusqu'à *Moïse*, au nombre de six cents mille combattans, selon le livre de l'Exode; car six cents mille hommes en état de porter les armes supposent une multitude d'environ deux millions, en comptant les vieillards, les femmes & les enfans. Il n'est certainement pas dans le cours de la nature qu'une colonie de soixante & dix personnes, tant mâles que femelles, ait pu produire en deux siècles deux millions d'habitans. Les calculs faits sur cette progression par des hommes très-peu versés dans les choses de ce monde sont démentis par l'expérience de toutes les nations & de tous les temps. On ne fait pas, comme on a dit, des enfans d'un trait

(1) Cette troisième section est tirée du manuscrit dont nous avons parlé dans l'avertissement. Nous avons cru devoir conserver cet article, quoiqu'il se trouve en partie dans les précédens.

de plume. Songe-t-on bien qu'à ce compte une peuplade de dix mille personnes en deux cents ans produirait beaucoup plus d'habitans que le globe de la terre n'en peut nourrir ?

Il n'est pas plus probable que ces six cents mille combattans favorisés par le maître de la nature, qui fesait pour eux tant de prodiges, se fussent bornés à errer dans des déserts où ils moururent, au lieu de chercher à s'emparer de la fertile Egypte.

Ces premières règles d'une critique humaine & raisonnable établies, il faut convenir qu'il est très-vraisemblable que *Moïse* ait conduit hors des confins de l'Egypte une petite peuplade. Il y avait chez les Egyptiens une ancienne tradition rapportée par *Plutarque* dans son traité d'*Isis* & d'*Osiris*, que *Typhon* père de *Jérosalaïm* & de *Juddecus* s'était enfui d'Egypte sur un âne. Il est clair par ce passage que les ancêtres des Juifs habitans de Jérusalem passaient pour avoir été des fugitifs de l'Egypte. Une tradition non moins ancienne & plus répandue, est que les Juifs avaient été chassés d'Egypte, soit comme une troupe de brigands indisciplinable, soit comme une peuplade infectée de la lèpre. Cette double accusation tirait sa vraisemblance de la terre même de Gessen qu'ils avaient habitée, terre voisine des Arabes vagabonds, & où la maladie de la lèpre particulière aux Arabes devait être commune. Il paraît par l'Ecriture même, que ce peuple était sorti d'Egypte malgré lui. Le dix-septième chapitre du Deutéronome défend aux rois de songer à ramener les Juifs en Egypte.

La conformité de plusieurs coutumes égyptiennes & juives fortifient encore l'opinion que ce peuple

était une colonie égyptienne, & ce qui lui donne un nouveau degré de probabilité, c'eſt la fête de la pâque, c'eſt-à-dire de la fuite ou du paſſage, inſtituée en mémoire de leur évaſion. Cette fête ſeule ne ſerait pas une preuve, car il y a eu chez tous les peuples des ſolemnités établies pour célébrer des événemens fabuleux & incroyables, telles étaient la plupart des fêtes des Grecs & des Romains; mais une fuite d'un pays dans un autre n'a rien que de très-commun, & ſe concilie la créance. La preuve tirée de cette fête de la pâque reçoit encore une force nouvelle par celle des tabernacles en mémoire du temps où les Juifs habitaient les déſerts au ſortir de l'Egypte. Ces vraiſemblances réunies avec tant d'autres prouvent qu'en effet une colonie ſortie d'Egypte s'établit enfin pour quelque temps dans la Paleſtine.

Preſque tout le reſte eſt d'un genre ſi merveilleux que la ſagacité humaine n'y a plus de priſe. Tout ce qu'on peut faire, c'eſt de rechercher en quel temps l'hiſtoire de cette fuite, c'eſt-à-dire le livre de l'Exode a pu être écrit, & de démêler les opinions qui régnaient alors, opinions dont la preuve eſt dans ce livre même comparé avec les anciens uſages des nations.

A l'égard des livres attribués à *Moïſe*, les règles les plus communes de la critique ne permettent pas de croire qu'il en ſoit l'auteur.

1°. Il n'y a pas d'apparence qu'il eût appelé les endroits dont il parle de noms qui ne leur furent impoſés que long-temps après. Il eſt fait mention dans ce livre des villes de Jaïr, & tout le monde convient qu'elles ne furent ainſi nommées que long-temps après la mort de *Moïſe*, il y eſt parlé du pays

de

de *Dan*, & la tribu de *Dan* n'avait pas encore donné son nom à ce pays dont elle n'était pas la maîtresse.

2°. Comment *Moïse* aurait-il cité le livre des guerres du Seigneur, quand ces guerres & ce livre perdu lui sont postérieurs?

3°. Comment *Moïse* aurait-il parlé de la défaite prétendue d'un géant nommé *Og*, roi de Bazan, vaincu dans le désert la dernière année de son gouvernement; & comment aurait-il ajouté qu'on voit encore son lit de fer de neuf coudées dans Rabath? Cette ville de Rabath était la capitale des Ammonites, les Hébreux n'avaient point encore pénétré dans ce pays, n'est-il pas apparent qu'un tel passage est d'un écrivain postérieur que son inadvertance trahit. Il veut apporter en témoignage de la victoire remportée sur un géant, le lit qu'on disait être encore à Rabath, & il oublie qu'il fait parler *Moïse*.

4°. Comment *Moïse* aurait-il appelé villes au-delà du Jourdain les villes qui, à son égard, étaient en deçà? N'est-il point palpable que le livre qu'on lui attribue fut écrit long-temps après que les Israëlites eurent passé cette petite rivière du Jourdain, qu'ils ne passèrent jamais sous sa conduite?

5°. Est-il bien vraisemblable que *Moïse* ait dit à son peuple que dans la dernière année de son gouvernement, il a pris dans le petit canton d'Argob, pays stérile & affreux de l'Arabie pétrée, soixante grandes villes entourées de hautes murailles fortifiées, sans compter un nombre infini de villes ouvertes? N'est-il pas de la plus grande probabilité que ces exagérations furent écrites dans la suite par un homme qui voulait flatter une nation grossière?

6°. Il eſt encore moins vraiſemblable que *Moïſe* ait rapporté les miracles dont cette hiſtoire eſt remplie.

On peut bien perſuader à un peuple heureux & victorieux que DIEU a combattu pour lui ; mais il n'eſt pas dans la nature humaine qu'un peuple croie avoir vu cent miracles en ſa faveur, quand tous ces prodiges n'aboutiſſent qu'à le faire périr dans un déſert. Examinons quelques miracles rapportés dans l'Exode.

7°. Il paraît contradictoire & injurieux à l'eſſence divine que DIEU s'étant formé un peuple pour être le ſeul dépoſitaire de ſes lois, & pour dominer ſur toutes les nations, il envoie un homme de ce peuple demander au roi ſon oppreſſeur la permiſſion d'aller ſacrifier à ſon dieu dans le déſert, afin que ce peuple puiſſe s'enfuir ſous le prétexte de ce ſacrifice ? Nos idées communes ne peuvent qu'attacher une idée de baſſeſſe & de fourberie à ce manége, loin d'y reconnaître la majeſté & la puiſſance de l'Etre ſuprême.

Quand nous liſons immédiatement après que *Moïſe* change devant le roi ſa baguette en ſerpent, & toutes les eaux du royaume en ſang, qu'il fait naître des grenouilles qui couvrent la terre, qu'il change en poux toute la pouſſière, qu'il remplit les airs d'inſectes ailés venimeux, qu'il frappe tous les hommes & tous les animaux du pays d'affreux ulcères, qu'il appelle la grêle, les tempêtes & le tonnerre pour ruiner toute la contrée, qu'il la couvre de ſauterelles, qu'il la plonge dans des ténèbres palpables pendant trois jours, qu'enfin un ange exterminateur frappe de mort tous les premiers-nés des hommes & des animaux d'Egypte, à commencer par le fils du roi ; quand nous voyons enſuite ce peuple

marchant à travers les flots de la mer Rouge suspendus en montagnes d'eau à droite & à gauche, & retombant ensuite sur l'armée de *Pharaon* qu'ils engloutissent ; lors, dis-je, qu'on lit tous ces miracles, la première idée qui vient dans l'esprit c'est de dire : Ce peuple pour qui DIEU a fait des choses si étonnantes va sans doute être le maître de l'univers ; mais non, le fruit de tant de merveilles est de souffrir la disette & la faim dans des sables arides ; & de prodige en prodige, tout meurt avant d'avoir vu le petit coin de terre où leurs descendans s'établissent ensuite pour quelques années. Il est pardonnable sans doute de ne pas croire cette foule de merveilles dont la moindre révolte la raison.

Cette raison abandonnée à elle-même ne peut se persuader que *Moïse* ait écrit des choses si étranges. Comment peut-on faire accroire à une génération tant de miracles inutilement faits pour elle, & tous ceux qu'on dit opérés dans le désert ? Quel personnage fait-on jouer à la Divinité, de l'employer à conserver les habits & les souliers de ce peuple pendant quarante ans, après avoir armé en leur faveur toute la nature !

Il est donc très-naturel de penser que toute cette histoire prodigieuse fut écrite long-temps après *Moïse*, comme les romans de *Charlemagne* furent forgés trois siècles après lui, & comme les origines de toutes les nations ont été écrites dans des temps où ces origines perdues de vue laissaient à l'imagination la liberté d'inventer. Plus un peuple est grossier & malheureux, plus il cherche à relever son ancienne histoire, & quel peuple a été plus long-temps misérable & barbare que le peuple juif ?

Il n'eſt pas à croire que lorſqu'ils n'avaient pas de quoi ſe faire des ſouliers dans leurs déſerts, ſous la domination de *Moïſe*, on fût chez eux fort curieux d'écrire. On doit préſumer que les malheureux nés dans ces déſerts ne reçurent pas une éducation bien brillante, & que la nation ne commença à lire & à écrire que lorſqu'elle eut quelque commerce avec les Phéniciens. C'eſt probablement dans les commencemens de la monarchie que les Juifs qui ſe ſentirent quelque génie mirent par écrit le Pentateuque, & ajuſtèrent comme ils purent leurs traditions. Aurait-on fait recommander par *Moïſe* aux rois de lire & d'écrire même ſa loi, dans le temps qu'il n'y avait pas encore de rois ? n'eſt-il pas probable que le dix-ſeptième chapitre du Deutéronome eſt fait pour modérer le pouvoir de la royauté, & qu'il fut écrit par les prêtres du temps de *Saül?*

C'eſt vraiſemblablement à cette époque qu'il faut placer la rédaction du Pentateuque. Les fréquens eſclavages que ce peuple avait ſubis, ne ſemblent pas propres à établir la littérature dans une nation, & à rendre les livres fort communs, & plus ces livres furent rares dans les commencemens, plus les auteurs s'enhardirent à les remplir de prodiges.

Le Pentateuque attribué à *Moïſe* eſt très-ancien, ſans doute, s'il eſt rédigé du temps de *Saül* & de *Samuel;* c'eſt environ vers le temps de la guerre de Troye, & c'eſt un des plus curieux monumens de la manière de penſer des hommes de ce temps-là. On voit que toutes les nations connues étaient amoureuſes des prodiges à proportion de leur ignorance. Tout ſe faſait alors par le miniſtère céleſte, en Egypte, en Phrygie, en Grèce, en Aſie.

Les auteurs du Pentateuque donnent à entendre que chaque nation a ſes dieux, & que ces dieux ont, à peu de choſe près, un égal pouvoir.

Si *Moïſe* change au nom de ſon dieu ſa verge en ſerpent, les prêtres de *Pharaon* en font autant: s'il change toutes les eaux de l'Egypte en ſang, juſqu'à celle qui était dans les vaſes, les prêtres font ſur le champ le même prodige ſans qu'on puiſſe concevoir ſur quelles eaux ces prêtres opéraient cette métamorphoſe, à moins qu'ils n'euſſent créé de nouvelles eaux exprès. L'écrivain juif aime encore mieux être réduit néceſſairement à cette abſurdité, que de laiſſer douter que les dieux d'Egypte n'euſſent pas le pouvoir de changer l'eau en ſang auſſi-bien que le dieu de *Jacob*.

Mais quand celui-ci vient à remplir de poux toute la terre d'Egypte, à changer en poux toute la pouſſière, alors paraît ſa ſupériorité toute entière, les mages ne peuvent l'imiter, & on fait parler ainſi le dieu des Juifs: *Pharaon ſaura que rien n'eſt ſemblable à moi*. Ces paroles qu'on met dans ſa bouche marquent un être qui ſe croit ſeulement plus puiſſant que ſes rivaux: il a été égalé dans la métamorphoſe d'une verge en ſerpent, & dans celle des eaux en ſang, mais il gagne la partie ſur l'article des poux & ſur les ſuivans.

Cette idée de la puiſſance ſurnaturelle des prêtres de tous les pays eſt marquée dans pluſieurs endroits de l'Ecriture. Quand *Balaam*, prêtre du petit Etat d'un roitelet nommé *Balac*, au milieu des déſerts, eſt prêt de maudire les Juifs, leur dieu apparaît à ce prêtre pour l'en empêcher. Il ſemble que la malédiction

de *Balaam* fût très à craindre. Ce n'eſt pas même aſſez pour contenir ce prêtre que DIEU lui ait parlé, il envoie devant lui un ange avec une épée, & lui fait encore parler par ſon ânesſe. Toutes ces précautions prouvent certainement l'opinion où l'on était que la malédiction d'un prêtre, quel qu'il fût, entraînait des effets funeſtes.

Cette idée d'un dieu ſupérieur ſeulement aux autres dieux, quoiqu'il eût fait le ciel & la terre, était tellement enracinée dans toutes les têtes, que *Salomon*, dans ſa dernière prière, s'écrie : *O mon Dieu, il n'y a aucun dieu ſemblable à toi, ſur la terre, ni dans le ciel.* C'eſt cette opinion qui rendait les Juifs ſi crédules ſur tous les ſortiléges, ſur tous les enchantemens des autres nations. C'eſt ce qui donna lieu à l'hiſtoire de la pythoniſſe d'Endor, qui eut le pouvoir d'évoquer l'ombre de *Samuel*. Chaque peuple eut ſes prodiges & ſes oracles, & il ne vint même dans l'eſprit d'aucune nation de douter des miracles & des prophéties des autres. On ſe contentait de leur oppoſer de pareilles armes, il ſemblait que les prêtres, en niant les prodiges des nations voiſines, euſſent craint de décréditer les leurs. Cette eſpèce de théologie prévalut long-temps dans toute la terre.

Ce n'eſt pas ici le lieu d'entrer dans le détail de tout ce qui eſt écrit ſur *Moïſe*. On parle de ſes lois en plus d'un endroit de cet ouvrage. On ſe bornera ici à remarquer combien on eſt étonné de voir un légiſlateur inſpiré de DIEU, un prophète qui fait parler DIEU même, & qui ne propoſe point aux hommes une vie à venir. Il n'y a pas un ſeul mot dans le Lévitique qui puiſſe faire ſoupçonner

l'immortalité de l'ame. On répond à cette accablante difficulté que DIEU ſe proportionnait à la groſſièreté des Juifs. Quelle miſérable réponſe ! c'était à DIEU à élever les Juifs juſqu'aux connaiſſances néceſſaires, ce n'était pas à lui à ſe rabaiſſer juſqu'à eux. Si l'ame eſt immortelle, s'il eſt des récompenſes & des peines dans une autre vie, il eſt néceſſaire que les hommes en ſoient inſtruits. Si DIEU parle, il faut qu'il les informe de ce dogme fondamental. Quel légiſlateur & quel dieu que celui qui ne propoſe à ſon peuple que du vin, de l'huile & du lait ! quel dieu qui encourage toujours ſes croyans comme un chef de brigands encourage ſa troupe par l'eſpérance de la rapine ! Il eſt bien pardonnable, encore une fois, à la raiſon humaine de ne voir dans une telle hiſtoire que la groſſièreté barbare des premiers temps d'un peuple ſauvage. L'homme, quoi qu'il faſſe, ne peut raiſonner autrement : mais ſi DIEU en effet eſt l'auteur du Pentateuque, il faut ſe ſoumettre ſans raiſonner.

MONDE.

Du meilleur des mondes poſſibles.

EN courant de tous côtés pour m'inſtruire, je rencontrai un jour des diſciples de *Platon*. Venez avec nous, me dit l'un d'eux ; vous êtes dans le meilleur des mondes ; nous avons bien ſurpaſſé notre maître. Il n'y avait de ſon temps que cinq mondes poſſibles, parce qu'il n'y a que cinq corps réguliers ; mais actuellement qu'il y a une infinité d'univers poſſibles, DIEU a choiſi le meilleur ; venez, & vous vous en trouverez

bien. Je lui répondis humblement : Les mondes que DIEU pouvait créer étaient ou meilleurs, ou parfaitement égaux, ou pires ; il ne pouvait prendre le pire ; ceux qui étaient égaux, supposé qu'il y en eût, ne valaient pas la préférence ; ils étaient entièrement les mêmes : on n'a pu choisir entr'eux ; prendre l'un, c'est prendre l'autre. Il était donc impossible qu'il ne prît pas le meilleur. Mais comment les autres étaient-ils possibles, quand il était impossible qu'ils existassent ?

Il me fit de très-belles distinctions, assurant toujours, sans s'entendre, que ce monde-ci est le meilleur de tous les mondes reellement impossibles. Mais me sentant alors tourmenté de la pierre, & souffrant des douleurs insupportables, les citoyens du meilleur des mondes me conduisirent à l'hôpital voisin. Chemin faisant, deux de ces bienheureux habitans furent enlevés par des créatures leurs semblables : on les chargea de fers, l'un pour quelques dettes, l'autre sur un simple soupçon. Je ne sais pas si je fus conduit dans le meilleur des hôpitaux possibles, mais je fus entassé avec deux ou trois mille misérables qui souffraient comme moi. Il y avait là plusieurs défenseurs de la patrie qui m'apprirent qu'ils avaient été trépanés & disséqués vivans, qu'on leur avait coupé des bras, des jambes, & que plusieurs milliers de leurs généreux compatriotes avaient été massacrés dans l'une des trente batailles données dans la dernière guerre, qui est environ la cent-millième guerre depuis que nous connaissons des guerres. On voyait aussi dans cette maison environ mille personnes des deux sexes qui ressemblaient à des spectres hideux, & qu'on frottait d'un certain métal, parce qu'ils avaient suivi la loi de la nature,

& parce que la nature avait, je ne sais comment, pris la précaution d'empoisonner en eux la source de la vie. Je remerciai mes deux conducteurs.

Quand on m'eut plongé un fer bien tranchant dans la vessie, & qu'on eut tiré quelques pierres de cette carrière; quand je fus guéri, & qu'il ne me resta plus que quelques incommodités douloureuses pour le reste de mes jours, je fis mes représentations à mes guides; je pris la liberté de leur dire qu'il y avait du bon dans ce monde, puisqu'on m'avait tiré quatre cailloux du sein de mes entrailles déchirées, mais que j'aurais encore mieux aimé que les vessies eussent été des lanternes, que non pas qu'elles fussent des carrières. Je leur parlai des calamités & des crimes innombrables qui couvrent cet excellent monde. Le plus intrépide d'entr'eux, qui était un allemand, mon compatriote, m'apprit que tout cela n'est qu'une bagatelle.

Ce fut, dit-il, une grande faveur du ciel envers le genre-humain, que *Tarquin* violât *Lucrèce*, & que *Lucrèce* se poignardât, parce qu'on chassa les tyrans, & que le viol, le suicide & la guerre établirent une république qui fit le bonheur des peuples conquis. J'eus peine à convenir de ce bonheur. Je ne conçus pas d'abord quelle était la félicité des Gaulois & des Espagnols, dont on dit que *César* fit périr trois millions. Les dévastations & les rapines me parurent aussi quelque chose de désagréable. Mais le défenseur de l'optimisme n'en démordit point; il me disait toujours comme le geolier de dom *Carlos : Paix, paix, c'est pour votre bien.* Enfin, étant poussé à bout, il me dit qu'il ne fallait pas prendre garde à ce globule de la terre, où tout va de travers; mais que dans l'étoile de Sirius,

dans Orion, dans l'œil du Taureau & ailleurs, tout eſt parfait. Allons-y donc, lui dis-je.

Un petit théologien me tira alors par le bras ; il me confia que ces gens-là étaient des rêveurs, qu'il n'était point du tout néceſſaire qu'il y eût du mal ſur la terre, qu'elle avait été formée exprès pour qu'il n'y eût jamais que du bien ; & pour vous le prouver, ſachez que les choſes ſe paſſèrent ainſi autrefois pendant dix ou douze jours. Hélas! lui répondis-je, c'eſt bien dommage, mon révérend père, que cela n'ait pas continué.

MONSTRES.

IL eſt plus difficile qu'on ne penſe de définir les monſtres. Donnerons-nous ce nom à un animal énorme, à un poiſſon, à un ſerpent de quinze pieds de long? mais il y en a de vingt, de trente pieds, auprès deſquels les premiers ſeraient peu de choſe.

Il y a les monſtres par défaut. Mais ſi les quatre petits doigts des pieds & des mains manquent à un homme bien fait, & d'une figure gracieuſe, ſera-t-il un monſtre? Les dents lui ſont plus néceſſaires. J'ai vu un homme né ſans aucune dent ; il était d'ailleurs très-agréable. La privation des organes de la génération, bien plus néceſſaires encore, ne conſtituent point un animal monſtrueux.

Il y a les monſtres par excès ; mais ceux qui ont ſix doigts, le croupion alongé en forme de petite queue, trois teſticules, deux orifices à la verge, ne ſont pas réputés monſtres.

La troisième espèce est de ceux qui auraient des membres d'autres animaux, comme un lion avec des ailes d'autruche, un serpent avec des ailes d'aigle, tel que le griffon & l'ixion des Juifs. Mais toutes les chauve-souris sont pourvues d'ailes; les poissons volans en ont, & ne sont point des monstres.

Réservons donc ce nom pour les animaux dont les difformités nous font horreur.

Le premier nègre pourtant fut un monstre pour les femmes blanches, & la première de nos beautés fut un monstre aux yeux des Nègres.

Si *Polyphème* & les cyclopes avaient existé, les gens qui portaient des yeux aux deux côtés de la racine du nez, auraient été déclarés monstres dans l'île de Lipari & dans le voisinage de l'Etna.

J'ai vu une femme à la foire qui avait quatre mamelles & une queue de vache à la poitrine. Elle était monstre sans difficulté, quand elle laissait voir sa gorge, & femme de mise quand elle la cachait.

Les centaures, les minotaures auraient été des monstres, mais de beaux monstres. Surtout un corps de cheval bien proportionné, qui aurait servi de base à la partie supérieure d'un homme, aurait été un chef-d'œuvre sur la terre; ainsi que nous nous figurons comme des chefs-d'œuvre du ciel, ces esprits que nous appelons *anges*, & que nous peignons, que nous sculptons dans nos églises, tantôt ornés de deux ailes, tantôt de quatre, & même de six.

Nous avons déjà demandé avec le sage *Locke* quelle est la borne entre la figure humaine & l'animale, quel est le point de monstruosité auquel il faut se fixer pour ne pas baptiser un enfant, pour ne le pas compter

de notre eſpèce, pour ne lui pas accorder une ame. Nous avons vu que cette borne eſt auſſi difficile à poſer qu'il eſt difficile de ſavoir ce que c'eſt qu'une ame, car il n'y a que les théologiens qui le ſachent.

Pourquoi les ſatyres que vit *St Jérôme*, nés de filles & de ſinges, auraient-ils été réputés monſtres? ne ſe feraient-ils pas crus au contraire mieux partagés que nous? n'auraient-ils pas eu plus de force & plus d'agilité? ne ſe feraient-ils pas moqués de notre eſpèce, à qui la cruelle nature a refuſé des vêtemens & des queues? un mulet né de deux eſpèces différentes, un jumart fils d'un taureau & d'une jument, un terin né, dit-on, d'un ſerin & d'une linote, ne ſont point des monſtres.

Mais comment les mulets, les jumarts, les terins &c, qui ſont engendrés, n'engendrent-ils point? & comment les féminiſtes, les oviſtes, les animalculiſtes expliquent-ils la formation de ces métis?

Je vous répondrai qu'ils ne l'expliquent point du tout. Les féminiſtes n'ont jamais connu la façon dont la ſemence d'un âne ne communique à ſon mulet que ſes oreilles & un peu de ſon derrière. Les oviſtes ne ſont comprendre, ni ne comprennent par quel art une jument peut avoir dans ſon œuf autre choſe qu'un cheval. Et les animalculiſtes ne voient point comment un petit embryon d'âne vient mettre ſes oreilles dans une matrice de cavale.

Celui qui, dans ſa *Vénus phyſique*, prétendit que tous les animaux & tous les monſtres ſe formaient par attraction, réuſſit encore moins que les autres à rendre raiſon de ces phénomènes ſi communs & ſi ſurprenans.

Hélas ! mes amis, nul de vous ne ſait comment il fait des enfans ; vous ignorez les ſecrets de la nature dans l'homme, & vous voulez les deviner dans le mulet !

A toute force vous pourrez dire d'un monſtre par défaut : Toute la ſemence néceſſaire n'eſt pas parvenue à ſa place, ou bien le petit ver ſpermatique a perdu quelque choſe de ſa ſubſtance, ou bien l'œuf s'eſt froiſſé. Vous pourrez, ſur un monſtre par excès, imaginer que quelques parties ſuperflues du ſperme ont ſurabondé, que de deux vers ſpermatiques réunis, l'un n'a pu animer qu'un membre de l'animal, & que ce membre eſt reſté de ſurérogation ; que deux œufs ſe ſont mêlés, & qu'un de ces œufs n'a produit qu'un membre, lequel s'eſt joint au corps de l'autre.

Mais que direz-vous de tant de monſtruoſités par addition de parties animales étrangères ? comment expliquerez-vous une écreviſſe ſur le cou d'une fille ? une queue de rat ſur une cuiſſe, & ſurtout les quatre pis de vache avec la queue qu'on a vus à la foire St Germain ? vous ſerez réduits à ſuppoſer que la mère de cette femme était de la famille de *Paſiphaé*.

Allons, courage, diſons enſemble : *Que ſais-je ?*

MONTAGNE.

C'EST une fable bien ancienne, bien univerſelle que celle de la montagne, qui, ayant effrayé tout le pays par ſes clameurs en travail d'enfant, fut ſifflée de tous les aſſiſtans, quand elle ne mit au monde qu'une ſouris. Le parterre n'était pas philoſophe. Les

ſiffleurs devaient admirer. Il était auſſi beau à la montagne d'accoucher d'une ſouris, qu'à la ſouris d'accoucher d'une montagne. Un rocher qui produit un rat, eſt quelque choſe de très-prodigieux; & jamais la terre n'a vu rien qui approche d'un tel miracle. Tous les globes de l'univers enſemble ne pourraient pas faire naître une mouche. Là où le vulgaire rit, le philoſophe admire; & il rit où le vulgaire ouvre de grands yeux ſtupides d'étonnement.

MORALE.

BAVARDS prédicateurs, extravagans controverſiſtes, tâchez de vous ſouvenir que votre maître n'a jamais annoncé que le ſacrement était le ſigne viſible d'une choſe inviſible; il n'a jamais admis quatre vertus cardinales & trois théologales; il n'a jamais examiné ſi ſa mère était venue au monde maculée ou immaculée; il n'a jamais dit que les petits enfans qui mouraient ſans baptême ſeraient damnés. Ceſſez de lui faire dire des choſes auxquelles il ne penſa point. Il a dit, ſelon la vérité auſſi ancienne que le monde: Aimez DIEU & votre prochain; tenez-vous-en là, miſérables ergoteurs, prêchez la morale & rien de plus. Mais obſervez-la cette morale; que les tribunaux ne retentiſſent plus de vos procès; n'arrachez plus par la griffe d'un procureur un peu de farine à la bouche de la veuve & de l'orphelin. Ne diſputez plus un petit bénéfice avec la même fureur qu'on diſputa la papauté dans le grand ſchiſme d'Occident. Moines, ne mettez plus (autant qu'il eſt en vous) l'univers à contribution; & alors nous pourrons vous croire.

Je viens de lire ces mots dans une déclamation en quatorze volumes, intitulée : *Hiſtoire du bas empire.*

Les chrétiens avaient une morale ; mais les païens n'en avaient point.

Ah ! M. *le Beau*, auteur de ces quatorze volumes, où avez-vous pris cette ſottiſe ! eh ! qu'eſt-ce donc que la morale de *Socrate*, de *Zaleucus*, de *Charondas*, de *Cicéron*, d'*Epictète*, de *Marc-Antonin* ?

Il n'y a qu'une morale, M. *le Beau*, comme il n'y a qu'une géométrie. Mais, me dira-t-on, la plus grande partie des hommes ignore la géométrie. Oui ; mais dès qu'on s'y applique un peu, tout le monde eſt d'accord. Les agriculteurs, les manœuvres, les artiſtes n'ont point fait de cours de morale ; ils n'ont lu ni *de finibus* de *Cicéron*, ni les éthiques d'*Ariſtote* : mais ſitôt qu'ils réfléchiſſent, ils ſont ſans le ſavoir les diſciples de *Cicéron* ; le teinturier indien, le berger tartare, & le matelot d'Angleterre connaiſſent le juſte & l'injuſte. *Confucius* n'a point inventé un ſyſtème de morale, comme on bâtit un ſyſtème de phyſique. Il l'a trouvé dans le cœur de tous les hommes.

Cette morale était dans le cœur du préteur *Feſtus* quand les Juifs le preſſèrent de faire mourir *Paul* qui avait amené des étrangers dans leur temple. *Sachez*, leur dit-il, *que jamais les Romains ne condamnent perſonne ſans l'entendre.*

Si les Juifs manquaient de morale ou manquaient à la morale, les Romains la connaiſſaient & lui rendaient gloire.

La morale n'eſt point dans la ſuperſtition, elle n'eſt point dans les cérémonies, elle n'a rien de commun avec les dogmes. On ne peut trop répéter que tous les

dogmes ſont différens, & que la morale eſt la même chez tous les hommes qui ſont uſage de leur raiſon. La morale vient donc de DIEU comme la lumière. Nos ſuperſtitions ne ſont que ténèbres. Lecteur, réfléchiſſez : étendez cette vérité ; tirez vos conſéquences.

MOUVEMENT.

UN philoſophe des environs du mont Krapac, me diſait que le mouvement eſt eſſentiel à la matière.

Tout ſe meut, diſait-il ; le ſoleil tourne continuellement ſur lui-même, les planètes en ſont autant, chaque planète a pluſieurs mouvemens différens, & dans chaque planète tout tranſpire, tout eſt crible, tout eſt criblé ; le plus dur métal eſt percé d'une infinité de pores, par leſquels s'échappe continuellement un torrent de vapeurs qui circulent dans l'eſpace. L'univers n'eſt que mouvement ; donc le mouvement eſt eſſentiel à la matière.

Monſieur, lui dis-je, ne pourrait-on pas vous répondre : ce bloc de marbre, ce canon, cette maiſon, cette montagne ne remuent pas ; donc le mouvement n'eſt pas eſſentiel.

Ils remuent, répondit-il ; ils vont dans l'eſpace avec la terre par leur mouvement commun, & ils remuent ſi bien, (quoiqu'inſenſiblement) par leur mouvement propre, qu'au bout de quelques ſiècles, il ne reſtera rien de leurs maſſes, dont chaque inſtant détache continuellement des particules.

Mais, Monſieur, je puis concevoir la matière en repos ; donc le mouvement n'eſt pas de ſon eſſence.

Vraiment,

Vraiment, je me soucie bien que vous conceviez ou que vous ne conceviez pas la matière en repos. Je vous dis qu'elle ne peut y être.

Cela est hardi; & le chaos, s'il vous plaît?

Ah, ah! le chaos! si nous voulions parler du chaos, je vous dirais que tout y était nécessairement en mouvement, & que le *souffle de Dieu y était porté sur les eaux;* que l'élément de l'eau étant reconnu existant, les autres élémens existaient aussi; que par conséquent le feu existait, qu'il n'y a point de feu sans mouvement, que le mouvement est essentiel au feu. Vous n'auriez pas beau jeu avec le chaos.

Hélas! qui peut avoir beau jeu avec tous ces sujets de dispute? mais vous qui en savez tant, dites-moi pourquoi un corps en pousse un autre, parce que la matière est impénétrable; parce que deux corps ne peuvent être ensemble dans le même lieu? Parce qu'en tout genre le plus faible est chassé par le plus fort?

Votre dernière raison est plus plaisante que philosophique. Personne n'a pu encore deviner la cause de la communication du mouvement.

Cela n'empêche pas qu'il ne soit essentiel à la matière. Personne n'a pu deviner la cause du sentiment dans les animaux; cependant, ce sentiment leur est si essentiel, que si vous supprimez l'idée de sentiment, vous anéantissez l'idée d'animal.

Hé bien, je vous accorde pour un moment que le mouvement soit essentiel à la matière. (pour un moment au moins, car je ne veux pas me brouiller avec les théologiens) Dites-nous donc comment une boule en fait mouvoir une autre?

Vous êtes trop curieux, vous voulez que je vous dise ce qu'aucun philosophe n'a pu nous apprendre.

Il est plaisant que nous connaissions les lois du mouvement, & que nous ignorions le principe de toute communication de mouvement.

Il en est ainsi de tout; nous savons les lois du raisonnement, & nous ne savons pas ce qui raisonne en nous. Les canaux dans lesquels notre sang & nos liqueurs coulent nous sont très-connus, & nous ignorons ce qui forme notre sang & nos liqueurs. Nous sommes en vie, & nous ne savons pas ce qui nous donne la vie.

Apprenez-moi du moins si le mouvement étant essentiel, il n'y a pas toujours égale quantité de mouvement dans le monde.

C'est une ancienne chimère d'*Epicure* renouvelée par *Descartes*. Je ne vois pas que cette égalité de mouvement dans le monde soit plus nécessaire qu'une égalité de triangles. Il est essentiel qu'un triangle ait trois angles & trois côtés; mais il n'est pas essentiel qu'il y ait toujours un nombre égal de triangles sur ce globe.

Mais n'y a-t-il pas toujours égalité de forces, comme le disent d'autres philosophes? (1)

(1) Il y a toujours égalité de forces vives, mais avec deux conditions. La première, que si une force variable dépendante du temps ou du lieu du corps influe sur son mouvement, ce n'est plus la somme des forces qui reste constante, mais la somme des forces vives; plus une certaine quantité variable qui dépend de cette force. La seconde, que cette égalité des forces vives cesse d'avoir lieu toutes les fois qu'on est obligé de supposer un changement qui ne se fasse pas d'une manière insensible. Ainsi ce principe peut être vrai comme un principe mathématique d'une vérité de définition, mais non comme principe métaphysique.

C'eſt la même chimère. Il faudrait qu'en ce cas il y eût toujours un nombre égal d'hommes, d'animaux, d'êtres mobiles, ce qui eſt abſurde.

A propos, qu'eſt-ce que la force d'un corps en mouvement? C'eſt le produit de ſa maſſe par ſa vîteſſe dans un temps donné. La maſſe d'un corps eſt quatre, ſa vîteſſe eſt quatre, la force de ſon coup ſera ſeize. Un autre corps eſt deux, ſa vîteſſe deux, ſa force eſt quatre; c'eſt le principe de toutes les mécaniques. *Leibnitz* annonça emphatiquement que ce principe était défectueux. Il prétendit qu'il fallait meſurer cette force, ce produit par la maſſe multipliée par le quarré de la vîteſſe. Ce n'était qu'une chicane, une équivoque indigne d'un philoſophe, fondée ſur l'abus de la découverte du grand *Galilée*, que les eſpaces parcourus dans le mouvement uniformément accéléré étaient comme les quarrés des temps & des vîteſſes.

Leibnitz ne conſidérait pas le temps qu'il fallait conſidérer. Aucun mathématicien anglais n'adopta ce ſyſtème de *Leibnitz*. Il fut reçu quelque temps en France par un petit nombre de géomètres. Il infecta quelques livres & même les Inſtitutions phyſiques d'une perſonne illuſtre. *Maupertuis* traite fort mal *Mairan*, dans un livret intitulé A B C, comme s'il avait voulu enſeigner l'*a b c* à celui qui ſuivait l'ancien & véritable calcul. *Mairan* avait raiſon; il tenait pour l'ancienne meſure de la maſſe multipliée par la vîteſſe. On revint enfin à lui; le ſcandale mathématique diſparut, & on renvoya dans les eſpaces imaginaires le charlataniſme du quarré de la vîteſſe, avec les monades, qui ſont le miroir concentrique de l'univers, & avec l'harmonie préétablie.

N.

NATURE.

Dialogue entre le philosophe & la nature.

LE PHILOSOPHE.

QUI es-tu, Nature, je vis dans toi, il y a cinquante ans que je te cherche, & je n'ai pu te trouver encore.

LA NATURE.

Les anciens Egyptiens, qui vivaient, dit-on, des douze cents ans, me firent le même reproche. Ils m'appelaient *Isis;* ils me mirent un grand voile sur la tête, & ils dirent que personne ne pouvait le lever.

LE PHILOSOPHE.

C'est ce qui fait que je m'adresse à toi. J'ai bien pu mesurer quelques-uns de tes globes, connaître leurs routes, assigner les lois du mouvement; mais je n'ai pu savoir qui tu es.

Es-tu toujours agissante? es-tu toujours passive? tes élémens se sont-ils arrangés d'eux-mêmes, comme l'eau se place sur le sable, l'huile sur l'eau, l'air sur l'huile? as-tu un esprit qui dirige toutes tes opérations, comme les conciles sont inspirés dès qu'ils sont assemblés, quoique leurs membres soient quelquefois des ignorans? de grâce, dis-moi le mot de ton énigme.

LA NATURE.

Je suis le grand tout. Je n'en sais pas davantage. Je ne suis pas mathématicienne; & tout est arrangé

chez moi selon les lois mathématiques. Devine si tu peux comment tout cela s'est fait.

LE PHILOSOPHE.

Certainement, puisque ton grand tout ne fait pas les mathématiques, & que tes lois sont de la plus profonde géométrie, il faut qu'il y ait un éternel géomètre qui te dirige, une intelligence suprême qui préside à tes opérations.

LA NATURE.

Tu as raison; je suis eau, terre, feu, atmosphère, métal, minéral, pierre, végétal, animal. Je sens bien qu'il y a dans moi une intelligence; tu en as une, tu ne la vois pas. Je ne vois pas non plus la mienne; je sens cette puissance invisible; je ne puis la connaître: pourquoi voudrais-tu, toi qui n'es qu'une petite partie de moi-même, savoir ce que je ne sais pas?

LE PHILOSOPHE.

Nous sommes curieux. Je voudrais savoir comment étant si brute dans tes montagnes, dans tes déserts, dans tes mers, tu parais pourtant si industrieuse dans tes animaux, dans tes végétaux.

LA NATURE.

Mon pauvre enfant, veux-tu que je te dise la vérité? c'est qu'on m'a donné un nom qui ne me convient pas; on m'appelle *nature* & je suis tout art.

LE PHILOSOPHE.

Ce mot dérange toutes mes idées. Quoi! la nature ne serait que l'art?

LA NATURE.

Non, sans doute. Ne sais-tu pas qu'il y a un art infini dans ces mers, dans ces montagnes que tu trouves si brutes? ne sais-tu pas que toutes ces eaux

gravitent vers le centre de la terre, & ne s'élèvent que par des lois immuables; que ces montagnes qui couronnent la terre sont les immenses réservoirs des neiges éternelles qui produisent sans cesse ces fontaines, ces lacs, ces fleuves, sans lesquels mon genre animal & mon genre végétal périraient? Et quant à ce qu'on appelle mes règnes animal, végétal, minéral, tu n'en vois ici que trois, apprends que j'en ai des millions. Mais si tu considères seulement la formation d'un insecte, d'un épi de blé, de l'or & du cuivre, tout te paraîtra merveilles de l'art.

LE PHILOSOPHE.

Il est vrai. Plus j'y songe, plus je vois que tu n'es que l'art de je ne sais quel grand être bien puissant & bien industrieux, qui se cache & qui te fait paraître. Tous les raisonneurs depuis *Thalès*, & probablement long-temps avant lui, ont joué à colin-maillard avec toi; ils ont dit : je te tiens, & ils ne tenaient rien. Nous ressemblons tous à *Ixion;* il croyait embrasser *Junon*, & il ne jouissait que d'une nuée.

LA NATURE.

Puisque je suis tout ce qui est, comment un être tel que toi, une si petite partie de moi-même pourrait-elle me saisir? contentez-vous, atomes mes enfans, de voir quelques atomes qui vous environnent, de boire quelques gouttes de mon lait, de végéter quelques momens sur mon sein, & de mourir sans avoir connu votre mère & votre nourrice.

LE PHILOSOPHE.

Ma chère mère, dis-moi un peu pourquoi tu existes, pourquoi il y a quelque chose?

LA NATURE.

Je te répondrai ce que je réponds depuis tant de siècles à tous ceux qui m'interrogent sur les premiers principes ; *je n'en sais rien.*

LE PHILOSOPHE.

Le néant vaudrait-il mieux que cette multitude d'existences faites pour être continuellement dissoutes, cette foule d'animaux nés & reproduits pour en dévorer d'autres & pour être dévorés, cette foule d'êtres sensibles formés pour tant de sensations douloureuses ; cette autre foule d'intelligences qui si rarement entendent raison, à quoi bon tout cela, nature ?

LA NATURE.

Oh ! va interroger celui qui m'a faite.

NECESSAIRE.

OSMIN.

NE dites-vous pas que tout est nécessaire ?

SELIM.

Si tout n'était pas nécessaire, il s'ensuivrait que DIEU aurait fait des choses inutiles.

OSMIN.

C'est-à-dire, qu'il était nécessaire à la nature divine qu'elle fît tout ce qu'elle a fait ?

SELIM.

Je le crois, ou du moins je le soupçonne, il y a des gens qui pensent autrement ; je ne les entends point, peut-être ont-ils raison. Je crains la dispute sur cette matière.

OSMIN.

C'eſt auſſi d'un autre néceſſaire que je veux vous parler.

SELIM.

Quoi donc? de ce qui eſt néceſſaire à un honnête homme pour vivre? du malheur où l'on eſt réduit quand on manque du néceſſaire?

OSMIN.

Non, car ce qui eſt néceſſaire à l'un ne l'eſt pas toujours à l'autre; il eſt néceſſaire à un Indien d'avoir du riz, à un Anglais d'avoir de la viande, il faut une fourrure à un Ruſſe, & une étoffe de gaze à un Africain; tel homme croit que douze chevaux de carroſſe lui ſont néceſſaires, tel autre ſe borne à une paire de ſouliers, tel autre marche gaiement pieds nus: je veux vous parler de ce qui eſt néceſſaire à tous les hommes.

SELIM.

Il me ſemble que DIEU a donné tout ce qu'il fallait à cette eſpèce; des yeux pour voir, des pieds pour marcher, une bouche pour manger, un œſophage pour avaler, un eſtomac pour digérer, une cervelle pour raiſonner, des organes pour produire leurs ſemblables.

OSMIN.

Comment donc arrive-t-il que des hommes naiſſent privés d'une partie de ces choſes néceſſaires?

SELIM.

C'eſt que les lois générales de la nature ont amené des accidens qui ont fait naître des monſtres; mais en général l'homme eſt pourvu de tout ce qu'il lui faut pour vivre en ſociété.

OSMIN.

Y a-t-il des notions communes à tous les hommes qui servent à les faire vivre en société?

SELIM.

Oui, j'ai voyagé avec *Paul Lucas*, & par-tout où j'ai passé j'ai vu qu'on respectait son père & sa mère, qu'on se croyait obligé de tenir sa promesse, qu'on avait de la pitié pour les innocens opprimés, qu'on détestait la persécution, qu'on regardait la liberté de penser comme un droit de la nature, & les ennemis de cette liberté comme les ennemis du genre-humain; ceux qui pensent différemment m'ont paru des créatures mal organisées, des monstres comme ceux qui sont nés sans yeux & sans mains.

OSMIN.

Ces choses nécessaires, le sont-elles en tout temps & en tous lieux?

SELIM.

Oui, sans cela elles ne seraient pas nécessaires à l'espèce humaine.

OSMIN.

Ainsi une créance qui est nouvelle n'était pas nécessaire à cette espèce. Les hommes pouvaient très-bien vivre en société & remplir leurs devoirs envers DIEU avant de croire que *Mahomet* avait eu de fréquens entretiens avec l'ange *Gabriel*.

SELIM.

Rien n'est plus évident, il serait ridicule de penser qu'on n'eût pu remplir ses devoirs d'homme avant que *Mahomet* fût venu au monde; il n'était point du tout nécessaire à l'espèce humaine de croire à l'Alcoran: le monde allait avant *Mahomet* tout comme il va

aujourd'hui. Si le mahométiſme avait été néceſſaire au monde il aurait exiſté en tous lieux; DIEU, qui nous a donné à tous deux yeux pour voir ſon ſoleil, nous aurait donné à tous une intelligence pour voir la vérité de la religion muſulmane. Cette ſecte n'eſt donc que comme les lois poſitives qui changent ſelon les temps & ſelon les lieux, comme les modes, comme les opinions des phyſiciens qui ſe ſuccèdent les unes aux autres.

La ſecte muſulmane ne pouvait donc être eſſentiellement néceſſaire à l'homme.

OSMIN.

Mais puiſqu'elle exiſte, DIEU l'a permiſe?

SELIM.

Oui, comme il permet que le monde ſoit rempli de ſottiſes, d'erreurs & de calamités. Ce n'eſt pas à dire que les hommes ſoient tous eſſentiellement faits pour être ſots & malheureux, il permet que quelques hommes ſoient mangés par les ſerpens; mais on ne peut pas dire: DIEU a fait l'homme pour être mangé par des ſerpens.

OSMIN.

Qu'entendez-vous en diſant DIEU permet? rien peut-il arriver ſans ſes ordres? permettre, vouloir, & faire n'eſt-ce pas pour lui la même choſe?

SELIM.

Il permet le crime, mais il ne le fait pas.

OSMIN.

Faire un crime, c'eſt agir contre la juſtice divine, c'eſt déſobéir à DIEU. Or DIEU ne peut déſobéir à lui-même, il ne peut commettre de crime; mais il a fait l'homme de façon que l'homme en commet beaucoup, d'où vient cela?

SELIM.

Il y a des gens qui le savent, mais ce n'est pas moi ; tout ce que je sais bien, c'est que l'Alcoran est ridicule, quoique de temps en temps il y ait d'assez bonnes choses ; certainement l'Alcoran n'était point nécessaire à l'homme, je m'en tiens là, je vois clairement ce qui est faux, & je connais très-peu ce qui est vrai.

OSMIN.

Je croirais que vous m'instruiriez, & vous ne m'apprenez rien.

SELIM.

N'est-ce pas beaucoup de connaître les gens qui vous trompent, & les erreurs grossières & dangereuses qu'ils vous débitent ?

OSMIN.

J'aurais à me plaindre d'un médecin qui me ferait une exposition des plantes nuisibles, & qui ne m'en montrerait pas une salutaire.

SELIM.

Je ne suis point médecin, & vous n'êtes point malade ; mais il me semble que je vous donnerais une fort bonne recette, si je vous disais : Défiez-vous de toutes les inventions des charlatans ; adorez DIEU ; soyez honnête homme, & croyez que deux & deux sont quatre.

NEWTON ET DESCARTES.

SECTION PREMIERE.

UN français qui arrive à Londres, trouve les choſes bien changées en philoſophie comme dans tout le reſte. (1) Il a laiſſé le monde plein, il le trouve vide. A Paris on voit l'univers compoſé de tourbillons de matière ſubtile; à Londres on ne voit rien de cela. Chez vous c'eſt la preſſion de la lune qui cauſe le flux de la mer: chez les Anglais c'eſt la mer qui gravite vers la lune; de façon que quand vous croyez que la lune devrait nous donner marée haute, ces meſſieurs croient qu'on doit avoir marée baſſe; ce qui malheureuſement ne peut ſe vérifier; car il aurait fallu, pour s'en éclaircir, examiner la lune & les marées au premier inſtant de la création. Vous remarquerez encore que le ſoleil, qui en France n'entre pour rien dans cette affaire, y contribue ici environ pour ſon quart. Chez vos cartéſiens tout ſe fait par une impulſion qu'on ne comprend guère; chez M. *Newton*, c'eſt par une attraction dont on ne connaît pas mieux la cauſe. A Paris, vous vous figurez la terre faite comme un melon; à Londres elle eſt applatie des deux côtés. La lumière pour un cartéſien exiſte dans l'air; pour un newtonien, elle vient du ſoleil en ſix minutes & demie. Votre chimie fait toutes ſes opérations avec des acides, des alkalis, & de la matière ſubtile; l'attraction domine juſque dans la chimie anglaiſe.

(1) Lorſque cet article a été écrit, c'eſt-à-dire, vers 1730, plus de quarante ans après la publication du livre des Principes, toute la France était encore cartéſienne.

L'essence même des choses a totalement changé. Vous ne vous accordez ni sur la définition de l'ame, ni sur celle de la matière. *Descartes* assure que l'ame est la même chose que la pensée, & M. *Locke* lui prouve assez bien le contraire. *Descartes* assure encore que l'étendue seule fait la matière; *Newton* y ajoute la solidité. Voilà de sérieuses contrariétés!

Non nostrum inter vos tantas componere lites.

Ce fameux *Newton*, ce destructeur du système cartésien, mourut au mois de mars de l'an 1727. Il a vécu honoré de ses compatriotes, & a été enterré comme un roi qui aurait fait du bien à ses sujets. On a lu avec avidité, & l'on a traduit en anglais l'éloge de M. *Newton*, que M. de *Fontenelle* a prononcé dans l'académie des sciences. On attendait en Angleterre son jugement, comme une déclaration solemnelle de la supériorité de la philosophie anglaise: mais quand on a vu que non-seulement il s'était trompé en rendant compte de cette philosophie, mais qu'il comparait *Descartes* à *Newton*, toute la société royale de Londres s'est soulevée; loin d'acquiescer au jugement, on a fort critiqué le discours. Plusieurs même (& ceux-là ne sont pas les plus philosophes) ont été choqués de cette comparaison, seulement parce que *Descartes* était français.

Il faut avouer que ces deux grands-hommes ont été bien différens l'un de l'autre dans leur conduite, dans leur fortune, & dans leur philosophie. *Descartes* était né avec une imagination brillante & forte, qui en fit un homme singulier dans sa vie privée, comme dans sa manière de raisonner. Cette imagination ne put se cacher même dans ses ouvrages philosophiques, où

l'on voit à tous momens des comparaisons ingénieuses & brillantes. La nature en avait presque fait un poëte ; & en effet, il composa pour la reine de Suède un divertissement en vers, que pour l'honneur de sa mémoire on n'a pas fait imprimer. Il essaya quelque temps du métier de la guerre ; & depuis étant devenu tout-à-fait philosophe, il ne crut pas indigne de lui de faire l'amour. Il eut de sa maîtresse une fille nommée *Francine*, qui mourut jeune, & dont il regretta beaucoup la perte. Ainsi il éprouva tout ce qui appartient à l'humanité.

Il crut long-temps qu'il était nécessaire de fuir les hommes, & surtout sa patrie, pour philosopher en liberté. Il avait raison ; les hommes de son temps n'en savaient pas assez pour l'éclairer, & n'étaient guère capables que de lui nuire. Il quitta la France, parce qu'il cherchait la vérité, qui était persécutée alors par la misérable philosophie de l'école ; mais il ne trouva pas plus de raison dans les universités de la Hollande où il se retira. Car dans le temps qu'on condamnait en France les seules propositions de sa philosophie qui fussent vraies, il fut aussi persécuté par les prétendus philosophes de Hollande, qui ne l'entendaient pas mieux, & qui voyant de plus près sa gloire, haïssaient davantage sa personne. Il fut obligé de sortir d'Utrecht : il essuya l'accusation d'athéisme, dernière ressource des calomniateurs ; & lui, qui avait employé toute la sagacité de son esprit à chercher de nouvelles preuves de l'existence d'un DIEU, fut accusé de n'en point reconnaître. Tant de persécutions supposaient un très-grand mérite & une réputation éclatante ; aussi avait-il l'un & l'autre. La raison perça même un peu dans le

monde à travers les ténèbres de l'école & les préjugés de la superstition populaire. Son nom fit enfin tant de bruit, qu'on voulut l'attirer en France par des récompenses. On lui proposa une pension de mille écus. Il vint sur cette espérance, paya les frais de la patente qui se vendait alors, n'eut point la pension, & s'en retourna philosopher dans sa solitude de Nord-Hollande, dans le temps que le grand *Galilée*, à l'âge de quatre-vingts ans, gémissait dans les prisons de l'inquisition, pour avoir démontré le mouvement de la terre. Enfin il mourut à Stockholm d'une mort prématurée, & causée par un mauvais régime, au milieu de quelques savans ses ennemis, & entre les mains d'un médecin qui le haïssait.

La carrière du chevalier *Newton* a été toute différente: il a vécu près de quatre-vingt-cinq ans, toujours tranquille, heureux & honoré dans sa patrie. Son grand bonheur a été non-seulement d'être né dans un pays libre, mais dans un temps où les impertinences scolastiques étant bannies, la raison seule était cultivée; le monde ne pouvait être que son écolier & non son ennemi.

Une opposition singulière dans laquelle il se trouve avec *Descartes*, c'est que dans le cours d'une si longue vie, il n'a eu ni passion ni faiblesse. Il n'a jamais approché d'aucune femme: c'est ce qui m'a été confirmé par le médecin & le chirurgien entre les bras de qui il est mort: (2) on peut admirer en cela *Newton;* mais il ne faut pas blâmer *Descartes*.

(2) Cela prouve que le médecin de *Newton* n'était pas aussi bon physicien que lui. Il n'existe pour les hommes aucun signe certain de virginité; & un homme qui meurt à quatre-vingt-cinq ans, dont l'ame

L'opinion publique en Angleterre sur ces deux philosophes, est que le premier était un rêveur, & que l'autre était un sage. Très-peu de personnes à Londres lisent *Descartes*, dont effectivement les ouvrages sont devenus inutiles ; très-peu lisent aussi *Newton*, parce qu'il faut être fort savant pour le comprendre. Cependant tout le monde parle d'eux ; on n'accorde rien au français, & on donne tout à l'anglais. Quelques gens croient que si l'on ne s'en tient plus à l'horreur du vide, si l'on sait que l'air est pesant, si l'on se sert de lunettes d'approche, on en a l'obligation à *Newton ;* il est ici l'*Hercule* de la fable, à qui les ignorans attribuaient tous les faits des autres héros.

Dans une critique qu'on a faite à Londres du discours de M. de *Fontenelle*, on a osé avancer que *Descartes* n'était pas un grand géomètre. Ceux qui parlent ainsi, peuvent se reprocher de battre leur nourrice. *Descartes* a fait un aussi grand chemin, du point où il a trouvé la géométrie jusqu'au point où il l'a poussée, que *Newton* en a fait après lui. Il est le premier qui ait enseigné la manière de donner les équations algébriques des courbes. Sa géométrie, grâces à lui, devenue commune, était de son temps si profonde, qu'aucun professeur n'osa entreprendre de l'expliquer, & qu'il n'y avait guère en Hollande que *Schouten*, & en France que *Fermat*, qui l'entendissent. Il porta cet esprit de géométrie & d'invention dans la dioptrique, qui devint entre ses mains un art tout nouveau ; & s'il s'y

a été modérée, & qui a mené une vie retirée & paisible, peut avoir eu des faiblesses sans qu'il reste de témoins. D'ailleurs, quand *Newton* n'aurait jamais connu ce genre de plaisir, quel bien en résulterait-il pour le genre-humain ?

trompa

trompa beaucoup, c'eſt qu'un homme qui découvre de nouvelles terres, ne peut tout d'un coup en connaître toutes les propriétés. Ceux qui le ſuivent lui ont au moins l'obligation de la découverte. Je ne nierai pas que tous les autres ouvrages de M. *Deſcartes* ne fourmillent d'erreurs.

La géométrie était un guide que lui-même avait en quelque façon formé, & qui l'aurait conduit ſurement dans ſa phyſique; cependant il abandonna à la fin ce guide, & ſe livra à l'eſprit de ſyſtême. Alors ſa philoſophie ne fut plus qu'un roman ingénieux, & tout au plus vraiſemblable pour les philoſophes ignorans du même temps. Il ſe trompa ſur la nature de l'ame, ſur les lois du mouvement, ſur la nature de la lumière. Il admit des idées innées; il inventa de nouveaux élémens; il créa un monde; il fit l'homme à ſa mode; & on dit avec raiſon que l'homme de *Deſcartes* n'eſt en effet que celui de *Deſcartes*, fort éloigné de l'homme véritable. Il pouſſa ſes erreurs métaphyſiques, juſqu'à prétendre que deux & deux ſont quatre parce que DIEU l'a voulu ainſi; mais ce n'eſt point trop dire qu'il était eſtimable, même dans ſes égaremens. Il ſe trompa; mais ce fut au moins avec méthode, & de conſéquence en conſéquence. S'il inventa de nouvelles chimères en phyſique, au moins il en détruiſit d'anciennes; il apprit aux hommes de ſon temps à raiſonner & à ſe ſervir contre lui-même de ſes armes. S'il n'a pas payé en bonne monnaie, c'eſt beaucoup d'avoir décrié la fauſſe.

Deſcartes donna un œil aux aveugles: ils virent les fautes de l'antiquité, & les ſiennes; la route qu'il ouvrit eſt depuis lui devenue immenſe. Le petit livre de

Rohault a fait pendant quelque temps une phyſique complète ; aujourd'hui tous les recueils des académies de l'Europe ne ſont pas même un commencement de ſyſtème. En approfondiſſant cet abyme, il s'eſt trouvé infini.

SECTION II.

NEWTON fut d'abord deſtiné à l'Egliſe. Il commença par être théologien, & il lui en reſta des marques toute ſa vie. Il prit ſérieuſement le parti d'*Arius* contre *Athanaſe*. Il alla même un peu plus loin qu'*Arius*, ainſi que tous les ſociniens. Il y a aujourd'hui en Europe beaucoup de ſavans de cette opinion ; je ne dirai pas de cette communion, car ils ne ſont point de corps. Ils ſont même partagés, & pluſieurs d'entr'eux réduiſent leur ſyſtème au pur déiſme, accommodé avec la morale du CHRIST. *Newton* n'était pas de ces derniers. Il ne différait de l'Egliſe anglicane que ſur le point de la conſubſtantiabilité, & il croyait tout le reſte.

Une preuve de ſa bonne foi, c'eſt qu'il a commenté l'Apocalypſe. Il y trouve clairement que le pape eſt l'antechriſt, & il explique d'ailleurs ce livre comme tous ceux qui s'en ſont mêlés. Apparemment qu'il a voulu par ce commentaire conſoler la race humaine de la ſupériorité qu'il avait ſur elle.

Bien des gens en liſant le peu de métaphyſique que *Newton* a mis à la fin de ſes *Principes mathématiques*, y ont trouvé quelque choſe d'auſſi obſcur que l'Apocalypſe. Les métaphyſiciens & les théologiens reſſemblent aſſez à cette eſpèce de gladiateurs qu'on ſefait

combattre les yeux couverts d'un bandeau. Mais quand *Newton* travailla les yeux ouverts à ses mathématiques, sa vue porta aux bornes du monde.

Il a inventé le calcul qu'on appelle de l'*infini*; il a découvert & démontré un principe nouveau qui fait mouvoir toute la nature. On ne connaissait point la lumière avant lui. On n'en avait que des idées confuses & fausses. Il a dit : Que la lumière soit connue, & elle l'a été.

Les télescopes de réflexion ont été inventés par lui. Le premier a été fait de ses mains ; & il a fait voir pourquoi on ne peut pas augmenter la force & la portée des télescopes ordinaires. Ce fut à l'occasion de son nouveau télescope qu'un jésuite allemand prit *Newton* pour un ouvrier, pour un faiseur de lunettes. *Artifex quidam nomine Newton*, dit-il dans un petit livre. La postérité l'a bien vengé depuis. On lui faisait en France plus d'injustice ; on le prenait pour un faiseur d'expériences qui s'était trompé ; & parce que *Mariotte* se servit de mauvais prismes, on rejeta les découvertes de *Newton*.

Il fut admiré de ses compatriotes dès qu'il eut écrit & opéré. Il n'a été bien connu en France qu'au bout de quarante années. Mais en récompense nous avions la matière cannelée & la matière rameuse de *Descartes*, & les petits tourbillons mollasses du révérend père *Mallebranche*, & le système de M. *Privat de Molière*, qui ne vaut pas pourtant *Poquelin de Molière*.

De tous ceux qui ont un peu vécu avec monsieur le cardinal de *Polignac*, il n'y a personne qui ne lui ait entendu dire que *Newton* était péripatéticien, & que ses rayons colorifiques, & surtout son attraction,

ſentaient beaucoup l'athéiſme. Le cardinal de *Polignac* joignait à tous les avantages qu'il avait reçus de la nature une très-grande éloquence ; il feſait des vers latins avec une facilité heureuſe & étonnante ; mais il ne ſavait que la philoſophie de *Deſcartes*, & il avait retenu par cœur ſes raiſonnemens comme on retient des dates. Il n'était point devenu géomètre, & il n'était pas né philoſophe. Il pouvait juger les Catilinaires & l'Enéide, mais non pas *Newton* & *Locke*.

Quand on conſidère que *Newton*, *Locke*, *Clarke*, *Leibnitz* auraient été perſécutés en France, empriſonnés à Rome, brûlés à Lisbonne, que faut-il penſer de la raiſon humaine? Elle eſt née dans ce ſiècle en Angleterre. Il y avait eu du temps de la reine *Marie* une perſécution aſſez forte ſur la manière de prononcer le grec, & les perſécuteurs ſe trompaient. Ceux qui mirent *Galilée* en pénitence ſe trompaient encore plus. Tout inquiſiteur devrait rougir juſqu'au fond de l'ame, en voyant ſeulement une ſphère de *Copernic*. Cependant ſi *Newton* était né en Portugal, & qu'un dominicain eût vu une héréſie dans la raiſon inverſe du quarré des diſtances, on aurait revêtu le chevalier *Iſaac Newton* d'un *ſanbenito* dans un *auto-da-fé*.

On a ſouvent demandé pourquoi ceux que leur miniſtère engage à être ſavans & indulgens, ont été ſi ſouvent ignorans & impitoyables. Ils ont été ignorans parce qu'ils avaient long-temps étudié, & ils ont été cruels parce qu'ils ſentaient que leurs mauvaiſes études étaient l'objet du mépris des ſages. Certainement les inquiſiteurs qui eurent l'effronterie de condamner le ſyſtème de *Copernic*, non-ſeulement comme hérétique, mais comme abſurde, n'avaient rien à craindre de ce

syſtème. La terre a beau être emportée autour du ſoleil ainſi que les autres planètes, ils ne perdaient rien de leurs revenus ni de leurs honneurs. Le dogme même eſt toujours en ſureté, quand il n'eſt combattu que par des philoſophes : toutes les académies de l'univers ne changeront rien à la croyance du peuple. Quel eſt donc le principe de cette rage qui a tant de fois animé les *Anitus* contre les *Socrates*? c'eſt que les *Anitus* diſent dans le fond de leur cœur : Les *Socrates* nous mépriſent.

J'avais cru dans ma jeuneſſe que *Newton* avait fait ſa fortune par ſon extrême mérite. Je m'étais imaginé que la cour & la ville de Londres l'avaient nommé par acclamation grand-maître des monnaies du royaume. Point du tout. *Iſaac Newton* avait une nièce aſſez aimable nommée madame *Conduit ;* elle plut beaucoup au grand-tréſorier *Halliſax*. Le calcul infinitéſimal & la gravitation ne lui auraient ſervi de rien ſans une jolie nièce.

SECTION III.

De la chronologie réformée par Newton, qui fait le monde moins vieux de cinq cents ans.

IL me reſte à vous parler d'un autre ouvrage plus à la portée du genre-humain, mais qui ſe ſent toujours de cet eſprit créateur que M. *Newton* portait dans toutes ſes recherches. C'eſt une chronologie toute nouvelle ; car dans tout ce qu'il entreprenait, il fallait qu'il changeât les idées reçues par les autres hommes. Accoutumé à débrouiller des chaos, il a voulu porter

au moins quelque lumière dans celui des fables anciennes confondues avec l'hiſtoire, & fixer une chronologie incertaine. Il eſt vrai qu'il n'y a point de famille, de ville, de nation qui ne cherche à reculer ſon origine. De plus, les premiers hiſtoriens ſont les plus négligens à marquer les dates. Les livres étant moins communs mille fois qu'aujourd'hui, & par conſéquent moins expoſés à la critique, on trompait le monde plus impunément; & puiſqu'on a évidemment ſuppoſé des faits, il eſt aſſez probable qu'on a ſuppoſé des dates. En général, il parut à M. *Newton* que le monde était de cinq cents ans plus jeune que les chronologiſtes ne le diſent. Il fonde ſon idée ſur le cours ordinaire de la nature, & ſur les obſervations aſtronomiques.

On entend ici par le cours de la nature, le temps de chaque génération des hommes. Les Egyptiens s'étaient ſervis les premiers de cette manière incertaine de compter, quand ils voulurent écrire les commencemens de leur hiſtoire. Ils comptaient trois cents quarante-une générations depuis *Menès* juſqu'à *Sethon;* & n'ayant pas de dates fixes, ils évaluèrent trois générations à cent ans. Ainſi ils comptèrent du règne de *Menès* au règne de *Sethon*, onze mille trois cents quarante années. Les Grecs, avant de compter par olympiades, ſuivirent la méthode des Egyptiens, & étendirent un peu la durée des générations, en pouſſant chaque génération juſqu'à quarante années. Or en cela les Egyptiens & les Grecs ſe trompèrent dans leur calcul. Il eſt bien vrai que, ſelon le cours ordinaire de la nature, trois générations ſont environ cent à ſix-vingts ans; mais il s'en faut bien que trois règnes

tiennent ce nombre d'années. Il eſt très-évident qu'en général les hommes vivent plus long-temps que les rois ne règnent. Ainſi un homme qui voudra écrire l'hiſtoire ſans avoir de dates préciſes, & qui ſaura qu'il y a neuf rois chez une nation, aura grand tort s'il compte trois cents ans pour ces neuf rois. Chaque génération eſt d'environ trente ans, chaque règne eſt d'environ vingt, l'un portant l'autre. Prenez les trente rois d'Angleterre depuis *Guillaume le conquérant* juſqu'à *George I*, ils ont régné ſix cents quarante-huit ans; ce qui réparti ſur les trente rois donne à chacun vingt-un ans & demi de règne. Soixante-trois rois de France ont régné, l'un portant l'autre, chacun à peu près vingt ans. Voilà le cours ordinaire de la nature. Donc les anciens ſe ſont trompés, quand ils ont égalé en général la durée des règnes à la durée des générations; donc ils ont trop compté, donc il eſt à propos de retrancher un peu de leur calcul.

Les obſervations aſtronomiques ſemblent prêter encore un plus grand ſecours à notre philoſophe. Il paraît plus fort en combattant ſur ſon terrain. Vous ſavez que la terre, outre ſon mouvement annuel, qui l'emporte autour du ſoleil d'occident en orient, dans l'eſpace d'une année, a encore une révolution ſingulière plutôt ſoupçonnée que connue juſqu'à ces derniers temps. Ses pôles ont un mouvement très-lent de rétrogradation d'orient en occident, qui fait que chaque jour leur poſition ne répond pas préciſément au même point du ciel. Cette différence, inſenſible en une année, devient aſſez forte avec le temps; & au bout de ſoixante & douze ans on trouve que la différence eſt d'un degré, c'eſt-à-dire, de la trois cent

ſoixantième partie de tout le ciel. Ainſi après ſoixante & douze années le colure de l'équinoxe du printemps, qui paſſait par une fixe, répond à une autre fixe éloignée de la première d'un degré. De-là vient que le ſoleil, au lieu d'être dans la partie du ciel où était le bélier du temps d'*Hipparque*, ſe trouve répondre à cette partie du ciel où ſont les poiſſons; & que les gemeaux ſont à la place où le taureau était alors. Tous les ſignes ont changé de place; cependant nous retenons toujours la manière de parler des anciens. Nous diſons que le ſoleil eſt dans le bélier au printemps, par la même condeſcendance que nous diſons que le ſoleil tourne.

Hipparque fut le premier chez les Grecs qui s'aperçut de quelque changement dans les conſtellations par rapport aux équinoxes, ou plutôt qui l'apprit des Egyptiens. Les philoſophes attribuèrent ce mouvement aux étoiles; car alors on était bien loin d'imaginer une telle révolution dans la terre. On la croyait en tout ſens immobile. Ils créèrent donc un ciel où ils attachèrent toutes les étoiles, & donnèrent à ce ciel un mouvement particulier, qui le feſait avancer vers l'orient, pendant que toutes les étoiles ſemblaient faire leur route journalière d'orient en occident. A cette erreur ils en ajoutèrent une ſeconde bien plus eſſentielle. Ils crurent que le ciel prétendu des étoiles fixes avançait d'un degré vers l'orient en cent années. Ainſi ils ſe trompèrent dans leur calcul aſtronomique, auſſi bien que dans leur ſyſtème phyſique. Par exemple, un aſtronome aurait dit alors: L'équinoxe du printemps a été du temps d'un tel obſervateur dans un tel ſigne, à une telle

étoile ; il a fait deux degrés de chemin depuis cet observateur jusqu'à nous : or deux degrés valent deux cents ans ; donc cet observateur vivait deux cents ans avant moi. Il est certain qu'un astronome, qui aurait raisonné ainsi, se serait trompé environ de cinquante ans. Voilà pourquoi les anciens, doublement trompés, composèrent leur grande année du monde, c'est-à-dire, de la révolution de tout le ciel, d'environ trente-six mille ans. Mais les modernes savent que cette révolution imaginaire du ciel des étoiles n'est autre chose que la révolution des pôles de la terre, qui se fait en vingt-cinq mille neuf cents ans. Il est bon de remarquer ici en passant que M. *Newton*, en déterminant la figure de la terre, a très-heureusement expliqué la raison de cette révolution.

Tout ceci posé, il reste, pour fixer la chronologie, de voir par quelle étoile le colure des équinoxes coupe aujourd'hui l'écliptique au printemps, & de savoir s'il ne se trouve point quelque ancien, qui nous ait dit en quel point l'écliptique était coupée de son temps par le même colure des équinoxes. *Clément Alexandrin* rapporte que *Chiron*, qui était de l'expédition des Argonautes, observa les constellations au temps de cette fameuse expédition, & fixa l'équinoxe du printemps au milieu du bélier, l'équinoxe d'automne au milieu de la balance, le solstice de notre été au milieu du cancre, & le solstice d'hiver au milieu du capricorne.

Long-temps après l'expédition des Argonautes, & un an avant la guerre du Péloponèse, *Meton* observa que le point du solstice d'été passait par le sixième degré du cancre.

Or chaque ſigne du zodiaque eſt de trente degrés. Du temps de *Chiron*, le ſolſtice était à la moitié du ſigne, c'eſt-à-dire, au quinzième degré ; un an avant la guerre du Péloponèſe il était au huitième ; donc il avait rétrogradé de ſept degrés; (un degré vaut ſoixante & douze ans) donc, du commencement de la guerre du Péloponèſe, à l'entrepriſe des Argonautes, il n'y a que ſept fois ſoixante & douze ans, qui font cinq cents quatre ans, & non pas ſept cents années, comme le diſaient les Grecs. Ainſi, en comparant l'état du ciel d'aujourd'hui à l'état où il était alors, nous voyons que l'expédition des Argonautes doit être placée neuf cents ans avant JESUS-CHRIST, & non pas environ quatorze cents ans; & que par conſéquent le monde eſt moins vieux d'environ cinq cents ans qu'on ne penſait. Par-là toutes les époques ſont rapprochées, & tout eſt fait plus tard qu'on ne le dit. Ce ſyſtème paraît vrai, je ne ſais s'il fera fortune, & ſi l'on voudra ſe réſoudre ſur ces idées à réformer la chronologie du monde. Peut-être les ſavans trouveraient-ils que c'en ſerait trop d'accorder à un même homme l'honneur d'avoir perfectionné à la fois la phyſique, la géométrie & l'hiſtoire ; ce ſerait une eſpèce de monarchie univerſelle, dont l'amour-propre s'accommodé mal-aiſément. Auſſi dans le temps que les partiſans des tourbillons & de la matière cannelée attaquaient la gravitation démontrée, le révérend père *Souciet* & M. *Fréret* écrivaient contre la chronologie de *Newton* avant qu'elle fût imprimée.

NOEL.

PERSONNE n'ignore que c'eſt la fête de la naiſſance de JESUS. La plus ancienne fête qui ait été célébrée dans l'Egliſe après celles de la pâque & de la pentecôte, ce fut celle du baptême de JESUS. Il n'y avait encore que ces trois fêtes quand *St Chryſoſtôme* prononça ſon Homélie ſur la pentecôte. Nous ne parlons pas des fêtes de martyrs qui étaient d'un ordre fort inférieur. On nomma celle du baptême de JESUS l'Epiphanie, à l'exemple des Grecs qui donnaient ce nom aux fêtes qu'ils célébraient en mémoire de l'apparition ou de la manifeſtation des Dieux ſur la terre, parce que ce ne fut qu'après ſon baptême que JESUS commença de prêcher l'évangile.

On ne ſait ſi vers la fin du quatrième ſiècle on ſolemniſait cette fête dans l'île de Chypre le 6 de novembre; mais *St Epiphane* (*a*) ſoutenait que JESUS avait été baptiſé ce jour-là. *St Clément* d'Alexandrie (*b*) nous apprend que les baſilidiens feſaient cette fête le 15 de tybi, pendant que d'autres la mettaient au 11 du même mois, c'eſt-à-dire les uns au 10 de janvier, & les autres au 6 : cette dernière opinion eſt celle que l'on ſuit encore. A l'égard de ſa naiſſance, comme on n'en ſavait préciſément ni le jour, ni le mois, ni l'année, elle n'était point fêtée.

Suivant les remarques qui ſont à la fin des œuvres du même père, ceux qui avaient recherché le plus curieuſement le jour auquel JESUS était né, diſaient

(*a*) Héréſie 51, n. 17 & 19. (*b*) Stromates, l. I, p. 340.

les uns que c'était le 25 du mois égyptien pachon, c'eſt-à-dire le 20 de mai, & les autres le 24 ou le 25 de pharmuthi, jours qui répondent au 19 ou 20 d'avril. Le ſavant M. de *Beauſobre* (*c*) croit que ces derniers étaient les valentiniens. Quoi qu'il en ſoit, l'Orient & l'Egypte feſaient la fête de la nativité de JESUS le 6 de janvier, le même jour que celle de ſon baptême, ſans qu'on puiſſe ſavoir au moins avec certitude, ni quand cette coutume commença, ni quelle en fut la véritable raiſon.

L'opinion & la pratique des Occidentaux furent toutes différentes de celles de l'Orient. Les centuriateurs de Magdebourg (*d*) rapportent un paſſage de *Théophile* de Céſarée qui fait parler ainſi les Egliſes des Gaules: Comme on célèbre la naiſſance de JESUS-CHRIST le 25 décembre, quelque jour de la ſemaine que tombe ce 25, on doit célébrer de même la réſurrection de JESUS-CHRIST le 25 mars, quelque jour que ce ſoit, parce que le Seigneur eſt reſſuſcité ce jour-là.

Si le fait eſt vrai, il faut avouer que les évêques des Gaules étaient bien prudens & bien raiſonnables. Perſuadés, comme toute l'antiquité, que JESUS avait été crucifié le 23 mars, & qu'il était reſſuſcité le 25, ils feſaient la pâque de ſa mort le 23, & celle de ſa réſurrection le 25, ſans ſe mettre en peine d'obſerver la pleine lune, ce qui était au fond une cérémonie judaïque, & ſans s'aſtreindre au dimanche. Si l'Egliſe les avait imités, elle eût évité les diſputes longues & ſcandaleuſes qui penſèrent diviſer l'Orient & l'Occident, & qui, après avoir duré un ſiècle & demi, ne

(*c*) Hiſt. du Manich. t. II, p. 692. (*d*) Cent. 2, col. 118.

furent terminées que par le premier concile de Nicée.

Quelques savans conjecturent que les Romains choisirent le solstice d'hiver pour y mettre la naissance de JESUS, parce que c'est alors que le soleil commence à se rapprocher de notre hémisphère. Dès le temps de *Jules-César*, le solstice civil, politique fut fixé au 25 décembre. C'était à Rome une fête où l'on célébrait le retour du soleil ; ce jour s'appelait *bruma*, comme le remarque *Pline*, (*e*) qui le fixe, ainsi que *Servius*, (*f*) au 8 des kalendes de janvier. Il se peut que cette pensée eût quelque part au choix du jour, mais elle n'en fut pas l'origine. Un passage de *Josephe*, qui est évidemment faux, trois ou quatre erreurs des anciens, & une explication très-mystique d'un mot de *St Jean-Baptiste* en ont été la cause, comme *Joseph Scaliger* va nous l'apprendre.

Il plut aux anciens, dit ce savant critique, (*g*) de supposer premièrement que *Zacharie* était souverain sacrificateur lorsque JESUS naquit. Rien n'est plus faux, & il n'y a plus personne qui le croie, au moins parmi ceux qui ont quelques connaissances.

Secondement, les anciens supposèrent ensuite que *Zacharie* était dans le lieu très-saint, & qu'il y offrait le parfum, lorsque l'ange lui apparut & lui annonça la naissance d'un fils.

Troisièmement, comme le souverain sacrificateur n'entrait dans le sanctuaire qu'une fois l'année, le jour des expiations, qui était le 10 du mois judaïque

(*e*) Histoire naturelle, liv. XVIII, chap. 25.

(*f*) Sur le vers 720 du septième livre de l'Enéide.

(*g*) Can. isagog. liv. III, pag. 305.

tisri, qui répond en partie à celui de septembre, les anciens supposèrent que ce fut le 27, & ensuite le 23 ou le 24 que *Zacharie* étant de retour chez lui après la fête, *Elisabeth* sa femme conçut *Jean-Baptiste*. C'est ce qui fit mettre la fête de la conception de ce saint à ces jours-là. Comme les femmes portent leurs enfans ordinairement deux cents soixante & dix ou deux cents soixante & quatorze jours, il fallut placer la naissance de *St Jean* au 24 juin. Voilà l'origine de la St Jean ; voici celle de Noël qui en dépend.

Quatrièmement, on suppose qu'il y eut six mois entiers entre la conception de *Jean-Baptiste* & celle de JESUS, quoique l'ange dit simplement à *Marie* (*h*) que c'était alors le sixième mois de la grossesse d'*Elisabeth*. On mit donc conséquemment la conception de JESUS au 25 mars, & l'on conclut de ces diverses suppositions que JESUS devait être né le 25 décembre, neuf mois précisément après sa conception.

Il y a bien du merveilleux dans ces arrangemens. Ce n'est pas un des moindres que les quatre points cardinaux de l'année, qui sont les deux équinoxes & les deux solstices tels qu'on les avait placés alors, soient marqués des conceptions & des naissances de *Jean-Baptiste* & de JESUS. Mais voici un merveilleux bien plus digne d'être remarqué. C'est que le solstice où JESUS naquit, est l'époque de l'accroissement des jours, au lieu que celui où *Jean-Baptiste* vint au monde est l'époque de leur diminution. C'est ce que le saint précurseur avait insinué d'une manière très-mystique dans ces mots, où parlant de JESUS, (*i*) il faut, dit-il, qu'il croisse & que je diminue.

(*h*) *Luc*, chap. I, v. 36. (*i*) *Jean*, chap. IV, v. 30.

C'eſt à quoi *Prudence* fait alluſion dans une hymne ſur la nativité du Seigneur. Cependant *St Léon* (*k*) dit que de ſon temps il y avait à Rome des gens qui diſaient que ce qui rendait la fête vénérable, était moins la naiſſance de JESUS que le retour, & comme ils s'exprimaient, la nouvelle naiſſance du ſoleil. *St Epiphane* (*l*) aſſure qu'il eſt conſtant que JESUS naquit le 6 de janvier; mais *St Clément* d'Alexandrie, bien plus ancien & plus ſavant que lui, place cette naiſſance au 18 novembre de la vingt-huitième année d'*Auguſte*. Cela ſe déduit, ſelon la remarque du jéſuite *Petau* ſur *St Epiphane*, de ces paroles de *St Clément:* (*m*) Depuis la naiſſance de JESUS-CHRIST juſqu'à la mort de *Commode*, il y a en tout 194 ans un mois & treize jours. Or *Commode* mourut, ſuivant *Petau*, le dernier décembre de l'année 192 de l'ère vulgaire; il faut donc que, ſelon *Clément*, JESUS ſoit né un mois & treize jours avant le dernier décembre, & par conſéquent le 18 novembre de la vingt-huitième année d'*Auguſte*. Sur quoi il faut obſerver que *St Clément* ne compte les années d'*Auguſte* que depuis la mort d'*Antoine* & la priſe d'Alexandrie, parce que ce fut alors que ce prince reſta ſeul maître de l'empire.

Ainſi l'on n'eſt pas plus aſſuré de l'année que du jour & du mois de cette naiſſance. Quoique *St Luc* déclare (*n*) qu'il s'eſt exactement informé de toutes ces choſes depuis leur premier commencement, il fait aſſez voir qu'il ne ſavait pas exactement l'âge de JESUS quand il dit (*o*) qu'il avait environ trente ans lorſqu'il

(*k*) Sermon 21, t. II, p. 148.
(*l*) Héréſie 51, n. 29.
(*m*) Stromates, l. I, p. 340.
(*n*) Ch. I, v. 3.
(*o*) Ch. III, v. 21.

fut baptisé. En effet, cet évangéliste (*p*) fait naître JESUS l'année d'un dénombrement qui fut fait, selon lui, par *Cirinus* ou *Cirinius* gouverneur de Syrie, tandis que ce fut par *Sentius Saturnius*, si l'on en croit *Tertullien*. (*q*) Mais *Saturnius* avait déjà quitté la province la dernière année d'*Hérode*, & avait eu pour successeur *Quintilius Varus*, comme nous l'apprenons de *Tacite*, (*r*) & *Publius Sulpitius Quirinus* ou *Quirinius*, dont veut apparemment parler *St Luc*, ne succéda à *Quintilius Varus* qu'environ dix ans après la mort d'*Hérode*, lorsqu'*Archelaüs* roi de Judée fut relégué par *Auguste*, comme le dit *Josephe* dans ses Antiquités judaïques. (*s*)

Il est vrai que *Tertullien*, (*t*) & avant lui *St Justin*, (*u*) renvoyaient les païens & les hérétiques de leur temps aux archives publiques où se conservaient les registres de ce prétendu dénombrement; mais *Tertullien* renvoyait également aux archives publiques pour y trouver la nuit arrivée en plein midi au temps de la passion de JESUS, comme nous l'avons dit à l'article *Eclipse*, où nous avons observé le peu d'exactitude de ces deux pères & de leurs pareils, en citant les monumens publics, à propos de l'inscription d'une statue que *St Justin*, lequel assurait l'avoir vue à Rome, disait être dédiée à *Simon le magicien*, & qui l'était à un dieu des anciens Sabins.

(*p*) Ch. II, v. 2.
(*q*) Liv. IV, ch. XIX contre *Marcion*.
(*r*) L. V, sect. 9.
(*s*) L. XVI, c. XIII, & l. XVII, c. XIII & XIV.
(*t*) Liv. IV, chap. VII contre *Marcion*
(*u*) II. Apol.

Au

Au reſte, on ne ſera point étonné de ces incertitudes, ſi l'on fait attention que JESUS ne fut connu de ſes diſciples qu'après qu'il eut reçu le baptême de *Jean*. C'eſt expreſſément à commencer depuis ce baptême, que *Pierre* veut que le ſucceſſeur de *Judas* rende témoignage de JESUS, & ſelon les Actes des apôtres, (x) *Pierre* entend parler de tout le temps que JESUS a vécu avec eux.

NOMBRE.

EUCLIDE avait-il raiſon de définir le nombre, collection d'unités de même eſpèce?

Quand *Newton* dit que le nombre eſt un rapport abſtrait d'une quantité à une autre de même eſpèce, n'a-t-il pas entendu par-là l'uſage des nombres en arithmétique, en géométrie?

Wolf dit: le nombre eſt ce qui a le même rapport avec l'unité, qu'une ligne droite avec une ligne droite. N'eſt-ce pas plutôt une propriété attribuée au nombre qu'une définition?

Si j'oſais, je définirais ſimplement le nombre, l'*idée de pluſieurs unités*.

Je vois du blanc; j'ai une ſenſation, une idée de blanc. Je vois du verd à côté. Il n'importe que ces deux choſes ſoient ou ne ſoient pas de la même eſpèce; je puis compter deux idées. Je vois quatre hommes & quatre chevaux; j'ai l'idée de huit: de même trois pierres & ſix arbres me donneront l'idée de neuf.

(x) Ch. I, v. 22.

Que j'additionne, que je multiplie, que je fouſtraie, que je diviſe; ce ſont des opérations de ma faculté de penſer que j'ai reçue du maître de la nature; mais ce ne ſont point des propriétés inhérentes au nombre. Je puis quarrer 3, le cuber; mais il n'y a certainement dans la nature aucun nombre qui ſoit quarré ou cube.

Je conçois bien ce que c'eſt qu'un nombre pair ou impair; mais je ne concevrai jamais ce que c'eſt qu'un nombre parfait ou imparfait.

Les nombres ne peuvent avoir rien par eux-mêmes. Quelles propriétés, quelle vertu pourraient avoir dix cailloux, dix arbres, dix idées, ſeulement en tant qu'ils ſont dix? Quelle ſupériorité aura un nombre diviſible en trois pairs ſur un autre diviſible en deux pairs?

Pythagore eſt le premier, dit-on, qui ait découvert des vertus divines dans les nombres. Je doute qu'il ſoit le premier, car il avait voyagé en Egypte, à Babylone & dans l'Inde; & il devait en avoir rapporté bien des connaiſſances & des rêveries. Les Indiens ſurtout inventeurs de ce jeu ſi combiné & ſi compliqué des échecs, & de ces chiffres ſi commodes que les Arabes apprirent d'eux, & qui nous ont été communiqués après tant de ſiècles; ces Indiens, dis-je, joignaient à leurs ſciences d'étranges chimères; les Chaldéens en avaient encore davantage, & les Egyptiens encore plus. On ſait aſſez que la chimère tient à notre nature. Heureux qui peut s'en préſerver! heureux qui, après avoir eu quelques accès de cette fièvre de l'eſprit, peut recouvrer une ſanté tolérable!

Porphyre, dans la Vie de *Pythagore*, dit que le nombre 2 eſt funeſte. On pourrait dire que c'eſt au contraire le plus favorable de tous. Malheur à celui qui eſt toujours ſeul ! malheur à la nature, ſi l'eſpèce humaine & celle des animaux n'étaient ſouvent deux à deux !

Si 2 était de mauvais augure, en récompenſe 3 était admirable; 4 était divin : mais les pythagoriciens, & leurs imitateurs oubliaient alors que ce chiffre myſtérieux 4, ſi divin, était compoſé de deux fois deux, nombre diabolique. Six avait ſon mérite, parce que les premiers ſtatuaires avaient partagé leurs figures en ſix modules. Nous avons vu que, ſelon les Chaldéens, DIEU avait créé le monde en 6 gahambars : mais 7 était le nombre le plus merveilleux; car il n'y avait alors que ſept planètes; chaque planète avait ſon ciel, & cela compoſait ſept cieux, ſans qu'on ſût ce que voulait dire ce mot de *ciel*. Toute l'Aſie comptait par ſemaine de ſept jours. On diſtinguait la vie de l'homme en ſept âges. Que de raiſons en faveur de ce nombre !

Les Juifs ramaſſèrent avec le temps quelques balayures de cette philoſophie. Elle paſſa chez les premiers chrétiens d'Alexandrie avec les dogmes de *Platon*. Elle éclata principalement dans l'Apocalypſe de *Cérinthe*, attribuée à *Jean le baptiſeur*.

On en voit un grand exemple dans le nombre de la bête. (*a*)

On ne peut acheter ni vendre, à moins qu'on n'ait le caractère de la bête, ou ſon nom ou ſon nombre. C'eſt ici la ſcience. Que celui qui a de l'entendement compte le nombre

(*a*) Apocalypſe, chap. XIII.

de la bête; car ſon nom eſt d'homme, & ſon nombre eſt 666. (1)

On ſait quelle peine tous les grands docteurs ont priſe pour deviner le mot de l'énigme. Ce nombre, compoſé de 3 fois 2 à chaque chiffre, ſignifiait-il 3 fois funeſte à la troiſième puiſſance? Il y avait deux bêtes; & l'on ne ſait pas encore de laquelle l'auteur a voulu parler. Nous avons vu que l'évêque *Boſſuet*, moins heureux en arithmétique qu'en oraiſons funèbres, a démontré que *Dioclétien* eſt la bête, parce qu'on trouve en chiffres romains 666 dans les lettres de ſon nom, en retranchant les lettres qui gâteraient cette opération. Mais en ſe ſervant de chiffres romains, il ne s'eſt pas ſouvenu que l'Apocalypſe eſt écrite en grec. Un homme éloquent peut tomber dans cette mépriſe. (*)

Le pouvoir des nombres fut d'autant plus reſpecté parmi nous, qu'on n'y comprenait rien.

Vous avez pu, ami lecteur, obſerver au mot *Figure* quelles fines allégories *Auguſtin*, évêque d'Hippone, tira des nombres.

Ce goût ſubſiſta ſi long-temps, qu'il triompha au concile de Trente. On y conſerva les myſtères, appelés *ſacremens* dans l'Egliſe latine, parce que les dominicains, & *Soto* à leur tête, alléguèrent qu'il y avait ſept choſes principales qui contribuaient à la vie, ſept planètes, ſept vertus, ſept péchés mortels,

(1) Ce paſſage peut ſervir à trouver le temps où l'Apocalypſe a été compoſé. Il eſt probable que c'eſt ſous l'empire du tyran dont le nom eſt formé par des lettres telles que la ſomme de leurs valeurs numérales ſoit 666. D'après cela on a trouvé qu'il avait été fait ſous le règne de *Caligula*.

(*) Voyez *Apocalypſe*.

ſix jours de créations & un de repos qui ſont ſept; plus ſept plaies d'Egypte; plus ſept béatitudes: mais malheureuſement les pères oublièrent que l'Exode compte *dix* plaies, & que les béatitudes ſont au nombre de huit dans *St Matthieu*, & au nombre de quatre dans *St Luc*. Mais des ſavans ont applani cette petite difficulté, en retranchant de *St Matthieu* les quatre béatitudes de *St Luc*; reſte à ſix: ajoutez l'unité à ces ſix, vous aurez ſept. Conſultez *Fra Paolo Sarpi* au livre ſecond de ſon hiſtoire du concile.

NOUVEAU, NOUVEAUTÉS.

IL ſemble que les premiers mots des Métamorphoſes d'*Ovide*, *in nova fert animus*, ſoient la deviſe du genre-humain. Perſonne n'eſt touché de l'admirable ſpectacle du ſoleil qui ſe lève, ou plutôt ſemble ſe lever tous les jours; tout le monde court au moindre petit météore qui paraît un moment dans cet amas de vapeurs qui entourent la terre, & qu'on appelle *le ciel*.

Vilia ſunt nobis quæcumque prioribus annis
Vidimus, & ſordet quidquid ſpectavimus olim.

Un colporteur ne ſe chargera pas d'un Virgile, d'un Horace, mais d'un livre nouveau, fût-il déteſtable. Il vous tire à part & vous dit: Monſieur, voulèz-vous des livres de Hollande?

Les femmes ſe plaignent depuis le commencement du monde des infidélités qu'on leur fait en faveur du premier objet nouveau qui ſe préſente, & qui n'a ſouvent que cette nouveauté pour tout mérite. Pluſieurs dames (il faut bien l'avouer, malgré le reſpect

infini qu'on a pour elles) ont traité les hommes comme elles se plaignent qu'on les a traitées; & l'histoire de *Joconde* est beaucoup plus ancienne que l'*Arioste*.

Peut-être ce goût universel pour la nouveauté est-il un bienfait de la nature. On nous crie: contentez-vous de ce que vous avez, ne désirez rien au-delà de votre état; réprimez votre curiosité, domptez les inquiétudes de votre esprit. Ce sont de très-bonnes maximes; mais si nous les avions toujours suivies, nous mangerions encore du gland, nous coucherions à la belle étoile, & nous n'aurions eu ni *Corneille*, ni *Racine*, ni *Molière*, ni *Poussin*, ni *le Brun*, ni *le Moine*, ni *Pigal*.

NUDITÉ.

POURQUOI enfermerait-on un homme, une femme qui marcheraient tout nus dans les rues, & pourquoi personne n'est-il choqué des statues absolument nues, des peintures de *Magdelène* & de JESUS qu'on voit dans quelques Eglises?

Il est vraisemblable que le genre-humain a subsisté long-temps sans être vêtu.

On a trouvé dans plus d'une île, & dans le continent de l'Amérique, des peuples qui ne connaissaient pas les vêtemens.

Les plus civilisés cachaient les organes de la génération par des feuilles, par des joncs entrelacés, par des plumes.

D'où vient cette espèce de pudeur? était-ce l'instinct d'allumer des désirs en voilant ce qu'on aimait à découvrir?

Eſt-il bien vrai que chez des nations un peu plus policées comme les Juifs & demi-juifs, il y ait eu des ſectes entières qui n'aient voulu adorer DIEU qu'en ſe dépouillant de tous leurs habits? tels ont été, dit-on, les adamites & les abéliens. Ils s'aſſemblaient tout nus pour chanter les louanges de DIEU. *St Epiphane* & *St Auguſtin* le diſent. Il eſt vrai qu'ils n'étaient pas contemporains, & qu'ils étaient fort loin de leur pays. Mais enfin cette folie eſt poſſible: elle n'eſt pas même plus extraordinaire, plus folie que cent autres folies qui ont fait le tour du monde l'une après l'autre.

Nous avons vu à l'article *Emblème* qu'aujourd'hui même encore les mahométans ont des ſaints qui ſont fous, & qui vont nus comme des ſinges. Il ſe peut très-bien que des énergumènes aient cru qu'il vaut mieux ſe préſenter à la Divinité dans l'état où elle nous a formés, que dans le déguiſement inventé par les hommes. Il ſe peut qu'ils aient montré tout par dévotion. Il y a ſi peu de gens bien faits dans les deux ſexes, que la nudité pouvait inſpirer la chaſteté, ou plutôt le dégoût, au lieu d'augmenter les déſirs.

On dit ſurtout que les abéliens renonçaient au mariage. S'il y avait parmi eux de beaux garçons & de belles filles, ils étaient pour le moins comparables à *St Adhelme* & au bienheureux *Robert d'Arbriſſelle*, qui couchaient avec les plus jolies perſonnes, pour mieux faire triompher leur continence.

J'avoue pourtant qu'il eût été aſſez plaiſant de voir une centaine d'*Hélènes* & de *Pâris* chanter des antiennes & ſe donner le baiſer de paix, & faire les agapes.

Tout cela montre qu'il n'y a point de ſingularité, point d'extravagance, point de ſuperſtition qui n'ait

passé par la tête des hommes. Heureux quand ces superstitions ne troublent pas la société & n'en font pas une scène de discorde, de haine & de fureur! Il vaut mieux sans doute prier DIEU tout nu, que de souiller de sang humain ses autels & les places publiques.

O.

OCCULTES.

Qualités occultes.

ON s'est moqué fort long-temps des qualités occultes; on doit se moquer de ceux qui n'y croient pas. Répétons cent fois que tout principe, tout premier ressort de quelque œuvre que ce puisse être du grand Demiourgos, est occulte & caché pour jamais aux mortels.

Qu'est-ce que la force centripète, la force de la gravitation qui agit sans contact à des distances immenses?

Quelle puissance fait tordre notre cœur & ses oreillettes soixante fois par minute? quel autre pouvoir change cette herbe en lait dans les mamelles d'une vache, & ce pain en sang, en chair, en os dans cet enfant qui croît à mesure qu'il mange, jusqu'au point déterminé qui fixe la hauteur de sa taille sans qu'aucun art puisse jamais y ajouter une ligne?

Végétaux, minéraux, animaux, où est votre premier principe? il est dans la main de celui qui fait tourner le soleil sur son axe, & qui l'a revêtu de lumière.

Ce plomb ne deviendra jamais argent ; cet argent ne ſera jamais or ; cet or ne ſera jamais diamant ; de même que cette paille ne deviendra jamais poncire ou ananas.

Quelle phyſique corpuſculaire, quels atomes déterminent ainſi leur nature ? vous n'en ſavez rien ; la cauſe ſera éternellement occulte pour vous. Tout ce qui vous entoure, tout ce qui eſt dans vous, eſt une énigme dont il n'eſt pas donné à l'homme de deviner le mot.

Cet ignorant fourré croit ſavoir quelque choſe quand il a dit que les bêtes ont une ame végétative, & une ſenſitive, & que les hommes ont l'ame végétative, la ſenſitive, & l'intellectuelle.

Pauvre homme pétri d'orgueil, qui n'as prononcé que des mots, as-tu jamais vu une ame, ſais-tu comment cela eſt fait ? Nous avons beaucoup parlé d'ame dans nos *Queſtions*, & nous avons toujours confeſſé notre ignorance. Je ratifie aujourd'hui cette confeſſion avec d'autant plus d'empreſſement, qu'ayant depuis ce temps beaucoup plus lu, plus médité, & étant plus inſtruit, je ſuis plus en état d'affirmer que je ne ſais rien.

ONAN, ONANISME.

Nous avons promis à l'article *Amour ſocratique* de parler d'*Onan* & de l'onaniſme, quoique cet onaniſme n'ait rien de commun avec l'amour ſocratique, & qu'il ſoit plutôt un effet très-déſordonné de l'amour propre.

La race d'*Onan* a de très-grandes ſingularités. Le patriarche *Juda* ſon père coucha, comme on ſait,

avec sa belle-fille *Thamar* la phénicienne, dans un grand chemin. *Jacob*, père de *Juda*, avait été à la fois le mari de deux sœurs, filles d'un idolâtre, & il avait trompé son père & son beau-père. *Loth*, grand-oncle de *Jacob*, avait couché avec ses deux filles. *Salmon*, l'un des descendans de *Jacob* & de *Juda*, épousa *Rahab* la cananéenne prostituée. *Booz*, fils de *Salmon* & de *Rahab*, reçut dans son lit *Ruth* la madianite, & fut bisaïeul de *David*. *David* enleva *Betzabée* au capitaine *Uriah* son mari, qu'il fit assassiner pour être plus libre dans ses amours. Enfin, dans les deux généalogies de notre Seigneur JESUS-CHRIST si différentes en plusieurs points, mais entièrement semblables en ceux-ci, on voit qu'il naquit de cette foule de fornications, d'adultères & d'inceſtes. Rien n'est plus propre à confondre la prudence humaine, à humilier notre esprit borné, à nous convaincre que les voies de la Providence ne sont pas nos voies.

Le révérend père dom *Calmet* fait cette réflexion à propos de l'inceſte de *Juda* avec *Thamar* & du péché d'*Onan*, chap. XXXVIII de la Genèse : „ L'Ecriture, „ dit-il, nous donne le détail d'une histoire qui dans „ le premier sens qui frappe l'esprit, ne paraît pas „ fort propre à édifier; mais le sens caché & mysté- „ rieux qu'elle renferme est aussi élevé que celui de „ la lettre paraît bas aux yeux de la chair. Ce n'est „ pas sans de bonnes raisons que le saint-Esprit a „ permis que l'histoire de *Thamar*, de *Rahab*, de *Ruth* „ & de *Betzabée*, se trouvât mêlée dans la généalogie „ de JESUS-CHRIST. „

Il eût été à souhaiter que dom *Calmet* nous eût développé ces bonnes raisons; il aurait éclairé les

doutes & calmé les scrupules de toutes les ames honnêtes & timorées qui voudraient comprendre comment l'être éternel, le créateur des mondes a pu naître dans un village juif d'une race de voleurs & de prostituées. Ce mystère, qui n'est pas le moins inconcevable de tous les mystères, était digne assurément d'être expliqué par un savant commentateur. Tenons-nous-en ici à l'onanisme.

On sait bien quel est le crime du patriarche *Juda;* ainsi qu'on connaît le crime des patriarches *Siméon* & *Lévi* ses frères, commis dans Sichem ; & le crime de tous les autres patriarches, commis contre leur frère *Joseph :* mais il est difficile de savoir précisément quel était le péché d'*Onan*. *Juda* avait marié son fils aîné *Her* à cette phénicienne *Thamar*. *Her* mourut *pour avoir été méchant*. Le patriarche voulut que son second fils *Onan* épousât la veuve, selon l'ancienne loi des Egyptiens & des Phéniciens leurs voisins : cela s'appelait *susciter des enfans à son frère*. Le premier né du second mariage portait le nom du défunt, & c'est ce qu'*Onan* ne voulait pas. Il haïssait la mémoire de son frère ; & pour ne point faire d'enfant qui portât le nom de *Her*, il est dit qu'il *jetait sa semence à terre*.

Or il reste à savoir si c'était dans la copulation avec sa femme qu'il trompait ainsi la nature, ou si c'était au moyen de la masturbation qu'il éludait le devoir conjugal. La Genèse ne nous apprend point cette particularité. Mais aujourd'hui ce qu'on appelle communément le *péché d'Onan*, c'est l'abus de soi-même avec le secours de la main, vice assez commun aux jeunes garçons & même aux jeunes filles qui ont trop de tempérament.

On a remarqué que l'eſpèce des hommes & celle des ſinges ſont les ſeules qui tombent dans ce défaut contraire au vœu de la nature.

Un médecin a écrit en Angleterre contre ce vice un petit volume intitulé: *De l'Onaniſme*, dont on compte environ quatre-vingts éditions, ſuppoſé que ce nombre prodigieux ne ſoit pas un tour de libraire pour amorcer les lecteurs; ce qui n'eſt que trop ordinaire.

M. *Tiſſot*, fameux médecin de Lauſane, a fait auſſi ſon *Onaniſme*, plus approfondi & plus méthodique que celui d'Angleterre. Ces deux ouvrages étalent les ſuites funeſtes de cette malheureuſe habitude, la perte des forces, l'impuiſſance, la dépravation de l'eſtomac & des viſcères, les tremblemens, les vertiges, l'hébétation & ſouvent une mort prématurée. Il y en a des exemples qui font frémir.

M. *Tiſſot* a trouvé par l'expérience que le quinquina était le meilleur remède contre ces maladies, pourvu qu'on ſe défît abſolument de cette habitude honteuſe & funeſte, ſi commune aux écoliers, aux pages & aux jeunes moines.

Mais il s'eſt aperçu qu'il était plus aiſé de prendre du quinquina que de vaincre ce qui eſt devenu une ſeconde nature.

Joignez les ſuites de l'onaniſme avec la vérole, & vous verrez combien l'eſpèce humaine eſt ridicule & malheureuſe.

Pour conſoler cette eſpèce, M. *Tiſſot* rapporte autant d'exemples de malades de réplétion que de malades d'émiſſion; & ces exemples, il les trouve chez les femmes comme chez les hommes. Il n'y a point de plus

fort argument contre les vœux téméraires de chasteté. Que voulez-vous en effet que devienne une liqueur précieuse, formée par la nature pour la propagation du genre-humain? Si on la prodigue indiscrétement, elle peut vous tuer : si on la retient, elle peut vous tuer de même. On a observé que les pollutions nocturnes sont fréquentes chez les personnes des deux sexes non mariées, mais beaucoup plus chez les jeunes religieux que chez les recluses; parce que le tempérament des hommes est plus dominant. On en a conclu que c'est une énorme folie de se condamner soi-même à ces turpitudes, & que c'est une espèce de sacrilége dans les gens sains de prostituer ainsi le don du Créateur, & de renoncer au mariage, ordonné expressément par DIEU même. C'est ainsi que pensent les protestans, les juifs, les musulmans & tant d'autres peuples; mais les catholiques ont d'autres raisons en faveur des couvens. Je dirai des catholiques ce que le profond *Calmet* dit du Saint-Esprit : ils ont eu sans doute de bonnes raisons.

OPINION.

QUELLE est l'opinion de toutes le nations du nord de l'Amérique, & de celles qui bordent le détroit de la Sonde, sur le meilleur des gouvernemens, sur la meilleure des religions, sur le droit public ecclésiastique, sur la manière d'écrire l'histoire, sur la nature de la tragédie, de la comédie, de l'opéra, de l'églogue, du poëme épique, sur les idées innées, la grâce concomitante & les miracles du diacre *Pâris*? il est clair que tous ces peuples n'ont aucune opinion sur les choses dont ils n'ont point d'idées.

Ils ont un sentiment confus de leurs coutumes, & ne vont pas au-delà de cet instinct. Tels sont les peuples qui habitent les côtes de la mer Glaciale dans l'espace de quinze cents lieues. Tels sont les habitans des trois quarts de l'Afrique, & ceux de presque toutes les îles de l'Asie, & vingt hordes de Tartares, & presque tous les hommes uniquement occupés du soin pénible & toujours renaissant de pourvoir à leur subsistance. Tels sont à deux pas de nous la plupart des morlaques & des uscoques, beaucoup de savoyards & quelques bourgeois de Paris.

Lorsqu'une nation commence à se civiliser, elle a quelques opinions qui toutes sont fausses. Elle croit aux revenans, aux sorciers, à l'enchantement des serpens, à leur immortalité, aux possessions du diable, aux exorcismes, aux aruspices. Elle est persuadée qu'il faut que les grains pourrissent en terre pour germer, & que les quartiers de la lune sont les causes des accès de fièvre.

Un talapoin persuade à ses dévotes que le Dieu *Sammonocodom* a séjourné quelque temps à Siam, & qu'il a raccourci tous les arbres d'une forêt qui l'empêchaient de jouer à son aise au cerf-volant, qui était son jeu favori. Cette opinion s'enracine dans les têtes, & à la fin un honnête homme, qui douterait de cette aventure de *Sammonocodom*, courrait risque d'être lapidé. Il faut des siècles pour détruire une opinion populaire.

On la nomme la *reine du monde;* elle l'est si bien, que quand la raison vient la combattre, la raison est condamnée à la mort. Il faut qu'elle renaisse vingt fois de ses cendres pour chasser enfin tout doucement l'usurpatrice.

ORACLES.

SECTION PREMIERE.

DEPUIS que la secte des pharisiens, chez le peuple juif, eut fait connaissance avec le diable, quelques raisonneurs d'entr'eux commencèrent à croire que ce diable & ses compagnons inspiraient chez toutes les autres nations les prêtres & les statues qui rendaient des oracles. Les saducéens n'en croyaient rien; ils n'admettaient ni anges ni démons. Il paraît qu'ils étaient plus philosophes que les pharisiens, par conséquent moins faits pour avoir du crédit sur le peuple.

Le diable fesait tout parmi la populace juive du temps de *Gamaliel*, de *Jean le baptiseur*, de *Jacques Oblia*, & de JESUS son frère, qui fut notre sauveur JESUS-CHRIST. Aussi vous voyez que le diable transporte JESUS tantôt dans le désert, tantôt sur le faîte du temple, tantôt sur une colline voisine dont on découvre tous les royaumes de la terre; le diable entre dans le corps des garçons & des filles, & des animaux.

Les chrétiens, quoiqu'ennemis mortels des pharisiens, adoptèrent tout ce que les pharisiens avaient imaginé du diable, ainsi que les Juifs avaient autrefois introduit chez eux les coutumes & les cérémonies des Egyptiens. Rien n'est si ordinaire que d'imiter ses ennemis, & d'employer leurs armes.

Bientôt les pères de l'Eglise attribuèrent au diable toutes les religions qui partageaient la terre, tous les

prétendus prodiges, tous les grands événemens, les comètes, les peſtes, le mal caduc, les écrouelles &c. Ce pauvre diable, qu'on diſait rôti dans un trou ſous la terre, fut tout étonné de ſe trouver le maître du monde. Son pouvoir s'accrut enſuite merveilleuſement par l'inſtitution des moines.

La deviſe de tous ces nouveaux venus était : donnez-moi de l'argent, & je vous délivrerai du diable. Leur puiſſance céleſte & terreſtre reçut enfin un terrible échec de la main de leur confrère *Luther*, qui ſe brouillant avec eux pour un intérêt de beſace, découvrit tous les myſtères. *Hondorf*, témoin oculaire, nous rapporte que les réformés ayant chaſſé les moines d'un couvent d'Eiſenach dans la Thuringe, y trouvèrent une ſtatue de la vierge *Marie* & de l'enfant JESUS faite par tel art, que lorſqu'on mettait des offrandes ſur l'autel, la vierge & l'enfant baiſſaient la tête en ſigne de reconnaiſſance, & tournaient le dos à ceux qui venaient les mains vides.

Ce fut bien pis en Angleterre : lorſqu'on fit par ordre de *Henri VIII* la viſite juridique de tous les couvens, la moitié des religieuſes était groſſe ; & ce n'était point par l'opération du diable. L'évêque *Burnet* rapporte que dans cent quarante-quatre couvens, les procès-verbaux des commiſſaires du roi atteſtèrent des abominations dont n'approchaient pas celles de Sodome & de Gomorrhe. En effet, les moines d'Angleterre devaient être plus débauchés que les Sodomites, puiſqu'ils étaient plus riches. Ils poſſédaient les meilleures terres du royaume. Le terrain de Sodome & de Gomorrhe au contraire, ne produiſant ni blé, ni fruits, ni légumes, & manquant d'eau potable, ne pouvait être qu'un

déſert

désert affreux, habité par des misérables trop occupés de leurs besoins pour connaître les voluptés.

Enfin, ces superbes asiles de la fainéantise ayant été supprimés par acte du parlement, on étala dans la place publique tous les instrumens de leurs fraudes pieuses : le fameux crucifix de Boksley, qui se remuait & qui marchait comme une marionnette ; des phioles de liqueur rouge qu'on faisait passer pour du sang que versaient quelquefois des statues des saints, quand ils étaient mécontens de la cour; des moules de fer-blanc dans lesquels on avait soin de mettre continuellement des chandelles allumées, pour faire croire au peuple que c'était la même chandelle qui ne s'éteignait jamais ; des sarbacanes, qui passaient de la sacristie dans la voûte de l'église, par lesquelles des voix célestes se faisaient quelquefois entendre à des dévotes payées pour les écouter; enfin tout ce que la friponnerie inventa jamais pour subjuguer l'imbécillité.

Alors plusieurs savans de l'Europe, bien certains que les moines & non les diables avaient mis en usage tous ces pieux stratagèmes, commencèrent à croire qu'il en avait été de même chez les anciennes religions; que tous les oracles & tous les miracles tant vantés dans l'antiquité n'avaient été que des prestiges de charlatans ; que le diable ne s'était jamais mêlé de rien; mais que seulement les prêtres grecs, romains, syriens, égyptiens avaient été encore plus habiles que nos moines.

Le diable perdit donc beaucoup de son crédit, jusqu'à ce qu'enfin le bon-homme *Béker*, dont vous pouvez consulter l'article, écrivit son ennuyeux livre

contre le diable, & prouva par cent argumens qu'il n'existait point. Le diable ne lui répondit point; mais les ministres du St Evangile, comme vous l'avez vu, lui répondirent; ils punirent le bon *Béker* d'avoir divulgué leur secret, & lui ôtèrent sa cure; de sorte que *Béker* fut la victime de la nullité de *Belzébuth*.

C'était le sort de la Hollande de produire les plus grands ennemis du diable. Le médecin *Van-Dale*, philosophe humain, savant très-profond, citoyen plein de charité, esprit d'autant plus hardi que sa hardiesse était fondée sur la vertu, entreprit enfin d'éclairer les hommes, toujours esclaves des anciennes erreurs, & toujours épaississant le bandeau qui leur couvre les yeux, jusqu'à ce que quelque grand trait de lumière leur découvre un coin de vérité, dont la plupart sont très-indignes. Il prouva, dans un livre plein de l'érudition la plus recherchée, que les diables n'avaient jamais rendu aucun oracle, n'avaient opéré aucun prodige, ne s'étaient jamais mêlés de rien, & qu'il n'y avait eu de véritables démons que les fripons qui avaient trompé les hommes. Il ne faut pas que le diable se joue jamais à un savant médecin. Ceux qui connaissent un peu la nature sont fort dangereux pour les faiseurs de prestiges. Je conseille au diable de s'adresser toujours aux facultés de théologie, & jamais aux facultés de médecine.

Van-Dale prouva donc par mille monumens, que non-seulement les oracles des païens n'avaient été que des tours de prêtres, mais que ces friponneries consacrées dans tout l'univers n'avaient point fini du temps de *Jean le baptiseur* & de JESUS-CHRIST, comme on le croyait pieusement. Rien n'était plus vrai, plus

palpable, plus démontré que cette vérité annoncée par le médecin *Van-Dale ;* & il n'y a pas aujourd'hui un honnête homme qui la révoque en doute.

Le livre de *Van-Dale* n'eſt peut-être pas bien méthodique; mais c'eſt un des plus curieux qu'on ait jamais faits. Car depuis les fourberies groſſières du prétendu *Hiſtape* & des ſibylles ; depuis l'hiſtoire apocryphe du voyage de *Simon Barjone* à Rome, & des complimens que *Simon* le magicien lui envoya faire par ſon chien; depuis les miracles de *St Grégoire-Thaumaturge*, & ſurtout de la lettre que ce ſaint écrivit au diable, & qui fut portée à ſon adreſſe, juſqu'aux miracles des révérends pères jéſuites & des révérends pères capucins, rien n'eſt oublié. L'empire de l'impoſture & de la bêtiſe eſt dévoilé dans ce livre aux yeux de tous les hommes qui ſavent lire, mais ils ſont en petit nombre.

Il s'en fallait beaucoup que cet empire fût détruit alors en Italie, en France, en Eſpagne, dans les Etats autrichiens, & ſurtout en Pologne où les jéſuites dominaient. Les poſſeſſions du diable, les faux miracles inondaient encore la moitié de l'Europe abrutie. Voici ce que *Van-Dale* raconte d'un oracle ſingulier qui fut rendu de ſon temps à Terni dans les Etats du pape vers l'an 1650, & dont la relation fut imprimée à Veniſe par ordre de la ſeigneurie.

Un ermite, nommé *Paſquale*, ayant ouï-dire que *Jacovello*, bourgeois de Terni, était fort avare & fort riche, vint faire à Terni ſes oraiſons dans l'égliſe que fréquentait *Jacovello*, lia bientôt amitié avec lui, le flatta dans ſa paſſion, & lui perſuada que c'était une œuvre très-agréable à DIEU de faire valoir ſon

argent, que cela même était expressément recommandé dans l'Evangile, puisque le serviteur négligent, qui n'a pas fait valoir l'argent de son maître à cinq cents pour cent, est jeté dans les ténèbres extérieures.

Dans les conversations que l'ermite avait avec *Jacovello*, il l'entretint souvent des beaux discours tenus par plusieurs crucifix, & par une quantité de bonnes vierges d'Italie. *Jacovello* convenait que les statues des saints parlaient quelquefois aux hommes, & lui disait qu'il se croirait prédestiné si jamais il pouvait entendre parler l'image d'un saint.

Le bon *Pasquale* lui répondit qu'il espérait lui donner cette satisfaction dans peu de temps; qu'il attendait incessamment de Rome une tête de mort, dont le pape avait fait présent à un ermite son confrère; que cette tête parlait comme les arbres de Dodone, & comme l'ânesse de *Balaam*. Il lui montra en effet la tête quatre jours après. Il demanda à *Jacovello* la clef d'une petite cave, & d'une chambre au-dessus, afin que personne ne fût témoin du mystère. L'ermite *Pasquale* ayant fait passer de la cave un tuyau qui entrait dans la tête, & ayant tout disposé, se mit en prière avec son ami *Jacovello*: la tête alors parla en ces mots: „ *Jacovello*, DIEU veut récompenser ton „ zèle. Je t'avertis qu'il y a un trésor de cent mille „ écus sous un if à l'entrée de ton jardin. Tu mourras „ de mort subite, si tu cherches ce trésor avant „ d'avoir mis devant moi une marmite remplie de dix „ marcs d'or en espèces. „

Jacovello courut vîte à son coffre, & apporta devant l'oracle sa marmite & ses dix marcs. Le bon ermite avait eu la précaution de se munir d'une marmite

ſemblable qu'il remplit de ſable. Il la ſubſtitua prudemment à la marmite de *Jacovello* quand celui-ci eut le dos tourné, & laiſſa le bon *Jacovello* avec une tête de mort de plus, & dix marcs d'or de moins.

C'eſt à peu près ainſi que ſe rendaient tous les oracles, à commencer par celui de *Jupiter-Ammon*, & à finir par celui de *Trophonius*.

Un des ſecrets des prêtres de l'antiquité, comme des nôtres, était la confeſſion dans les myſtères. C'était là qu'ils apprenaient toutes les affaires des familles, & qu'ils ſe mettaient en état de répondre à la plupart de ceux qui venaient les interroger. C'eſt à quoi ſe rapporte ce grand mot que *Plutarque* a rendu célèbre. Un prêtre voulant confeſſer un initié, celui-ci lui demanda : A qui me confeſſerai-je ? eſt-ce à toi ou à DIEU ? C'eſt à DIEU, reprit le prêtre. — Sors donc d'ici, homme ; & laiſſe-moi avec DIEU.

Je ne finirais point ſi je rapportais toutes les choſes intéreſſantes dont *Van-Dale* a enrichi ſon livre. *Fontenelle* ne le traduiſit pas ; mais il en tira ce qu'il crut de plus convenable à ſa nation qui aime mieux les agrémens que la ſcience. Il ſe fit lire par ceux qu'on appelait en France la bonne compagnie ; & *Van-Dale*, qui avait écrit en latin & en grec, n'avait été lu que par des ſavans. Le diamant brut de *Van-Dale* brilla beaucoup, quand il fut taillé par *Fontenelle ;* le ſuccès fut ſi grand que les fanatiques furent en alarmes. *Fontenelle* avait eu beau adoucir les expreſſions de *Van-Dale*, & s'expliquer quelquefois en normand ; il ne fut que trop entendu par les moines, qui n'aiment pas qu'on leur diſe que leurs confrères ont été des fripons.

Un nommé *Baltus* jésuite, né dans le pays Messin, l'un de ces savans qui savent consulter de vieux livres, les falsifier & les citer mal-à-propos, prit le parti du diable contre *Van-Dale* & *Fontenelle*. Le diable ne pouvait choisir un avocat plus ennuyeux : son nom n'est aujourdh'ui connu que par l'honneur qu'il eut d'écrire contre deux hommes célèbres qui avaient raison.

Baltus, en qualité de jésuite, cabala auprès de ses confrères qui étaient alors autant élevés en crédit qu'ils sont depuis tombés dans l'opprobre. Les jansénistes, de leur côté, plus énergumènes que les jésuites, crièrent encore plus haut qu'eux. Enfin tous les fanatiques furent persuadés que la religion chrétienne était perdue, si le diable n'était conservé dans ses droits.

Peu à peu les livres des jansénistes & des jésuites sont tombés dans l'oubli. Le livre de *Van-Dale* est resté pour les savans, & celui de *Fontenelle* pour les gens d'esprit.

A l'égard du diable, il est comme les jésuites & les jansénistes, il perd son crédit de plus en plus.

SECTION II.

QUELQUES histoires surprenantes d'oracles, qu'on croyait ne pouvoir attribuer qu'à des génies, ont fait penser aux chrétiens qu'ils étaient rendus par les démons, & qu'ils avaient cessé à la venue de JESUS-CHRIST : on se dispensait par-là d'entrer dans la discussion des faits qui eût été longue & difficile, & il semblait qu'on confirmât la religion qui nous

apprend l'existence des démons, en leur rapportant ces événemens.

Cependant les histoires qu'on débitait sur les oracles doivent être fort suspectes. (*a*) Celle de *Thamus* à laquelle *Eusèbe* donne sa croyance, & que *Plutarque* seul rapporte, est suivie dans le même historien d'un autre conte si ridicule qu'il suffirait pour la décréditer; mais de plus elle ne peut recevoir un sens raisonnable. Si ce grand *Pan* était un démon, les démons ne pouvaient-ils pas se faire savoir sa mort les uns aux autres sans y employer *Thamus*? Si ce grand *Pan* était JESUS-CHRIST, comment personne ne fut-il désabusé dans le paganisme, & ne vint-il à penser que le grand *Pan* fût JESUS-CHRIST mort en Judée, si c'était DIEU lui-même qui forçait les démons à annoncer cette mort aux païens?

L'histoire de *Thulis*, dont l'oracle est positif sur la Trinité, n'est rapportée que par *Suidas*. Ce *Thulis* roi d'Egypte n'était pas assurément un des *Ptolomées*. Que deviendra tout l'oracle de *Sérapis*, étant certain qu'*Hérodote* ne parle point de ce dieu, tandis que *Tacite* conte tout au long comment & pourquoi un des *Ptolomées* fit venir de Pont le dieu *Sérapis* qui n'était alors connu que là.

L'oracle rendu à *Auguste* sur l'enfant hébreu à qui tous les dieux obéissent, n'est point du tout recevable. *Cedrenus* le cite d'*Eusèbe*, & aujourd'hui il ne s'y trouve plus. Il ne serait pas impossible que *Cedrenus* citât à faux, ou citât quelque ouvrage faussement

(*a*) Voyez pour les citations l'ouvrage latin du docte *Antoine Van-Dale*, d'où cet article est extrait.

attribué à *Eusèbe ;* mais comment les premiers apologistes du christianisme ont-ils tous gardé le silence sur un oracle si favorable à leur religion?

Les oracles qu'*Eusèbe* rapporte de *Porphyre* attaché au paganisme, ne sont pas plus embarrassans que les autres. Il nous les donne dépouillés de tout ce qui les accompagnait dans les écrits de *Porphyre*. Que savons-nous si ce païen ne les réfutait pas? selon l'intérêt de sa cause il devait le faire, & s'il ne l'a pas fait, assurément il avait quelque intention cachée, comme de les présenter aux chrétiens à dessein de se moquer de leur crédulité, s'ils les recevaient pour vrais, & s'ils appuyaient leur religion sur de pareils fondemens.

D'ailleurs quelques anciens chrétiens ont reproché aux païens qu'ils étaient joués par leurs prêtres. Voici comme en parle *Clément* d'Alexandrie: Vante-nous, dit-il, si tu veux, ces oracles pleins de folie & d'impertinence, ceux de Claros, d'*Apollon pythien*, de Didime, d'*Amphilochus ;* tu peux y ajouter les augures & les interprètes des songes & des prodiges. Fais-nous paraître aussi devant l'*Apollon pythien* ces gens qui devinent par la farine ou par l'orge, & ceux qui ont été si estimés parce qu'ils parlaient du ventre. Que les secrets des temples des Egyptiens, & que la nécromancie des Etrusques demeurent dans les ténèbres ; toutes ces choses ne sont certainement que des impostures extravagantes & de pures tromperies pareilles à celles des jeux de dés. Les chèvres qu'on a dressées à la divination, les corbeaux qu'on a instruits à rendre des oracles, ne sont, pour ainsi dire, que les associés des charlatans qui fourbent tous les hommes.

Eusèbe étale à son tour d'excellentes raisons pour prouver que les oracles ont pu n'être que des impostures ; & s'il les attribue aux démons, c'est par l'effet d'un préjugé pitoyable, & par un respect forcé pour l'opinion commune. Les païens n'avaient garde de consentir que leurs oracles ne fussent qu'un artifice de leurs prêtres ; on crut donc, par une mauvaise manière de raisonner, gagner quelque chose dans la dispute, en leur accordant que quand même il y aurait eu du surnaturel dans leurs oracles, cet ouvrage n'était pas celui de la Divinité, mais des démons.

Il n'est plus question de deviner les finesses des prêtres par des moyens qui pourraient eux-mêmes paraître trop fins. Un temps a été qu'on les a découvertes de toutes parts aux yeux de toute la terre ; ce fut quand la religion chrétienne triompha hautement du paganisme sous les empereurs chrétiens.

Théodoret dit que *Théophile* évêque d'Alexandrie fit voir à ceux de cette ville les statues creuses où les prêtres entraient par des chemins cachés pour y rendre les oracles. Lorsque par l'ordre de *Constantin* on abattit le temple d'*Esculape* à Egès en Cilicie, on chassa, dit *Eusèbe* dans la vie de cet empereur, non pas un dieu, ni un démon, mais le fourbe qui avait si long-temps imposé à la crédulité des peuples. A cela il ajoute en général que dans les simulacres des dieux abattus, on n'y trouvait rien moins que des dieux ou des démons, non pas même quelques malheureux spectres obscurs & ténébreux, mais seulement du foin, de la paille, ou des os de morts.

La plus grande difficulté qui regarde les oracles est surmontée depuis que nous avons reconnu que les

démons n'ont point dû y avoir de part. On n'a plus aucun intérêt à les faire finir préciſément à la venue de JESUS-CHRIST. Voici d'ailleurs pluſieurs preuves que les oracles ont duré plus de quatre cents ans après JESUS-CHRIST, & qu'ils ne ſont devenus tout-à-fait muets que lors de l'entière deſtruction du paganiſme.

Suétone, dans la vie de *Néron*, dit que l'oracle de Delphes l'avertit qu'il ſe donnât de garde des ſoixante & treize ans ; que *Néron* crut qu'il ne devait mourir qu'à cet âge-là, & ne ſongea point au vieux *Galba* qui étant âgé de ſoixante & treize ans, lui ôta l'empire.

Philoſtrate dans la vie d'*Apollonius* de Thyane, qui a vu *Domitien*, nous apprend qu'*Apollonius* viſita tous les oracles de la Grèce, & celui de Dodone, & celui de Delphes, & celui d'Amphiaraüs.

Plutarque, qui vivait ſous *Trajan*, nous dit que l'oracle de Delphes était encore ſur pied, quoique réduit à une ſeule prêtreſſe après en avoir eu deux ou trois.

Sous *Adrien*, *Dion Chryſoſtôme* raconte qu'il conſulta l'oracle de Delphes ; & il en rapporta une réponſe qui lui parut aſſez embarraſſée, & qui l'eſt effectivement.

Sous les *Antonins*, *Lucien* aſſure qu'un prêtre de Thyane alla demander à ce faux prophète *Alexandre*, ſi les oracles qui ſe rendaient alors à Didime, à Claros & à Delphes, étaient véritablement des réponſes d'*Apollon*, ou des impoſtures. *Alexandre* eut des égards pour ces oracles qui étaient de la nature du ſien, & répondit au prêtre qu'il n'était pas permis de ſavoir cela. Mais quand cet habile prêtre demanda

ce qu'il ſerait après ſa mort, on lui répondit hardiment: Tu ſeras chameau, puis cheval, puis philoſophe, puis prophète auſſi grand qu'*Alexandre*.

Après les *Antonins*, trois empereurs ſe diſputèrent l'empire. On conſulta Delphes, dit *Spartien*, pour ſavoir lequel des trois la république devait ſouhaiter? Et l'oracle répondit en un vers: Le noir eſt le meilleur; l'africain eſt le bon; le blanc eſt le pire. Par le noir on entendait *Peſcennius Niger;* par l'africain, *Severus Septimus* qui était d'Afrique; & par le blanc, *Claudius Albinus*.

Dion qui ne finit ſon hiſtoire qu'à la huitième année d'*Alexandre-Sévère*, c'eſt-à-dire l'an 230, rapporte que de ſon temps *Amphilochus* rendait encore des oracles en ſonge. Il nous apprend auſſi qu'il y avait dans la ville d'Apollonie un oracle où l'avenir ſe déclarait par la manière dont le feu prenait à l'encens qu'on jetait ſur un autel.

Sous *Aurélien*, vers l'an 272, les Palmyréniens révoltés conſultèrent un oracle d'*Apollon Sarpédonien* en Cilicie; ils conſultèrent encore celui de *Vénus aphacite*.

Licinius, au rapport de *Sozomène*, ayant deſſein de recommencer la guerre contre *Conſtantin*, conſulta l'oracle d'*Apollon* de Didime, & en eut pour réponſe deux vers d'*Homère* dont le ſens eſt: Malheureux vieillard, ce n'eſt point à toi à combattre contre les jeunes gens; tu n'as point de force, & ton âge t'accable.

Un dieu aſſez inconnu nommé *Beſa*, ſelon *Ammien Marcellin*, rendait encore des oracles ſur des billets à Abide, dans l'extrémité de la Thébaïde, ſous l'empire de *Conſtantius*.

Enfin *Macrobe*, qui vivait sous *Arcadius* & *Honorius* fils de *Théodose*, parle du dieu d'Héliopolis de Syrie & de son oracle, & des Fortunes d'Antium, en des termes qui marquent positivement que tout cela subsistait encore de son temps.

Remarquons qu'il n'importe que toutes ces histoires soient vraies, ni que ces oracles aient effectivement rendu les réponses qu'on leur attribue. Il suffit qu'on n'a pu attribuer de fausses réponses qu'à des oracles que l'on savait qui subsistaient encore effectivement; & les histoires que tant d'auteurs en ont débitées prouvent assez qu'ils n'avaient pas cessé, non plus que le paganisme.

Constantin abattit peu de temples; encore n'osa-t-il les abattre qu'en prenant le prétexte des crimes qui s'y commettaient. C'est ainsi qu'il fit renverser celui de *Vénus aphacite* & celui d'*Esculape* qui était à Egès en Cilicie, tous deux temples à oracles; mais il défendit que l'on sacrifiât aux Dieux, & commença à rendre par cet édit les temples inutiles.

Il restait encore beaucoup d'oracles lorsque *Julien* parvint à l'empire; il en rétablit quelques-uns qui étaient ruinés, & il voulut même être prophète de celui de Didime. *Jovien* son successeur commençait à se porter avec zèle à la destruction du paganisme; mais en sept mois qu'il régna, il ne put faire de grands progrès. *Théodose* pour y parvenir ordonna de fermer tous les temples des païens. Enfin l'exercice de cette religion fut défendu sous peine de la vie par une constitution des empereurs *Valentinien* & *Marcien*, l'an 451 de l'ère vulgaire, & le paganisme enveloppa nécessairement les oracles dans sa ruine.

Cette manière de finir n'a rien de surprenant; elle était la suite naturelle de l'établissement d'un nouveau culte. Les faits miraculeux, ou plutôt qu'on veut donner pour tels, diminuent dans une fausse religion, ou à mesure qu'elle s'établit, parce qu'elle n'en a plus besoin, ou à mesure qu'elle s'affaiblit, parce qu'ils n'obtiennent plus de croyance. Le désir si vif & si inutile de connaître l'avenir donna naissance aux oracles; l'imposture les accrédita, & le fanatisme y mit le sceau: car un moyen infaillible de faire des fanatiques, c'est de persuader avant que d'instruire. La pauvreté des peuples qui n'avaient plus rien à donner, la fourberie découverte dans plusieurs oracles, & conclue dans les autres, enfin les édits des empereurs chrétiens, voilà les causes véritables de l'établissement & de la cessation de ce genre d'imposture: des circonstances contraires l'ont fait disparaître; ainsi les oracles ont été soumis à la vicissitude des choses humaines.

On se retranche à dire que la naissance de JESUS-CHRIST est la première époque de leur cessation; mais pourquoi certains démons ont-ils fui tandis que les autres restaient? D'ailleurs l'histoire ancienne prouve invinciblement que plusieurs oracles avaient été détruits avant cette naissance; tous les oracles brillans de la Grèce n'existaient plus, ou presque plus, & quelquefois l'oracle se trouvait interrompu par le silence d'un honnête prêtre qui ne voulait pas tromper le peuple. L'oracle de Delphes, dit *Lucain*, est demeuré muet depuis que les princes craignent l'avenir; ils ont défendu aux Dieux de parler, & les Dieux ont obéi.

ORAISON, PRIERE PUBLIQUE, ACTION DE GRACES &c.

IL reſte très-peu de formules de prières publiques des peuples anciens.

Nous n'avons que la belle hymne d'*Horace* pour les jeux ſéculaires des anciens Romains. Cette prière eſt du rythme & de la meſure que les autres Romains ont imités long-temps après dans l'hymne *Ut queant laxis reſonare fibris*.

Le *pervigilium Veneris* eſt dans un goût recherché, & n'eſt pas peut-être digne de la noble ſimplicité du règne d'*Auguſte*. Il ſe peut que cette hymne à *Vénus* ait été chantée dans les fêtes de la déeſſe; mais on ne doute pas qu'on n'ait chanté le poëme d'*Horace* avec la plus grande ſolemnité.

Il faut avouer que le poëme ſéculaire d'*Horace* eſt un des plus beaux morceaux de l'antiquité, & que l'hymne *Ut queant laxis* eſt un des plus plats ouvrages que nous ayons eus dans les temps barbares de la décadence de la langue latine. L'Egliſe catholique dans ces temps-là cultivait mal l'éloquence & la poëſie. On ſait bien que DIEU préfère de mauvais vers récités avec un cœur pur, aux plus beaux vers du monde bien chantés par des impies: mais enfin de bons vers n'ont jamais rien gâté, toutes choſes étant d'ailleurs égales.

Rien n'approcha jamais parmi nous des jeux ſéculaires qu'on célébrait de cent dix ans en cent dix ans. Notre jubilé n'en eſt qu'une bien faible copie. On dreſſait trois autels magnifiques ſur les bords du

Tibre. Rome entière était illuminée pendant trois nuits ; quinze prêtres distribuaient l'eau lustrale & des cierges aux Romains & aux Romaines qui devaient chanter les prières. On sacrifiait d'abord à *Jupiter* comme au grand dieu, au maître des dieux, & ensuite à *Junon*, à *Apollon*, à *Latone*, à *Diane*, à *Cérès*, à *Pluton*, à *Proserpine*, aux Parques comme à des puissances subalternes. Chacune de ces divinités avait son hymne & ses cérémonies. Il y avait deux chœurs, l'un de vingt-sept garçons, l'autre de vingt-sept filles pour chacun des dieux. Enfin, le dernier jour les garçons & les filles couronnés de fleurs chantaient l'ode d'*Horace*.

Il est vrai que dans les maisons on chantait à table ses autres odes pour le petit *Ligurinus*, pour *Licisçus* & pour d'autres petits fripons, lesquels n'inspiraient pas la plus grande dévotion : mais il y a temps pour tout ; *picloribus atque poëtis*. Le *Carrache*, qui dessina les figures de l'*Arétin*, peignit aussi des saints ; & dans tous nos colléges nous avons passé à *Horace* ce que les maîtres de l'empire romain lui passaient sans difficulté.

Pour des formules de prières, nous n'avons que de très-légers fragmens de celle qu'on récitait aux mystères d'*Isis*. Nous l'avons citée ailleurs, nous la rapporterons encore ici parce qu'elle n'est pas longue & qu'elle est belle.

Les puissances célestes te servent ; les enfers te sont soumis ; l'univers tourne sous ta main ; tes pieds foulent le Tartare ; les astres répondent à ta voix ; les saisons reviennent à tes ordres ; les élémens t'obéissent.

Nous répétons auſſi la formule qu'on attribue à l'ancien *Orphée*, laquelle nous paraît encore ſupérieure à celle d'*Iſis*.

Marchez dans la voie de la juſtice, adorez le ſeul maître de l'univers; il eſt un, il eſt ſeul par lui-même; tous les êtres lui doivent leur exiſtence; il agit dans eux & par eux; il voit tout, & jamais il n'a été vu des yeux mortels.

Ce qui eſt fort extraordinaire, c'eſt que dans le Lévitique, dans le Deutéronome des Juifs, il n'y a pas une ſeule prière publique, pas une ſeule formule. Il ſemble que les lévites ne fuſſent occupés qu'à partager les viandes qu'on leur offrait. On ne voit pas même une ſeule prière inſtituée pour leurs grandes fêtes de la pâque, de la pentecôte, des trompettes, des tabernacles, de l'expiation générale, & des néoménies.

Les ſavans conviennent aſſez unanimement qu'il n'y eut de prières réglées chez les Juifs, que lorſqu'étant eſclaves à Babylone, ils en prirent un peu les mœurs, & qu'ils apprirent quelques ſciences de ce peuple ſi policé & ſi puiſſant. Ils empruntèrent tout des Chaldéens perſans juſqu'à leur langue, leurs caractères, leurs chiffres; & joignant quelques coutumes nouvelles à leurs anciens rites égyptiaques, ils devinrent un peuple nouveau, qui fut d'autant plus ſuperſtitieux, qu'au ſortir d'un long eſclavage ils furent toujours encore dans la dépendance de leurs voiſins.

. . . . . *In rebus acerbis*
Acriùs advertunt animos ad relligionem.

Pour les dix autres tribus qui avaient été diſperſées auparavant, il eſt à croire qu'elles n'avaient pas

plus

plus de prières publiques que les deux autres, & qu'elles n'avaient pas même encore une religion bien fixe & bien déterminée, puisqu'elles l'abandonnèrent si facilement, & qu'elles oublièrent jusqu'à leur nom; ce que ne fit pas le petit nombre de pauvres infortunés qui vint rebâtir Jérusalem.

C'est donc alors que ces deux tribus, ou plutôt ces deux tribus & demie, semblèrent s'attacher à des rites invariables, qu'ils écrivirent, qu'ils eurent des prières réglées. C'est alors seulement que nous commençons à voir chez eux des formules de prières. *Esdras* ordonna deux prières par jour, & il en ajouta une troisième pour le jour du sabbat : on dit même qu'il institua dix-huit prières, (afin qu'on pût choisir) dont la première commence ainsi :

„ Sois béni, Seigneur, DIEU de nos pères, DIEU „ d'*Abraham*, d'*Isaac*, de *Jacob*, le grand DIEU, le „ puissant, le terrible, le haut élevé, le distributeur „ libéral des biens, le plasmateur & le possesseur „ du monde, qui te souviens des bonnes actions, „ & qui envoies un libérateur à leurs descendans „ pour l'amour de ton nom. O roi, notre secours, „ notre sauveur, notre bouclier, sois béni, Seigneur, „ bouclier d'*Abraham*. „

On assure que *Gamaliel*, qui vivait du temps de JESUS-CHRIST, & qui eut de si grands démêlés avec *St Paul*, institua une dix-neuvième prière que voici :

„ Accorde la paix, les bienfaits, la bénédiction, „ la grâce, la bénignité & la piété à nous & à Israël „ ton peuple. Bénis-nous, ô notre père! bénis-nous „ tous ensemble par la lumière de ta face; car par „ la lumière de ta face tu nous as donné, Seigneur

„ notre DIEU, la loi de vie, l'amour, la bénignité,
„ l'équité, la bénédiction, la piété, la vie & la paix.
„ Qu'il te plaise de bénir en tout temps, & à tout
„ moment ton peuple d'Israël en lui accordant la
„ paix. Béni sois-tu, Seigneur, qui bénis ton peu-
„ ple d'Israël en lui donnant la paix. *Amen*„. (*)

Il y a une chose assez importante à observer dans plusieurs prières, c'est que chaque peuple a toujours demandé tout le contraire de ce que demandait son voisin.

Les Juifs priaient DIEU, par exemple, d'exterminer les Syriens, Babyloniens, Egyptiens; & ceux-ci priaient DIEU d'exterminer les Juifs: aussi le furent-ils comme les dix tribus qui avaient été confondues parmi tant de nations; & ceux-ci furent plus malheureux; car s'étant obstinés à demeurer séparés de tous autres peuples, étant au milieu des peuples, ils n'ont pu jouir d'aucun avantage de la société humaine.

De nos jours, dans nos guerres si souvent entreprises pour quelques villes ou pour quelques villages, les Allemands & les Espagnols, quand ils étaient les ennemis des Français, priaient la Ste Vierge du fond de leur cœur de bien battre les Welches & les Gavaches, lesquels de leur côté suppliaient la Ste Vierge de détruire les Maranes & les Teutons.

En Angleterre, la Rose rouge fesait les plus ardentes prières à *St George*, pour obtenir que tous les partisans de la Rose blanche fussent jetés au fond de la mer.

(*) Consultez sur cela les premier & second volumes de la *Mishna*, & l'article *Prière*.

La Rose blanche répondait par de pareilles supplications. On sent combien *Saint George* devait être embarrassé; & si *Henri VII* n'était pas venu à son secours, *George* ne se serait jamais tiré de là.

ORDINATION.

SI un militaire, chargé par le roi de France de conférer l'ordre de St Louis à un autre militaire, n'avait pas, en lui donnant la croix, l'intention de le faire chevalier, le récipiendaire en serait-il moins chevalier de St Louis? non sans doute.

Pourquoi donc plusieurs prêtres se firent-ils réordonner après la mort du fameux *Lavardin* évêque du Mans? Ce singulier prélat qui avait établi l'ordre des Côteaux (*a*) s'avisa, à l'article de la mort, d'une espiéglerie peu commune. Il était connu pour un des plus violens esprits forts du siècle de *Louis XIV*; & plusieurs de ceux auxquels il avait conféré l'ordre de la prêtrise lui avaient publiquement reproché ses sentimens. Il est naturel qu'aux approches de la mort une ame sensible & timorée rentre dans la religion qu'elle a reçue dans ses premières années. La bienséance seule exigeait que l'évêque édifiât en mourant ses diocésains que sa vie avait scandalisés; mais il était si piqué contre son clergé, qu'il déclara qu'aucun de ceux qu'il avait ordonnés n'était prêtre en effet, que tous leurs actes de prêtres étaient nuls, & qu'il n'avait jamais eu l'intention de donner aucun sacrement.

(*a*) C'était un ordre de gourmets. Les ivrognes étaient alors fort à la mode; l'évêque du Mans était à leur tête.

C'était, ce me semble, raisonner comme un ivrogne; les prêtres manfaux pouvaient lui répondre: Ce n'est pas votre intention qui est néceffaire, c'est la nôtre. Nous avions une envie bien déterminée d'être prêtres; nous avons fait tout ce qu'il faut pour l'être; nous fommes dans la bonne foi; fi vous n'y avez pas été, il ne nous importe guère. La maxime est, *quidquid recipitur ad modum recipientis recipitur*, & non pas *ad modum dantis*. Lorsque notre marchand de vin nous a vendu une feuillette, nous la buvons, quand même il aurait l'intention secrète de nous empêcher de la boire; nous ferons prêtres malgré votre testament.

Ces raisons étaient fort bonnes: cependant la plupart de ceux qui avaient été ordonnés par l'évêque *Lavardin*, ne se crurent point prêtres, & se firent ordonner une seconde fois. *Mascaron*, médiocre & célèbre prédicateur, leur persuada par ses discours & par son exemple de réitérer la cérémonie. Ce fut un grand scandale au Mans, à Paris & à Versailles. Il fut bientôt oublié, comme tout s'oublie.

ORGUEIL.

CICÉRON dans une de ses lettres dit familièrement à son ami: Mandez-moi à qui vous voulez que je fasse donner les Gaules. Dans une autre il se plaint d'être fatigué des lettres de je ne sais quels princes qui le remercient d'avoir fait ériger leurs provinces en royaumes, & il ajoute qu'il ne sait seulement pas où ces royaumes sont situés.

Il se peut que *Cicéron*, qui d'ailleurs avait souvent vu le peuple romain, le peuple roi, lui applaudir & lui obéir, & qui était remercié par des rois qu'il ne connaissait pas, ait eu quelques mouvemens d'orgueil & de vanité.

Quoique ce sentiment ne soit point du tout convenable à un aussi chétif animal que l'homme, cependant on pourrait le pardonner à un *Cicéron*, à un *César*, à un *Scipion*: mais que dans le fond d'une de nos provinces à demi-barbares, un homme qui aura acheté une petite charge, & fait imprimer des vers médiocres, s'avise d'être orgueilleux, il y a là de quoi rire longtemps. (*)

ORIGINEL. (PECHÉ)

SECTION PREMIERE.

C'EST ici le prétendu triomphe des sociniens ou unitaires. Ils appellent ce fondement de la religion chrétienne, son *péché originel*. C'est outrager DIEU, disent-ils; c'est l'accuser de la barbarie la plus absurde que d'oser dire qu'il forma toutes les générations des hommes pour les tourmenter par des supplices éternels, sous prétexte que leur premier père mangea d'un fruit dans un jardin. Cette sacrilége imputation est d'autant plus inexcusable chez les chrétiens, qu'il n'y a pas un seul mot touchant cette invention du péché originel ni dans le Pentateuque ni dans les prophètes ni dans les évangiles, soit apocryphes, soit canoniques,

(*) Voyez *Jésuites*.

ni dans aucun des écrivains qu'on appelle *les premiers pères de l'Eglise*.

Il n'eſt pas même conté dans la Genèſe que DIEU ait condamné *Adam* à la mort pour avoir avalé une pomme. Il lui dit bien, *tu mourras très-certainement le jour que tu en mangeras*, mais cette même Genèſe fait vivre *Adam* neuf cents trente ans après ce déjeûner criminel. Les animaux, les plantes qui n'avaient point mangé de ce fruit, moururent dans le temps preſcrit par la nature. L'homme eſt né pour mourir, ainſi que tout le reſte.

Enfin, la punition d'*Adam* n'entrait en aucune manière dans la loi juive. *Adam* n'était pas plus juif que perſan ou chaldéen. Les premiers chapitres de la Genèſe (en quelque temps qu'ils fuſſent compoſés) furent regardés par tous les ſavans juifs comme une allégorie, & même comme une fable très-dangereuſe, puiſqu'il fut défendu de la lire avant l'âge de vingt-cinq ans.

En un mot, les Juifs ne connurent pas plus le péché originel que les cérémonies chinoiſes; & quoique les théologiens trouvent tout ce qu'ils veulent dans l'Ecriture ou *totidem verbis*, ou *totidem litteris*, on peut aſſurer qu'un théologien raiſonnable n'y trouvera jamais ce myſtère ſurprenant.

Avouons que *St Auguſtin* accrédita le premier cette étrange idée, digne de la tête chaude & romaneſque d'un africain débauché & repentant, manichéen & chrétien, indulgent & perſécuteur, qui paſſa ſa vie à ſe contredire lui-même.

Quelle horreur, s'écrient les unitaires rigides, que de calomnier l'auteur de la nature juſqu'à lui imputer

des miracles continuels pour damner à jamais des hommes qu'il fait naître pour si peu de temps! Ou il a créé les ames de toute éternité, & dans ce système étant infiniment plus anciennes que le péché d'*Adam*, elles n'ont aucun rapport avec lui; ou ces ames sont formées à chaque moment qu'un homme couche avec une femme, & en ce cas, DIEU est continuellement à l'affût de tous les rendez-vous de l'univers pour créer des esprits qu'il rendra éternellement malheureux; ou DIEU est lui-même l'ame de tous les hommes, & dans ce système il se damne lui-même. Quelle est la plus horrible & la plus folle de ces trois suppositions? Il n'y en a pas une quatrième; car l'opinion que DIEU attend six semaines pour créer une ame damnée dans un fœtus, revient à celle qui la fait créer au moment de la copulation: qu'importe six semaines de plus ou de moins?

J'ai rapporté le sentiment des unitaires, & les hommes sont parvenus à un tel point de superstition que j'ai tremblé en le rapportant.

SECTION II.

IL le faut avouer, nous ne connaissons point de père de l'Eglise jusqu'à *St Augustin* & à *St Jérôme*, qui ait enseigné la doctrine du péché originel. *St Clément* d'Alexandrie, cet homme si savant dans l'antiquité, loin de parler en un seul endroit de cette corruption qui a infecté le genre-humain, & qui l'a rendu coupable en naissant, dit en propres mots: (*a*) *Quel mal*

(*a*) Stromates, liv. III.

peut faire un enfant qui ne vient que de naître? comment a-t-il pu prévariquer? comment celui qui n'a encore rien fait a-t-il pu tomber sous la malédiction d'Adam?

Et remarquez qu'il ne dit point ces paroles pour combattre l'opinion rigoureuse du péché originel, laquelle n'était point encore développée, mais seulement pour montrer que les passions, qui peuvent corrompre tous les hommes, n'ont pu avoir encore aucune prise sur cet enfant innocent. Il ne dit point: cette créature d'un jour ne sera pas damnée si elle meurt aujourd'hui: car personne n'avait encore supposé qu'elle serait damnée. *St Clément* ne pouvait combattre un système absolument inconnu.

Le grand *Origène* est encore plus positif que *saint Clément* d'Alexandrie. Il avoue bien que le péché est entré dans le monde par *Adam*, dans son explication de l'épître de *St Paul* aux Romains; mais il tient que c'est la pente au péché qui est entrée, qu'il est très-facile de commettre le mal, mais qu'il n'est pas dit pour cela qu'on le commettra toujours, & qu'on sera coupable dès qu'on sera né.

Enfin, le péché originel, sous *Origène*, ne consistait que dans le malheur de se rendre semblable au premier homme en péchant comme lui.

Le baptême était nécessaire; c'était le sceau du christianisme, il lavait tous les péchés; mais personne n'avait dit encore qu'il lavât les péchés qu'on n'avait point commis. Personne n'assurait encore qu'un enfant fût damné & brûlât dans des flammes éternelles pour être mort deux minutes après sa naissance. Et une preuve sans réplique, c'est qu'il se passa beaucoup de temps avant que la coutume de baptiser les enfans

prevalût. *Tertullien* ne voulait point qu'on les baptisât. Or, leur refuser ce bain sacré, c'eût été les livrer visiblement à la damnation, si on avait été persuadé que le péché originel (dont ces pauvres innocens ne pouvaient être coupables) opérât leur réprobation, & leur fît souffrir des supplices infinis pendant toute l'éternité, pour un fait dont il était impossible qu'ils eussent la moindre connaissance. Les ames de tous les bourreaux, fondues ensemble, n'auraient pu rien imaginer qui approchât d'une horreur si exécrable. En un mot, il est de fait qu'on ne baptisait pas les enfans; donc il est démontré qu'on était bien loin de les damner.

Il y a bien plus encore; JESUS-CHRIST n'a jamais dit : *L'enfant non baptisé sera damné.* (*b*) Il était venu au contraire pour expier tous les péchés, pour racheter le genre-humain par son sang; donc les petits enfans ne pouvaient être damnés. Les enfans au berceau étaient à bien plus forte raison privilégiés. Notre divin Sauveur ne baptisa jamais personne. *Paul* circoncit son disciple *Timothée*, & il n'est point dit qu'il le baptisât.

En un mot, dans les deux premiers siècles, le baptême des enfans ne fut point en usage; donc on ne croyait point que des enfans fussent victimes de la faute d'*Adam*. Au bout de quatre cents ans on crut leur salut fort en danger, & on fut fort incertain.

Enfin, *Pélage* vint au cinquième siècle; il traita l'opinion du péché originel de monstrueuse. Selon lui,

(*b*) Dans *saint Jean*, JESUS dit à *Nicodème*, chap. III, que le vent, l'esprit souffle où il veut, que personne ne sait où il va, qu'il faut renaître, qu'on ne peut entrer dans le royaume de DIEU si on ne renaît par l'eau & par l'esprit: mais il ne parle point des enfans.

ce dogme n'était fondé que sur une équivoque comme toutes les autres opinions.

DIEU avait dit à *Adam* dans le jardin : *Le jour que vous mangerez du fruit de l'arbre de la science, vous mourrez.* Or, il n'en mourut pas, & DIEU lui pardonna. Pourquoi donc n'aurait-il pas épargné sa race à la millième génération ? pourquoi livrerait-il à des tourmens infinis & éternels les petits enfans innocens d'un père qu'il avait reçu en grâce ?

Pélage regardait DIEU non-seulement comme un maître absolu, mais comme un père qui, laissant la liberté à ses enfans, les récompensait au-delà de leurs mérites, & les punissait au-dessous de leurs fautes.

Lui & ses disciples disaient : Si tous les hommes naissent les objets de la colère éternelle de celui qui leur donne la vie ; si avant de penser ils sont coupables, c'est donc un crime affreux de les mettre au monde ; le mariage est donc le plus horrible des forfaits. Le mariage en ce cas n'est donc qu'une émanation du mauvais principe des manichéens ; ce n'est plus adorer DIEU, c'est adorer le diable.

Pélage & les siens débitaient cette doctrine en Afrique, où *St Augustin* avait un crédit immense. Il avait été manichéen ; il était obligé de s'élever contre *Pélage*. Celui-ci ne put résister ni à *Augustin* ni à *Jérôme ;* & enfin, de questions en questions la dispute alla si loin qu'*Augustin* donna son arrêt de damnation contre tous les enfans nés & à naître dans l'univers, en ces propres termes : *La foi catholique enseigne que tous les hommes naissent si coupables, que les enfans mêmes sont certainement damnés quand ils meurent sans avoir été régénérés en* JESUS.

C'eût été un bien triſte compliment à faire à une reine de la Chine ou du Japon, ou de l'Inde, ou de la Scythie, ou de la Gothie, qui venait de perdre ſon fils au berceau, que de lui dire: Madame, conſolez-vous, monſeigneur le prince royal eſt actuellement entre les griffes de cinq cents diables, qui le tournent & le retournent dans une grande fournaiſe pendant toute l'éternité, tandis que ſon corps embaumé repoſe auprès de votre palais.

La reine épouvantée demande pourquoi ces diables rôtiſſent ainſi ſon cher fils le prince royal à jamais? On lui répond que c'eſt parce que ſon arrière grand-père mangea autrefois du fruit de la ſcience dans un jardin. Jugez ce que doivent penſer le roi, la reine, tout le conſeil & toutes les belles dames.

Cet arrêt ayant paru un peu dur à quelques théologiens, (car il y a de bonnes ames par-tout) il fut mitigé par un *Pierre Chryſologue*, ou *Pierre parlant d'or*, lequel imagina un faubourg d'enfer nommé les *limbes*, pour placer tous les petits garçons & toutes les petites filles qui ſeraient morts ſans baptême. C'eſt un lieu où ces innocens végètent ſans rien ſentir, le ſéjour de l'apathie; & c'eſt ce qu'on appelle le *paradis des ſots*. Vous trouvez encore cette expreſſion dans *Milton : The paradiſe of fools*. Il le place vers la lune. Cela eſt tout-à-fait digne d'un poëme épique.

Explication du péché originel.

LA difficulté pour les limbes eſt demeurée la même que pour l'enfer. Pourquoi ces pauvres petits ſont-ils dans les limbes? qu'avaient-ils fait? comment leur

ame, qu'ils ne poſſédaient que d'un jour, était-elle coupable d'une gourmandiſe de ſix mille ans?

St Auguſtin, qui les damne, dit pour raiſon que les ames de tous les hommes étant dans celle d'*Adam*, il eſt probable qu'elles furent toutes complices. Mais comme l'Egliſe décida depuis que les ames ne ſont faites que quand le corps eſt commencé, ce ſyſtème tomba malgré le nom de ſon auteur.

D'autres dirent que le péché originel s'était tranſmis d'ame en ame par voie d'émanation, & qu'une ame venue d'une autre arrivait dans ce monde avec toute la corruption de l'ame-mère. Cette opinion fut condamnée.

Après que les théologiens y eurent jeté leur bonnet, les philoſophes s'eſſayèrent. *Leibnitz*, en jouant avec ſes monades, s'amuſa à raſſembler dans *Adam* toutes les monades humaines avec leurs petits corps de monades. C'était moitié plus que *St Auguſtin*. Mais cette idée, digne de *Cyrano de Bergerac*, n'a pas fait fortune en philoſophie.

Mallebranche explique la choſe par l'influence de l'imagination des mères. *Eve* eut la cervelle ſi furieuſement ébranlée de l'envie de manger du fruit, que ſes enfans eurent la même envie, à peu près comme cette femme qui, ayant vu rouer un homme, accoucha d'un enfant roué.

Nicole réduit la choſe à *une certaine inclination*, *une certaine pente à la concupiſcence que nous avons reçue de nos mères. Cette inclination n'eſt pas un acte*; *elle le deviendra un jour*. Fort bien, courage, *Nicole*: mais en attendant, pourquoi me damner? *Nicole* ne touche point du tout à la difficulté; elle conſiſte à ſavoir comment

nos ames d'aujourd'hui, qui ſont formées depuis peu, peuvent répondre de la faute d'une autre ame qui vivait il y a ſi long-temps.

Mes maîtres, que fallait-il dire ſur cette matière? rien. Auſſi je ne donne point mon explication, je ne dis mot.

ORTHOGRAPHE.

L'ORTHOGRAPHE de la plupart des livres français eſt ridicule. Preſque tous les imprimeurs ignorans impriment *Wiſigoths*, *Weſtphalie*, *Wirtemberg*, *Wétéravie* &c.

Ils ne ſavent pas que le double V allemand, qu'on écrit ainſi W, eſt notre V conſonne, & qu'en Allemagne on prononce Vétéravie, Virtemberg, Veſtphalie, Viſigoths.

Ils impriment *Altona* au lieu d'Altena, ne ſachant pas qu'en allemand un O ſurmonté de deux points vaut un E.

Ils ne ſavent pas qu'en Hollande *oe* fait *ou*; & ils font toujours des fautes en imprimant cette diphthongue.

Celles que commettent tous les jours nos traducteurs de livres ſont innombrables.

Pour l'orthographe purement françaiſe, l'habitude ſeule peut en ſupporter l'incongruité. *Em-ploi-e-roi-ent*, *oc-troi-e-roi-ent*, qu'on prononce, octroiraient, emploiraient. *Pa-on* qu'on prononce pan, *fa-on* qu'on prononce fan, *La-on* qu'on prononce Lan, & cent autres barbaries pareilles font dire:

Hodieque manent veſtigia ruris.

Cela n'empêche pas que *Racine*, *Boileau* & *Quinault* ne charment l'oreille, & que *la Fontaine* ne doive plaire à jamais.

Les Anglais ſont bien plus inconſéquens : ils ont perverti toutes les voyelles ; ils les prononcent autrement que toutes les autres nations. C'eſt en orthographe qu'on peut dire d'eux avec *Virgile* :

Et penitus toto diviſos orbe Britannos.

Cependant, ils ont changé leur orthographe depuis cent ans ; ils n'écrivent plus *Loveth*, *Speaketh*, *Maketh*, mais *Loves*, *Speaks*, *Makes*.

Les Italiens ont ſupprimé toutes leurs *H*. Ils ont fait pluſieurs innovations en faveur de la douceur de leur langue.

L'écriture eſt la peinture de la voix : plus elle eſt reſſemblante, meilleure elle eſt.

OVIDE.

Les ſavans n'ont pas laiſſé de faire des volumes pour nous apprendre au juſte dans quel coin de terre *Ovide Naſon* fut exilé par *Octave Cépias* ſurnommé *Auguſte*. Tout ce qu'on en ſait, c'eſt que né à Sulmone, & élevé à Rome, il paſſa dix ans ſur la rive droite du Danube, dans le voiſinage de la mer Noire. Quoiqu'il appelle cette terre *barbare*, il ne faut pas ſe figurer que ce fût un pays de ſauvages. On y ſeſait des vers. *Cotis* petit roi d'une partie de la Thrace fit des vers gètes pour *Ovide*. Le poëte latin apprit le gète, & fit auſſi des vers dans cette langue. Il ſemble qu'on aurait dû attendre des vers grecs dans l'ancienne

patrie d'*Orphée;* mais ces pays étaient alors peuplés par des nations du Nord qui parlaient probablement un dialecte tartare, une langue approchante de l'ancien slavon. *Ovide* ne semblait pas destiné à faire des vers tartares. Le pays des Tomites, où il fut relégué, était une partie de la Mésie, province romaine, entre le mont Hémus & le Danube. Il est situé au quarante-quatrième degré & demi, comme les plus beaux climats de la France; mais les montagnes qui sont au sud, & les vents du nord & de l'est qui soufflent du Pont-Euxin, le froid, & l'humidité des forêts & du Danube, rendaient cette contrée insupportable à un homme né en Italie: aussi *Ovide* n'y vécut-il pas longtemps; il y mourut à l'âge de soixante années. Il se plaint dans ses élégies du climat, & non des habitans:

Quos ego, cùm loca sim vestra perosus, amo.

Ces peuples le couronnèrent de laurier, & lui donnèrent des priviléges qui ne l'empêchèrent pas de regretter Rome. C'était un grand exemple de l'esclavage des Romains, & de l'extinction de toutes les lois, qu'un homme né dans une famille équestre, comme *Octave*, exilât un homme d'une famille équestre, & qu'un citoyen de Rome envoyât d'un mot un autre citoyen chez les Scythes. Avant ce temps il fallait un plébiscite, une loi de la nation, pour priver un romain de sa patrie. *Cicéron*, exilé par une cabale, l'avait été du moins avec les formes des lois.

Le crime d'*Ovide* était incontestablement d'avoir vu quelque chose de honteux dans la famille d'*Octave:*

Cur aliquid vidi, cur noxia lumina fecit?

Les doctes n'ont pas décidé s'il avait vu *Auguste* avec

un jeune garçon plus joli que ce *Mannius* dont *Auguſte* dit qu'il n'avait point voulu, parce qu'il était trop laid ; ou s'il avait vu quelque écuyer entre les bras de l'impératrice *Livie*, que cet *Auguſte* avait épouſée groſſe d'un autre ; ou s'il avait vu cet empereur *Auguſte* occupé avec ſa fille ou ſa petite-fille, ou enfin s'il avait vu cet empereur *Auguſte* feſant quelque choſe de pis, *torva tuentibus hircis*. Il eſt de la plus grande probabilité qu'*Ovide* ſurprit *Auguſte* dans un inceſte. Un auteur preſque contemporain nommé *Minutianus Apuleius*, dit : *Pulſum quoque in exilium quod Auguſti inceſtum vidiſſet.*

Octave Auguſte prit le prétexte du livre innocent de l'*Art d'aimer*, livre très-décemment écrit, & dans lequel il n'y a pas un mot obſcène, pour envoyer un chevalier romain ſur la mer Noire. Le prétexte était ridicule. Comment *Auguſte*, dont nous avons encore des vers remplis d'ordures, pouvait-il ſérieuſement exiler *Ovide* à Tomes, pour avoir donné à ſes amis pluſieurs années auparavant des copies de l'*Art d'aimer* ? Comment avait-il le front de reprocher à *Ovide* un ouvrage écrit avec quelque modeſtie, dans le temps qu'il approuvait les vers où *Horace* prodigue tous les termes de la plus infame proſtitution, & le *futuo*, & le *mentula*, & le *cunnus* ? Il y propoſe indifféremment ou *une fille laſcive*, ou *un beau garçon qui renoue ſa longue chevelure*, ou *une ſervante*, ou *un laquais* : tout lui eſt égal. Il ne lui manque que la beſtialité. Il y a certainement de l'impudence à blâmer *Ovide*, quand on tolère *Horace*. Il eſt clair qu'*Octave* alléguait une très-méchante raiſon, n'oſant parler de la bonne. Une preuve qu'il s'agiſſait de quelque ſtupre,

de

de quelque inceſte, de quelque aventure ſecrète de la ſacrée famille impériale, c'eſt que le bouc de Caprée, *Tibère*, immortaliſé par les médailles de ſes débauches, *Tibère*, monſtre de laſciveté comme de diſſimulation, ne rappela point *Ovide*. Il eut beau demander grâce à l'auteur des proſcriptions & à l'empoiſonneur de *Germanicus*, il reſta ſur les bords du Danube.

Si un gentilhomme Hollandais, ou Polonais, ou Suédois, ou Anglais, ou Vénitien, avait vu par haſard un ſtadhouder, ou un roi de la Grande-Bretagne, ou un roi de Suède, ou un roi de Pologne, ou un doge, commettre quelque gros péché; ſi ce n'était pas même par haſard qu'il l'eût vu; s'il en avait cherché l'occaſion; ſi enfin il avait l'indiſcrétion d'en parler; certainement ce ſtadhouder, ou ce roi, ou ce doge, ne ſeraient pas en droit de l'exiler.

On peut faire à *Ovide* un reproche preſque auſſi grand qu'à *Auguſte* & qu'à *Tibère*, c'eſt de les avoir loués. Les éloges qu'il leur prodigue ſont ſi outrés, qu'ils exciteraient encore aujourd'hui l'indignation, s'il les eût donnés à des princes légitimes ſes bienfaiteurs; mais il les donnait à des tyrans, & à ſes tyrans. On pardonne de louer un peu trop un prince qui vous careſſe, mais non pas de traiter en Dieu un prince qui vous perſécute. Il eût mieux valu cent fois s'embarquer ſur la mer Noire, & ſe retirer en Perſe, par les Palus-Méotides, que de faire ſes *Triſtes de Ponto*. Il eût appris le perſan auſſi aiſément que le gète, & aurait pu du moins oublier le maître de Rome chez le maître d'Ecbatane. Quelque eſprit dur dira qu'il y avait encore un parti à prendre; c'était d'aller

ſecrétement à Rome, s'adreſſer à quelques parens de *Brutus* & de *Caſſius*, & de faire une douzième conſpiration contre *Octave;* mais cela n'était pas dans le goût élégiaque.

Choſe étrange que les louanges ! Il eſt bien clair qu'*Ovide* ſouhaitait de tout ſon cœur que quelque *Brutus* délivrât Rome de ſon *Auguſte*, & il lui ſouhaite en vers l'immortalité.

Je ne reproche à *Ovide* que ſes *Triſtes*. *Bayle* lui fait ſon procès ſur ſa philoſophie du chaos, ſi bien expoſée dans le commencement des *Métamorphoſes :*

Ante mare & terras, & quod tegit omnia cœlum,
Unus erat toto naturæ vultus in orbe.

Bayle traduit ainſi ces premiers vers : *Avant qu'il y eût un ciel, une terre & une mer, la nature était un tout homogène.* Il y a dans *Ovide : La face de la nature était la même dans tout l'univers.* Cela ne veut pas dire que tout fût homogène, mais que ce tout hétérogène, cet aſſemblage de choſes différentes, paraiſſait le même; *unus vultus.*

Bayle critique tout le chaos. *Ovide*, qui n'eſt dans ſes vers que le chantre de l'ancienne philoſophie, dit que les choſes molles & dures, les légères & les peſantes, étaient mêlées enſemble :

Mollia cum duris, ſine pondere, habentia pondus :

Et voici comme *Bayle* raiſonne contre lui.

„ Il n'y a rien de plus abſurde que de ſuppoſer un „ chaos qui a été homogène pendant toute une éter- „ nité, quoiqu'il eût les qualités élémentaires, tant

„ celles qu'on nomme *altératrices*, qui sont la chaleur,
„ la froideur, l'humidité & la sécheresse, que celles
„ qu'on nomme *motrices*, qui sont la légéreté & la
„ pesanteur : celle là cause du mouvement en-haut,
„ celle-ci du mouvement en-bas. Une matière de
„ cette nature ne peut point être homogène, & doit
„ contenir nécessairement toutes sortes d'hétérogé-
„ néités. La chaleur & la froideur, l'humidité &
„ la sécheresse, ne peuvent pas être ensemble sans
„ que leur action & leur réaction les tempère & les
„ convertisse en d'autres qualités qui sont la forme
„ des corps mixtes ; & comme ce tempérament se
„ peut faire selon les diversités innombrables de com-
„ binaisons, il a fallu que le chaos renfermât une
„ multitude incroyable d'espèces de composés. Le seul
„ moyen de le concevoir homogène serait de dire que
„ les qualités altératrices des élémens se modifièrent
„ au même degré dans toutes les molécules de la
„ matière, de sorte qu'il y avait par-tout précisément
„ la même tiédeur, la même mollesse, la même odeur,
„ la même saveur &c.... mais ce serait ruiner d'une
„ main ce que l'on bâtit de l'autre, ce serait par une
„ contradiction dans les termes appeler *chaos* l'ouvrage
„ le plus régulier, le plus merveilleux en sa symétrie,
„ le plus admirable en matière de proportions qui se
„ puisse concevoir. Je conviens que le goût de
„ l'homme s'accommode mieux d'un ouvrage diversifié
„ que d'un ouvrage uniforme ; mais nos idées ne
„ laissent pas de nous apprendre que l'harmonie des
„ qualités contraires, conservée uniformément dans
„ tout l'univers, serait une perfection aussi merveil-
„ leuse que le partage inégal qui a succédé au chaos „.

" Quelle ſcience, quelle puiſſance ne demanderait " pas cette harmonie uniforme répandue dans toute " la nature ? Il ne ſuffirait pas de faire entrer dans " chaque mixte la même quantité de chacun des quatre " ingrédiens; il faudrait y mettre des uns plus, des " autres moins, ſelon que la force des uns eſt plus " grande ou plus petite pour agir que pour réſiſter; " car on ſait que les philoſophes partagent dans un " degré différent l'action, & la réaction aux qualités " élémentaires. Tout bien compté il ſe trouverait que " la cauſe qui métamorphoſa le chaos l'aurait tiré, " non pas d'un état de confuſion & de guerre, " comme on le ſuppoſe, mais d'un état de juſteſſe, qui " était la choſe du monde la plus accomplie, & qui " par la réduction à l'équilibre des forces contraires " le tenait dans un repos équivalent à la paix. Il eſt " donc conſtant que, ſi les poëtes veulent ſauver " l'homogénéité du chaos, il faut qu'ils effacent tout " ce qu'ils ajoutent concernant cette confuſion bizarre " des ſemences contraires, & ce mêlange indigeſte, " & ce combat perpétuel des principes ennemis.

" Paſſons-leur cette contradiction, nous trouverons " aſſez de matière pour les combattre par d'autres " endroits. Recommençons l'attaque de l'éternité. Il " n'y a rien de plus abſurde que d'admettre pendant " un temps infini le mêlange des parties inſenſibles des " quatre élémens; car, dès que vous ſuppoſez dans ces " parties l'activité de la chaleur, l'action & la réac- " tion des quatre premières qualités, & outre cela le " mouvement vers le centre dans les particules de la " terre & de l'eau, & le mouvement vers la circonfé- " rence dans celles du feu & de l'air, vous établiſſez

„ un principe qui séparera nécessairement les unes des
„ autres ces quatre espèces de corps, & qui n'aura
„ besoin pour cela que d'un certain temps limité. Con-
„ sidérez un peu ce qu'on appelle *la fiole des quatre*
„ *élémens*. On y enferme de petites particules métal-
„ liques, & puis trois liqueurs beaucoup plus légères
„ les unes que les autres. Brouillez tout cela ensem-
„ ble, vous n'y discernez plus aucun de ces quatre
„ mixtes, les parties de chacun se confondent avec
„ les parties des autres: mais laissez un peu votre
„ fiole en repos, vous trouverez que chacun reprend
„ sa situation; toutes les particules métalliques se
„ rassemblent au fond de la fiole; celles de la
„ liqueur la plus légère se rassemblent au haut; celles
„ de la liqueur moins légère que celle-là, & moins
„ pesante que l'autre, se rangent au troisième étage;
„ celles de la liqueur plus pesante que ces deux-là,
„ mais moins pesante que les particules métalliques,
„ se mettent au second étage; & ainsi vous retrouvez
„ les situations distinctes que vous aviez confondues
„ en secouant la fiole: vous n'avez pas besoin de
„ patience; un temps fort court vous suffit pour revoir
„ l'image de la situation que la nature a donnée dans
„ le monde aux quatre élémens. On peut conclure,
„ en comparant l'univers à cette fiole, que si la terre
„ réduite en poudre avait été mêlée avec la matière
„ des astres, & avec celle de l'air & de l'eau, en telle
„ sorte que le mêlange eût été fait jusqu'aux particules
„ insensibles de chacun de ces élémens, tout aurait
„ d'abord travaillé à se dégager, & qu'au bout d'un
„ terme préfix, les parties de la terre auraient formé
„ une masse, celles du feu une autre, & ainsi du reste,

» à proportion de la pesanteur & de la légéreté de » chaque espèce de corps. »

Je nie à *Bayle* que l'expérience de la fiole eût pu se faire du temps du chaos. Je lui dis qu'*Ovide* & les philosophes entendaient par choses pesantes & légères, celles qui le devinrent quand un Dieu y eut mis la main. Je lui dis : Vous supposez que la nature eût pu s'arranger toute seule, se donner elle même la pesanteur. Il faudrait que vous commençassiez par me prouver que la gravité est une qualité essentiellement inhérente à la matière, & c'est ce qu'on n'a jamais pu prouver. *Descartes* dans son roman a prétendu que les corps n'étaient devenus pesans que quand ses tourbillons de matière subtile avaient commencé à les pousser à un centre. *Newton* dans sa véritable philosophie ne dit point que la gravitation, l'attraction soit une qualité essentielle à la matière. Si *Ovide* avait pu deviner le livre des *Principes mathématiques* de *Newton*, il vous dirait : *La matière n'était ni pesante ni en mouvement dans mon chaos ; il a fallu que* DIEU *lui imprimât ces deux qualités : mon chaos ne renfermait pas la force que vous lui supposez : nec quidquam nisi pondus iners*, ce n'était qu'une masse impuissante ; *pondus* ne signifie point ici *poids*, il veut dire *masse*.

Rien ne pouvait peser avant que DIEU eût imprimé à la matière le principe de la gravitation. De quel droit un corps tendrait-il vers le centre d'un autre, serait-il attiré par un autre, pousserait-il un autre, si l'artisan suprême ne lui avait communiqué cette vertu inexplicable ? Ainsi *Ovide* se trouverait non-seulement un bon philosophe, mais encore un passable théologien.

Vous dites : „ Un théologien scolastique avouerait „ sans peine que, si les quatre élémens avaient existé „ indépendamment de DIEU avec toutes les facultés „ qu'ils ont aujourd'hui, ils auraient formé d'eux- „ mêmes cette machine du monde, & l'entretien- „ draient dans l'état où nous la voyons. On doit donc „ reconnaître deux grands défauts dans la doctrine „ du chaos : l'un & le principal est qu'elle ôte à DIEU „ la création de la matière & la production des qualités „ propres au feu, à l'air, à la terre & à la mer ; l'autre, „ qu'après lui avoir ôté cela, elle le fait venir sans „ nécessité sur le théâtre du monde pour distribuer „ les places aux quatre élémens. Nos nouveaux phi- „ losophes, qui ont rejeté les qualités & les facultés de „ la physique péripatéticienne, trouveraient les mêmes „ défauts dans la description du chaos d'*Ovide ;* car „ ce qu'ils appellent *lois générales du mouvement, prin-* „ *cipes de mécanique, modifications de la matière, figure,* „ *situation & arrangement des corpuscules*, ne comprend „ autre chose que cette vertu active & passive de la „ nature, que les péripatéticiens entendent sous les „ mots de *qualités altératrices & motrices des quatre élé-* „ *mens*. Puis donc que, suivant la doctrine de ceux-ci, „ ces quatre corps, situés selon leur légéreté & leur „ pesanteur naturelle, sont un principe qui suffit „ à toutes les générations, les cartésiens, les gassen- „ distes, & les autres philosophes modernes doivent „ soutenir que le mouvement, la situation & la figure „ des parties de la matière suffisent à la production de „ tous les effets naturels, sans excepter même l'arrange- „ ment général qui a mis la terre, l'air, l'eau & les „ astres où nous les voyons. Ainsi la véritable cause

" du monde & des effets qui s'y produiſent n'eſt point " différente de la cauſe qui a donné le mouvement " aux parties de la matière, ſoit qu'en même temps " elle ait aſſigné à chaque atome une figure déter- " minée, comme le veulent les gaſſendiſtes, ſoit qu'elle " ait ſeulement donné à des parties toutes cubiques " une impulſion qui, par la durée du mouvement ré- " duit à certaines lois, leur ferait prendre dans la " ſuite toutes ſortes de figures. C'eſt l'hypothèſe des " cartéſiens. Les uns & les autres doivent convenir, " par conſéquent, que ſi la matière avait été telle " avant la génération du monde qu'*Ovide* l'a prétendu, " elle aurait été capable de ſe tirer du chaos par ſes " propres forces, & de ſe donner la forme de monde " ſans l'aſſiſtance de DIEU. Ils doivent donc accuſer " *Ovide* d'avoir commis deux bévues : l'une eſt d'avoir " ſuppoſé que la matière avait eu, ſans l'aide de la " divinité, les ſemences de tous les mixtes, la cha- " leur, le mouvement, &c. l'autre eſt de dire que, " ſans l'aſſiſtance de DIEU, elle ne ſe ſerait point tirée " de l'état de confuſion. C'eſt donner trop & trop peu " à l'un & à l'autre ; c'eſt ſe paſſer de ſecours au " plus grand beſoin, & le demander lorſqu'il n'eſt " pas néceſſaire. "

Ovide pourra vous répondre encore : Vous ſuppoſez à tort que mes élémens avaient toutes les qualités qu'ils ont aujourd'hui ; ils n'en avaient aucune ; le ſujet exiſ- tait nu, informe, impuiſſant ; & quand j'ai dit que le chaud était mêlé dans mon chaos avec le froid, le ſec avec l'humide, je n'ai pu employer que ces expreſ- ſions, qui ſignifient qu'il n'y avait ni froid ni chaud, ni ſec ni humide. Ce ſont des qualités que DIEU a

miſes dans nos ſenſations, & qui ne ſont point dans la matière. Je n'ai point fait les bévues dont vous m'accuſez. Ce ſont vos cartéſiens, & vos gaſſendiſtes qui font des bévues avec leurs atomes & leurs parties cubiques; & leurs imaginations ne ſont pas plus vraies que mes métamorphoſes. J'aime mieux *Daphné* changée en laurier, & *Narciſſe* en fleur, que de la matière ſubtile changée en ſoleils, & de la matière rameuſe devenue terre & eau.

Je vous ai donné des fables pour des fables; & vos philoſophes donnent des fables pour des vérités.

OZÉE.

En reliſant hier, avec édification, l'ancien Teſtament, je tombai ſur ce paſſage d'*Ozée*, ch. XIV, verſ. 1. *que Samarie périſſe, parce qu'elle a tourné ſon* Dieu *à l'amertume! que les Samaritains meurent par le glaive! que leurs petits enfans ſoient écraſés, & qu'on fende le ventre aux femmes groſſes!*

Je trouvai ces paroles un peu dures: j'allai conſulter un docteur de l'univerſité de Prague, qui était alors à ſa maiſon de campagne au mont Krapac; il me dit: Il ne faut pas que cela vous étonne. Les Samaritains étaient des ſchiſmatiques qui voulaient ſacrifier chez eux, & ne point envoyer leur argent à Jéruſalem; ils méritaient au moins les ſupplices auxquels le prophète *Ozée* les condamne. La ville de Jéricho, qui fut traitée ainſi, après que ſes murs furent tombés au ſon du cornet, était moins coupable. Les trente & un rois que *Joſué* fit pendre n'étaient point ſchiſmatiques.

Les quarante mille éphraïmites, maſſacrés pour avoir prononcé *ſiboleth* au lieu de *ſchiboleth*, n'étaient point tombés dans l'abyme du ſchiſme. Sachez, mon fils, que le ſchiſme eſt tout ce qu'il y a de plus exécrable. Quand les jéſuites firent pendre dans Thorn, en 1724, de jeunes écoliers, c'eſt que ces pauvres enfans étaient ſchiſmatiques. Ne doutez pas que nous autres catholiques, apoſtoliques, romains & bohémiens, nous ne ſoyons tenus de paſſer au fil de l'épée tous les ruſſes que nous rencontrerons déſarmés, d'écraſer leurs enfans ſur la pierre, d'éventrer leurs femmes enceintes, & de tirer de leur matrice déchirée & ſanglante leurs fœtus à demi-formés. Les Ruſſes ſont de la religion grecque ſchiſmatique; ils ne portent point leur argent à Rome; donc nous devons les exterminer, puiſqu'il eſt démontré que les Jéroſolymites devaient exterminer les Samaritains. C'eſt ainſi que nous traitâmes les Huſſites qui voulaient auſſi garder leur argent. Ainſi a péri ou dû périr, ainſi a été éventrée ou dû être éventrée toute femme ou fille ſchiſmatique.

Je pris la liberté de diſputer contre lui; il ſe fâcha; la diſpute ſe prolongea; il fallut ſouper chez lui; il m'empoiſonna; mais je n'en mourus pas.

P.

PAPISME.

Le papiſte & le tréſorier.

LE PAPISTE.

MONSEIGNEUR a dans ſa principauté des luthériens, des calviniſtes, des quakers, des anabaptiſtes & même des juifs; & vous voudriez encore qu'il admît des unitaires.

LE TRESORIER.

Si ces unitaires vous apportent de l'induſtrie & de l'argent, quel mal nous feront-ils? vous n'en ſerez que mieux payé de vos gages.

LE PAPISTE.

J'avoue que la ſouſtraction de mes gages me ſerait plus douloureuſe que l'admiſſion de ces meſſieurs; mais enfin ils ne croient pas que JESUS-CHRIST ſoit fils de DIEU.

LE TRESORIER.

Que vous importe, pourvu qu'il vous ſoit permis de le croire, & que vous ſoyez bien nourri, bien vétu, bien logé? Les Juifs ſont bien loin de croire qu'il ſoit fils de DIEU, & cependant vous êtes fort aiſe de trouver ici des juifs ſur qui vous placez votre argent à ſix pour cent. *St Paul* lui-même n'a jamais parlé de la divinité de JESUS-CHRIST; il l'appelle franchement

un homme : la mort, dit-il, est entrée dans le monde par le péché d'un seul *homme*.... le don de DIEU s'est répandu par la grâce d'un seul homme qui est JESUS. (*) Et ailleurs : Vous êtes à JESUS & JESUS est à DIEU... Tous vos premiers pères de l'Eglise ont pensé comme *St Paul :* il est évident que pendant trois cents ans, JESUS s'est contenté de son humanité ; figurez-vous que vous êtes un chrétien des trois premiers siècles.

LE PAPISTE.

Mais, monsieur, ils ne croient point à l'éternité des peines.

LE TRESORIER.

Ni moi non plus : soyez damné à jamais si vous voulez ; pour moi je ne compte point du tout l'être.

LE PAPISTE.

Ah ! monsieur, il est bien dur de ne pouvoir damner à son plaisir tous les hérétiques de ce monde ! mais la rage qu'ont les unitaires de rendre un jour les ames heureuses n'est pas ma seule peine. Vous savez que ces monstres-là ne croient pas plus à la résurrection des corps que les saducéens ; ils disent que nous sommes tous anthropophages, que les particules qui composaient votre grand-père & votre bisaïeul, ayant été nécessairement dispersées dans l'athmosphère, sont devenues carottes & asperges, & qu'il est impossible que vous n'ayez mangé quelques petits morceaux de vos ancêtres.

LE TRESORIER.

Soit : mes petits enfans en feront autant de moi, ce ne sera qu'un rendu ; il en arrivera autant aux

(*) Epist. ad Rom. chap. V, v. 12-15, & jusqu'à la fin.

papiſtes. Ce n'eſt pas une raiſon pour qu'on vous chaſſe des états de monſeigneur, ce n'eſt pas une raiſon non plus pour qu'il en chaſſe les unitaires. Reſſuſcitez comme vous pourrez; il m'importe fort peu que les unitaires reſſuſcitent ou non, pourvu qu'ils nous ſoient utiles pendant leur vie.

LE PAPISTE.

Et que direz-vous, monſieur, du péché originel qu'ils nient effrontément? N'êtes-vous pas tout ſcandaliſé quand ils aſſurent que le Pentateuque n'en dit pas un mot; que l'évêque d'Hippone, *St Auguſtin*, eſt le premier qui ait enſeigné poſitivement ce dogme, quoiqu'il ſoit évidemment indiqué par *St Paul*.

LE TRESORIER.

Ma foi ſi le Pentateuque n'en a point parlé, ce n'eſt pas ma faute; pourquoi n'ajoutiez-vous pas un petit mot du péché originel dans l'ancien Teſtament, comme vous y avez, dit-on, ajouté tant d'autres choſes? Je n'entends rien à ces ſubtilités. Mon métier eſt de vous payer régulièrement vos gages quand j'ai de l'argent....

PARADIS.

PARADIS: il n'y a guère de mot dont la ſignification ſe ſoit plus écartée de ſon étymologie. On ſait aſſez qu'originairement il ſignifiait un lieu planté d'arbres fruitiers; enſuite on donna ce nom à des jardins plantés d'arbres d'ombrage. Tels furent dans l'antiquité les jardins de Saana vers Eden dans

l'Arabie heureuſe, connus ſi long-temps avant que les hordes des Hébreux euſſent envahi une partie de la Paleſtine.

Ce mot *paradis* n'eſt célébre chez les Juifs que dans la Genèſe. Quelques auteurs juifs canoniques parlent de jardins ; mais aucun n'a jamais dit un mot du jardin nommé *paradis terreſtre*. Comment s'eſt-il pu faire qu'aucun écrivain juif, aucun prophète juif, aucun cantique juif n'ait cité ce paradis terreſtre dont nous parlons tous les jours ? cela eſt preſque incompréhenſible. C'eſt ce qui a fait croire à pluſieurs ſavans audacieux que la Genèſe n'avait été écrite que très-tard.

Jamais les Juifs ne prirent ce verger, cette plantation d'arbres, ce jardin, ſoit d'herbes, ſoit de fleurs, pour le ciel.

St Luc eſt le premier qui faſſe entendre le ciel par ce mot *paradis*, quand JESUS-CHRIST dit au bon larron : (*a*) *Tu ſeras aujourd'hui avec moi dans le paradis.*

Les anciens donnèrent le nom de ciel aux nuées : ce nom n'était pas convenable, attendu que les nuées touchent à la terre par les vapeurs dont elles ſont formées, & que le ciel eſt un mot vague qui ſignifie l'eſpace immenſe dans lequel ſont tant de ſoleils, de planètes & de comètes ; ce qui ne reſſemble nullement à un verger.

St Thomas dit qu'il y a trois paradis : le terreſtre, le céleſte & le ſpirituel. Je n'entends pas trop la différence qu'il met entre le ſpirituel & le céleſte. Le verger ſpirituel eſt, ſelon lui, la viſion béatifique. Mais c'eſt

(*a*) *Luc*, chap. XXIII, v. 43.

préciſément ce qui conſtitue le paradis céleſte, c'eſt la jouiſſance de DIEU même. (*b*) Je ne prends pas la liberté de diſputer contre l'ange de l'école. Je dis ſeulement : Heureux qui peut toujours être dans un de ces trois paradis !

Quelques ſavans curieux ont cru que le jardin des Heſpérides, gardé par un dragon, était une imitation du jardin d'Eden gardé par un bœuf ailé, ou par un chérubin. D'autres ſavans plus téméraires ont oſé dire que le bœuf était une mauvaiſe copie du dragon, & que les Juifs n'ont jamais été que de groſſiers plagiaires : mais c'eſt blaſphémer, & cette idée n'eſt pas ſoutenable.

Pourquoi a-t-on donné le nom de paradis à des cours quarrées au-devant d'une égliſe?

Pourquoi a-t-on appelé paradis le rang des troiſièmes loges à la comédie & à l'opéra? Eſt-ce parce que ces places, étant moins chères que les autres, on a cru qu'elles étaient faites pour les pauvres ; & qu'on prétend que dans l'autre paradis il y a beaucoup plus de pauvres que de riches? eſt-ce parce que ces loges, étant fort hautes, on leur a donné un nom qui ſignifie auſſi le ciel? il y a pourtant un peu de différence entre monter au ciel & monter aux troiſièmes loges.

Que penſerait un étranger arrivant à Paris, à qui un pariſien dirait : Voulez-vous que nous allions voir Pourceaugnac au paradis?

Que d'incongruités, que d'équivoques dans toutes les langues! Que tout annonce la faibleſſe humaine!

(*b*) I. partie, queſtion CII.

Voyez l'article *Paradis* dans le grand dictionnaire encyclopédique ; il eſt aſſurément meilleur que celui-ci.

Paradis aux bienfeſans, diſait toujours l'abbé de *Saint-Pierre*.

PARLEMENT DE FRANCE.

Depuis Philippe le Bel juſqu'à Charles VII.

PARLEMENT vient ſans doute de parler ; & l'on prétend que parler venait du mot celte *paler*, dont les Cantabres & autres Eſpagnols firent *palabra*. D'autres aſſurent que c'eſt de *parabola*, & que de *parabole* on fit parlement. C'eſt-là ſans doute une érudition fort utile.

Il y a du moins je ne ſais quelle apparence de doctrine plus ſérieuſe dans ceux qui vous diſent que nous n'avons pu encore découvrir de monumens où ſe trouve le mot barbare *parlamentum*, que vers le temps des premières croiſades.

On peut répondre : Le terme *parlamentum* était en uſage alors pour ſignifier les aſſemblées de la nation ; donc il était en uſage très-long-temps auparavant. On n'inventa jamais un terme nouveau pour les choſes ordinaires.

Philippe III, dans la charte de cet établiſſement à Paris, parle d'anciens parlemens. Nous avons des ſéances de parlement judiciaire depuis 1254 ; & une preuve qu'on s'était ſervi ſouvent du mot général *parlement*, en déſignant les aſſemblées de la nation, c'eſt que nous donnâmes ce nom à ces aſſemblées, dès

dès que nous avons écrit en langue françaiſe : & les Anglais, qui prirent toutes nos coutumes, appelèrent *parlement* leurs aſſemblées des pairs.

Ce mot, ſource de tant d'équivoques, fut affecté à pluſieurs autres corps, aux officiers municipaux des villes, à des moines, à des écoles ; autre preuve d'un antique uſage.

On ne répétera pas ici comment le roi *Philippe le bel*, qui détruiſit & forma tant de choſes, forma une chambre de parlement à Paris, pour juger dans cette capitale les grands procès portés auparavant par-tout où ſe trouvait la cour ; comment cette chambre qui ne ſiégait que deux fois l'année fut ſalariée par le roi à cinq ſous par jour pour chaque conſeiller juge. Cette chambre était néceſſairement compoſée de membres amovibles, puiſque tous avaient d'autres emplois : de ſorte que qui était juge à Paris, à la touſſaint, allait commander les troupes, à la pentecôte.

Nous ne redirons point comment cette chambre ne jugea de long-temps aucun procès criminel ; comment les clercs ou gradués, enquêteurs établis pour rapporter les procès aux ſeigneurs conſeillers juges, & non pour donner leurs voix, furent bientôt mis à la place de ces juges d'épée qui rarement ſavaient lire & écrire.

On ſait par quelle fatalité étonnante & funeſte le premier procès criminel que jugèrent ces nouveaux conſeillers gradués, fut celui de *Charles VII* leur roi alors dauphin de France, qu'ils déclarèrent, ſans le nommer, déchu de ſon droit à la couronne ; & comment, quelques jours après, ces mêmes juges, ſubjugués par le parti anglais dominant, condamnèrent

le dauphin, le descendant de *St Louis*, au bannissement perpétuel le 3 janvier 1420 ; arrêt aussi incompétent qu'infame, monument éternel de l'opprobre & de la désolation où la France était plongée, & que le président *Hénault* a tâché en vain de pallier dans son abrégé aussi estimable qu'utile. Mais tout sort de sa sphère dans les temps de trouble. La démence du roi *Charles VI*, l'assassinat du duc de Bourgogne commis par les amis du dauphin, le traité solemnel de Troyes, la défection de tout Paris & des trois quarts de la France, les grandes qualités, les victoires, la gloire, l'esprit, le bonheur de *Henri V*, solemnellement déclaré roi de France ; tout semblait excuser le parlement.

Après la mort de *Charles VI* en 1422, & dix jours après ses obsèques, tous les membres du parlement de Paris jurèrent sur unmissel, dans la grand'chambre, obéissance & fidélité au jeune roi d'Angleterre *Henri VI* fils de *Henri V ;* & ce tribunal fit mourir une bourgeoise de Paris qui avait eu le courage d'ameuter plusieurs citoyens pour recevoir leur roi légitime dans sa capitale. Cette respectable bourgeoise fut exécutée avec tous les citoyens fidelles que le parlement put saisir. *Charles VII* érigea un autre parlement à Poitiers ; il fut peu nombreux, peu puissant, & point payé.

Quelques membres du parlement de Paris, dégoûtés des Anglais, s'y réfugièrent. Et enfin, quand *Charles* eut repris Paris, & donné une amnistie générale, les deux parlemens furent réunis.

Parlement. L'étendue de ſes droits.

Machiavel, dans ſes remarques politiques ſur *Tite-Live*, dit que les parlemens ſont la force du roi de France. Il avait très-grande raiſon en un ſens. *Machiavel* italien voyait le pape comme le plus dangereux monarque de la chrétienté. Tous les rois lui feſaient la cour; tous voulaient l'engager dans leurs querelles; & quand il exigeait trop, quand un roi de France n'oſait le refuſer en face, ce roi avait ſon parlement tout prêt qui déclarait les prétentions du pape contraires aux lois du royaume, tortionnaires, abuſives, abſurdes. Le roi s'excuſait auprès du pape en diſant qu'il ne pouvait venir à bout de ſon parlement.

C'était bien pis encore quand le roi & le pape ſe querellaient. Alors les arrêts triomphaient de toutes les bulles, & la tiare était renverſée par la main de juſtice. Mais ce corps ne fit jamais la force des rois quand ils eurent beſoin d'argent. Comme c'eſt avec ce ſeul reſſort qu'on eſt ſûr d'être toujours le maître, les rois en voulaient toujours avoir; il en fallut demander d'abord aux états-généraux. La cour du parlement de Paris, ſédentaire & inſtituée pour rendre la juſtice, ne ſe mêla jamais de finance juſqu'à *François I.* La fameuſe réponſe du premier préſident *Jean de la Vaquerie* au duc d'Orléans (depuis *Louis XII*) en eſt une preuve aſſez forte: *Le parlement eſt pour rendre juſtice au peuple; les finances, la guerre, le gouvernement du roi ne ſont point de ſon reſſort.*

On ne peut pardonner au préſident *Hénault* de n'avoir pas rapporté ce trait qui ſervit long-temps de

base au droit public en France, supposé que ce pays connût un droit public.

Parlement. Droit d'enregistrer.

ENREGISTREMENT, mémorial, journal, livre de raison. Cet usage fut de tout temps observé chez les nations policées, & fort négligé par les Barbares qui vinrent fondre sur l'empire romain. Le clergé de Rome fut plus attentif, il enregistra tout, & toujours à son avantage. Les Visigoths, les Vandales, les Bourguignons, les Francs, & tous les autres sauvages n'avaient pas seulement de registres pour les mariages, les naissances & les morts. Les empereurs firent, à la vérité, écrire leurs traités & leurs ordonnances; elles étaient conservées tantôt dans un château, tantôt dans un autre; & quand ce château était pris par quelque brigand, le registre était perdu. Il n'y a guère eu que les anciens actes déposés à la tour de Londres qui aient subsisté. On n'en retrouva ailleurs que chez les moines, qui suppléèrent souvent par leur industrie à la disette des monumens publics.

Quelle foi peut-on avoir à ces anciens monumens après l'aventure des fausses décrétales qui ont été respectées pendant cinq cents ans, autant & plus que l'Evangile; après tant de faux martyrologes, de fausses légendes & de faux actes? Notre Europe fut trop long-temps composée d'une multitude de brigands qui pillaient tout, d'un petit nombre de faussaires qui trompèrent ces brigands ignorans, & d'une populace aussi abrutie qu'indigente, courbée vers la terre toute l'année pour nourrir tous ces gens-là.

On tient que *Philippe-Auguſte* perdit ſon chartrier, ſes titres ; on ne ſait pas trop à quelle occaſion, ni comment, ni pourquoi il ſefait tranſporter aux injures de l'air des parchemins qu'il devait ſoigneuſement enfermer ſous la clef.

On croit qu'*Etienne Boileau*, prévôt de Paris du temps de *St Louis*, fut le premier qui tint un journal, & qu'il fut imité par *Jean de Montluc* greffier du parlement de Paris en 1313, & non en 1256 ; faute de pure inadvertance dans le grand dictionnaire, au mot *Enregiſtrement*.

Peu à peu les rois s'accoutumèrent à faire enregiſtrer au parlement pluſieurs de leurs ordonnances, & ſurtout les lois que le parlement était obligé de maintenir.

C'eſt une opinion commune que la première ordonnance enregiſtrée eſt celle de *Philippe de Valois* ſur ſes droits de régale en 1332 au mois de ſeptembre, laquelle pourtant ne fut enregiſtrée qu'en 1334. Aucun édit ſur les finances ne fut enregiſtré en cette cour, ni par ce roi, ni par ſes ſucceſſeurs juſqu'à *François I.*

Charles V tint un lit de juſtice en 1374, pour faire enregiſtrer la loi qui fixe la majorité des rois à quatorze ans.

Une obſervation fort ſingulière eſt que l'érection de preſque tous les parlemens du royaume ne fut point préſentée au parlement de Paris pour y être enregiſtrée & vérifiée.

Les traités de paix y furent quelquefois enregiſtrés. Plus ſouvent on s'en diſpenſa. Rien n'a été ſtable & permanent, rien n'a été uniforme. L'on n'enregiſtra

point le traité d'Utrecht qui termina la funeſte guerre de la ſucceſſion d'Eſpagne. On enregiſtra les édits qui établirent & qui ſupprimèrent les mouleurs de bois, les eſſayeurs de beurre, & les meſureurs de charbon.

Remontrances des parlemens.

TOUTE compagnie, tout citoyen a droit de porter ſes plaintes au ſouverain par la loi naturelle qui permet de crier quand on ſouffre. Les premières remontrances du parlement de Paris furent adreſſées à *Louis XI* par l'exprès commandement de ce roi, qui, étant alors mécontent du pape, voulut que le parlement lui remontrât publiquement les excès de la cour de Rome. Il fut bien obéi; le parlement était dans ſon centre; il défendait les lois contre les rapines. Il montra que la cour romaine avait extorqué en trente années quatre millions ſix cents quarante-cinq mille écus de la France. Ces ſimonies multipliées, ces vols réels commis ſous le nom de *piété*, commençaient à faire horreur. Mais la cour romaine ayant enfin apaiſé & ſéduit *Louis XI*, il fit taire ceux qu'il avait fait ſi bien parler. Il n'y eut aucune remontrance ſur les finances, du temps de *Louis XI*, ni de *Charles VIII*, ni de *Louis XII;* car il ne faut pas qualifier du nom de *remontrances ſolemnelles* le refus que fit cette compagnie de prêter à *Charles VIII* cinquante mille francs pour ſa malheureuſe expédition d'Italie en 1496. Le roi lui envoya le ſire d'*Albret*, le ſire de *Rieux* gouverneur de Paris, le ſire de *Graville* amiral de France, & le cardinal *Dumaine* pour la prier de ſe cotiſer pour lui prêter cet argent. Etrange députation! les regiſtres portent

que le parlement repréſenta *la néceſſité & l'indigence du royaume, & le cas ſi piteux, quod non indiget manu ſcribentis.* Garder ſon argent n'était pas une de ces remontrances publiques au nom de la France.

Il en fit pour la grille d'argent de St Martin que *François I* acheta des chanoines, & dont il devait payer l'intérêt & le principal ſur ſes domaines. Voilà la première remontrance pour affaire pécuniaire.

La ſeconde fut pour la vente de vingt charges de nouveaux conſeillers au parlement de Paris, & de trente dans les provinces. Ce fut le chancelier cardinal *Duprat* qui proſtitua ainſi la juſtice. Cette honte a duré & s'eſt étendue ſur toute la magiſtrature de la France depuis 1515 juſqu'à 1771, l'eſpace de deux cents cinquante-cinq ans, juſqu'à ce qu'un autre chancelier a commencé à effacer cette tache.

Depuis ce temps le parlement remontra ſur toutes ſortes d'objets. Il y était autoriſé par l'édit paternel de *Louis XII* père du peuple : *Qu'on ſuive toujours la loi malgré les ordres contraires à la loi que l'importunité pourrait arracher au monarque.*

Après *François I*, le parlement fut continuellement en querelle avec le miniſtère, ou du moins en défiance. Les malheureuſes guerres de religion augmentèrent ſon crédit ; & plus il fut néceſſaire, plus il fut entreprenant. Il ſe regardait comme le tuteur des rois dès le temps de *François II.* C'eſt ce que *Charles IX* lui reprocha au temps de ſa majorité par ces propres mots :

„ Je vous ordonne de ne pas agir avec un roi
„ majeur comme vous avez fait pendant ſa minorité ;
„ ne vous mêlez pas des affaires dont il ne vous

" appartient pas de connaître ; ſouvenez-vous que " votre compagnie n'a été établie par les rois que " pour rendre la juſtice ſuivant les ordonnances du " ſouverain. Laiſſez au roi & à ſon conſeil les affaires " d'Etat ; défaites-vous de l'erreur de vous regarder " comme les tuteurs des rois, comme les défenſeurs " du royaume, & comme les gardiens de Paris. "

Le malheur des temps l'engagea dans le parti de la ligue contre *Henri III.* Il ſoutint les *Guiſes* au point qu'après le meurtre de *Henri de Guiſe* & du cardinal ſon frère, il commença des procédures contre *Henri III*, & nomma deux conſeillers, *Pichon* & *Courtin*, pour informer. (1)

Après la mort de *Henri III*, il ſe déclara contre *Henri le grand.* La moitié de ce corps était entraînée par la faction d'Eſpagne, & l'autre par un faux zèle de religion.

Henri IV eut un autre petit parlement auprès de lui ainſi que *Charles VII.* Il rentra comme lui dans Paris par des négociations ſecrètes plus que par la force, & il réunit les deux parlemens ainſi que *Charles VII* en avait uſé.

Tout le miniſtère du cardinal de *Richelieu* fut ſignalé par des réſiſtances fréquentes de cette compagnie ; réſiſtances d'autant plus fermes qu'elles étaient approuvées de la nation.

On connaît aſſez la guerre de la fronde, dans laquelle le parlement fut précipité par des factieux. La reine régente le transféra à Pontoiſe par une déclaration du roi ſon fils déjà majeur, datée du 3

(1) L'arrêt ne parle que des meurtriers du duc de *Guiſe* & de leurs complices. Il n'était que hardi, & non irrégulier.

juillet 1652. Mais trois préſidens ſeulement & quatorze conſeillers obéirent.

Louis XIV en 1655, après l'amniſtie, vint à la grand'chambre, le fouet à la main, défendre les aſſemblées des chambres. En 1657 il ordonna l'enregiſtrement de tout édit, & ne permit les remontrances que dans la huitaine après l'enregiſtrement. Tout fut tranquille ſous ſon règne.

Sous Louis XV.

Le parlement de Paris avait déjà, du temps de la fronde, établi l'uſage de ne plus rendre la juſtice lorſqu'il ſe croyait léſé par le gouvernement. C'était un moyen qui ſemblait devoir forcer le miniſtère à plier ſous ſes volontés, ſans qu'on eût une rebellion à lui reprocher comme dans la minorité de *Louis XIV*.

Il employa cette reſſource en 1718, dans la minorité de *Louis XV*. Le duc d'Orléans régent l'exila à Pontoiſe en 1720.

La malheureuſe bulle *Unigenitus* le mit quelquefois aux priſes avec le cardinal de *Fleuri*.

Il ceſſa encore ſes fonctions en 1751 dans les petits troubles excités par *Chriſtophe de Beaumont* archevêque de Paris, au ſujet des billets de confeſſion & des refus de ſacremens.

Nouvelle ceſſation de ſervice en 1753. Tout le corps fut exilé dans pluſieurs villes de ſon reſſort; la grand'chambre le fut à Pontoiſe. Cet exil dura plus de quinze mois, depuis le 10 mai 1753, juſqu'au 27 août 1754. Le roi dans cet eſpace de temps fit rendre la juſtice par des conſeillers d'Etat & des maîtres des requêtes. Très-peu de cauſes furent

plaidées devant ce nouveau tribunal. La plupart de ceux qui étaient en procès aimèrent mieux s'accommoder, ou attendre le retour du parlement. Il semblait que la chicane eût été exilée avec ceux qui étaient institués pour la réprimer.

On rappela enfin le parlement à ses fonctions, & il revint aux acclamations de toute la France.

Deux ans après son retour, les esprits étant plus aigris que jamais, le roi vint tenir un lit de justice à Paris en 1756 le 13 décembre. Il supprima deux chambres du parlement, & fit plusieurs réglemens pour mettre dans ce corps une police nouvelle. A peine fut-il sorti, que tous les conseillers donnèrent leur démission, à la réserve des présidens à mortier, & de dix conseillers de grand'chambre.

La cour ne croyait pas alors pouvoir établir un nouveau tribunal à sa place. On fut de tous les côtés très-aigri & très-incertain.

L'attentat inconcevable de *Damiens* parut reconcilier pendant quelque temps le parlement avec la cour. Ce malheureux, non moins insensé que coupable, accusa sept membres du parlement dans une lettre qu'il osa dicter pour le roi même, & qui lui fut portée. Cette accusation absurde n'empêcha pas le roi de remettre au parlement même le jugement de *Damiens*, qui fut condamné au supplice de *Ravaillac* par ce qui restait de la grand'chambre. Plusieurs pairs & des princes du sang opinèrent.

Après l'exécution terrible du criminel faite le 28 mars 1757, le ministère, engagé dans une guerre ruineuse & funeste, négocia avec ces mêmes officiers du parlement qui avaient donné leur démission ; les exilés furent rappelés.

Ce corps, à force d'avoir été humilié par la cour, eut plus d'autorité que jamais.

Il signala cette autorité en abolissant par un arrêt l'ordre des jésuites en France, & en les dépouillant de tous leurs biens (par l'arrêt du 6 août 1762.) Rien ne le rendit plus cher à la nation. Il fut en cela parfaitement secondé par tous les parlemens du royaume, & par toute la France.

Il s'unissait en effet avec ces autres parlemens, & prétendait ne faire avec eux qu'un corps, dont il était le principal membre. Tous s'appelaient alors *classes du parlement;* celui de Paris était la première classe; chaque classe fesait des remontrances sur les édits, & ne les enregistrait pas. Il y eut même quelques-uns de ces corps qui poursuivirent juridiquement les commandans de province envoyés à eux de la part du roi pour faire enregistrer. Quelques classes décernèrent des prises de corps contre ces officiers. Si ces décrets avaient été mis à exécution, il en aurait résulté un effet bien étrange. C'est sur les domaines royaux que se prennent les deniers dont on paye les frais de justice; de sorte que le roi aurait payé de ses propres domaines les arrêts rendus par ceux qui lui désobéissaient contre ses officiers principaux qui avaient exécuté ses ordres.

Le plus singulier de ces arrêts rendus contre les commandans des provinces, & en quelque sorte contre le roi lui-même, fut celui du parlement de Toulouse contre le duc de *Fitzjames*, *Barwik*, en date du 17 décembre 1763. *Ordonne que ledit duc de Fitzjames sera pris, saisi & arrêté en quelque endroit du royaume qu'il se trouve*, c'est-à-dire que les huissiers toulousains

pouvaient saisir au corps le duc de *Fitzjames* dans la chambre du roi même, ou à sa chapelle de Versailles. La cour dissimula long-temps cet affront ; aussi elle en essuya d'autres.

Cette étonnante anarchie ne pouvait pas subsister ; il fallait ou que la couronne reprît son autorité, ou que les parlemens prévalussent.

On avait besoin dans des conjonctures si critiques d'un chancelier aussi hardi que l'*Hospital*, on le trouva. Il fallait changer toute l'administration de la justice dans le royaume, & elle fut changée.

Le roi commença par essayer de ramener le parlement de Paris ; il le fit venir à un lit de justice qu'il tint à Versailles le 7 décembre 1770, avec les princes, les pairs & les grands officiers de la couronne. Là, il lui défendit de se servir jamais des termes d'*unité*, d'*indivisibilité*, & de *classes*.

D'envoyer aux autres parlemens d'autres mémoires que ceux qui sont spécifiés par les ordonnances.

De cesser le service, sinon dans les cas que ces mêmes ordonnances ont prévus.

De donner leur démission en corps.

De rendre jamais d'arrêt qui retarde les enregistremens, le tout sous peine d'être cassés.

Le parlement sur cet édit solemnel ayant encore cessé le service, le roi leur fit porter des lettres de jussion ; ils désobéirent. Nouvelles lettres de jussion, nouvelle désobéissance. Enfin, le monarque, poussé à bout, leur envoya pour dernière tentative le 20 janvier 1771, à quatre heures du matin, des mousquetaires qui portèrent à chaque membre un papier à signer. Ce papier ne contenait qu'un ordre de déclarer s'ils

obéiraient, ou s'ils refuseraient. Plusieurs voulurent interpréter la volonté du roi: les mousquetaires leur dirent qu'ils avaient ordre d'éviter les commentaires, qu'il fallait un oui, ou un non.

Quarante membres signèrent ce *oui*, les autres s'en dispensèrent. Les oui étant venus le lendemain au parlement avec leurs camarades, leur demandèrent pardon d'avoir accepté, & signèrent *non*; tous furent exilés.

La justice fut encore administrée par les conseillers d'Etat & les maîtres des requêtes comme elle l'avait été en 1753: mais ce ne fut que par provision. On tira bientôt de ce chaos un arrangement utile.

D'abord le roi se rendit aux vœux des peuples qui se plaignaient depuis des siècles de deux griefs, dont l'un était ruineux, l'autre honteux & dispendieux à la fois. Le premier était le ressort trop étendu du parlement de Paris, qui contraignait les citoyens de venir de cent cinquante lieues se consumer devant lui en frais, qui souvent excédaient le capital. Le second était la vénalité des charges de judicature; vénalité qui avait introduit la forte taxation des épices.

Pour réformer ces deux abus, six parlemens nouveaux furent institués le 23 février de la même année, sous le titre de *conseils supérieurs*, avec injonction de rendre *gratis* la justice. Ces conseils furent établis dans Arras, Blois, Châlons, Clermont, Lyon, Poitiers (en suivant l'ordre alphabétique.) On y en ajouta d'autres depuis.

Il fallait surtout former un nouveau parlement à Paris, lequel serait payé par le roi sans acheter ses

places, & ſans rien exiger des plaideurs. Cet établiſſement fut fait le 13 avril 1771. L'opprobre de la vénalité dont *François I* & le chancelier *Duprat* avaient malheureuſement ſouillé la France, fut lavé par *Louis XV* & par les ſoins du chancelier de *Maupeou*, ſecond du nom. On finit par la réforme de tous les parlemens, & on eſpéra de voir réformer la juriſprudence. On fut trompé: rien ne fut réformé. *Louis XVI* rétablit avec ſageſſe les parlemens que *Louis XV* avait caſſés avec juſtice. Le peuple vit leur retour avec des tranſports de joie.

PARLEMENT D'ANGLETERRE.

Les membres du parlement d'Angleterre aiment à ſe comparer aux anciens Romains autant qu'ils le peuvent. (*)

Il n'y a pas long-temps que M. *Schipping*, dans la chambre des communes, commença ſon diſcours par ces mots: *La majeſté du peuple anglais ſerait bleſſée.* La ſingularité de l'expreſſion cauſa un grand éclat de rire; mais ſans ſe déconcerter, il répéta les mêmes paroles d'un air ferme, & on ne rit plus. J'avoue que je ne vois rien de commun entre la majeſté du peuple anglais & celle du peuple romain, encore moins entre leurs gouvernemens. Il y a un ſénat à Londres dont quelques membres ſont ſoupçonnés, quoiqu'à tort ſans doute, de vendre leurs voix dans l'occaſion, comme on feſait à Rome: voilà toute la reſſemblance.

(*) Cet article a été écrit vers 1731.

D'ailleurs les deux nations me paraiſſent entièrement différentes, ſoit en bien, ſoit en mal. On n'a jamais connu chez les Romains la folie horrible des guerres de religion; cette abomination était réſervée à des dévots, prêcheurs d'humilité & de patience. *Marius* & *Sylla*, *Pompée* & *Céſar*, *Antoine* & *Auguſte*, ne ſe battaient point pour décider ſi le *Flamen* devait porter ſa chemiſe par-deſſus ſa robe, ou ſa robe par-deſſus ſa chemiſe; & ſi les poulets ſacrés devaient manger & boire, ou bien manger ſeulement, pour qu'on prît les augures. Les Anglais ſe ſont fait pendre autrefois réciproquement à leurs aſſiſes, & ſe ſont détruits en bataille rangée pour des querelles de pareille eſpèce. La ſecte des épiſcopaux & le presbytérianiſme ont tourné, pour un temps, ces têtes mélancoliques. Je m'imagine que pareille ſottiſe ne leur arrivera plus; ils me paraiſſent devenir ſages à leurs dépens, & je ne leur vois nulle envie de s'égorger dorénavant pour des ſyllogiſmes. Toutefois qui peut répondre des hommes?

Voici une différence plus eſſentielle entre Rome & l'Angleterre, qui met tout l'avantage du côté de la dernière; c'eſt que le fruit des guerres civiles de Rome a été l'eſclavage, & celui des troubles d'Angleterre, la liberté. La nation anglaiſe eſt la ſeule de la terre qui ſoit parvenue à régler le pouvoir des rois en leur réſiſtant, & qui d'efforts en efforts ait enfin établi ce gouvernement ſage, où le prince, tout-puiſſant pour faire du bien, a les mains liées pour faire du mal, où les ſeigneurs ſont grands ſans inſolence & ſans vaſſaux, & où le peuple partage le gouvernement ſans confuſion.

La chambre des pairs & celle des communes ſont les arbitres de la nation ; le roi eſt le ſur-arbitre. Cette balance manquait aux Romains ; les grands & le peuple étaient toujours en diviſion à Rome, ſans qu'il y eût un pouvoir mitoyen qui pût les accorder. Le ſénat de Rome qui avait l'injuſte & puniſſable orgueil de ne vouloir rien partager avec les plébéïens, ne connaiſſait d'autre ſecret pour les éloigner du gouvernement, que de les occuper toujours dans les guerres étrangères ; il regardait le peuple comme une bête féroce, qu'il fallait lâcher ſur leurs voiſins, de peur qu'elle ne dévorât ſes maîtres. Ainſi le plus grand défaut du gouvernement des Romains en fit des conquérans ; c'eſt parce qu'ils étaient malheureux chez eux, qu'ils devinrent les maîtres du monde, juſqu'à ce qu'enfin leurs diviſions les rendirent eſclaves.

Le gouvernement d'Angleterre n'eſt point fait pour un ſi grand éclat, ni pour une fin ſi funeſte ; ſon but n'eſt point la brillante folie de faire des conquêtes, mais d'empêcher que ſes voiſins n'en faſſent. Ce peuple n'eſt pas ſeulement jaloux de ſa liberté, il l'eſt encore de celle des autres. Les Anglais étaient acharnés contre *Louis XIV*, uniquement parce qu'ils lui croyaient de l'ambition.

Il en a couté, ſans doute, pour établir la liberté en Angleterre ; c'eſt dans des mers de ſang qu'on a noyé l'idole du pouvoir deſpotique : mais les Anglais ne croient point avoir acheté trop cher leurs lois. Les autres nations n'ont pas verſé moins de ſang qu'eux ; mais ce ſang qu'elles ont répandu pour la cauſe de leur liberté, n'a fait que cimenter leur ſervitude.

Ce

Ce qui devient une révolution en Angleterre, n'eſt qu'une ſédition dans les autres pays. Une ville prend les armes pour défendre ſes priviléges, ſoit en Barbarie, ſoit en Turquie; auſſitôt des ſoldats mercenaires la ſubjuguent, des bourreaux la puniſſent, & le reſte de la nation baiſe ſes chaînes. Les Français penſent que le gouvernement de cette île eſt plus orageux que la mer qui l'environne, & cela eſt vrai; mais c'eſt quand le roi commence la tempête, c'eſt quand il veut ſe rendre le maître du vaiſſeau, dont il n'eſt que le premier pilote. Les guerres civiles de France ont été plus longues, plus cruelles, plus fécondes en crimes que celles d'Angleterre; mais de toutes ces guerres civiles aucune n'a eu une liberté ſage pour objet. Dans le temps déteſtable de *Charles IX* & de *Henri III*, il s'agiſſait ſeulement de ſavoir ſi on ſerait l'eſclave des *Guiſes;* pour la dernière guerre de Paris elle ne mérite que des ſifflets. Il me ſemble que je vois des écoliers qui ſe mutinent contre le préfet d'un collége, & qui finiſſent par être fouettés. Le cardinal de *Retz*, avec beaucoup d'eſprit & de courage mal employé, rebelle ſans aucun ſujet, factieux ſans deſſein, chef de parti ſans armée, cabalait pour cabaler, & ſemblait faire la guerre civile pour ſon plaiſir. Le parlement de Paris ne ſavait ce qu'il voulait, ni ce qu'il ne voulait pas. Il levait des troupes par arrêt, il les caſſait: il menaçait, & demandait pardon; il mettait à prix la tête du cardinal *Mazarin*, & enſuite venait le complimenter en cérémonie. Nos guerres civiles ſous *Charles VI* avaient été cruelles; celles de la ligue furent abominables; celle de la fronde fut ridicule.

Ce qu'on reproche le plus en France aux Anglais, & avec raison, c'est le supplice de *Charles I*, monarque digne d'un meilleur sort, qui fut traité par ses vainqueurs, comme il les eût traités s'il eût été heureux. Après tout, regardez d'un côté *Charles I* vaincu en bataille rangée, prisonnier, jugé, condamné dans Westminster, & décapité; & de l'autre, l'empereur *Henri VII* empoisonné par son chapelain en communiant, *Henri III* assassiné par un moine, trente assassinats médités contre *Henri IV*, plusieurs exécutés, & le dernier privant enfin la France de ce grand roi: pesez ces attentats, & jugez.

PASSIONS.

Leur influence sur le corps, & celle du corps sur elles.

DIS-MOI, docteur, (je n'entends pas un docteur en médecine qui sait quelque chose, qui a long-temps examiné les sinuosités du cervelet, qui a recherché si les nerfs ont un suc circulant, qui a fouillé en vain dans des matrices pour voir comment un être pensant s'y forme, & qui connaît tout ce qu'on peut connaître de notre machine) hélas! j'entends un docteur en théologie. Je t'adjure par la raison au nom de laquelle tu frémis: dis-moi pourquoi ayant vu faire à ta servante un mouvement de gauche à droite & de droite à gauche formé par le muscle gluteus & par le vaste externe, sur le champ ton imagination s'alluma; deux muscles érecteurs, qui partent de l'iskion, donnèrent un mouvement de perpendicule à ton phallus? Ses

corps caverneux se remplirent de sang; tu introduisis ton *balanus intra vaginam* de ta servante; & ton *balanus* frottant *fuum clitorida* lui donna comme à toi un plaisir d'une ou deux secondes, dont ni elle ni toi ne connaîtront jamais la cause, & dont naîtra cependant un être pensant, tout pourri du péché originel? Quel rapport, je te prie, de toute cette action avec un mouvement du muscle gluteus de ta gouvernante? Tu auras beau relire *Sanchez* & *Thomas d'Aquin* & *Scot* & *Bonaventure*, tu ne sauras jamais un mot de cette mécanique incompréhensible, par laquelle l'éternel architecte dirige tes idées, tes désirs, tes actions, & fait naître un petit bâtard de prêtre prédestiné à la damnation de toute éternité.

Le lendemain matin, après avoir pris ton chocolat, ta mémoire te retrace l'image du plaisir que tu goûtas la veille, & tu recommences. Conçois-tu, mon gros automate, ce que c'est que cette mémoire qui t'est commune avec tous les animaux? Sais-tu quelles fibres rappellent tes idées, & peignent dans ton cerveau les voluptés de la veille par un sentiment continué, qui a dormi avec toi & qui s'est réveillé avec toi? Le docteur me répond après *Thomas d'Aquin* que tout cela est une production de son ame végétative, de son ame sensitive, & de son ame intellectuelle, qui toutes trois composent une ame, laquelle n'étant point étendue agit évidemment sur un corps étendu.

Je vois à son air embarrassé qu'il a balbutié des mots dont il n'a aucune idée; & je lui dis enfin: Docteur, si tu conviens malgré toi que tu ne sais ce que c'est qu'une ame, & que tu as parlé toute ta vie sans t'entendre, que ne l'avoues-tu en honnête homme?

que ne conclus-tu ce qu'il faut conclure de la prémotion physique du docteur *Bourfier*, & de certains endroits de *Mallebranche*, & surtout de ce sage *Locke* si supérieur à *Mallebranche*? que ne conclus-tu, dis-je, que ton ame est une faculté que DIEU t'a donnée, sans te dire son secret, ainsi qu'il t'en a donné tant d'autres? Apprends que plusieurs raisonneurs prétendent qu'à proprement parler il n'y a que le pouvoir inconnu du divin *Demiourgos* & ses lois inconnues qui opèrent tout en nous; & qu'à parler encore mieux, nous ne saurons jamais de quoi il s'agit.

Mon homme se fâche; le sang lui monte au visage. Il me battrait s'il était le plus fort, & s'il n'était retenu par les bienséances. Son cœur se gonfle; la systole & la diastole se font irrégulièrement; son cervelet est comprimé; il tombe en apoplexie. Quel rapport y avait-il donc entre ce sang, ce cœur, ce cervelet & une vieille opinion du docteur qui était contraire à la mienne? Un esprit pur, intellectuel tombe-t-il en syncope, quand on n'est pas de son avis? J'ai proféré des sons; il a proféré des sons; & le voilà en apoplexie; le voilà mort.

Je suis à table moi & mon ame en sorbonne, au *prima mensis* avec cinq ou six docteurs *socii sorbonici*. On nous donne d'un mauvais vin frelaté; d'abord nos ames sont folles; une demi-heure après nos ames sont stupides, elles sont nulles; & le lendemain nos mêmes docteurs donnent un beau décret par lequel l'ame ne tenant point de place, & étant absolument immatérielle, est logée matériellement dans le corps calleux, pour faire leur cour au chirurgien *la Peironie*.

Un convive est à table gaiement. On lui apporte

une lettre qui lui inspire l'étonnement, la tristesse & la crainte. Dans l'instant même les muscles de son ventre se contractent & se relâchent, le mouvement péristaltique des intestins s'augmente; le sphincter du rectum s'ouvre avec une petite convulsion; & mon homme, au lieu d'achever son dîner, fait une copieuse évacuation. Dis-moi donc quelle connexion secrète la nature a mise entre une idée & une selle?

De tous ceux qu'on a trépanés, il y en a toujours plusieurs qui restent imbécilles. On a donc offensé les fibres pensantes de leur cerveau; & où sont ces fibres pensantes? O *Sanchez*, ô *magister* de *Grillandis*, *Tamponet*, *Riballier*, ô *Cogé Pecus* régent de seconde & recteur de l'université, rendez-moi raison nettement de tout cela, si vous pouvez!

Comme j'écrivais ces choses au mont Krapac, pour mon instruction particulière, on m'a apporté le livre de la *Médecine de l'esprit* du docteur *Camus*, professeur en médecine de l'université de Paris. J'ai espéré d'y voir la solution de toutes mes difficultés. Qu'y ai-je trouvé? rien. Ah, monsieur *Camus!* vous n'avez pas fait avec esprit la *Médecine de l'esprit*. C'est lui qui recommande fortement le sang d'ânon, tiré derrière l'oreille, comme un spécifique contre la folie. *Cette vertu du sang d'âne*, dit-il, *réintégre l'ame dans ses fonctions*. Il prétend aussi qu'on guérit les fous en leur donnant la gale. Il assure de plus que pour avoir de la mémoire, il faut manger du chapon, du levraut & des alouettes, & surtout se bien garder des oignons & du beurre. Cela fut imprimé en 1769 avec approbation & privilége du roi. Et on mettait sa santé entre les mains de maître *Camus* professeur en médecine!

Pourquoi n'aurait-il pas été premier médecin du roi ?

Pauvres marionnettes de l'éternel *Demiourgos*, qui ne ſavons ni pourquoi ni comment une main inviſible fait mouvoir nos reſſorts, & enſuite nous jette & nous entaſſe dans la boîte ! Répétons plus que jamais avec *Ariſtote : Tout eſt qualité occulte.*

PATRIE.

SECTION PREMIERE.

NOUS nous bornerons ici ſelon notre uſage à propoſer quelques queſtions que nous ne pouvons réſoudre.

Un juif a-t-il une patrie ? s'il eſt né à Coimbre, c'eſt au milieu d'une troupe d'ignorans abſurdes qui argumenteront contre lui, & auxquels il ferait des réponſes abſurdes, s'il oſait répondre. Il eſt ſurveillé par des inquiſiteurs qui le feront brûler s'ils ſavent qu'il ne mange point de lard, & tout ſon bien leur appartiendra. Sa patrie eſt-elle à Coimbre ? peut-il aimer tendrement Coimbre ? peut-il dire comme dans les Horaces de *Pierre Corneille :*

Mon cher pays eſt mon premier amour....
Mourir pour la patrie eſt un ſi digne ſort
Qu'on briguerait en foule une ſi belle mort. — Tarare !

Sa patrie eſt-elle Jéruſalem ? il a ouï-dire vaguement qu'autrefois ſes ancêtres, quels qu'ils fuſſent, ont

habité ce terrain pierreux & ſtérile, bordé d'un déſert abominable, & que les Turcs ſont maîtres aujourd'hui de ce petit pays dont ils ne retirent preſque rien. Jéruſalem n'eſt pas ſa patrie. Il n'en a point; il n'a pas ſur la terre un pied quarré qui lui appartienne.

Le Guèbre plus ancien, & cent fois plus reſpectable que le juif, eſclave des Turcs, ou des Perſans, ou du grand-mogol, peut-il compter pour ſa patrie quelques pyrées qu'il élève en ſecret ſur des montagnes?

Le Banian, l'Arménien, qui paſſent leur vie à courir dans tout l'Orient, & à faire le métier de courtiers, peuvent-ils dire, ma chère patrie, ma chère patrie? Ils n'en ont d'autre que leur bourſe & leur livre de compte.

Parmi nos nations d'Europe, tous ces meurtriers qui louent leurs ſervices, & qui vendent leur ſang au premier roi qui veut les payer, ont-ils une patrie? Ils en ont bien moins qu'un oiſeau de proie qui revient tous les ſoirs dans le creux du rocher où ſa mère fit ſon nid.

Les moines oſeraient-ils dire qu'ils ont une patrie? elle eſt, diſent-ils, dans le ciel; à la bonne heure, mais dans ce monde je ne leur en connais pas.

Ce mot de *patrie* ſera-t-il bien convenable dans la bouche d'un Grec, qui ignore s'il y eut jamais un *Miltiade*, un *Agéſilas*, & qui ſait ſeulement qu'il eſt l'eſclave d'un janiſſaire, lequel eſt eſclave d'un aga, lequel eſt eſclave d'un bacha, lequel eſt eſclave d'un viſir, lequel eſt eſclave d'un padisha que nous appelons à Paris le *Grand-Turc*?

Qu'eſt-ce donc que la patrie? ne ſerait-ce pas par haſard un bon champ, dont le poſſeſſeur logé commodément dans une maiſon bien tenue, pourrait dire:

Ce champ que je cultive, cette maiſon que j'ai bâtie ſont à moi; j'y vis ſous la protection des lois qu'aucun tyran ne peut enfreindre. Quand ceux qui poſſèdent, comme moi, des champs & des maiſons s'aſſemblent pour leurs intérêts communs, j'ai ma voix dans cette aſſemblée; je ſuis une partie du tout, une de la communauté, une partie de la ſouveraineté; voilà ma patrie. Tout ce qui n'eſt pas cette habitation d'hommes, n'eſt-ce pas quelquefois une écurie de chevaux ſous un palefrenier qui leur donne à ſon gré des coups de fouet? On a une patrie ſous un bon roi; on n'en a point ſous un méchant.

SECTION II.

UN jeune garçon pâtiſſier qui avait été au collége, & qui ſavait encore quelques phraſes de *Cicéron*, ſe donnait un jour les airs d'aimer ſa patrie. Qu'entends-tu par ta patrie? lui dit un voiſin, eſt-ce ton four? eſt-ce le village où tu es né & que tu n'as jamais revu? eſt-ce la rue où demeuraient ton père & ta mère qui ſe ſont ruinés, & qui t'ont réduit à enfourner des petits pâtés pour vivre? eſt-ce l'hôtel-de-ville où tu ne ſeras jamais clerc d'un quartinier? eſt-ce l'égliſe de Notre-Dame où tu n'as pu parvenir à être enfant de chœur, tandis qu'un homme abſurde eſt archevêque & duc avec vingt mille louis d'or de rente?

Le garçon pâtiſſier ne ſut que répondre. Un penſeur qui écoutait cette converſation, conclut que dans une patrie un peu étendue, il y avait ſouvent pluſieurs millions d'hommes qui n'avaient point de patrie.

Toi, voluptueux Parisien, qui n'as jamais fait d'autre grand voyage que celui de Dieppe pour y manger de la marée fraîche; qui ne connais que ta maison vernie de la ville, ta jolie maison de campagne & ta loge à cet opéra où le reste de l'Europe s'obstine à s'ennuyer; qui parles assez agréablement ta langue parce que tu n'en sais point d'autre, tu aimes tout cela, & tu aimes encore les filles que tu entretiens, le vin de Champagne qui t'arrive de Rheims, tes rentes que l'hôtel-de-ville te paye tous les six mois, & tu dis que tu aimes ta patrie!

En conscience, un financier aime-t-il cordialement sa patrie!

L'officier & le soldat qui dévasteront leur quartier d'hiver, si on les laisse faire, ont-ils un amour bien tendre pour les payſans qu'ils ruinent?

Où était la patrie du duc de *Guise le balafré*, était-ce à Nancy, à Paris, à Madrid, à Rome?

Quelle patrie aviez-vous, cardinaux de *la Balue*, *Duprat*, *Lorraine*, *Mazarin*?

Où fut la patrie d'*Attila* & de cent héros de ce genre, qui en courant toujours n'étaient jamais hors de leur chemin?

Je voudrais bien qu'on me dît quelle était la patrie d'*Abraham*?

Le premier qui a écrit que la patrie est par-tout où l'on se trouve bien, est je crois *Euripide* dans son Phaëton.

Os pantakos ge patris es boskousa ge.

Mais le premier homme qui ſortit du lieu de ſa naiſſance pour chercher ailleurs ſon bien-être, l'avait dit avant lui.

SECTION III.

UNE patrie eſt un compoſé de pluſieurs familles ; & comme on ſoutient communément ſa famille par amour-propre, lorſqu'on n'a pas un intérêt contraire, on ſoutient par le même amour-propre ſa ville ou ſon village qu'on appelle ſa patrie.

Plus cette patrie devient grande, moins on l'aime, car l'amour partagé s'affaiblit. Il eſt impoſſible d'aimer tendrement une famille trop nombreuſe qu'on connaît à peine.

Celui qui brûle de l'ambition d'être édile, tribun, préteur, conſul, dictateur, crie qu'il aime ſa patrie, & il n'aime que lui-même. Chacun veut être ſûr de pouvoir coucher chez ſoi, ſans qu'un autre homme s'arroge le pouvoir de l'envoyer coucher ailleurs. Chacun veut être ſûr de ſa fortune & de ſa vie. Tous formant ainſi les mêmes ſouhaits, il ſe trouve que l'intérêt particulier devient l'intérêt général : on fait des vœux pour la république, quand on n'en fait que pour ſoi-même.

Il eſt impoſſible qu'il y ait ſur la terre un Etat qui ne ſe ſoit gouverné d'abord en république ; c'eſt la marche naturelle de la nature humaine. Quelques familles s'aſſemblent d'abord contre les ours & contre les loups : celle qui a des grains en fournit en échange à celle qui n'a que du bois.

Quand nous avons découvert l'Amérique, nous avons trouvé toutes les peuplades divisées en républiques; il n'y avait que deux royaumes dans toute cette partie du monde. De mille nations nous n'en trouvâmes que deux subjuguées.

Il en était ainsi de l'ancien monde; tout était république en Europe, avant les roitelets d'Etrurie & de Rome. On voit encore aujourd'hui des républiques en Afrique. Tripoli, Tunis, Alger, vers notre septentrion, sont des républiques de brigands. Les Hottentots vers le midi vivent encore comme on dit qu'on vivait dans les premiers âges du monde, libres, égaux entr'eux, sans maîtres, sans sujets, sans argent, & presque sans besoins. La chair de leurs moutons les nourrit, leur peau les habille, des huttes de bois & de terre sont leurs retraites: ils sont les plus puans de tous les hommes, mais ils ne le sentent pas; ils vivent & ils meurent plus doucement que nous.

Il reste dans notre Europe huit républiques sans monarques, Venise, la Hollande, la Suisse, Gènes, Lucques, Ragusе, Genève & Saint-Marin. (*a*) On peut regarder la Pologne, la Suède, l'Angleterre, comme des républiques sous un roi, mais la Pologne est la seule qui en prenne le nom.

Or, maintenant, lequel vaut le mieux que votre patrie soit un Etat monarchique, ou un Etat républicain? il y a quatre mille ans qu'on agite cette question. Demandez la solution aux riches, ils aiment tous mieux l'aristocratie; interrogez le peuple, il veut la démocratie: il n'y a que les rois qui préfèrent la

(*a*) Ceci est écrit en 1764.

royauté. (1) Comment donc eſt-il poſſible que preſque toute la terre ſoit gouvernée par des monarques ? demandez-le aux rats qui propoſèrent de pendre une ſonnette au cou du chat. Mais en vérité, la véritable raiſon eſt, comme on l'a dit, que les hommes ſont très-rarement dignes de ſe gouverner eux-mêmes.

Il eſt triſte que ſouvent pour être bon patriote on ſoit l'ennemi du reſte des hommes. L'ancien *Caton*, ce bon citoyen, diſait toujours en opinant au ſénat : Tel eſt mon avis, & qu'on ruine Carthage. Etre bon patriote, c'eſt ſouhaiter que ſa ville s'enrichiſſe par le commerce, & ſoit puiſſante par les armes. Il eſt clair qu'un pays ne peut gagner ſans qu'un autre perde, & qu'il ne peut vaincre ſans faire des malheureux.

(1) Il n'y a qu'un eſclave qui puiſſe dire qu'il préfère la royauté à une république bien conſtituée, où les hommes ſeraient vraiment libres, & où jouiſſant, ſous de bonnes lois, de tous les droits qu'ils tiennent de la nature, ils ſeraient encore à l'abri de toute oppreſſion étrangère ; mais cette république n'exiſte point & n'a jamais exiſté. On ne peut choiſir qu'entre la monarchie, l'ariſtocratie & l'anarchie ; & dans ce cas, un homme ſage peut très-bien donner la préférence à la monarchie ; ſurtout s'il ſe défie d'un ſentiment naturel, qui le porte à préférer la conſtitution républicaine, non parce que tous les hommes y ſont libres, mais parce qu'il ſe croit fait pour y devenir un de leurs maîtres. Ajoutons que ſur les objets les plus importans pour les hommes, la ſureté, la liberté civile, la propriété, la répartition des impôts, la liberté du commerce & de l'induſtrie, les lois doivent être les mêmes dans les monarchies ou dans les républiques ; que ſur ces objets, l'intérêt du monarque ſe confond avec l'intérêt général, au moins autant que celui d'un corps légiſlatif. Les principes qui doivent dicter les lois ſur tous ces objets, puiſés dans la nature des hommes, fondés ſur la raiſon, ſont indépendans des différentes formes de conſtitution politique. Il eſt malheureux que le célèbre *Monteſquieu*, non-ſeulement ait méconnu cette vérité, mais qu'il ait fondé preſque tout ſon ouvrage ſur le préjugé contraire, que l'autorité de ſon nom ſoutient encore parmi un grand nombre de ſes admirateurs.

Telle est donc la condition humaine, que souhaiter la grandeur de son pays, c'est souhaiter du mal à ses voisins. Celui qui voudrait que sa patrie ne fût jamais ni plus grande, ni plus petite, ni plus riche, ni plus pauvre, serait le citoyen de l'univers. (2)

PAUL.

SECTION PREMIERE.

Questions sur Paul.

PAUL était-il citoyen romain, comme il s'en vante? S'il était de Tarsis en Cilicie, Tarsis ne fut colonie romaine que cent ans après lui; tous les antiquaires en sont d'accord. S'il était de la petite ville ou bourgade de Giscale, comme *St Jérôme* l'a cru, cette ville était dans la Galilée; & certainement les Galiléens n'étaient pas citoyens romains.

Est-il vrai que *Paul* n'entra dans la société naissante des chrétiens qui étaient alors demi-juifs, que parce que *Gamaliel* dont il avait été le disciple lui refusa sa fille en mariage? Il me semble que cette accusation ne se trouve que dans les actes des apôtres reçus par les ébionites, actes rapportés & réfutés par l'évêque *Epiphane*, dans son XXXe chapitre.

Est-il vrai que *Ste Thècle* vint trouver *St Paul* déguisée en homme? & les actes de *Ste Thècle* sont-ils recevables? *Tertullien* dans son livre du baptême,

(2) Un pays peut augmenter sa richesse réelle, sans diminuer, & même en augmentant celle de ses voisins. Il en est de même du bonheur public: celui d'une nation ne se fait point au dépens du bonheur d'une autre. Il n'en est pas ainsi de la puissance; mais aussi aucune nation n'est intéressée à augmenter la sienne au-delà de ce qui est nécessaire à sa sureté.

chapitre XVII, tient que cette hiſtoire fut écrite par un prêtre attaché à *Paul*. *Jérôme*, *Cyprien*, en réfutant la fable du lion baptiſé par *Ste Thècle*, affirment la vérité de ces actes. C'eſt-là que ſe trouve un portrait de *St Paul* qui eſt aſſez ſingulier ; *il était gros*, *court*, *large d'épaules* ; *ſes ſourcils noirs ſe joignaient ſur ſon nez aquilin*, *ſes jambes étaient crochues*, *ſa tête chauve*, *& il était rempli de la grâce du Seigneur*.

C'eſt à peu près ainſi qu'il eſt dépeint dans le Philopatris de *Lucien* : à la grâce du Seigneur près, dont *Lucien* n'avait malheureuſement aucune connaiſſance.

Peut-on excuſer *Paul* d'avoir repris *Pierre* qui judaïſait, quand lui-même alla judaïſer huit jours dans le temple de Jéruſalem ?

Lorſque *Paul* fut traduit devant le gouverneur de Judée par les Juifs, pour avoir introduit des étrangers dans le temple, fit-il bien de dire à ce gouverneur, que c'était *pour la réſurrection des morts qu'on lui feſait ſon procès*, tandis qu'il ne s'agiſſait point de la réſurrection des morts ? (*a*)

Paul fit-il bien de circoncire ſon diſciple *Timothée*, après avoir écrit aux Galates : *Si vous vous faites circoncire*, JESUS *ne vous ſervira de rien* ?

Fit-il bien d'écrire aux Corinthiens, chapitre IX : *N'avons-nous pas le droit de vivre à vos dépens & de mener avec nous une femme ? &c.* Fit-il bien d'écrire aux Corinthiens dans ſa ſeconde épître : *Je ne pardonnerai à aucun de ceux qui ont péché*, *ni aux autres* ? Que penſerait-on aujourd'hui d'un homme qui prétendrait vivre à nos dépens lui & ſa femme, nous juger, nous punir, & confondre le coupable & l'innocent ?

(*a*) Actes, chap. XXIV.

Qu'entend-on par le raviſſement de *Paul* au troiſième ciel? qu'eſt-ce qu'un troiſième ciel?

Quel eſt enfin le plus vraiſemblable (humainement parlant) ou que *Paul* ſe ſoit fait chrétien pour avoir été renverſé de ſon cheval par une grande lumière en plein midi, & qu'une voix céleſte lui ait crié: *Saul, Saul, pourquoi me perſécutes-tu?* ou bien que *Paul* ait été irrité contre les phariſiens, ſoit pour le refus de *Gamaliel* de lui donner ſa fille, ſoit par quelque autre cauſe?

Dans toute autre hiſtoire le refus de *Gamaliel* ne ſemblerait-il pas plus naturel qu'une voix céleſte, ſi d'ailleurs nous n'étions pas obligés de croire ce miracle?

Je ne fais aucune de ces queſtions que pour m'inſtruire; & j'exige de quiconque voudra m'inſtruire, qu'il parle raiſonnablement.

SECTION II.

LES épîtres de *St Paul* ſont ſi ſublimes, qu'il eſt ſouvent difficile d'y atteindre.

Pluſieurs jeunes bacheliers demandent ce que ſignifient préciſément ces paroles: (*b*) „Tout homme „ qui prie & qui prophétiſe avec un voile ſur ſa tête „ ſouille ſa tête.„

Que veulent dire celles-ci? (*c*) „J'ai appris du „ Seigneur que la nuit même qu'il fut ſaiſi, il prit „ du pain.„

(*b*) Epître aux Corinthiens, chap. IX.
(*c*) I. Corint. ch. XI, v. 23.

Comment peut-il avoir appris cela de JESUS-CHRIST auquel il n'avait jamais parlé, & dont il avait été le plus cruel ennemi ſans l'avoir jamais vu? eſt-ce par inſpiration? eſt-ce par le récit de ſes diſciples? eſt-ce lorſqu'une lumière céleſte le fit tomber de cheval? il ne nous en inſtruit pas.

Et celles-ci encore: (*d*) „ La femme ſera ſauvée ſi „ elle fait des enfans? „

C'eſt aſſurément encourager la population; il ne paraît pas que *Paul* ait fondé des couvens de filles.

Il traite d'impies, (*e*) d'impoſteurs, de diaboliques, de conſciences gangrenées, ceux qui prêchent le célibat & l'abſtinence des viandes.

Ceci eſt bien plus fort. Il ſemble qu'il proſcrive moines, nonnes, jours de jeûnes. Expliquez-moi cela, tirez-moi d'embarras.

Que dire ſur les paſſages où il recommande aux évêques de n'avoir qu'une femme? (*f*) *Unius uxoris virum.*

Cela eſt poſitif. Jamais il n'a permis qu'un évêque eût deux femmes, lorſque les grands pontifes juifs pouvaient en avoir pluſieurs.

Il dit poſitivement „ que le jugement dernier ſe „ fera de ſon temps, que JESUS deſcendra dans les „ nuées comme il eſt annoncé dans *St Luc*, (*g*) que „ lui *Paul* montera dans l'air pour aller au devant „ de lui avec les habitans de Theſſalonique. „

La choſe eſt-elle arrivée? eſt-ce une allégorie, une

(*d*) I. *Timothée*, chap. II.
(*e*) I. *Timot.* chap. IV.
(*f*) I. *Timot.* c. III; & à *Tite*, c. I.
(*g*) Theſſal. ch. IV.

figure?

figure? croyait-il en effet qu'il ferait ce voyage? croyait-il avoir fait celui du troisième ciel? qu'est-ce que ce troisième ciel? comment ira-t-il dans l'air? y a-t-il été?

„ Que le Dieu de notre seigneur JESUS-CHRIST, „ (*h*) le père de gloire, vous donne l'esprit de „ sagesse. „

Est-ce là reconnaître JESUS pour le même Dieu que le père?

„ Il a opéré sa puissance sur JESUS en le ressus- „ citant & le mettant à sa droite. „

Est-ce là constater la divinité de JESUS?

„ Vous avez rendu JESUS de peu inférieur aux „ anges en le couronnant de gloire. „ (*i*)

S'il est inférieur aux anges est-il Dieu?

„ Si par le délit d'un seul plusieurs sont morts, (*k*) „ la grâce & le don de DIEU ont plus abondé par la „ grâce d'un seul homme qui est JESUS-CHRIST. „

Pourquoi l'appeler toujours homme & jamais Dieu?

„ Si à cause du péché d'un seul homme la mort a „ régné, l'abondance de grâce régnera bien davantage „ par un seul homme qui est JESUS-CHRIST. „

Toujours homme, jamais Dieu, excepté un seul endroit contesté par *Erasme*, par *Grotius*, par *le Clerc &c.*

„ Nous sommes enfans de DIEU (*l*) & cohéritiers, „ de JESUS-CHRIST. „

N'est-ce pas toujours regarder JESUS comme l'un de nous, quoique supérieur à nous par les grâces de DIEU?

(*h*) Ephésiens, ch. I.
(*i*) Aux Hébreux, chap. II.
(*k*) Aux Romains, ch. V.
(*l*) *Ibid.* ch. XVI.

„ A DIEU seul sage, honneur & gloire par JESUS-„ CHRIST. „

Ce mot DIEU *seul*, ne semble-t-il pas exclure JESUS de la divinité?

Comment entendre tous ces passages à la lettre sans craindre d'offenser JESUS-CHRIST? comment les entendre dans un sens plus relevé sans craindre d'offenser Dieu le père?

Il y en a plusieurs de cette espèce qui ont exercé l'esprit des savans. Les commentateurs se sont combattus; & nous ne prétendons pas porter la lumière où ils ont laissé l'obscurité. Nous nous soumettons toujours de cœur & de bouche à la décision de l'Eglise.

Nous avons eu aussi quelque peine à bien pénétrer les passages suivans:

„ Votre circoncision profite si vous observez la loi „ juive; (*m*) mais si vous êtes prévaricateurs de la „ loi, votre circoncision devient prépuce.

„ Or nous savons que tout ce que la loi dit à ceux „ qui sont dans la loi, elle le dit afin que toute „ bouche soit obstruée, (*n*) & que tout le monde „ soit soumis à DIEU, parce que toute chair ne sera „ pas justifiée devant lui par les œuvres de la loi, „ car par la loi vient la connaissance du péché.

„ Car un seul Dieu justifie la circoncision par la „ foi, (*o*) & le prépuce par la foi. Détruisons-nous „ donc la foi par la loi? à DIEU ne plaise. Car si „ *Abraham* a été justifié par ses œuvres, il en a gloire, „ mais non chez DIEU. „

(*m*) Epître aux juifs de Rome appelés les *Romains*, chap. II.
(*n*) Chap. III. (*o*) Ch. IV suite au ch. V.

Nous osons dire que l'ingénieux & profond dom *Calmet* lui-même ne nous a pas donné sur ces endroits un peu obscurs, une lumière qui dissipât toutes nos ténébres. C'est sans doute notre faute de n'avoir pas entendu les commentateurs, & d'avoir été privés de l'intelligence entière du texte, qui n'est donnée qu'aux ames privilégiées. Mais dès que l'explication viendra de la chaire de vérité, nous entendrons tout parfaitement.

SECTION III.

AJOUTONS ce petit supplément à l'article *Paul*. Il vaut mieux s'édifier dans les lettres de cet apôtre, que de dessécher sa piété à calculer le temps où elles furent écrites. Les savans recherchent en vain l'an & jour auxquels *St Paul* servit à lapider *St Etienne*, & à garder les manteaux des bourreaux.

Ils disputent sur l'année où il fut renversé de cheval par une lumière éclatante en plein midi, & sur l'époque de son ravissement au troisième ciel.

Ils ne conviennent ni de l'année où il fut conduit prisonnier à Rome, ni de celle où il mourut.

On ne connaît la date d'aucune de ses lettres.

On croit que l'épître aux Hébreux n'est point de lui. On rejette celle aux Laodicéens ; quoique cette épître ait été reçue sur les mêmes fondemens que les autres.

On ne sait pourquoi il changea son nom de *Saul* en celui de *Paul*, ni ce que signifiait ce nom.

St Jérôme, dans son commentaire sur l'épître à *Philémon*, dit que *Paul* signifiait l'embouchure d'une flûte.

Les lettres de *St Paul* à *Sénèque*, & de *Sénèque* à *Paul* passèrent dans la primitive Eglise, pour aussi authentiques que tous les autres écrits chrétiens. *St Jérôme* l'assure, & cite des passages de ces lettres dans son catalogue. *St Augustin* n'en doute pas dans sa cent cinquante-troisième lettre à *Macédonius*. (*p*) Nous avons treize lettres de ces deux grands-hommes, *Paul* & *Sénèque*, qu'on prétend avoir été liés d'une étroite amitié à la cour de *Néron*. La septième lettre de *Sénèque* à *Paul* est très-curieuse. Il lui dit que les juifs & les chrétiens sont souvent condamnés au supplice comme incendiaires de Rome. *Christiani & judæi, tanquam machinatores incendii, supplicio affici solent.* Il est vraisemblable en effet que les juifs & les chrétiens, qui se haïssaient avec fureur, s'accusèrent réciproquement d'avoir mis le feu à la ville ; & que le mépris & l'horreur qu'on avait pour les juifs, dont on ne distinguait point les chrétiens, les livrèrent également les uns & les autres à la vengeance publique.

Nous sommes forcés d'avouer que le commerce épistolaire de *Sénèque* & de *Paul* est dans un latin ridicule & barbare ; que les sujets de ces lettres paraissent aussi impertinens que le style ; qu'on les regarde aujourd'hui comme des actes de faussaires. Mais aussi comment ose-t-on contredire le témoignage de *St Jérôme* & de *St Augustin* ? Si ces monumens attestés par eux ne sont que de viles impostures, quelle sureté aurons-nous pour les autres écrits plus

(*p*) Edition des Bénédict. & dans la Cité de Dieu, liv. VI.

respectables ? C'est la grande objection de plusieurs savans personnages. Si on nous a trompés indignement, disent-ils, sur les lettres de *Paul* & de *Sénèque*, sur les constitutions apostoliques, & sur les actes de *St Pierre*, pourquoi ne nous aura-t-on pas trompés de même sur les actes des apôtres ? Le jugement de l'Eglise & la foi sont les réponses péremptoires à toutes ces recherches de la science, & à tous les raisonnemens de l'esprit.

On ne sait pas sur quel fondement *Abdias*, premier évêque de Babylone, dit, dans son histoire des apôtres, que *St Paul* fit lapider *St Jacques* le mineur par le peuple. Mais avant qu'il se fût converti, il se peut très-facilement qu'il eût persécuté *St Jacques* aussi-bien que *St Etienne*. Il était très-violent ; il est dit dans les actes des apôtres (*q*) qu'il respirait le sang & le carnage. Aussi *Abdias* a soin d'observer *que l'auteur de la sédition dans laquelle St Jacques fut si cruellement traité, était ce même Paul que* DIEU *appela depuis au ministère de l'apostolat.* (*r*)

Ce livre attribué à l'évêque *Abdias* n'est point admis dans le canon; cependant *Jules* africain, qui l'a traduit en latin, le croit authentique. Dès que l'Eglise ne l'a pas reçu, il ne faut pas le recevoir. Bornons-nous à bénir la Providence, & à souhaiter que tous les persécuteurs soient changés en apôtres charitables & compatissans.

(*q*) Chap. IX, v. 1.
(*r*) *Apostolica Historia. Lib. VI, pag.* 595 & 596, *Fabric. codex.*

PERES, MERES, ENFANS:

Leurs devoirs.

ON a beaucoup crié en France contre l'Encyclopédie, parce qu'elle avait été faite en France, & qu'elle lui fesait honneur; on n'a point crié dans les autres pays; au contraire, on s'est empressé de la contrefaire ou de la gâter, par la raison qu'il y avait à gagner quelque argent.

Pour nous qui ne travaillons point pour la gloire comme les encyclopédistes de Paris; nous qui ne sommes point exposés comme eux à l'envie; nous dont la petite société est cachée dans la Hesse, dans le Virtemberg, dans la Suisse, chez les Grisons, au mont Krapac, & qui ne craignons point d'avoir à disputer contre le docteur de la comédie italienne ou contre un docteur de sorbonne; nous qui ne vendons point nos feuilles à un libraire; nous qui sommes des êtres libres, & qui ne mettons du noir sur du blanc qu'après avoir examiné, autant qu'il est en nous, si ce noir pourra être utile au genre-humain; nous enfin qui aimons la vertu, nous exposerons hardiment notre pensée.

Honore ton père & ta mère si tu veux vivre longtemps.

J'oserais dire: Honore ton père & ta mère dussestu mourir demain.

Aime tendrement, sers avec joie la mère qui t'a porté dans son sein & qui t'a nourri de son lait, &

qui a supporté tous les dégoûts de ta première enfance. Remplis ces mêmes devoirs envers ton père qui t'a élevé.

Siècles à venir, jugez un franc nommé *Louis XIII*, qui à l'âge de seize ans commença par faire murer la porte de l'appartement de sa mère, & l'envoya en exil sans en donner la moindre raison, mais seulement parce que son favori le voulait.

Mais, Monsieur, je suis obligé de vous confier que mon père est un ivrogne, qui me fit un jour par hasard, sans songer à moi, qui ne m'a donné aucune éducation que celle de me battre tous les jours quand il revenait ivre au logis. Ma mère était une coquette qui n'était occupée que de faire l'amour. Sans ma nourrice qui s'était prise d'amitié pour moi, & qui après la mort de son fils m'a reçu chez elle par charité, je serais mort de misère.

Hé bien, aime ta nourrice, salue ton père & ta mère quand tu les rencontreras. Il est dit dans la Vulgate : *Honora patrem tuum & matrem tuam*, & non pas *dilige*.

Fort bien, Monsieur, j'aimerai mon père & ma mère s'ils me font du bien ; je les honorerai s'ils me font du mal : j'ai toujours pensé ainsi depuis que je pense, & vous me confirmez dans mes maximes.

Adieu, mon enfant, je vois que tu prospèreras, car tu as un grain de philosophie dans la tête.

Encore un mot, Monsieur; si mon père s'appelait *Abraham*, & moi *Isaac;* & si mon père me disait : Mon fils, tu es grand & fort, porte ces fagots au haut de cette montagne pour te servir de bûcher quand je t'aurai coupé la tête; car c'est DIEU qui me l'a ordonné

ce matin quand il m'eſt venu voir; que me conſeilleriez-vous de faire dans cette occaſion chatouilleuſe?

Aſſez chatouilleuſe en effet. Mais, toi, que ferais-tu? car tu me parais une aſſez bonne tête.

Je vous avoue, Monſieur, que je lui demanderais ſon ordre par écrit, & cela par amitié pour lui. Je lui dirais : Mon père, vous êtes chez des étrangers qui ne permettent pas qu'on aſſaſſine ſon fils ſans une permiſſion expreſſe de DIEU duement légaliſée & contrôlée. Voyez ce qui eſt arrivé à ce pauvre *Calas* dans la ville moitié françaiſe, moitié eſpagnole de Toulouſe. On l'a roué; & le procureur-général *Riquet* a conclu à faire brûler madame *Calas* la mère, le tout ſur le ſimple ſoupçon très-mal conçu qu'ils avaient pendu leur fils *Marc-Antoine Calas* pour l'amour de DIEU. Je craindrais qu'il ne donnât ſes concluſions contre vous & contre votre ſœur, ou votre nièce madame *Sara* ma mère. Montrez-moi, encore un coup, une lettre de cachet pour me couper le cou, ſignée de la main de DIEU, & plus bas *Raphaël*, ou *Michel*, ou *Belzébuth*, ſans quoi, ſerviteur; je m'en vais chez *Pharaon* égyptiaque, ou chez le roi du déſert de Gérar, qui ont été tous deux amoureux de ma mère, & qui certainement auront de la bonté pour moi. Coupez ſi vous voulez le cou de mon frère *Iſmaël*, mais pour le mien je vous réponds que vous n'en viendrez pas à bout.

Comment! c'eſt raiſonner en vrai ſage. Le Dictionnaire encyclopédique ne dirait pas mieux. Tu iras loin, te dis-je, je t'admire de n'avoir pas dit la moindre injure à ton père *Abraham*, & de n'avoir point été tenté de le battre. Et dis-moi, ſi tu étais ce *Cram* que

son père *Clotaire* roi franc fit brûler dans une grange, ou dom *Carlos* fils de ce renard *Philippe II*, ou bien ce pauvre *Alexis* fils de ce czar *Pierre*, moitié héros & moitié tigre?

Ah! Monsieur, ne me parlez plus de ces horreurs: vous me feriez détester la nature humaine.

PERSECUTION.

Ce n'est pas *Dioclétien* que j'appellerai persécuteur, car il fut dix-huit ans entiers le protecteur des chrétiens; & si dans les derniers temps de son empire il ne les sauva pas des ressentimens de *Galérius*, il ne fut en cela qu'un prince séduit & entraîné par la cabale au-delà de son caractère, comme tant d'autres.

Je donnerai encore moins le nom de persécuteurs aux *Trajans*, aux *Antonins*, je croirais prononcer un blasphème.

Quel est le persécuteur? c'est celui dont l'orgueil blessé & le fanatisme en fureur irritent le prince ou les magistrats contre des hommes innocens, qui n'ont d'autre crime que de n'être pas de son avis. Impudent, tu adores un DIEU, tu prêches la vertu, & tu la pratiques; tu as servi les hommes, & tu les as consolés; tu as établi l'orpheline, tu as secouru le pauvre, tu as changé les déserts où quelques esclaves traînaient une vie misérable, en campagnes fertiles peuplées de familles heureuses; mais j'ai découvert que tu me méprises, & que tu n'as jamais lu mon livre de controverse: tu sais que je suis un fripon, que j'ai contrefait l'écriture de G***, que j'ai volé des ****; tu

pourrais bien le dire, il faut que je te prévienne; j'irai donc chez le confesseur du premier ministre, ou chez le podestat. Je leur remontrerai, en penchant le cou & en tordant la bouche, que tu as une opinion erronée sur les cellules où furent renfermés les Septante; que tu parlas même il y a dix ans d'une manière peu respectueuse du chien de *Tobie*, lequel tu soutenais être un barbet, tandis que je prouvais que c'était un lévrier. Je te dénoncerai comme l'ennemi de DIEU & des hommes. Tel est le langage du persécuteur; & si ces paroles ne sortent pas précisément de sa bouche, elles sont gravées dans son cœur avec le burin du fanatisme trempé dans le fiel de l'envie.

C'est ainsi que le jésuite *le Tellier* osa persécuter le cardinal de *Noailles*, & que *Jurieu* persécuta *Bayle*.

Lorsqu'on commença à persécuter les protestans en France, ce ne fut ni *François I*, ni *Henri II*, ni *François II*, qui épièrent ces infortunés, qui s'armèrent contr'eux d'une fureur réfléchie, & qui les livrèrent aux flammes pour exercer sur eux leurs vengeances. *François I* était trop occupé avec la duchesse d'*Etampes*, *Henri II* avec sa vieille *Diane*, & *François II* était trop enfant. Par qui la persécution commença-t-elle? Par des prêtres jaloux qui armèrent les préjugés des magistrats & la politique des ministres.

Si les rois n'avaient pas été trompés; s'ils avaient prévu que la persécution produirait cinquante ans de guerres civiles, & que la moitié de la nation ferait exterminée mutuellement par l'autre, ils auraient éteint dans leurs larmes les premiers bûchers qu'ils laissèrent allumer.

O DIEU de miséricorde! si quelque homme peut ressembler à cet être malfesant qu'on nous peint occupé sans cesse à détruire tes ouvrages, n'est-ce pas le persécuteur?

PHILOSOPHE.

SECTION PREMIERE.

PHILOSOPHE, *amateur de la sagesse;* c'est-à-dire *de la vérité.* Tous les philosophes ont eu ce double caractère, il n'en est aucun dans l'antiquité qui n'ait donné des exemples de vertu aux hommes, & des leçons de vérités morales. Ils ont pu se tromper tous sur la physique; mais elle est si peu nécessaire à la conduite de la vie, que les philosophes n'avaient pas besoin d'elle. Il a fallu des siècles pour connaître une partie des lois de la nature. Un jour suffit à un sage pour connaître les devoirs de l'homme.

Le philosophe n'est point enthousiaste, il ne s'érige point en prophète, il ne se dit point inspiré des dieux; ainsi je ne mettrai au rang des philosophes, ni l'ancien *Zoroastre*, ni *Hermès*, ni l'ancien *Orphée*, ni aucun de ces législateurs dont se vantaient les nations de la Chaldée, de la Perse, de la Syrie, de l'Egypte & de la Grèce. Ceux qui se dirent enfans des dieux étaient les pères de l'imposture; & s'ils se servirent du mensonge pour enseigner des vérités, ils étaient indignes de les enseigner; ils n'étaient pas philosophes: ils étaient tout au plus de très-prudens menteurs.

Par quelle fatalité honteuse peut-être pour les peuples occidentaux, faut-il aller au bout de l'Orient

pour trouver un sage simple, sans faste, sans imposture, qui enseignait aux hommes à vivre heureux six cents ans avant notre ère vulgaire, dans un temps où tout le Septentrion ignorait l'usage des lettres, & où les Grecs commençaient à peine à se distinguer par la sagesse? Ce sage est *Confucius*, qui étant législateur ne voulut jamais tromper les hommes. Quelle plus belle règle de conduite a-t-on jamais donnée depuis lui dans la terre entière? „ Réglez un Etat comme „ vous réglez une famille; on ne peut bien gouverner „ sa famille qu'en lui donnant l'exemple.

„ La vertu doit être commune au laboureur & „ au monarque.

„ Occupe-toi du soin de prévenir les crimes pour „ diminuer le soin de les punir.

„ Sous les bons rois *Yao* & *Xu* les Chinois furent „ bons; sous les mauvais rois *Kie* & *Chu* ils furent „ méchans.

„ Fais à autrui comme à toi-même.

„ Aime les hommes en général; mais chéris les gens „ de bien. Oublie les injures & jamais les bienfaits.

„ J'ai vu des hommes incapables de sciences, je „ n'en ai jamais vu incapables de vertus. „

Avouons qu'il n'est point de législateur qui ait annoncé des vérités plus utiles au genre-humain.

Une foule de philosophes grecs enseigna depuis une morale aussi pure. S'ils s'étaient bornés à leurs vains systèmes de physique, on ne prononcerait aujourd'hui leur nom que pour se moquer d'eux. Si on les respecte encore, c'est qu'ils furent justes & qu'ils apprirent aux hommes à l'être.

On ne peut lire certains endroits de *Platon*, & surtout l'admirable exorde des lois de *Zaleucus*, sans éprouver dans son cœur l'amour des actions honnêtes & généreuses. Les Romains ont leur *Cicéron*, qui seul vaut peut-être tous les philosophes de la Grèce. Après lui viennent des hommes encore plus respectables, mais qu'on désespère presque d'imiter; c'est *Epictète* dans l'esclavage, ce sont les *Antonins* & les *Juliens* sur le trône.

Quel est le citoyen parmi nous qui se priverait, comme *Julien*, *Antonin* & *Marc-Aurèle*, de toutes les délicatesses de notre vie molle & efféminée? qui dormirait comme eux sur la dure? qui voudrait s'imposer leur frugalité? qui marcherait comme eux à pied & tête nue à la tête des armées, exposé tantôt à l'ardeur du soleil, tantôt aux frimats? qui commanderait comme eux à toutes ses passions? Il y a parmi nous des dévots; mais où sont les sages? où sont les ames inébranlables, justes & tolérantes?

Il y a eu des philosophes de cabinet en France; & tous, excepté *Montagne*, ont été persécutés. C'est, ce me semble, le dernier degré de la malignité de notre nature, de vouloir opprimer ces mêmes philosophes qui la veulent corriger.

Je conçois bien que des fanatiques d'une secte égorgent les enthousiastes d'une autre secte, que les franciscains haïssent les dominicains, & qu'un mauvais artiste cabale pour perdre celui qui le surpasse; mais que le sage *Charon* ait été menacé de perdre la vie, que le savant & généreux *Ramus* ait été assassiné, que *Descartes* ait été obligé de fuir en Hollande pour se soustraire à la rage des ignorans, que *Gassendi* ait

été forcé plusieurs fois de se retirer à Digne, loin des calomnies de Paris; c'est-là l'opprobre éternel d'une nation.

Un des philosophes les plus persécutés fut l'immortel *Bayle*, l'honneur de la nature humaine. On me dira que le nom de *Jurieu* son calomniateur & son persécuteur est devenu exécrable, je l'avoue; celui du jésuite *le Tellier* l'est devenu aussi; mais de grands-hommes qu'il opprimait en ont-ils moins fini leurs jours dans l'exil & dans la disette?

Un des prétextes dont on se servit pour accabler *Bayle* & pour le réduire à la pauvreté, fut son article de DAVID dans son utile dictionnaire. On lui reprochait de n'avoir point donné de louanges à des actions qui en elles-mêmes sont injustes, sanguinaires, atroces, ou contraires à la bonne foi, ou qui font rougir la pudeur.

Bayle, à la vérité, ne loua point *David* pour avoir ramassé, selon les livres hébreux, six cents vagabonds perdus de dettes & de crimes; pour avoir pillé ses compatriotes à la tête de ces bandits; pour être venu dans le dessein d'égorger *Nabal* & toute sa famille, parce qu'il n'avait pas voulu payer les contributions; pour avoir été vendre ses services au roi *Achis* ennemi de sa nation; pour avoir trahi ce roi *Achis* son bienfaiteur; pour avoir saccagé les villages alliés de ce roi *Achis;* pour avoir massacré dans ces villages jusqu'aux enfans à la mamelle, de peur qu'il ne se trouvât un jour une personne qui pût faire connaître ses déprédations, comme si un enfant à la mamelle aurait pu révéler son crime; pour avoir fait périr tous les habitans de quelques autres villages sous des scies, sous

des herses de fer, sous des coignées de fer, & dans des fours à brique; pour avoir ravi le trône à *Isboseth* fils de *Saül*, par une perfidie; pour avoir dépouillé & fait périr *Miphiboseth*, petit-fils de *Saül* & fils de son ami, de son protecteur *Jonathas;* pour avoir livré aux Gabaonites deux autres enfans de *Saül*, & cinq de ses petits-enfans qui moururent à la potence.

Je ne parle pas de la prodigieuse incontinence de *David*, de ses concubines, de son adultère avec *Betzabée*, & du meurtre d'*Urie*.

Quoi donc, les ennemis de *Bayle* auraient-ils voulu que *Bayle* eût fait l'éloge de toutes ces cruautés & de tous ces crimes? faudrait-il qu'il eût dit: *Princes de la terre, imitez l'homme selon le cœur de* DIEU; *massacrez sans pitié les alliés de votre bienfaiteur; égorgez ou faites égorger toute la famille de votre roi; couchez avec toutes les femmes en faisant répandre le sang des hommes, & vous serez un modèle de vertu quand on dira que vous avez fait des pseaumes.*

Bayle n'avait-il pas grande raison de dire que si *David* fut selon le cœur de DIEU, ce fut par sa pénitence & non par ses forfaits? *Bayle* ne rendait-il pas service au genre-humain, en disant que DIEU, qui a sans doute dicté toute l'histoire juive, n'a pas canonisé tous les crimes rapportés dans cette histoire?

Cependant *Bayle* fut persécuté, & par qui? par des hommes persécutés ailleurs, par des fugitifs qu'on aurait livrés aux flammes dans leur patrie; & ces fugitifs étaient combattus par d'autres fugitifs appelés jansénistes, chassés de leurs pays par les jésuites, qui ont enfin été chassés à leur tour.

Ainsi tous les persécuteurs se sont déclaré une guerre mortelle, tandis que le philosophe opprimé par eux tous s'est contenté de les plaindre.

On ne sait pas assez que *Fontenelle*, en 1713, fut sur le point de perdre ses pensions, sa place, & sa liberté, pour avoir rédigé en France, vingt ans auparavant, le Traité des oracles du savant *Van-Dale*, dont il avait retranché avec précaution tout ce qui pouvait alarmer le fanatisme. Un jésuite avait écrit contre *Fontenelle*, il n'avait pas daigné répondre; & c'en fut assez pour que le jésuite *le Tellier*, confesseur de *Louis XIV*, accusât auprès du roi *Fontenelle* d'athéisme.

Sans M. d'*Argenson*, il arrivait que le digne fils d'un faussaire, procureur de Vire, & reconnu faussaire lui-même, proscrivait la vieillesse du neveu de *Corneille*.

Il est si aisé de séduire son pénitent, que nous devons bénir DIEU que ce *le Tellier* n'ait pas fait plus de mal. Il y a deux gîtes dans le monde, où l'on ne peut tenir contre la séduction & la calomnie; ce sont le lit & le confessionnal.

Nous avons toujours vu les philosophes persécutés par des fanatiques. Mais est-il possible que les gens de lettres s'en mêlent aussi, & qu'eux-mêmes ils aiguisent souvent contre leurs frères les armes dont on les perce tous l'un après l'autre?

Malheureux gens de lettres, est-ce à vous d'être délateurs? Voyez si jamais chez les Romains il y eut des *Garasses*, des *Chaumeix*, des *Hayet*, qui accusassent les *Lucrèces*, les *Possidonius*, les *Varrons* & les *Pline*.

Etre hypocrite? quelle bassesse! mais être hypocrite & méchant, quelle horreur! il n'y eut jamais d'hypocrites

d'hypocrites dans l'ancienne Rome, qui nous comptait pour une petite partie de ſes ſujets. Il y avait des fourbes, je l'avoue, mais non des hypocrites de religion, qui ont l'eſpèce la plus lâche & la plus cruelle de toutes. Pourquoi n'en voit-on point en Angleterre, & d'où vient y en a-t-il encore en France? Philoſophes, il vous ſera aiſé de réſoudre ce problème.

SECTION II.

CE beau nom a été tantôt honoré, tantôt flétri comme celui de poëte, de mathématicien, de moine, de prêtre, & de tout ce qui dépend de l'opinion.

Domitien chaſſa les philoſophes; *Lucien* ſe moqua d'eux. Mais quels philoſophes, quels mathématiciens furent exilés par ce monſtre de *Domitien*? Ce furent des joueurs de gobelets, des tireurs d'horoſcopes, des diſeurs de bonne aventure, de miſérables juifs qui compoſaient des philtres amoureux & des taliſmans; des gens de cette eſpèce qui avaient un pouvoir ſpécial ſur les eſprits malins, qui les évoquaient, qui les feſaient entrer dans le corps des filles avec des paroles ou avec des ſignes, & qui les en délogeaient par d'autres ſignes & d'autres paroles.

Quels étaient les philoſophes que *Lucien* livrait à la riſée publique? c'était la lie du genre-humain. C'étaient des gueux incapables d'une profeſſion utile, des gens reſſemblans parfaitement au *pauvre diable* dont on nous a fait une deſcription auſſi vraie que comique; qui ne ſavent s'ils porteront la livrée ou s'ils feront l'almanach de l'année merveilleuſe; (*a*) s'ils

(*a*) Opuſcule d'un abbé d'*Etrée*, du village d'Etrée.

travailleront à un journal ou aux grands chemins, s'ils se feront soldats ou prêtres, & qui en attendant vont dans les cafés dire leur avis sur la pièce nouvelle, sur DIEU, sur l'être en général, & sur les modes de l'être ; puis, vous empruntent de l'argent, & vont faire un libelle contre vous avec l'avocat *Marchand*, ou le nommé *Chaudon*, ou le nommé *Bonneval*. (*b*)

Ce n'est pas d'une pareille école que sortirent les *Cicéron*, les *Atticus*, les *Epictète*, *Trajan*, *Adrien*, *Antonin Pie*, *Marc-Aurèle*, *Julien*.

Ce n'est pas là que s'est formé ce roi de Prusse qui a composé autant de livres philosophiques qu'il a gagné de batailles, & qui a terrassé autant de préjugés que d'ennemis.

Une impératrice victorieuse qui fait trembler les Ottomans, & qui gouverne avec tant de gloire un empire plus vaste que l'empire romain, n'a été une grande législatrice que parce qu'elle a été philosophe. Tous les princes du Nord le sont ; & le Nord fait honte au Midi. Si les confédérés de Pologne avaient un peu de philosophie, ils ne mettraient pas leur patrie, leurs terres, leurs maisons au pillage ; ils n'ensanglanteraient pas leur pays, ils ne se rendraient pas les plus malheureux des hommes ; ils écouteraient la voix de leur roi philosophe qui leur a donné de si vains exemples, & de si vaines leçons de modération & de prudence.

Le grand *Julien* était philosophe quand il écrivait à ses ministres & à ses pontifes, ces belles lettres remplies de clémence & de sagesse, que tous les

(*b*) L'avocat *Marchand*, auteur du testament politique d'un académicien, libelle odieux.

véritables gens de bien admirent encore aujourd'hui en condamnant ſes erreurs.

Conſtantin n'était pas philoſophe quand il aſſaſſinait ſes proches, ſon fils & ſa femme, & que dégouttant du ſang de ſa famille, il jurait que DIEU lui avait envoyé le *Labarum* dans les nuées.

C'eſt un terrible ſaut d'aller de *Conſtantin* à *Charles IX* & à *Henri III*, rois d'une des cinquante grandes provinces de l'empire romain. Mais ſi ces rois avaient été philoſophes, l'un n'aurait pas été coupable de la St Barthelemi, l'autre n'aurait pas fait des proceſſions ſcandaleuſes avec ſes gitons, ne ſe ſerait pas réduit à la néceſſité d'aſſaſſiner le duc de *Guiſe* & le cardinal ſon frère, & n'aurait pas été aſſaſſiné lui-même par un jeune jacobin pour l'amour de DIEU & de la ſainte Egliſe.

Si *Louis le juſte*, treizième du nom, avait été philoſophe, il n'aurait pas laiſſé traîner à l'échafaud le vertueux de *Thou*, & l'innocent maréchal de *Marillac;* il n'aurait pas laiſſé mourir de faim ſa mère à Cologne; ſon règne n'aurait pas été une ſuite continuelle de diſcordes & de calamités inteſtines.

Comparez à tant de princes ignorans, ſuperſtitieux, cruels, gouvernés par leurs propres paſſions ou par celles de leurs miniſtres, un homme tel que *Montagne*, ou *Charon*, ou le chancelier de *l'Hoſpital*, ou l'hiſtorien de *Thou*, ou *la Mothe le Vayer*, un *Locke*, un *Shafteſbury*, un *Sidney*, un *Herbert;* & voyez ſi vous aimeriez mieux être gouvernés par ces rois ou par ces ſages.

Quand je parle des philoſophes, ce n'eſt pas des poliſſons qui veulent être les ſinges des *Diogènes*, mais de ceux qui imitent *Platon* & *Cicéron*.

Voluptueux courtisans, & vous petits hommes revêtus d'un petit emploi qui vous donne une petite autorité dans un petit pays, vous criez contre la philosophie; allez, vous êtes des *Nomentanus* qui vous déchaînez contre *Horace*, & des *Cotins* qui voulez qu'on mépriſe *Boileau*.

SECTION III.

L'EMPESÉ luthérien, le ſauvage calviniſte, l'orgueilleux anglican, le fanatique janſéniſte, le jéſuite qui croit toujours régenter, même dans l'exil & ſous la potence, le ſorboniſte qui penſe être père d'un concile, & quelques ſottes que tous ces gens-là dirigent, ſe déchaînent tous contre le philoſophe. Ce ſont des chiens de différente eſpèce qui hurlent tous à leur manière contre un beau cheval qui paît dans une verte prairie, & qui ne leur diſpute aucune des charognes dont ils ſe nourriſſent, & pour leſquelles ils ſe battent entr'eux.

Ils font tous les jours imprimer des fatras de théologie philoſophique, des dictionnaires philoſopho-théologiques; & leurs vieux argumens traînés dans les rues, ils les appellent *démonſtrations*; & leurs ſottiſes rebattues ils les nomment *lemmes* & *corollaires*, comme les faux-monnayeurs appliquent une feuille d'argent ſur un écu de plomb.

Ils ſe ſentent mépriſés par tous les hommes qui penſent, & ſe voient réduits à tromper quelques vieilles imbécilles. Cet état eſt plus humiliant que d'avoir été chaſſés de France, d'Eſpagne & de Naples.

On digère tout hors le mépris. On dit que quand le diable fut vaincu par *Raphaël* (comme il est prouvé) cet esprit-corps si superbe se consola très-aisément, parce qu'il savait que les armes sont journalières. Mais quand il fut que *Raphaël* se moquait de lui, il jura de ne lui pardonner jamais. Ainsi les jésuites ne pardonnèrent jamais à *Pascal;* ainsi *Jurieu* calomnia *Bayle* jusqu'au tombeau; ainsi tous les tartuffes se déchaînèrent contre *Molière* jusqu'à sa mort.

Dans leur rage ils prodiguent les impostures, comme dans leur ineptie ils débitent leurs argumens.

Un des plus roides calomniateurs, comme un des plus pauvres argumentans que nous ayons, est un ex-jésuite nommé *Paulian*, qui a fait imprimer de la théologo-philosopho-rapsodie en la ville d'Avignon jadis papale, & peut-être un jour papale. (*) Cet homme accuse les auteurs de l'Encyclopédie d'avoir dit :

„ Que l'homme n'étant par sa naissance sensible „ qu'aux plaisirs des sens, ces plaisirs par conséquent „ sont l'unique objet de ses désirs.

„ Qu'il n'y a en soi ni vice ni vertu, ni bien ni „ mal moral, ni juste ni injuste.

„ Que les plaisirs des sens produisent toutes les „ vertus.

„ Que pour être heureux il faut étouffer les „ remords &c.

En quels endroits de l'Encyclopédie, dont on a commencé cinq éditions nouvelles, a-t-il donc vu ces horribles turpitudes? il fallait citer. As-tu porté

(*) Cet article a été imprimé dans le temps où le roi de France était en possession de la ville d'Avignon. Voyez *Avignon*.

l'insolence de ton orgueil & la démence de ton caractère jusqu'à penser qu'on t'en croirait sur ta parole ? Ces sottises peuvent se trouver chez tes casuistes, ou dans le Portier des chartreux. Mais certes elles ne se trouvent pas dans les articles de l'Encyclopédie faits par M. *Diderot*, par M. d'*Alembert*, par M. le chevalier de *Jaucourt*, par M. de *Voltaire*. Tu ne les a vues ni dans les articles de M. le comte de *Treſſan*, ni dans ceux de MM. *Blondel*, *Boucher-d'Argis*, *Marmontel*, *Venel*, *Tronchin*, d'*Aubenton*, d'*Argenville*, & de tant d'autres qui se sont dévoués généreusement à enrichir le Dictionnaire encyclopédique, & qui ont rendu un service éternel à l'Europe. Nul d'eux n'est assurément coupable des horreurs dont tu les accuses. Il n'y avait que toi & le vinaigrier *Abraham Chaumeix* le convulsionnaire crucifié, qui fussent capables d'une si infame calomnie.

Tu mêles l'erreur & la vérité parce que tu ne sais les distinguer ; tu veux faire regarder comme impie cette maxime adoptée par tous les publicistes : *Que tout homme est libre de se choisir une patrie.*

Quoi ! vil prédicateur de l'esclavage, il n'était pas permis à la reine *Christine* de voyager en France, & de vivre à Rome ? *Casimir* & *Stanislas* ne pouvaient finir leurs jours parmi nous ? il fallait qu'ils mourussent en Pologne parce qu'ils étaient polonais ? *Goldoni*, *Vanlo*, *Cassini*, ont offensé DIEU en s'établissant à Paris ? Tous les Irlandais qui ont fait quelque fortune en France ont commis en cela un péché mortel ?

Et tu as la bêtise d'imprimer une telle extravagance, & *Riballier* celle de t'approuver ; & tu mets dans la

même classe *Bayle*, *Montesquieu* & le fou de *la Métrie*? & tu as senti que notre nation est assez douce, assez indulgente pour ne t'abandonner qu'au mépris?

Quoi! tu oses calomnier ta patrie? (si un jésuite en a une) tu oses dire *qu'on n'entend en France que des philosophes attribuer au hasard l'union & la désunion des atomes qui composent l'ame de l'homme? Mentiris impudentissime*, je te défie de produire un seul livre fait depuis trente ans où l'on attribue quelque chose au hasard, qui n'est qu'un mot vide de sens.

Tu oses accuser le sage *Locke* d'avoir dit „ qu'il „ se peut que l'ame soit un esprit, mais qu'il n'est „ pas sûr qu'elle le soit, & que nous ne pouvons „ pas décider ce qu'elle peut, & ne peut pas ac- „ quérir? „

Mentiris impudentissime. Locke, le respectable *Locke* dit expressément dans sa réponse au chicaneur *Stilingfleet*: „ Je suis fortement persuadé qu'encore qu'on ne „ puisse pas montrer (par la seule raison) que l'ame est „ immatérielle, cela ne diminue nullement l'évidence „ de son immortalité, parce que la fidélité de DIEU „ est une démonstration de la vérité de tout ce qu'il „ a révélé, (*c*) & le manque d'une autre démons- „ tration ne rend pas douteux ce qui est déjà „ démontré. „

Voyez d'ailleurs à l'article *Ame*, comme *Locke* s'exprime sur les bornes de nos connaissances, & sur l'immensité du pouvoir de l'Etre suprême.

Le grand philosophe lord *Bolingbroke* déclare que l'opinion contraire à celle de *Locke*, est un blasphème.

(*c*) Traduction de *Coste*.

Tous les pères des trois premiers siècles de l'Eglise regardaient l'ame comme une matière légère, & ne la croyaient pas moins immortelle. Et nous avons aujourd'hui des cuistres de collége qui appellent *athées* ceux qui pensent avec les pères de l'Eglise que DIEU peut donner, conserver l'immortalité à l'ame, de quelque substance qu'elle puisse être!

Tu pousses ton audace jusqu'à trouver de l'athéisme dans ces paroles : *Qui fait le mouvement dans la nature? c'est* DIEU. *Qui fait végéter toutes les plantes? c'est* DIEU. *Qui fait le mouvement dans les animaux? c'est* DIEU. *Qui fait la pensée dans l'homme? c'est* DIEU.

On ne peut pas dire ici *mentiris impudentissime;* tu mens impudemment; mais on doit dire: tu blasphèmes la vérité impudemment.

Finissons par remarquer que le héros de l'ex-jésuite *Paulian*, est l'ex-jésuite *Patouillet*, auteur d'un mandement d'évêque, dans lequel tous les parlemens du royaume sont insultés. Ce mandement fut brûlé par la main du bourreau. Il ne restait plus à cet ex-jésuite *Paulian* qu'à traiter l'ex-jésuite *Nonotte* de père de l'Eglise, & à canoniser le jésuite *Malagrida*, le jésuite *Guignard*, le jésuite *Garnet*, le jésuite *Oldécorn*, & tous les jésuites à qui DIEU a fait la grâce d'être pendus ou écartelés : c'étaient tous de grands métaphysiciens, de grands philosopho-théologiens.

SECTION IV.

LES gens non-pensans demandent souvent aux gens pensans à quoi a servi la philosophie. Les gens pensans leur répondront : A détruire en Angleterre la rage

religieuse, qui fit périr le roi *Charles I* sur un échafaud; à mettre en Suède un archevêque dans l'impuissance de faire couler le sang de la noblesse une bulle du pape à la main; à maintenir dans l'Allemagne la paix de la religion, en rendant toutes les disputes théologiques ridicules; à éteindre enfin dans l'Espagne les abominables bûchers de l'inquisition.

Welches, malheureux Welches, elle empêche que des temps orageux ne produisent une seconde fronde, & un second *Damiens*.

Prêtres de Rome, elle vous force à supprimer votre bulle *In Cœnâ Domini*, ce monument d'impudence & de folie.

Peuples, elle adoucit vos mœurs. Rois, elle vous instruit.

PHILOSOPHIE.

SECTION PREMIERE.

ECRIVEZ *filosofie* ou *philosophie*, comme il vous plaira; mais convenez que dès qu'elle paraît, elle est persécutée. Les chiens à qui vous présentez un aliment pour lequel ils n'ont pas de goût, vous mordent.

Vous direz que je répète; mais il faut remettre cent fois devant les yeux du genre-humain que la sacrée congrégation condamna *Galilée*, & que les cuistres qui déclarèrent excommuniés tous les bons citoyens qui se soumettraient au grand *Henri IV*, furent les mêmes qui condamnèrent les seules vérités qu'on pouvait trouver dans les ouvrages de *Descartes*.

Tous les barbets de la fange théologique aboyant les uns contre les autres, aboyèrent tous contre de *Thou*, contre *la Mothe le Vayer*, contre *Bayle*. Que de sottises ont été écrites par de petits écoliers welches contre le sage *Locke!*

Ces Welches disent que *César*, *Cicéron*, *Sénèque*, *Pline*, *Marc-Aurèle*, pouvaient être philosophes, mais que cela n'est pas permis chez les Welches. On leur répond que cela est très-permis & très-utile chez les Français; que rien n'a fait plus de bien aux Anglais, & qu'il est temps d'exterminer la barbarie.

Vous me répliquez qu'on n'en viendra pas à bout. Non, chez le peuple & chez les imbécilles, mais chez tous les honnêtes gens votre affaire est faite.

SECTION II.

UN des grands malheurs, comme un des grands ridicules du genre-humain, c'est que dans tous les pays qu'on appelle policés, excepté peut-être à la Chine, les prêtres se chargèrent de ce qui n'appartenait qu'aux philosophes. Ces prêtres se mêlèrent de régler l'année: c'était, disaient-ils, leurs droits; car il était nécessaire que les peuples connussent leurs jours de fêtes. Ainsi les prêtres chaldéens, égyptiens, grecs, romains se crurent mathématiciens & astronomes: mais quelle mathématique & quelle astronomie! Ils étaient trop occupés de leurs sacrifices, de leurs oracles, de leurs divinations, de leurs augures, pour étudier sérieusement. Quiconque s'est fait un métier de la charlatanerie ne peut avoir l'esprit juste

& éclairé. Ils furent astrologues & jamais astronomes. (*)

Les prêtres grecs eux-mêmes ne firent d'abord l'année que de trois cents soixante jours. Il fallut que des géomètres leur appriſſent qu'ils s'étaient trompés de cinq jours & plus. Ils réformèrent donc leur année. D'autres géomètres leur montrèrent encore qu'ils s'étaient trompés de ſix heures. *Iphitus* les obligea de changer leur almanach grec. Ils ajoutèrent un jour de quatre ans en quatre ans à leur année fautive ; & *Iphitus* célébra ce changement par l'inſtitution des olympiades.

On fut enfin obligé de recourir au philoſophe *Méthon*, qui, en combinant l'année de la lune avec celle du ſoleil, compoſa ſon cycle de dix-neuf années, au bout deſquelles le ſoleil & la lune revenaient au même point à une heure & demie près. Ce cycle fut gravé en or dans la place publique d'Athènes ; & c'eſt ce fameux *nombre d'or* dont on ſe ſert encore aujourd'hui avec les corrections néceſſaires.

On ſait aſſez quelle confuſion ridicule les prêtres romains avaient introduite dans le comput de l'année.

Leurs bévues avaient été ſi grandes que leurs fêtes de l'été arrivaient en hiver. *Céſar*, l'univerſel *Céſar*, fut obligé de faire venir d'Alexandrie le philoſophe *Soſigène* pour réparer les énormes fautes des pontifes.

Lorſqu'il fut encore néceſſaire de réformer le kalendrier de *Jules-Céſar*, ſous le pontificat de *Grégoire XIII*, à qui s'adreſſa-t-on ? fut-ce à quelque inquiſiteur ? Ce fut à un philoſophe, à un médecin nommé *Lilio*.

(*) Voyez *Aſtrologie*.

Que l'on donne le livre de la connaiſſance des temps à faire au profeſſeur *Cogé*, recteur de l'univerſité, il ne ſaura pas ſeulement de quoi il eſt queſtion. Il faudra bien en revenir à M. de *la Lande* de l'académie des ſciences, chargé de ce très-pénible travail trop mal récompenſé.

Le rhéteur *Cogé* a donc fait une étrange bévue, quand il a propoſé pour les prix de l'univerſité ce ſujet ſi ſingulièrement énoncé : *Non magis Deo quàm regibus infenſa eſt iſta quæ vocatur hodiè philoſophia. Cette, qu'on nomme aujourd'hui philoſophie, n'eſt pas plus ennemie de* DIEU *que des rois.* Il voulait dire *moins* ennemie. Il a pris *magis* pour *minus*. Et le pauvre homme devait ſavoir que nos académies ne ſont ennemies du roi ni de DIEU. (*)

SECTION III.

SI la philoſophie a fait tant d'honneur à la France dans l'Encyclopédie, il faut avouer auſſi que l'ignorance & l'envie, qui ont oſé condamner cet ouvrage, auraient couvert la France d'opprobre, ſi douze ou quinze convulſionnaires, qui formèrent une cabale, pouvaient être regardés comme les organes de la France, eux qui n'étaient en effet que les miniſtres du fanatiſme & de la ſédition, eux qui ont forcé le roi à caſſer le corps qu'ils avaient ſéduit. Leurs manœuvres ne furent pas ſi violentes que du temps de la fronde, mais ne furent pas moins ridicules. Leur fanatique crédulité pour les convulſions & pour les miſérables

(*) Voyez le diſcours de M. l'avocat *Bellèguier* ſur ce ſujet ; il eſt aſſez curieux. *Philoſophie*, volume premier.

prestiges de *St Médard* était si forte, qu'ils obligèrent un magistrat, d'ailleurs sage & respectable, de dire en plein parlement *que les miracles de l'Eglise catholique subsistaient toujours*. On ne peut entendre par ces miracles que ceux des convulsions. Assurément il ne s'en fait pas d'autres, à moins qu'on ne croie aux petits enfans ressuscités par *St Ovide*. Le temps des miracles est passé; l'Eglise triomphante n'en a plus besoin. De bonne foi, y avait-il un seul des persécuteurs de l'Encyclopédie qui entendît un mot des articles d'astronomie, de dynamique, de géométrie, de métaphysique, de botanique, de médecine, d'anatomie, dont ce livre, devenu si nécessaire, est chargé à chaque tome. (*a*) Quelle foule d'imputations absurdes & de calomnies grossières n'accumula-t-on pas contre ce trésor de toutes les sciences! Il suffirait de les réimprimer à la suite de l'Encyclopédie pour éterniser leur honte. Voilà ce que c'est que d'avoir voulu juger un ouvrage qu'on n'était pas même en état d'étudier. Les lâches! ils ont crié que la philosophie ruinait la catholicité. Quoi donc? sur vingt millions d'hommes s'en est-il trouvé un seul qui ait vexé le moindre habitué de paroisse? un seul a-t-il jamais manqué de respect dans les Eglises? un seul a-t-il proféré publiquement contre nos cérémonies une seule parole qui approchât de la

(*a*) On sait bien que tout n'est pas égal dans cet ouvrage immense, & qu'il n'est pas possible que tout le soit. Les articles des *Cahusac* & d'autres semblables intrus, ne peuvent égaler ceux des *Diderot*, des d'*Alembert*, des *Jaucourt*, des *Boucher-d'Argis*, des *Venel*, des *du Marsais* & de tant d'autres vrais philosophes: mais à tout prendre l'ouvrage est un service éternel rendu au genre-humain; la preuve en est qu'on le réimprime par-tout. On ne fait pas le même honneur à ses détracteurs. Ont-ils existé? on ne le sait que par la mention que nous fesons d'eux.

virulence avec laquelle on s'exprimait alors contre l'autorité royale ?

Répétons que jamais la philoſophie n'a fait de mal à l'Etat, & que le fanatiſme, joint à l'eſprit de corps, lui en a fait beaucoup dans tous les temps.

SECTION IV.

Précis de la philoſophie ancienne.

J'AI conſumé environ quarante années de mon pélerinage dans deux ou trois coins de ce monde, à chercher cette pierre philoſophale qu'on nomme la *vérité*. J'ai conſulté tous les adeptes de l'antiquité, *Epicure* & *Auguſtin*, *Platon* & *Mallebranche*, & je ſuis demeuré dans ma pauvreté. Peut-être dans tous ces creuſets des philoſophes y a-t-il une ou deux onces d'or, mais tout le reſte eſt tête-morte, fange inſipide, dont rien ne peut naître.

Il me ſemble que les Grecs nos maîtres écrivaient bien plus pour montrer leur eſprit qu'ils ne ſe ſervaient de leur eſprit pour s'inſtruire Je ne vois pas un ſeul auteur de l'antiquité qui ait un ſyſtème ſuivi, méthodique, clair, marchant de conſéquence en conſéquence.

Quand j'ai voulu rapprocher & combiner les ſyſtèmes de *Platon*, du précepteur d'*Alexandre*, de *Pythagore*, & des Orientaux, voici à peu près ce que j'en ai pu tirer.

Le haſard eſt un mot vide de ſens; rien ne peut exiſter ſans cauſe. Le monde eſt arrangé ſuivant des lois mathématiques, donc il eſt arrangé par une intelligence.

Ce n'eſt pas un être intelligent tel que je le ſuis, qui a préſidé à la formation de ce monde, car je ne puis former un ciron, donc ce monde eſt l'ouvrage d'une intelligence prodigieuſement ſupérieure.

Cet être qui poſſède l'intelligence & la puiſſance dans un ſi haut degré, exiſte-t-il néceſſairement? Il le faut bien: car il faut ou qu'il ait reçu l'être par un autre, ou qu'il ſoit par ſa propre nature. S'il a reçu l'être par un autre, ce qui eſt très-difficile à concevoir, il faut donc que je recoure à cet autre, & cet autre ſera le premier moteur. De quelque côté que je me tourne, il faut donc que j'admette un premier moteur puiſſant & intelligent, qui eſt tel néceſſairement par ſa propre nature.

Ce premier moteur a-t-il produit les choſes de rien? cela ne ſe conçoit pas; créer de rien c'eſt changer le néant en quelque choſe. Je ne dois point admettre une telle production, à moins que je ne trouve des raiſons invincibles qui me forcent d'admettre ce que mon eſprit ne peut jamais comprendre.

Tout ce qui exiſte paraît exiſter néceſſairement, puiſqu'il exiſte. Car s'il y a aujourd'hui une raiſon de l'exiſtence des choſes, il y en a eu une hier, il y en a eu une dans tous les temps; & cette cauſe doit toujours avoir eu ſon effet, ſans quoi elle aurait été pendant l'éternité une cauſe inutile.

Mais comment les choſes auront-elles toujours exiſté, étant viſiblement ſous la main du premier moteur? Il faut donc que cette puiſſance ait toujours agi; de même, à peu près, qu'il n'y a point de ſoleil

ſans lumière, de même qu'il n'y a point de mouvement ſans un être qui paſſe d'un point de l'eſpace dans un autre point.

Il y a donc un être puiſſant & intelligent qui a toujours agi; & ſi cet être n'avait point agi, à quoi lui aurait ſervi ſon exiſtence?

Toutes les choſes ſont donc des émanations éternelles de ce premier moteur.

Mais comment imaginer que de la pierre & de la fange ſoient des émanations de l'Etre éternel, intelligent & puiſſant?

Il faut de deux choſes l'une, ou que la matière de cette pierre & cette fange exiſtent néceſſairement par elles-mêmes, ou qu'elles exiſtent néceſſairement par ce premier moteur; il n'y a pas de milieu.

Ainſi donc il n'y a que deux partis à prendre, ou d'admettre la matière éternelle par elle-même, ou la matière ſortant éternellement de l'Etre puiſſant, intelligent, éternel.

Mais, ou ſubſiſtante par ſa propre nature, ou émanée de l'Etre producteur, elle exiſte de toute éternité, puiſqu'elle exiſte, & qu'il n'y a aucune raiſon pour laquelle elle n'aurait pas exiſté auparavant.

Si la matière eſt éternellement néceſſaire, il eſt donc impoſſible, il eſt donc contradictoire qu'elle ne ſoit pas; mais quel homme peut aſſurer qu'il eſt impoſſible, qu'il eſt contradictoire que ce caillou & cette mouche n'aient pas l'exiſtence? On eſt pourtant forcé

de

de dévorer cette difficulté qui étonne plus l'imagination qu'elle ne contredit les principes du raisonnement.

En effet, dès que vous avez conçu que tout est émané de l'Etre suprême & intelligent, que rien n'en est émané sans raison, que cet être existant toujours a dû toujours agir, que par conséquent toutes les choses ont dû éternellement sortir du sein de son existence, vous ne devez pas être plus rebuté de croire la matière dont sont formés ce caillou & cette mouche une production éternelle, que vous n'êtes rebuté de concevoir la lumière comme une émanation éternelle de l'Etre tout-puissant.

Puisque je suis un être étendu & pensant, mon étendue & ma pensée sont donc des productions nécessaires de cet Etre. Il m'est évident que je ne puis me donner ni l'étendue ni la pensée. J'ai donc reçu l'un & l'autre de cet Etre nécessaire.

Peut-il m'avoir donné ce qu'il n'a pas? J'ai l'intelligence & je suis dans l'espace, donc il est intelligent, & il est dans l'espace.

Dire que cet Etre éternel, ce DIEU tout-puissant, a de tout temps rempli nécessairement l'univers de ses productions, ce n'est pas lui ôter sa liberté; au contraire, car la liberté n'est que le pouvoir d'agir. DIEU a toujours pleinement agi, donc DIEU a toujours usé de la plénitude de sa liberté.

La liberté qu'on nomme d'*indifférence*, est un mot sans idée, une absurdité; car ce serait se déterminer sans raison; ce serait un effet sans cause. Donc DIEU

ne peut avoir cette liberté prétendue qui est une contradiction dans les termes. Il a donc toujours agi par cette même nécessité qui fait son existence.

Il est donc impossible que le monde soit sans DIEU, il est impossible que DIEU soit sans le monde.

Ce monde est rempli d'êtres qui se succèdent, donc DIEU a toujours produit des êtres qui se sont succédés.

Ces assertions préliminaires sont la base de l'ancienne philosophie orientale & de celle des Grecs. Il faut excepter *Démocrite* & *Epicure*, dont la philosophie corpusculaire a combattu ces dogmes. Mais remarquons que les épicuriens se fondaient sur une physique entièrement erronée, & que le système métaphysique de tous les autres philosophes subsiste avec tous les systèmes physiques. Toute la nature, excepté le vide, contredit *Epicure;* & aucun phénomène ne contredit la philosophie que je viens d'expliquer. Or une philosophie qui est d'accord avec tout ce qui se passe dans la nature, & qui contente les esprits les plus attentifs, n'est-elle pas supérieure à tout autre système non révélé?

Après les assertions des anciens philosophes que j'ai rapprochées autant qu'il m'a été possible, que nous reste-t-il? un chaos de doutes & de chimères. Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu un philosophe à système qui n'ait avoué à la fin de sa vie qu'il avait perdu son temps. Il faut avouer que les inventeurs des arts mécaniques ont été bien plus utiles aux hommes que les inventeurs des syllogismes: celui qui imagina la navette l'emporte furieusement sur celui qui imagina les idées innées.

PIERRE. (SAINT)

POURQUOI les ſucceſſeurs de *St Pierre* ont-ils eu tant de pouvoir en Occident, & aucun en Orient? C'eſt demander pourquoi les évêques de Vurtzbourg & de Saltzbourg ſe ſont attribué les droits régaliens dans des temps d'anarchie, tandis que les évêques grecs ſont toujours reſtés ſujets. Le temps, l'occaſion, l'ambition des uns, & la faibleſſe des autres, ont fait & feront tout dans ce monde. Nous feſons toujours abſtraction de ce qui eſt divin.

A cette anarchie l'opinion s'eſt jointe; & l'opinion eſt la reine des hommes. Ce n'eſt pas qu'en effet ils aient une opinion bien déterminée; mais des mots leur en tiennent lieu.

„Je te donnerai les clefs du royaume des cieux.„ Les partiſans outrés de l'évêque de Rome, ſoutinrent vers le onzième ſiècle, que qui donne le plus, donne le moins; que les cieux entouraient la terre; & que *Pierre* ayant les clefs du contenant, il avait auſſi les clefs du contenu. Si on entend par les cieux toutes les étoiles & toutes les planètes, il eſt évident, ſelon *Tomaſius*, que les clefs données à *Simon Barjone* ſurnommé *Pierre*, étaient un paſſe-par-tout. Si on entend par les cieux les nuées, l'atmoſphère, l'éther, l'eſpace dans lequel roulent les planètes, il n'y a guère de ſerruriers, ſelon *Murſius*, qui puiſſe faire une clef pour ces portes-là. Mais les railleries ne ſont pas des raiſons.

Les clefs en Paleſtine étaient une cheville de bois qu'on liait avec une courroie; JESUS dit à *Barjone*:

„ Ce que tu auras lié sur la terre, sera lié dans le ciel. „ Les théologiens du pape en ont conclu que les papes avaient reçu le droit de lier & de délier les peuples du serment de fidélité fait à leurs rois, & de disposer à leur gré de tous les royaumes. C'est conclure magnifiquement. Les communes, dans les états-généraux de France en 1302, disent, dans leur requête au roi, que „ *Boniface VIII* était un *B****** qui croyait que „ DIEU liait & emprisonnait au ciel, ce que ce „ *Boniface* liait sur terre „ Un fameux luthérien d'Allemagne (c'était *Mélanĉton*) ne pouvait souffrir que JESUS eût dit à *Simon Barjone*, *Cepha* ou *Cephas*, „ Tu es Pierre, & sur cette pierre je bâtirai mon „ assemblée, mon église. „ Il ne pouvait concevoir que DIEU eût employé un pareil jeu de mots, une pointe si extraordinaire, & que la puissance du pape fût fondée sur un quolibet. Cette pensée n'est permise qu'à un protestant.

Pierre a passé pour avoir été évêque de Rome; mais on sait assez qu'en ce temps-là, & long-temps après, il n'y eut aucun évêché particulier. La société chrétienne ne prit une forme que vers le milieu du second siècle. Il se peut que *Pierre* eût fait le voyage de Rome; il se peut même qu'il fût mis en croix la tête en bas, quoique ce ne fût pas l'usage; mais on n'a aucune preuve de tout cela. Nous avons une lettre sous son nom, dans laquelle il dit qu'il est à Babylone: des canonistes judicieux ont prétendu que par Babylone on devait entendre Rome. Ainsi supposé qu'il eût daté de Rome, on aurait pu conclure que la lettre avait été écrite à Babylone. On a tiré long-temps de pareilles conséquences, & c'est ainsi que le monde a été gouverné.

Il y avait un saint homme à qui on avait fait payer bien chèrement un bénéfice à Rome, ce qui s'appelle une simonie ; on lui demandait s'il croyait que *Simon Pierre* eût été au pays ? il répondit : Je ne vois pas que *Pierre* y ait été, mais je suis sûr de *Simon*.

Quant à la personne de *St Pierre*, il faut avouer que *Paul* n'est pas le seul qui ait été scandalisé de sa conduite ; on lui a souvent résisté en face, à lui & à ses successeurs. *St Paul* lui reprochait aigrement de manger des viandes défendues, c'est-à-dire, du porc, du boudin, du lièvre, des anguilles, de l'ixion, & du griffon ; *Pierre* se défendait en disant qu'il avait vu le ciel ouvert vers la sixième heure, & une grande nappe qui descendait des quatre coins du ciel, laquelle était toute remplie d'anguilles, de quadrupèdes & d'oiseaux, & que la voix d'un ange avait crié : ,, Tuez & mangez. ,, C'est apparemment cette même voix qui a crié à tant de pontifes : ,, Tuez tout, ,, & mangez la substance du peuple, dit *Volston* ; mais ce reproche est beaucoup trop fort.

Casaubon ne peut approuver la manière dont *Pierre* traita *Anania* & *Saphira* sa femme. De quel droit, dit *Casaubon*, un juif esclave des Romains ordonnait-il, ou souffrait-il que tous ceux qui croiraient en JESUS vendissent leurs héritages & en apportassent le prix à ses pieds ? Si quelque anabaptiste à Londres fesait apporter à ses pieds tout l'argent de ses frères, ne serait-il pas arrêté comme un séducteur séditieux, comme un larron qu'on ne manquerait pas d'envoyer à Tyburn ? N'est-il pas horrible de faire mourir *Anania*, parce qu'ayant vendu son fonds & en ayant donné l'argent à *Pierre*, il avait retenu pour lui &

pour sa femme quelques écus pour subvenir à leurs nécessités sans le dire? A peine *Anania* est-il mort, que sa femme arrive. *Pierre* au lieu de l'avertir charitablement qu'il vient de faire mourir son mari d'apoplexie, pour avoir gardé quelques oboles, & de lui dire de bien prendre garde à elle, la fait tomber dans le piége. Il lui demande si son mari a donné tout son argent aux saints. La bonne femme répond, oui, & elle meurt sur le champ. Cela est dur.

Corringius demande pourquoi *Pierre*, qui tuait ainsi ceux qui lui avaient fait l'aumône, n'allait pas tuer plutôt tous les docteurs qui avaient fait mourir JESUS-CHRIST, & qui le firent fouetter lui-même plus d'une fois? O *Pierre!* dit *Corringius*, vous faites mourir deux chrétiens qui vous ont fait l'aumône, & vous laissez vivre ceux qui ont crucifié votre Dieu!

Nous avons eu du temps de *Henri IV* & de *Louis XIII*, un avocat-général du parlement de Provence, homme de qualité, nommé d'*Oraison de Torame*, qui dans un livre de *l'église militante* dédié à *Henri IV*, a fait un chapitre entier des arrêts rendus par *St Pierre* en matière criminelle. Il dit que l'arrêt prononcé par *Pierre* contre *Anania* & *Saphira* fut exécuté par DIEU même, *aux termes & cas de la juridiction spirituelle*. Tout son livre est dans ce goût. *Corringius*, comme on voit, ne pense pas comme notre avocat provençal. Apparemment que *Corringius* n'était pas en pays d'inquisition, quand il fesait ses questions hardies.

Erasme, à propos de *Pierre*, remarquait une chose fort singulière; c'est que le chef de la religion chrétienne

commença son apostolat par renier JESUS-CHRIST ; & que le premier pontife des Juifs avait commencé son ministère par faire un veau d'or, & par l'adorer.

Quoi qu'il en soit, *Pierre* nous est dépeint comme un pauvre qui catéchisait des pauvres. Il ressemble à ces fondateurs d'ordres, qui vivaient dans l'indigence, & dont les successeurs sont devenus grands seigneurs.

Le pape successeur de *Pierre* a tantôt gagné, tantôt perdu, mais il lui reste encore environ cinquante millions d'hommes sur la terre, soumis en plusieurs points à ses lois, outre ses sujets immédiats.

Se donner un maître à trois ou quatre cents lieues de chez soi; attendre pour penser que cet homme ait paru penser ; n'oser juger en dernier ressort un procès entre quelques-uns de ses concitoyens, que par des commissaires nommés par cet étranger ; n'oser se mettre en possession des champs & des vignes qu'on a obtenus de son propre roi, sans payer une somme considérable à ce maître étranger; violer les lois de son pays qui défendent d'épouser sa nièce, & l'épouser légitimement en donnant à ce maître étranger une somme encore plus considérable ; n'oser cultiver son champ le jour que cet étranger veut qu'on célèbre la mémoire d'un inconnu qu'il a mis dans le ciel de son autorité privée; c'est-là en partie ce que c'est que d'admettre un pape; ce sont-là les libertés de l'Eglise gallicane, si nous en croyons *du Marsais*.

Il y a quelques autres peuples qui portent plus loin leur soumission. Nous avons vu de nos jours un souverain demander au pape la permission de faire juger par son tribunal royal des moines accusés de

parricide, ne pouvoir obtenir cette permiſſion, & n'oſer les juger!

On ſait aſſez qu'autrefois les droits des papes allaient plus loin; ils étaient fort au-deſſus des dieux de l'antiquité; car ces dieux paſſaient ſeulement pour diſpoſer des empires, & les papes en diſpoſaient en effet.

Sturbinus dit qu'on peut pardonner à ceux qui doutent de la divinité & de l'infaillibilité du pape, quand on fait réflexion:

Que quarante ſchiſmes ont profané la chaire de *St Pierre*, & que vingt-ſept l'ont enſanglantée;

Qu'*Etienne VII*, fils d'un prêtre, déterra le corps de *Formoſe* ſon prédéceſſeur, & fit trancher la tête à ce cadavre;

Que *Sergius III*, convaincu d'aſſaſſinats, eut un fils de *Marozie*, lequel hérita de la papauté;

Que *Jean X*, amant de *Théodora*, fut étranglé dans ſon lit;

Que *Jean XI*, fils de *Sergius III*, ne fut connu que par ſa crapule;

Que *Jean XII* fut aſſaſſiné chez ſa maîtreſſe;

Que *Benoît IX* acheta & revendit le pontificat;

Que *Grégoire VII* fut l'auteur de cinq cents ans de guerres civiles ſoutenues par ſes ſucceſſeurs;

Qu'enfin parmi tans de papes, ambitieux, ſanguinaires & débauchés, il y eut un *Alexandre VI*, dont le nom n'eſt prononcé qu'avec la même horreur que ceux des *Néron* & des *Caligula*.

C'eſt une preuve, dit-on, de la divinité de leur caractère, qu'elle ait ſubſiſté avec tant de crimes; mais

si les califes avaient eu une conduite encore plus affreuse, ils auraient donc été encore plus divins. C'est ainsi que raisonne *Dermius;* on lui a répondu. Mais la meilleure réponse est dans la puissance mitigée que les évêques de Rome exercent aujourd'hui avec sagesse; dans la longue possession où les empereurs les laissent jouir, parce qu'ils ne peuvent les en dépouiller; dans le système d'un équilibre général, qui est l'esprit de toutes les cours.

On a prétendu depuis peu qu'il n'y avait que deux peuples qui pussent envahir l'Italie & écraser Rome. Ce sont les Turcs & les Russes; mais ils sont nécessairement ennemis, & de plus.....

Je ne sais point prévoir les malheurs de si loin.

PIERRE LE GRAND, ET JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

SECTION PREMIERE.

„ LE czar *Pierre* n'avait pas le vrai génie, celui qui „ crée & fait tout de rien. Quelques-unes des choses „ qu'il fit étaient bien, la plupart étaient déplacées. Il „ a vu que son peuple était barbare, il n'a point „ vu qu'il n'était par mûr pour la police; il l'a voulu „ civiliser quand il ne fallait que l'aguerrir. Il a „ d'abord voulu faire des Allemands, des Anglais, „ quand il fallait commencer par faire des Russes; il „ a empêché ses sujets de jamais devenir ce qu'ils „ pourraient être, en leur persuadant qu'ils étaient ce

» qu'ils ne ſont pas. C'eſt ainſi qu'un précepteur
» français forme ſon élève pour briller un moment
» dans ſon enfance, & puis n'être jamais rien. L'empire
» de Ruſſie voudra ſubjuguer l'Europe, & ſera ſubjugué
» lui-même. Les Tartares ſes ſujets ou ſes voiſins
» deviendront ſes maîtres & les nôtres; cette révo-
» lution ne paraît infaillible; tous les rois de l'Europe
» travaillent de concert à l'accélérer. » (1)

(1) Pour juger un prince il faut ſe tranſporter au temps où il a vécu. Si *Rouſſeau*, en diſant que *Pierre I* n'a pas eu *le vrai génie*, a voulu dire que ce prince n'a point créé les principes de la légiſlation & de l'adminiſtration publique, principes abſolument ignorés alors en Europe, un tel reproche ne nuit point à ſa gloire. Le czar vit que ſes ſoldats étaient ſans diſcipline, & il leur donna celle des nations de l'Europe les plus belliqueuſes. Ses peuples ignoraient la marine, & en peu d'années il créa une flotte formidable. Il adopta pour le commerce les principes des peuples qui alors paſſaient pour les plus éclairés de l'Europe. Il ſentit que les Ruſſes ne différaient des autres Européens que par trois cauſes: La première était l'exceſſif pouvoir de la ſuperſtition ſur les eſprits, & l'influence des prêtres ſur le gouvernement & ſur les ſujets. Le czar attaqua la ſuperſtition dans ſa ſource, en détruiſant les moines par le moyen le plus doux, celui de ne permettre les vœux qu'à un âge où tout homme qui a la fantaiſie de les faire eſt à coup ſûr un citoyen inutile.

Il ſoumit les prêtres à la loi; & ne leur laiſſa qu'une autorité ſubordonnée à la ſienne pour les objets de l'ordre civil, que l'ignorance de nos ancêtres a ſoumis au pouvoir eccléſiaſtique.

La ſeconde cauſe qui s'oppoſait à la civiliſation de la Ruſſie, était l'eſclavage preſque général des payſans, ſoit artiſans ſoit cultivateurs. *Pierre* n'oſa directement détruire la ſervitude; mais il en prépara la deſtruction, en formant une armée qui le rendait indépendant des ſeigneurs de terre, & le mettait en état de ne les plus craindre, & en créant dans ſa nouvelle capitale, au moyen des étrangers appelés dans ſon empire, un peuple commerçant, induſtrieux & jouiſſant de la liberté civile.

La troiſième cauſe de la barbarie des Ruſſes, était l'ignorance. Il ſentit qu'il ne pouvait rendre ſa nation puiſſante qu'en l'éclairant, & ce fut le principal objet de ſes travaux; c'eſt en cela ſurtout qu'il a montré un véritable génie: on ne peut aſſez s'étonner de voir *Rouſſeau* lui reprocher de ne s'être pas borné à aguerrir ſa nation; & il faut avouer que le Ruſſe, qui en 1700 devina l'influence des lumières ſur l'état politique des empires, & ſut apercevoir que le plus grand bien qu'on

Ces paroles sont tirées d'une brochure intitulée le Contrat social ou insocial du peu sociable *Jean-Jacques Rousseau*. Il n'est pas étonnant qu'ayant fait des miracles à Venise, il ait fait des prophéties sur Moscou ; mais comme il sait bien que le bon temps des miracles & des prophéties est passé, il doit croire que sa prédiction contre la Russie n'est pas aussi infaillible qu'elle lui a paru dans son premier accès. Il est doux d'annoncer la chute des grands empires, cela nous console de notre petitesse. Ce sera un beau gain pour la philosophie, quand nous verrons incessamment les Tartares Nogais, qui peuvent, je crois, mettre jusqu'à douze mille hommes en campagne, venir subjuguer la Russie, l'Allemagne, l'Italie & la France. Mais je me flatte que l'empereur de la Chine ne le souffrira pas ; il a déjà accédé à la paix perpétuelle ; & comme il n'a plus de jésuites chez lui, il ne troublera point l'Europe. *Jean-Jacques* qui a, comme on croit, le vrai génie, trouve que *Pierre le grand* ne l'avait pas.

puisse faire aux hommes, est de substituer des idées justes aux préjugés qui les gouvernent, a eu plus de génie que le Genevois, qui en 1750 a voulu nous prouver les grands avantages de l'ignorance.

Lorsque *Pierre* monta sur le trône, la Russie était à peu près au même état que la France, l'Allemagne & l'Angleterre au onzième siècle. Les Russes ont fait en quatre-vingts ans, que les vues de *Pierre* ont été suivies, plus de progrès que nous n'en avons fait en quatre siècles ; n'est-ce pas une preuve que ces vues n'étaient pas celles d'un homme ordinaire ?

Quant à la prophétie sur les conquêtes futures des Tartares, *Rousseau* aurait dû observer que les barbares n'ont jamais battu les peuples civilisés que lorsque ceux-ci ont négligé la tactique, & que les peuples nomades sont toujours trop peu nombreux pour être redoutables à de grandes nations qui ont des armées. Il est différent de détrôner un despote pour se mettre à sa place, de lui imposer un tribut après l'avoir vaincu, ou de subjuguer un peuple. Les Romains conquirent la Gaule, l'Espagne ; les chefs des Goths & des Francs ne firent que chasser les Romains & leur succéder.

Un seigneur russe, homme de beaucoup d'esprit, qui s'amuse quelquefois à lire des brochures, se souvint en lisant celle-ci, de quelques vers de *Molière*, & les cita fort à propos.

Il semble à trois gredins, dans leur petit cerveau,
Que pour être imprimés & reliés en veau,
Les voilà dans l'Etat d'importantes personnes,
Qu'avec leur plume ils font le destin des couronnes.

Les Russes, dit *Jean-Jacques*, ne seront jamais policés. J'en ai vu du moins de très-polis, & qui avaient l'esprit juste, fin, agréable, cultivé, & même conséquent, ce que *Jean-Jacques* trouvera fort extraordinaire.

Comme il est très-galant, il ne manquera pas de dire qu'ils se sont formés à la cour de l'impératrice *Catherine*, que son exemple a influé sur eux, mais que cela n'empêche pas qu'il n'ait raison, & que bientôt cet empire sera détruit.

Ce petit bon homme nous assure dans un de ses modestes ouvrages, qu'on doit lui dresser une statue. Ce ne sera probablement ni à Moscou, ni à Pétersbourg qu'on s'empressera de sculpter *Jean-Jacques*.

Je voudrais en général, que lorsqu'on juge les nations du haut de son grenier, qu'on fût plus honnête & plus circonspect. Tout pauvre diable peut dire ce qu'il lui plaît des Athéniens, des Romains, & des anciens Perses. Il peut se tromper impunément sur les tribunats, sur les comices, sur la dictature. Il peut gouverner en idée deux ou trois mille lieues de pays, tandis qu'il est incapable de gouverner sa servante. Il peut dans un roman recevoir un baiser

âcre de sa *Julie*, & conseiller à un prince d'épouser la fille d'un bourreau. Il y a des sottises sans conséquence; il y en a d'autres qui peuvent avoir des suites fâcheuses.

Les fous de cour étaient fort sensés; ils n'insultaient par leurs bouffonneries que les faibles, & respectaient les puissans; les fous de village sont aujourd'hui plus hardis.

On répondra que *Diogène* & l'*Arétin* ont été tolérés; d'accord: mais une mouche ayant vu un jour une hirondelle qui, en volant, emportait des toiles d'araignées, en voulut faire autant; elle y fut prise.

SECTION II.

NE peut-on pas dire de ces législateurs qui gouvernent l'univers à deux sous la feuille, & qui de leurs galetas donnent des ordres à tous les rois, ce qu'*Homère* dit de *Calcas*?

Os ede ta eonta, ta te essomena, pro t'eouta.
Il connaît le passé, le présent, l'avenir.

C'est dommage que l'auteur du petit paragraphe que nous venons de citer n'ait connu aucun des trois temps dont parle *Homère*.

Pierre le grand, dit-il, *n'avait pas le génie qui fait tout de rien.* Vraiment, *Jean-Jacques*, je le crois sans peine, car on prétend que DIEU seul a cette prérogative.

Il n'a pas vu que son peuple n'était pas mûr pour la police; en ce cas le czar est admirable de l'avoir fait mûrir. Il me semble que c'est *Jean-Jacques* qui n'a pas

vu qu'il fallait se servir d'abord des Allemands & des Anglais pour faire des Russes.

Il a empêché ses sujets de jamais devenir ce qu'ils pourraient être &c.

Cependant ces mêmes Russes sont devenus les vainqueurs des Turcs & des Tartares, les conquérans & les législateurs de la Crimée & de vingt peuples différens ; leur souveraine a donné des lois à des nations dont le nom même était ignoré en Europe.

Quant à la prophétie de *Jean-Jacques*, il se peut qu'il ait exalté son ame jusqu'à lire dans l'avenir ; il a tout ce qu'il faut pour être prophète : mais pour le passé & pour le présent, on avouera qu'il n'y entend rien. Je doute que l'antiquité ait rien de comparable à la hardiesse d'envoyer quatre escadres du fond de la mer Baltique dans les mers de la Grèce, de dominer à la fois sur la mer Egée & sur le Pont-Euxin, de porter la terreur dans la Colchide & aux Dardanelles, de subjuguer la Tauride, & de forcer le visir *Azem* à s'enfuir des bords du Danube jusqu'aux portes d'Andrinople.

Si *Jean-Jacques* compte pour rien tant de grandes actions qui étonnent la terre attentive, il doit du moins avouer qu'il y a quelque générosité dans un comte d'*Orlof*, qui après avoir pris un vaisseau qui portait toute la famille & tous les trésors d'un bacha, lui renvoya sa famille & ses trésors.

Si les Russes n'étaient pas mûrs pour la police du temps de *Pierre le grand*, convenons qu'ils sont mûrs aujourd'hui pour la grandeur d'ame, & que *Jean-Jacques* n'est pas tout-à-fait mûr pour la vérité & pour le raisonnement.

A l'égard de l'avenir, nous le saurons quand nous aurons des *Ezéchiels*, des *Isaïes*, des *Habacucs*, des *Michées*. Mais le temps en est passé; &, si on ose le dire, il est à craindre qu'il ne revienne plus.

J'avoue que ces *mensonges imprimés* sur le temps présent, m'étonnent toujours. Si on se donne ces libertés dans un siècle où mille volumes, mille gazettes, mille journaux peuvent continuellement vous démentir, quelle foi pourrons-nous avoir en ces historiens des anciens temps qui recueillaient tous les bruits vagues, qui ne consultaient aucunes archives, qui mettaient par écrit ce qu'ils avaient entendu dire à leurs grand'-mères dans leur enfance, bien sûrs qu'aucun critique ne releverait leurs fautes.

Nous eûmes long-temps neuf Muses, la saine critique est la dixième qui est venue bien tard. Elle n'existait point du temps de *Cecrops*, du premier *Bacchus*, de *Sanchoniathon*, de *Thaut*, de *Brama* &c. &c. on écrivait alors impunément tout ce qu'on voulait. Il faut être aujourd'hui un peu plus avisé.

PLAGIAT.

ON dit qu'originairement ce mot vient du latin *plaga*, & qu'il signifiait la condamnation au fouet de ceux qui avaient vendu des hommes libres pour des esclaves. Cela n'a rien de commun avec le plagiat des auteurs, lesquels ne vendent point d'hommes, soit esclaves, soit libres. Ils se vendent seulement eux-mêmes quelquefois pour un peu d'argent.

Quand un auteur vend les penſées d'un autre pour les ſiennes, ce larcin s'appelle *plagiat*. On pourrait appeler *plagiaires* tous les compilateurs, tous les feſeurs de dictionnaires, qui ne ſont que répéter à tort & à travers, les opinions, les erreurs, les impoſtures, les vérités déjà imprimées dans des dictionnaires précédens; mais ce ſont du moins des plagiaires de bonne foi; ils ne s'arrogent point le mérite de l'invention. Ils ne prétendent pas même à celui d'avoir déterré chez les anciens les matériaux qu'ils ont aſſemblés; ils n'ont fait que copier les laborieux compilateurs du ſeizième ſiècle. Ils vous vendent en *in-quarto* ce que vous aviez déjà en *in-folio*. Appelez-les, ſi vous voulez, *libraires*, & non pas auteurs. Rangez-les plutôt dans la claſſe des fripiers que dans celle des plagiaires.

Le véritable plagiat eſt de donner pour vôtres les ouvrages d'autrui, de coudre dans vos rapſodies de longs paſſages d'un bon livre avec quelques petits changemens. Mais le lecteur éclairé voyant ce morceau de drap d'or ſur un habit de bure, reconnaît bientôt le voleur mal-adroit.

Ramſai qui après avoir été presbytérien dans ſon village d'Ecoſſe, enſuite anglican à Londres, puis quakre, & qui perſuada enfin au célébre *Fénélon* archevêque de Cambrai qu'il était catholique, & même qu'il avait beaucoup de penchant pour l'amour pur; *Ramſai*, dis-je, fit les Voyages de *Cyrus*, parce que ſon maître avait fait voyager *Télémaque*. Il n'y a juſque-là que de l'imitation. Dans ces voyages il copie les phraſes, les raiſonnemens d'un ancien auteur anglais qui introduit un jeune ſolitaire diſſéquant

ſa

sa chèvre morte, & remontant à DIEU par sa chèvre. Cela ressemble fort à un plagiat. Mais en conduisant *Cyrus* en Egypte, il se sert, pour décrire ce pays singulier, des mêmes expressions employées par *Bossuet;* il le copie mot pour mot sans le citer. Voilà un plagiat dans toutes les formes. Un de mes amis le lui reprochait un jour; *Ramsai* lui répondit qu'on pouvait se rencontrer, & qu'il n'était pas étonnant qu'il pensât comme *Fénélon*, & qu'il s'exprimât comme *Bossuet*. Cela s'appelle *être fier comme un écossais.*

Le plus singulier de tous les plagiats est peut-être celui du père *Barre*, auteur d'une grande histoire d'Allemagne en dix volumes. On venait d'imprimer l'Histoire de *Charles XII*, & il en prit plus de deux cents pages qu'il inséra dans son ouvrage. Il fait dire à un duc de Lorraine précisément ce que *Charles XII* a dit.

Il attribue à l'empereur *Arnould* ce qui est arrivé au monarque suédois.

Il dit de l'empereur *Rodolphe* ce qu'on avait dit du roi *Stanislas.*

Valdemar roi de Danemarck fait & dit précisément les mêmes choses que *Charles* à Bender &c. &c. &c.

Le plaisant de l'affaire est qu'un journaliste voyant cette prodigieuse ressemblance entre ces deux ouvrages, ne manqua pas d'imputer le plagiat à l'auteur de l'Histoire de *Charles XII*, qui avait pourtant écrit vingt ans avant le père *Barre.*

C'est surtout en poëfie qu'on se permet souvent le plagiat, & c'est assurément de tous les larcins le moins dangereux pour la société.

PLATON.

SECTION PREMIERE.

Du Timée de Platon, & de quelques autres choſes.

LES pères de l'Egliſe des quatre premiers ſiècles furent tous grecs & platoniciens; vous ne trouvez pas un romain qui ait écrit pour le chriſtianiſme, & qui ait eu la plus légère teinture de philoſophie. J'obſerverai ici en paſſant, qu'il eſt aſſez étrange que cette Egliſe de Rome, qui ne contribua en rien à ce grand établiſſement, en ait ſeule recueilli tout l'avantage. Il en a été de cette révolution comme de toutes celles qui ſont nées des guerres civiles. Les premiers qui troublent un Etat, travaillent toujours ſans le ſavoir pour d'autres que pour eux.

L'école d'Alexandrie fondée par un nommé *Marc*, auquel ſuccédèrent *Athénagoras*, *Clément*, *Origène*, fut le centre de la philoſophie chrétienne. *Platon* était regardé par tous les Grecs d'Alexandrie comme le maître de la ſageſſe, comme l'interprète de la Divinité. Si les premiers chrétiens n'avaient pas embraſſé les dogmes de *Platon*, ils n'auraient jamais eu aucun philoſophe, aucun homme d'eſprit dans leur parti. Je mets à part l'inſpiration & la grâce qui ſont au-deſſus de toute philoſophie, & je ne parle que du train ordinaire des choſes humaines.

Ce fut, dit-on, dans le Timée de *Platon* principalement, que les pères grecs s'inſtruiſirent. Ce Timée paſſe pour l'ouvrage le plus ſublime de toute la philoſophie ancienne. C'eſt preſque le ſeul que *Dacier* n'ait point traduit ; & je penſe que la raiſon en eſt qu'il ne l'entendait point, & qu'il craignit de montrer à des lecteurs clair-voyans le viſage de cette divinité grecque qu'on n'adore que parce qu'elle eſt voilée.

Platon, dans ce beau dialogue, commence par introduire un prêtre égyptien qui apprend à *Solon* l'ancienne hiſtoire de la ville d'Athènes, qui était fidellement conſervée depuis neuf mille ans dans les archives de l'Egypte.

Athènes, dit le prêtre, était alors la plus belle ville de la Grèce, & la plus renommée dans le monde pour les arts de la guerre & de la paix ; elle réſiſta ſeule aux guerriers de cette fameuſe île Atlantide, qui vinrent ſur des vaiſſeaux innombrables ſubjuguer une grande partie de l'Europe & de l'Aſie. Athènes eut la gloire d'affranchir tant de peuples vaincus, & de préſerver l'Egypte de la ſervitude qui nous menaçait. Mais après cette illuſtre victoire & ce ſervice rendu au genre-humain, un tremblement de terre épouvantable engloutit en vingt-quatre heures & le territoire d'Athènes & toute la grande île Atlantide. Cette île n'eſt aujourd'hui qu'une vaſte mer que les débris de cet ancien monde, & le limon mêlé à ſes eaux, rendent innavigable.

Voilà ce que ce prêtre conte à *Solon ;* voilà comment *Platon* débute pour nous expliquer enſuite la formation de l'ame, les opérations du verbe, & ſa

trinité. Il n'eſt pas phyſiquement impoſſible qu'il y eût eu une île Atlantide qui n'exiſtait plus depuis neuf mille ans, & qui périt par un tremblement de terre, comme il eſt arrivé à Herculaneum, & à tant d'autres villes. Mais notre prêtre, en ajoutant que la mer qui baigne le mont Atlas eſt inacceſſible aux vaiſſeaux, rend l'hiſtoire un peu ſuſpecte.

Il ſe peut faire, après tout, que depuis *Solon*, c'eſt-à-dire depuis trois mille ans, les flots aient nettoyé le limon de l'ancienne île Atlantide, & rendu la mer navigable : mais enfin, il eſt toujours ſurprenant qu'on débute par cette île pour parler du verbe.

Peut-être en feſant ce conte de prêtre ou de vieille, *Platon* n'a-t-il voulu inſinuer autre choſe que les viciſſitudes qui ont changé tant de fois la face du globe. Peut-être a-t-il voulu dire ſeulement ce que *Pythagore* & *Timée de Locres* avaient dit ſi long-temps avant lui, & ce que nos yeux nous diſent tous les jours, que tout périt & ſe renouvelle dans la nature. L'hiſtoire de *Deucalion* & de *Pyrrha*, la chute de *Phaëton* ſont des fables; mais des inondations & des embraſemens ſont des vérités.

Platon part de ſon île imaginaire pour dire des choſes que les meilleurs philoſophes de nos jours ne déſavoueraient pas. *Ce qui eſt produit a néceſſairement une cauſe, un auteur. Il eſt difficile de trouver l'auteur de ce monde; & quand on l'a trouvé, il eſt dangereux de le dire au peuple.*

Rien n'eſt plus vrai encore aujourd'hui; qu'un ſage en paſſant par Notre-Dame de Lorette s'aviſe de dire à un ſage ſon ami, que Notre-Dame de Lorette, avec ſon petit viſage noir, ne gouverne pas l'univers entier:

si une bonne femme entend ces paroles, & si elle les redit à d'autres bonnes femmes de la marche d'Ancone, le sage sera lapidé comme *Orphée*. Voilà précisément le cas où croyaient être les premiers chrétiens qui ne disaient pas du bien de *Cybèle* & de *Diane*. Cela seul devait les attacher à *Platon*. Les choses inintelligibles qu'il débite ensuite, ne durent pas les dégoûter de lui.

Je ne reprocherai point à *Platon* d'avoir dit dans son Timée, *que le monde est un animal ;* car il entend sans doute que les élémens en mouvement animent le monde ; & il n'entend pas par *animal* un chien & un homme qui marchent, qui sentent, qui mangent, qui dorment, & qui engendrent. Il faut toujours expliquer un auteur dans le sens le plus favorable ; & ce n'est que lorsqu'on accuse les gens d'hérésie, ou quand on dénonce leurs livres, qu'il est de droit d'en interpréter malignement toutes les paroles, & de les empoisonner : ce n'est pas ainsi que j'en userai avec *Platon*.

Il y a d'abord chez lui une espèce de trinité qui est l'ame de la matière ; voici ses paroles : *De la substance indivisible, toujours semblable à elle-même, & de la substance divisible, il composa une troisième substance qui tient de la même & de l'autre.*

Ensuite viennent des nombres à la pythagoricienne, qui rendent la chose encore plus inintelligible, & par conséquent plus respectable. Quelle provision pour des gens qui commençaient une guerre de plume !

Ami lecteur, un peu de patience, s'il vous plaît, & un peu d'attention. *Quand* DIEU *eut formé l'ame du monde de ces trois substances, cette ame s'élança du milieu de l'univers aux extrémités de l'être, se répandant*

par-tout au dehors, & se repliant sur elle-même; elle forma ainsi dans tous les temps une origine divine de la sagesse éternelle.

Et quelques lignes après:

Ainsi la nature de cet animal immense qu'on nomme le monde, est éternelle.

Platon, à l'exemple de ses prédécesseurs, introduit donc l'Etre suprême artisan du monde, formant ce monde avant les temps; de sorte que DIEU ne pouvait être sans le monde, ni le monde sans DIEU, comme le soleil ne peut exister sans répandre la lumière dans l'espace, ni cette lumière voler dans l'espace, sans le soleil.

Je passe sous silence beaucoup d'idées à la grecque, ou plutôt à l'orientale, comme par exemple, qu'il y a quatre sortes d'animaux, les dieux célestes, les oiseaux de l'air, les poissons, & les animaux terrestres dont nous avons l'honneur d'être.

Je me hâte de venir à une seconde trinité. *L'être engendré, l'être qui engendre, & l'être qui ressemble à l'engendré & à l'engendreur.* Cette trinité est assez formelle; & les pères ont pu y trouver leur compte.

Cette trinité est suivie d'une théorie un peu singulière des quatre élémens. La terre est fondée sur un triangle équilatère, l'eau sur un triangle rectangle, l'air sur un scalène, & le feu sur un isocèle. Après quoi il prouve démonstrativement qu'il ne peut y avoir que cinq mondes, parce qu'il n'y a que cinq corps solides réguliers, & que cependant il n'y a qu'un monde qui est rond.

J'avoue qu'il n'y a point de philosophe aux petites-maisons qui ait jamais si puissamment raisonné. Vous

vous attendez, ami lecteur, à m'entendre parler de cette autre fameuse trinité de *Platon*, que ses commentateurs ont tant vantée ; c'est l'être éternel, formateur éternel du monde ; son verbe, ou son intelligence, ou son idée ; & le bon qui en résulte. Je vous assure que je l'ai bien cherchée dans ce Timée, je ne l'y ai jamais trouvée ; elle peut y être *totidem litteris*, mais elle n'y est pas *totidem verbis*, ou je suis fort trompé.

Après avoir lu tout *Platon* à mon grand regret, j'ai aperçu quelque ombre de la trinité dont on lui fait honneur. C'est dans le livre sixième de sa République chimérique, lorsqu'il dit : *Parlons du fils, production merveilleuse du bon, & sa parfaite image.* Mais malheureusement il se trouve que cette parfaite image de DIEU c'est le soleil. On en conclut que c'était le soleil intelligible, lequel avec le verbe & le père composait la trinité platonique.

Il y a dans l'Epinomis de *Platon* des galimatias fort curieux ; en voici un que je traduis aussi raisonnablement que je le puis pour la commodité du lecteur :

Sachez qu'il y a huit vertus dans le ciel ; je les ai observées, ce qui est facile à tout le monde. Le soleil est une de ces vertus, la lune une autre, la troisième est l'assemblage des étoiles ; & les cinq planètes font avec ces trois vertus le nombre de huit. Gardez-vous de penser que ces vertus, ou ceux qui sont dans elles & qui les animent, soit qu'ils marchent d'eux-mêmes, soit qu'ils soient portés dans des véhicules ; gardez-vous, dis-je, de croire que les uns soient des dieux, & que les autres ne le soient pas ; que les uns soient adorables, & qu'il y en ait d'autres qu'on ne

doive ni adorer, ni invoquer. Ils ſont tous frères, chacun a ſon partage, nous leur devons à tous les mêmes honneurs, ils rempliſſent tous l'emploi que le verbe leur aſſigna quand il forma l'univers viſible.

Voilà déjà le verbe trouvé, il faut maintenant trouver les trois perſonnes. Elles ſont dans la ſeconde lettre de *Platon* à *Denis*. Ces lettres ne ſont pas aſſurément ſuppoſées. Le ſtyle eſt le même que celui de ſes dialogues. Il dit ſouvent à *Denis* & à *Dion* des choſes aſſez difficiles à comprendre, & qu'on croirait écrites en chiffre; mais auſſi il en dit de fort claires, & qui ſe ſont trouvées vraies long-temps après lui. Par exemple, voici comme il s'exprime dans ſa ſeptième lettre à *Dion:*

J'ai été convaincu que tous les Etats ſont aſſez mal gouvernés; il n'y a guère ni bonne inſtitution, ni bonne adminiſtration. On y vit, pour ainſi dire, au jour la journée, & tout va au gré de la fortune plutôt qu'au gré de la ſageſſe.

Après cette courte digreſſion ſur les affaires temporelles, revenons aux ſpirituelles, à la trinité. *Platon* dit à *Denis:*

Le roi de l'univers eſt environné de ſes ouvrages, tout eſt l'effet de ſa grâce. Les plus belles des choſes ont en lui leur cauſe première; les ſecondes en perfection ont en lui une ſeconde cauſe; & il eſt encore la troiſième cauſe des ouvrages du troiſième degré.

On pourrait ne pas reconnaître dans cette lettre la trinité telle que nous l'admettons; mais c'était beaucoup d'avoir dans un auteur grec un garant des dogmes de l'Egliſe naiſſante. Toute l'Egliſe grecque fut donc

platonicienne, comme toute l'Eglise latine fut péripatéticienne depuis le commencement du treizième siècle. Ainsi deux grecs qu'on n'a jamais entendus ont été nos maîtres à penser, jusqu'au temps où les hommes se sont mis au bout de deux mille ans à penser par eux-mêmes.

SECTION II.

Questions sur Platon, & sur quelques autres bagatelles.

PLATON en disant aux Grecs ce que tant de philosophes des autres nations avaient dit avant lui, en assurant qu'il y a une intelligence suprême qui arrangea l'univers, pensait-il que cette intelligence suprême résidait en un seul lieu, comme un roi de l'Orient dans son sérail? ou bien croyait-il que cette puissante intelligence se répand par-tout comme la lumière, ou comme un être encore plus fin, plus prompt, plus actif, plus pénétrant que la lumière? le dieu de *Platon*, en un mot, est-il dans la matière? en est-il séparé? O vous qui avez lu *Platon* attentivement, c'est-à-dire, sept ou huit songes-creux cachés dans quelques galetas de l'Europe! si jamais ces questions viennent jusqu'à vous, je vous supplie d'y répondre.

L'île barbare des Cassitérides, où les hommes vivaient dans les bois du temps de *Platon*, a produit enfin des philosophes qui sont autant au-dessus de lui, que *Platon* était au-dessus de ceux de ses contemporains qui ne raisonnaient pas.

Parmi ces philosophes *Clarke* est peut-être le plus profond ensemble & le plus clair, le plus méthodique & le plus fort de tous ceux qui ont parlé de l'être suprême.

Lorsqu'il eut donné au public son excellent livre, il se trouva un jeune gentilhomme de la province de Glocester, qui lui fit avec candeur des objections aussi fortes que ses démonstrations. On peut les voir à la fin du premier volume de *Clarke ;* ce n'était pas sur l'existence nécessaire de l'être suprême qu'il disputait, c'était sur son infinité & sur son immensité.

Il ne paraît pas en effet que *Clarke* ait prouvé qu'il y ait un être qui pénètre intimement tout ce qui existe, & que cet être dont on ne peut concevoir les propriétés, ait la propriété de s'étendre au-delà de toute borne imaginable.

Le grand *Newton* a démontré qu'il y a du vide dans la nature ; mais quel philosophe pourra me démontrer que DIEU est dans ce vide, qu'il touche à ce vide, qu'il remplit ce vide? Comment étant aussi bornés que nous le sommes, pouvons-nous connaître ces profondeurs? Ne nous suffit-il pas qu'il nous soit prouvé qu'il existe un maître suprême? Il ne nous est pas donné de savoir ce qu'il est, ni comment il est.

Il semble que *Locke* & *Clarke* aient eu les clefs du monde intelligible. *Locke* a ouvert tous les appartemens où l'on peut entrer ; mais *Clarke* n'a-t-il pas voulu pénétrer un peu trop au-delà de l'édifice ?

Comment un philosophe tel que *Samuel Clarke*, après un si admirable ouvrage sur l'existence de DIEU, en a-t-il pu faire ensuite un si pitoyable sur des choses de fait?

Comment *Benoît Spinoſa*, qui avait autant de profondeur dans l'eſprit que *Samuel Clarke*, après s'être élevé à la métaphyſique la plus ſublime, peut-il ne pas s'apercevoir qu'une intelligence ſuprême préſide à des ouvrages viſiblement arrangés avec une ſuprême intelligence? (s'il eſt vrai, après tout, que ce ſoit-là le ſyſtème de *Spinoſa*.)

Comment *Newton*, le plus grand des hommes, a-t-il pu commenter l'Apocalypſe, ainſi qu'on l'a déjà remarqué?

Comment *Locke*, après avoir ſi bien développé l'entendement humain, a-t-il pu dégrader ſon entendement dans un autre ouvrage?

Je crois voir des aigles qui s'étant élancés dans la nue, vont ſe repoſer ſur un fumier.

POETES.

UN jeune homme au ſortir du collége délibère s'il ſe fera avocat, médecin, théologien, ou poëte; s'il prendra ſoin de notre fortune, de notre ſanté, de notre ame, ou de nos plaiſirs. Nous avons déjà parlé des avocats & des médecins; nous parlerons de la fortune prodigieuſe que fait quelquefois un théologien.

Le théologien devenu pape a non-ſeulement ſes valets théologiens, cuiſiniers, échanſons, portes-coton, médecins, chirurgiens, balayeurs, feſeurs d'*Agnus Dei*, confituriers, prédicateurs, il a auſſi ſon poëte. Je ne ſais quel fou était le poëte de *Léon X*, comme *David* fut quelque temps le poëte de *Saül*.

C'eſt aſſurément de tous les emplois qu'on peut avoir dans une grande maiſon, l'emploi le plus inutile. Les rois d'Angleterre qui ont conſervé dans leur île beaucoup d'anciens uſages, perdus dans le continent, ont, comme on ſait, leur poëte en titre d'office. Il eſt obligé de faire tous les ans une ode à la louange de *Ste Cécile*, qui jouait autrefois ſi merveilleuſement du claveſſin ou du pſaltérion, qu'un ange deſcendit du neuvième ciel pour l'écouter de plus près, attendu que l'harmonie du pſaltérion n'arrive d'ici-bas au pays des anges qu'en ſourdine.

Moïſe eſt le premier poëte que nous connaiſſions. Il eſt à croire que long-temps avant lui, les Egyptiens, les Chaldéens, les Syriens, les Indiens, connaiſſaient la poëſie, puiſqu'ils avaient de la muſique. Mais enfin, ſon beau cantique qu'il chanta avec ſa ſœur *Maria* en ſortant du fond de la mer Rouge, eſt le premier monument poëtique en vers hexamètres que nous ayons. Je ne ſuis pas du ſentiment de ces bélitres ignorans & impies, *Newton*, *le Clerc* & d'autres, qui prouvent que tout cela ne fut écrit qu'environ huit cents ans après l'événement, & qui diſent avec inſolence que *Moïſe* ne put écrire en hébreu, puiſque la langue hébraïque n'eſt qu'un dialecte nouveau du phénicien, & que *Moïſe* ne pouvait ſavoir le phénicien. Je n'examine point avec le ſavant *Huet* comment *Moïſe* put chanter, lui qui était bégue & qui ne pouvait parler.

A entendre pluſieurs de ces meſſieurs, *Moïſe* ſerait bien moins ancien qu'*Orphée*, *Muſée*, *Homère*, *Héſiode*. On voit au premier coup d'œil combien cette opinion eſt abſurde. Le moyen qu'un grec puiſſe être auſſi ancien qu'un juif?

Je ne répondrai pas non plus à ces autres impertinens qui soupçonnent que *Moïse* n'est qu'un personnage imaginaire, une fabuleuse imitation de la fable de l'ancien *Bacchus*, & qu'on chantait dans les orgies tous les prodiges de *Bacchus* attribués depuis à *Moïse*, avant qu'on fût qu'il y eût des Juifs au monde. Une telle idée se réfute d'elle-même. Le bon sens nous fait voir qu'il est impossible qu'il y ait eu un *Bacchus* avant un *Moïse*.

Nous avons encore un excellent poëte juif, très-réellement antérieur à *Horace*, c'est le roi *David;* & nous savons bien que le *Miserere* est infiniment au-dessus du *Justum ac tenacem propositi virum.*

Mais ce qui étonne, c'est que des législateurs & des rois aient été nos premiers poëtes. Il se trouve aujourd'hui des gens assez bons pour se faire les poëtes des rois. *Virgile*, à la vérité, n'avait pas la charge de poëte d'*Auguste*, ni *Lucain* celle de poëte de *Néron;* mais j'avoue qu'ils avilirent un peu la profession en donnant du dieu à l'un & à l'autre.

On demande comment la poësie étant si peu nécessaire au monde, elle occupe un si haut rang parmi les beaux arts? On peut faire la même question sur la musique. La poësie est la musique de l'ame, & surtout des ames grandes & sensibles.

Un mérite de la poësie dont bien des gens ne se doutent pas, c'est qu'elle dit plus que la prose, & en moins de paroles que la prose.

Qui pourra jamais traduire ce vers latin avec autant de brièveté qu'il est sorti du cerveau du poëte?

Vive memor lethi, fugit hora, hoc quod loquor inde est.

Je ne parle pas des autres charmes de la poëſie, on les connaît aſſez; mais j'inſiſterai ſur le grand précepte d'*Horace*, *ſapere eſt & principium & fons*. Point de vraie poëſie ſans une grande ſageſſe. Mais comment accorder cette ſageſſe avec l'enthouſiaſme? Comme *Céſar* qui formait un plan de bataille avec prudence, & combattait avec fureur.

Il y a eu des poëtes un peu fous, oui; & c'eſt parce qu'ils étaient de très-mauvais poëtes. Un homme qui n'a que des dactyles & des ſpondées, ou des rimes dans la tête, eſt rarement un homme de bon ſens; mais *Virgile* eſt doué d'une raiſon ſupérieure.

Lucrèce était un miſérable phyſicien, & il avait cela de commun avec toute l'antiquité. La phyſique ne s'apprend pas avec de l'eſprit; c'eſt un art que l'on ne peut exercer qu'avec des inſtrumens, & les inſtrumens n'avaient pas encore été inventés. Il faut des lunettes, des microſcopes, des machines pneumatiques, des baromètres &c. pour avoir quelque idée commencée des opérations de la nature.

Deſcartes n'en ſavait guère plus que *Lucrèce*, lorſque ces clefs ouvrirent le ſanctuaire; & on a fait cent fois plus de chemin depuis *Galilée*, meilleur phyſicien que *Deſcartes*, juſqu'à nos jours, que depuis le premier *Hermès* juſqu'à *Lucrèce*, & depuis *Lucrèce* juſqu'à *Galilée*.

Toute la phyſique ancienne eſt d'un écolier abſurde. Il n'en eſt pas ainſi de la philoſophie de l'ame & de ce bon ſens qui, aidé du courage de l'eſprit, ſait peſer avec juſteſſe les doutes & les vraiſemblances. C'eſt-là le grand mérite de *Lucrèce;* ſon troiſième chant eſt un chef-d'œuvre de raiſonnement; il differte comme

Cicéron, il s'exprime quelquefois comme *Virgile;* & il faut avouer que quand notre illuſtre *Polignac* réfute ce troiſième chant, il ne le réfute qu'en cardinal.

Quand je dis que le poëte *Lucrèce* raiſonne en métaphyſicien excellent dans ce troiſième chant, je ne dis pas qu'il ait raiſon ; on peut argumenter avec un jugement vigoureux, & ſe tromper, ſi on n'eſt pas inſtruit par la révélation. *Lucrèce* n'était point juif, & les Juifs, comme on ſait, étaient les ſeuls hommes ſur la terre qui euſſent raiſon du temps de *Cicéron*, de *Poſſidonius*, de *Céſar* & de *Caton*. Enſuite ſous *Tibère*, les Juifs n'eurent plus raiſon, & il n'y eut que les chrétiens qui eurent le ſens commun.

Ainſi il était impoſſible que *Lucrèce*, *Cicéron* & *Céſar* ne fuſſent pas des imbécilles en comparaiſon des Juifs & de nous ; mais il faut convenir qu'aux yeux du reſte du genre-humain ils étaient de très-grands-hommes.

J'avoue que *Lucrèce* ſe tua, *Caton* auſſi, *Caſſius* & *Brutus* auſſi ; mais on peut fort bien ſe tuer, & avoir raiſonné en homme d'eſprit pendant ſa vie.

Diſtinguons dans tout auteur l'homme & ſes ouvrages. *Racine* écrit comme *Virgile*, mais il devient janſéniſte par faibleſſe, & il meurt de chagrin par une faibleſſe non moins grande, parce qu'un autre homme en paſſant dans une galerie ne l'a pas regardé ; j'en ſuis fâché, mais le rôle de *Phèdre* n'en eſt pas moins admirable.

POLICE DES SPECTACLES.

ON excommuniait autrefois les rois de France, & depuis *Philippe I* jusqu'à *Louis VIII*, tous l'ont été solemnellement, de même que tous les empereurs depuis *Henri IV* jusqu'à *Louis de Bavière* inclusivement. Les rois d'Angleterre ont eu aussi une part très-honnête à ces présens de la cour de Rome. C'était la folie du temps, & cette folie coûta la vie à cinq ou six cents mille hommes. Actuellement on se contente d'excommunier les représentans des monarques: ce n'est pas les ambassadeurs que je veux dire, mais les comédiens, qui sont rois & empereurs trois ou quatre fois par semaine, & qui gouvernent l'univers pour gagner leur vie.

Je ne connais guère que leur profession & celle des sorciers, à qui on fasse aujourd'hui cet honneur. Mais comme il n'y a plus de sorciers depuis environ soixante à quatre-vingts ans, que la bonne philosophie a été connue des hommes, il ne reste plus pour victimes qu'*Alexandre*, *César*, *Athalie*, *Polyeucte*, *Andromaque*, *Brutus*, *Zaïre*, & *Arlequin*.

La grande raison qu'on en apporte, c'est que ces messieurs & ces dames représentent des passions. Mais si la peinture du cœur humain mérite une si horrible flétrissure, on devrait donc user d'une plus grande rigueur avec les peintres & les statuaires. Il y a beaucoup de tableaux licencieux qu'on vend publiquement, au lieu qu'on ne représente pas un seul poëme dramatique qui ne soit dans la plus exacte bienséance. La

Vénus

Vénus du *Titien* & celle du *Corrège* ſont toutes nues, & ſont dangereuſes en tout temps pour notre jeuneſſe modeſte ; mais les comédiens ne récitent les vers admirables de *Cinna* que pendant environ deux heures, & avec l'approbation du magiſtrat, ſous l'autorité royale. Pourquoi donc ces perſonnages vivans ſur le théâtre ſont-ils plus condamnés que ces comédiens muets ſur la toile? *Ut pictura poëſis erit.* Qu'auraient dit les *Sophocles* & les *Euripides*, s'ils avaient pu prévoir qu'un peuple qui n'a ceſſé d'être barbare qu'en les imitant, imprimerait un jour cette tache au théâtre, qui reçut de leur temps une ſi haute gloire?

Eſopus & *Roſcius* n'étaient pas des ſénateurs romains, il eſt vrai; mais le *Flamen* ne les déclarait point infames, & on ne ſe doutait pas que l'art de *Térence* fût un art ſemblable à celui de *Locuſte*. Le grand pape, le grand prince *Léon X*, à qui on doit la renaiſſance de la bonne tragédie & de la bonne comédie en Europe, & qui fit repréſenter tant de pièces de théâtre dans ſon palais avec tant de magnificence, ne devinait pas qu'un jour dans une partie de la Gaule, des deſcendans des Celtes & des Goths ſe croiraient en droit de flétrir ce qu'il honorait. Si le cardinal de *Richelieu* eût vécu, lui qui a fait bâtir la ſalle du palais royal, lui à qui la France doit le théâtre, il n'eût pas ſouffert plus long-temps que l'on oſât couvrir d'ignominie ceux qu'il employait à réciter ſes propres ouvrages.

Ce ſont les hérétiques, il le faut avouer, qui ont commencé à ſe déchaîner contre le plus beau de tous les arts. *Léon X* reſſuſcitait la ſcène tragique; il n'en fallait pas davantage aux prétendus réformateurs pour crier à l'œuvre de *Satan*. Auſſi la ville de Genève &

plusieurs illustres bourgades de Suisse ont été cent cinquante ans sans souffrir chez elles un violon. Les jansénistes qui dansent aujourd'hui sur le tombeau de *St Pâris*, à la grande édification du prochain, défendirent le siècle passé à une princesse de *Conti* qu'ils gouvernaient, de faire apprendre à danser à son fils, attendu que la danse est trop profane. Cependant il fallait avoir bonne grâce, & savoir le menuet; on ne voulait point de violon, & le directeur eut beaucoup de peine à souffrir, par accommodement, qu'on montrât à danser au prince de *Conti* avec des castagnettes. Quelques catholiques un peu visigoths, de deçà les monts, craignirent donc les reproches des réformateurs, & crièrent aussi haut qu'eux; ainsi peu à peu s'établit dans notre France la mode de diffamer *César* & *Pompée*, & de refuser certaines cérémonies à certaines personnes gagées par le roi, & travaillant sous les yeux du magistrat. On ne s'avisa point de réclamer contre cet abus; car qui aurait voulu se brouiller avec des hommes puissans, & des hommes du temps présent, pour *Phèdre* & pour les héros des siècles passés?

On se contenta donc de trouver cette rigueur absurde, & d'admirer toujours à bon compte les chefs-d'œuvre de notre scène.

Rome, de qui nous avons appris notre catéchisme, n'en use point comme nous; elle a su toujours tempérer les lois selon les temps & selon les besoins; elle a su distinguer les bateleurs effrontés, qu'on censurait autrefois avec raison, d'avec les pièces de théâtre du *Trissin* & de plusieurs évêques & cardinaux qui ont aidé à ressuscriter la tragédie. Aujourd'hui même on représente à Rome publiquement des comédies dans

des maisons religieuses. Les dames y vont sans scandale; on ne croit point que des dialogues récités sur des planches soient une infamie diabolique. On a vu jusqu'à la pièce de *George Dandin* exécutée à Rome par des religieuses en présence d'une foule d'ecclésiastiques & de dames. Les sages Romains se gardent bien surtout d'excommunier ces messieurs qui chantent le dessus dans les opéra italiens; car en vérité c'est bien assez d'être châtré dans ce monde, sans être encore damné dans l'autre.

Dans le bon temps de *Louis XIV* il y avait toujours aux spectacles qu'il donnait, un banc qu'on nommait *le banc des évêques*. J'ai été témoin que dans la minorité de *Louis XV*, le cardinal de *Fleuri*, alors évêque de Fréjus, fut très-pressé de faire revivre cette coutume. D'autres temps, d'autres mœurs; nous sommes apparemment bien plus sages que dans les temps où l'Europe entière venait admirer nos fêtes, où *Richelieu* fit revivre la scène en France, où *Léon X* fit renaître en Italie le siècle d'*Auguste*. Mais un temps viendra où nos neveux, en voyant l'impertinent ouvrage du père *le Brun* contre l'art des *Sophocles*, & les œuvres de nos grands-hommes, imprimés dans le même temps, s'écrieront: Est-il possible que les Français aient pu ainsi se contredire, & que la plus absurde barbarie ait levé si orgueilleusement la tête contre les plus belles productions de l'esprit humain?

St Thomas d'Aquin, dont les mœurs valaient bien celles de *Calvin* & du père *Quesnel*; *St Thomas*, qui n'avait jamais vu de bonne comédie, & qui ne connaissait que de malheureux histrions, devine pourtant que le théâtre peut être utile. Il eut assez de bon sens

& assez de justice pour sentir le mérite de cet art, tout informe qu'il était; il le permit, il l'approuva. *St Charles Borromée* examinait lui-même les pièces qu'on jouait à Milan; il les munissait de son approbation & de son seing.

Qui feront après cela les visigoths qui voudront traiter d'empoisonneurs *Rodrigue* & *Chimène*? Plût au ciel que ces barbares ennemis du plus beau des arts eussent la piété de *Polyeucte*, la clémence d'*Auguste*, la vertu de *Burrhus*, & qu'ils finissent comme le mari d'*Alzire*!

POLITIQUE.

LA politique de l'homme consiste d'abord à tâcher d'égaler les animaux à qui la nature a donné la nourriture, le vêtement & le couvert.

Ces commencemens sont longs & difficiles.

Comment se procurer le bien-être & se mettre à l'abri du mal? C'est-là tout l'homme.

Ce mal est par-tout. Les quatre élémens conspirent à le former. La stérilité d'un quart du globe, les maladies, la multitude d'animaux ennemis, tout nous oblige de travailler sans cesse à écarter le mal.

Nul homme ne peut seul se garantir du mal, & se procurer le bien; il faut des secours. La société est donc aussi ancienne que le monde.

Cette société est tantôt trop nombreuse, tantôt trop rare. Les révolutions de ce globe ont détruit souvent des races entières d'hommes & d'autres animaux dans plusieurs pays, & les ont multipliées dans d'autres.

Pour multiplier une espèce, il faut un climat & un terrain tolérables ; & avec ces avantages on peut encore être réduit à marcher tout nu, à souffrir la faim, à manquer de tout, à périr de misère.

Les hommes ne sont pas comme les castors, les abeilles, les vers-à-soie ; ils n'ont pas un instinct sûr qui leur procure le nécessaire.

Sur cent mâles il s'en trouve à peine un qui ait du génie ; sur cinq cents femelles à peine une.

Ce n'est qu'avec du génie qu'on invente les arts qui procurent à la longue un peu de ce bien-être, unique objet de toute politique.

Pour essayer ces arts il faut des secours, des mains qui vous aident, des entendemens assez ouverts pour vous comprendre & assez dociles pour vous obéir. Avant de trouver & d'assembler tout cela, des milliers de siècles s'écoulent dans l'ignorance & dans la barbarie ; des milliers de tentatives avortent. Enfin, un art est ébauché, & il faut encore des milliers de siècles pour le perfectionner.

Politique du dehors.

QUAND la métallurgie est trouvée par une nation, il est indubitable qu'elle battra ses voisins, & en fera des esclaves.

Vous avez des flèches & des sabres, & vous êtes nés dans un climat qui vous a rendus robustes. Nous sommes faibles, nous n'avons que des massues & des pierres, vous nous tuez ; & si vous nous laissez la vie c'est pour labourer vos champs, pour bâtir vos maisons ; nous vous chantons quelques airs grossiers quand

vous vous ennuyez, si nous avons de la voix, ou nous soufflons dans quelques tuyaux pour obtenir de vous des vêtemens & du pain. Nos femmes & nos filles sont-elles jolies, vous les prenez pour vous. Monseigneur votre fils profite de cette politique établie; il ajoute de nouvelles découvertes à cet art naissant. Ses serviteurs coupent les testicules à mes enfans; il les honore de la garde de ses épouses & de ses maîtresses. Telle a été & telle est encore la politique, le grand art de faire servir les hommes à son bien-être dans la plus grande partie de l'Asie.

Quelques peuplades ayant ainsi asservi plusieurs autres peuplades, les victorieuses se battent avec le fer pour le partage des dépouilles. Chaque petite nation nourrit & soudoie des soldats. Pour encourager ces soldats & pour les contenir, chacune a ses dieux, ses oracles, ses prédictions; chacune nourrit & soudoie des devins & des sacrificateurs bouchers. Ces devins commencent par deviner en faveur des chefs de nation, ensuite ils devinent pour eux-mêmes & partagent le gouvernement. Le plus fort & le plus habile subjugue à la fin les autres après des siècles de carnage qui font frémir, & de friponneries qui font rire. C'est-là le complément de la politique.

Pendant que ces scènes de brigandages & de fraudes se passent dans une partie du globe, d'autres peuplades retirées dans les cavernes des montagnes, ou dans des cantons entourés de marais inaccessibles, ou dans quelques petites contrées habitables au milieu des déserts de sable, ou des presqu'îles, ou des îles, se défendent contre les tyrans du continent. Tous les hommes enfin ayant à peu près les mêmes armes, le sang coule d'un bout du monde à l'autre.

On ne peut pas toujours tuer, on fait la paix avec son voisin, jusqu'à ce qu'on se croie assez fort pour recommencer la guerre. Ceux qui savent écrire rédigent ces traités de paix. Les chefs de chaque peuple, pour mieux tromper leurs ennemis, attestent les Dieux qu'ils se sont faits; on invente les sermens; l'un vous promet au nom de *Sammonocodom*, l'autre au nom de *Jupiter*, de vivre toujours avec vous en bonne harmonie, & à la première occasion ils vous égorgent au nom de *Jupiter* & de *Sammonocodom*.

Dans les temps les plus raffinés, le lion d'*Esope* fait un traité avec trois animaux ses voisins. Il s'agit de partager une proie en quatre parts égales. Le lion, pour de bonnes raisons qu'il déduira en temps & lieu, prend d'abord trois parts pour lui seul, & menace d'étrangler quiconque osera toucher à la quatrième. C'est-là le sublime de la politique.

Politique du dedans.

Il s'agit d'avoir dans votre pays le plus de pouvoir, le plus d'honneurs & le plus de plaisirs que vous pourrez. Pour y parvenir il faut beaucoup d'argent.

Cela est très-difficile dans une démocratie; chaque citoyen est votre rival. Une démocratie ne peut subsister que dans un petit coin de terre. Vous aurez beau être riche par votre commerce secret, ou par celui de votre grand-père, votre fortune vous fera des jaloux & très-peu de créatures. Si dans quelque démocratie une maison riche gouverne, ce ne sera pas pour long-temps.

Dans une ariſtocratie on peut plus aiſément ſe procurer honneurs, plaiſirs, pouvoir & argent; mais il y faut une grande diſcrétion. Si on abuſe trop, les révolutions ſont à craindre.

Ainſi dans la démocratie tous les citoyens ſont égaux. Ce gouvernement eſt aujourd'hui rare & chétif, quoique naturel & ſage.

Dans l'ariſtocratie l'inégalité, la ſupériorité ſe fait ſentir; mais moins elle eſt arrogante, plus elle aſſure ſon bien-être.

Reſte la monarchie; c'eſt-là que tous les hommes ſont faits pour un ſeul. Il accumule tous les honneurs dont il veut ſe décorer, goûte tous les plaiſirs dont il veut jouir, exerce un pouvoir abſolu; & tout cela, pourvu qu'il ait beaucoup d'argent. S'il en manque il ſera malheureux au dedans comme au dehors; il perdra bientôt pouvoir, plaiſirs, honneurs, & peut-être la vie.

Tant que cet homme a de l'argent, non-ſeulement il jouit, mais ſes parens, ſes principaux ſerviteurs jouiſſent auſſi; & une foule de mercenaires travaille toute l'année pour eux dans la vaine eſpérance de goûter un jour dans leurs chaumières le repos que leur ſultan & leurs bachas ſemblent goûter dans leurs ſérails. Mais voici à peu près ce qui arrive.

Un gros & gras cultivateur poſſédait autrefois un vaſte terrain de champs, prés, vignes, vergers, forêts. Cent manœuvres cultivaient pour lui, il dînait avec ſa famille, buvait & s'endormait. Ses principaux domeſtiques, qui le volaient, dînaient après lui & mangeaient preſque tout. Les manœuvres venaient & feſaient très-maigre chère. Ils murmurèrent, ils ſe

plaignirent, ils perdirent patience; enfin ils mangèrent le dîner du maître & le chaſſèrent de ſa maiſon. Le maître dit que ces coquins-là étaient des enfans rebelles qui battaient leur père. Les manœuvres dirent qu'ils avaient ſuivi la loi ſacrée de la nature que l'autre avait violée. On s'en rapporta enfin à un devin du voiſinage qui paſſait pour un homme inſpiré. Ce ſaint homme prend la métairie pour lui, & fait mourir de faim les domeſtiques & l'ancien maître, juſqu'à ce qu'il ſoit chaſſé à ſon tour. C'eſt la politique du dedans.

C'eſt ce qu'on a vu plus d'une fois; & quelques effets de cette politique ſubſiſtent encore dans toute leur force. Il faut eſpérer que dans dix ou douze mille ſiècles, quand les hommes ſeront plus éclairés, les grands poſſeſſeurs des terres, devenus plus politiques, traiteront mieux leurs manœuvres, & ne ſe laiſſeront pas ſubjuguer par des devins & des ſorciers.

POLYPES.

En qualité de douteur il y a long-temps que j'ai rempli ma vocation. J'ai douté, quand on m'a voulu perſuader que les gloſſopètres que j'ai vues ſe former dans ma campagne, étaient originairement des langues de chiens marins; que la chaux employée à ma grange n'était compoſée que de coquillages; que les coraux étaient le produit des excrémens de certains petits poiſſons; que la mer par ſes courans a formé le mont Cenis & le mont Taurus, & que *Niobé* fut autrefois changée en marbre.

Ce n'eſt pas que je n'aime l'extraordinaire, le merveilleux autant qu'aucun voyageur, & qu'aucun homme à ſyſtème; mais pour croire fermement, je veux voir par mes yeux, toucher par mes mains, & à pluſieurs repriſes. Ce n'eſt pas même aſſez; je veux encore être aidé par les yeux & par les mains des autres.

Deux de mes compagnons, qui ſont comme moi des queſtions ſur l'Encyclopédie, ſe ſont long-temps amuſés à conſidérer avec moi en tout ſens pluſieurs de ces petites tiges qui croiſſent dans des bourbiers à côté des lentilles d'eau. Ces herbes légères, qu'on appelle *polypes d'eau douce*, ont pluſieurs racines, & de-là vient qu'on leur a donné le nom de *polypes*. Ces petites plantes paraſites ne furent que des plantes juſqu'au commencement du ſiècle où nous ſommes. *Leuwenhoeck* s'aviſa de les faire monter au rang d'animal. Nous ne ſavons pas s'ils y ont beaucoup gagné.

Nous penſons que pour être réputé animal, il faut être doué de la ſenſation. Que l'on commence donc par nous faire voir que ces polypes d'eau douce ont du ſentiment, afin que nous leur donnions parmi nous droit de bourgeoiſie.

Nous n'avons pas oſé accorder cette dignité à la ſenſitive, quoiqu'elle parût y avoir les plus grandes prétentions. Pourquoi la donnerions-nous à une eſpèce de petit jonc? eſt-ce parce qu'il revient de bouture? Mais cette propriété eſt commune à tous les arbres qui croiſſent au bord de l'eau, aux ſaules, aux peupliers, aux trembles &c. C'eſt cela même qui démontre que le polype eſt un végétal. Il eſt ſi léger qu'il change de place au moindre mouvement de la

goutte d'eau qui le porte. De-là on a conclu qu'il marchait. On pouvait supposer de même que les petites îles flottantes des marais de St Omer sont des animaux, car elles changent souvent de place.

On a dit, ses racines sont des pieds, sa tige est son corps, ses branches sont ses bras; le tuyau qui compose sa tige est percé en haut, c'est sa bouche. Il y a dans ce tuyau une légère moëlle blanche, dont quelques animalcules presqu'imperceptibles sont très-avides; ils entrent dans le creux de ce petit jonc en le faisant courber, & mangent cette pâte légère; c'est le polype qui prend ces animaux avec son museau & qui s'en nourrit, quoiqu'il n'y ait pas la moindre apparence de tête, de bouche, d'estomac.

Nous avons examiné ce jeu de la nature avec toute l'attention dont nous sommes capables. Il nous a paru que cette production appelée *polype* ressemblait à un animal beaucoup moins qu'une carotte ou une asperge. En vain nous avons opposé à nos yeux tous les raisonnemens que nous avions lus autrefois; le témoignage de nos yeux l'a emporté.

Il est triste de perdre une illusion. Nous savons combien il serait doux d'avoir un animal qui se reproduirait de lui-même & par bouture, & qui ayant toutes les apparences d'une plante, joindrait le règne animal au végétal.

Il serait bien plus naturel de donner le rang d'animal à la plante nouvellement découverte dans l'Amérique anglaise, à laquelle on a donné le plaisant nom de *Vénus gobbe mouche*. C'est une espèce de sensitive épineuse dont les feuilles se replient. Les mouches sont prises dans ces feuilles & y périssent

plus furement que dans une toile d'araignée. Si quelqu'un de nos phyſiciens veut appeler animal cette plante, il ne tient qu'à lui; il aura des partiſans.

Mais ſi vous voulez quelque choſe de plus extraordinaire, quelque choſe de plus digne de l'obſervation des philoſophes, regardez le colimaçon qui marche un mois, deux mois entiers, après qu'on lui a coupé la tête, & auquel enſuite une tête revient garnie de tous les organes que poſſédait la première. Cette vérité, dont tous les enfans peuvent être témoins, vaut bien l'illuſion des polypes d'eau douce. Que devient ſon ſenſorium, ſa mémoire, ſon magaſin d'idées, ſon ame quand on lui a coupé la tête? comment tout cela revient-il? une ame qui renaît eſt un phénomène bien curieux! non cela n'eſt pas plus étrange qu'une ame produite, une ame qui dort & qui ſe réveille, une ame détruite. (1)

POLYTHEISME.

LA pluralité des Dieux eſt le grand reproche dont on accable aujourd'hui les Romains & les Grecs: mais qu'on me montre dans toutes leurs hiſtoires un ſeul fait, & dans tous leurs livres un ſeul mot, dont on

(1) *Phèdre* a dit: *Periculoſum eſt credere & non credere.* M. de *Voltaire* porte ici le doute trop loin. Il eſt difficile de ne pas regarder le polype comme un véritable animal, après avoir lu avec attention les belles expériences de M. *Tremblei*. Au reſte M. de *Voltaire* ne nie point les faits, mais ſeulement que les polypes ſoient des animaux; & il croit que leur analogie plus forte avec les plantes doit les faire reléguer dans le règne végétal. Voilà ce qu'auraient dû obſerver ceux qui lui ont reproché cette opinion avec tant d'humeur, & qui avaient eux-mêmes beſoin d'indulgence pour des opinions bien moins excuſables.

puisse inférer qu'ils avaient plusieurs Dieux suprêmes; & si on ne trouve ni ce fait ni ce mot, si au contraire tout est plein de monumens & de passages qui attestent un DIEU souverain, supérieur à tous les autres Dieux, avouons que nous avons jugé les anciens aussi témérairement que nous jugeons souvent nos contemporains.

On lit en mille endroits que *Zeus*, *Jupiter*, est le maître des Dieux & des hommes. *Jovis omnia plena.* Et *St Paul* rend aux anciens ce témoignage : *In ipso vivimus, movemur & sumus, ut quidam vestrorum poëtarum dixit.* Nous avons en DIEU la vie, le mouvement & l'être, comme l'a dit un de vos poëtes. Après cet aveu, oserons-nous accuser nos maîtres de n'avoir pas reconnu un DIEU suprême?

Il ne s'agit pas ici d'examiner s'il y avait eu autrefois un *Jupiter* roi de Crète, si on en avait fait un Dieu; si les Egyptiens avaient douze grands Dieux, ou huit, du nombre desquels était celui que les Latins ont nommé *Jupiter*. Le nœud de la question est uniquement ici de savoir si les Grecs & les Romains reconnaissaient un être céleste, maître des autres êtres célestes. Ils le disent sans cesse, il faut donc les croire.

Voyez l'admirable lettre du philosophe *Maxime* de Madaure à *St Augustin*. *Il y a un* DIEU *sans commencement, père commun de tout, & qui n'a jamais rien engendré de semblable à lui; quel homme est assez stupide & assez grossier pour en douter?* Ce païen du quatrième siècle dépose ainsi pour toute l'antiquité.

Si je voulais lever le voile des mystères d'Egypte, je trouverais le *Knef*, qui a tout produit, & qui préside à toutes les autres divinités; je trouverais *Mithra* chez les Perses, *Brama* chez les Indiens; & peut-être je

ferais voir que toute nation policée admettait un Etre suprême avec des divinités dépendantes. Je ne parle pas des Chinois, dont le gouvernement, le plus respectable de tous, n'a jamais reconnu qu'un DIEU unique depuis plus de quatre mille ans. Mais tenons-nous-en aux Grecs & aux Romains, qui sont ici l'objet de mes recherches : ils eurent mille superstitions ; qui en doute ? ils adoptèrent des fables ridicules ; on le sait bien ; & j'ajoute qu'ils s'en moquaient eux-mêmes ; mais le fond de leur mythologie était très-raisonnable.

Premièrement, que les Grecs aient placé dans le ciel des héros pour prix de leurs vertus, c'est l'acte de religion le plus sage & le plus utile. Quelle plus belle récompense pouvait-on leur donner ? & quelle plus belle espérance pouvait-on proposer ? est-ce à nous de le trouver mauvais ? à nous qui, éclairés par la vérité, avons saintement consacré cet usage que les anciens imaginèrent ? Nous avons cent fois plus de bienheureux, à l'honneur de qui nous avons élevé des temples, que les Grecs & les Romains n'ont eu de héros & de demi-dieux : la différence est qu'ils accordaient l'apothéose aux actions les plus éclatantes, & nous aux vertus les plus modestes. Mais leurs héros divinisés ne partageaient point le trône de *Zeus*, du *Demiourgos*, du maître éternel ; ils étaient admis dans sa cour, ils jouissaient de ses faveurs. Qu'y a-t-il à cela de déraisonnable ? n'est-ce pas une ombre faible de notre hiérarchie céleste ? Rien n'est d'une morale plus salutaire, & la chose n'est pas physiquement impossible par elle-même ; il n'y a pas là de quoi se moquer des nations de qui nous tenons notre alphabet.

Le second objet de nos reproches est la multitude des Dieux admis au gouvernement du monde ; c'est *Neptune* qui préside à la mer, *Junon* à l'air, *Eole* aux vents, *Pluton* ou *Vesta* à la terre, *Mars* aux armées. Mettons à quartier les généalogies de tous ces Dieux, aussi fausses que celles qu'on imprime tous les jours des hommes ; passons condamnation sur toutes leurs aventures dignes des Mille & une nuits, aventures qui jamais ne firent le fond de la religion grecque & romaine : en bonne foi, où sera la bêtise d'avoir adopté des êtres du second ordre, lesquels ont quelque pouvoir sur nous autres qui sommes peut-être du cent millième ordre ? Y a-t-il là une mauvaise philosophie, une mauvaise physique ? n'avons-nous pas neuf chœurs d'esprits célestes plus anciens que l'homme ? ces neuf chœurs n'ont-ils pas chacun un nom différent ? les Juifs n'ont-ils pas pris la plupart de ces noms chez les Persans ? plusieurs anges n'ont-ils pas leurs fonctions assignées ? Il y avait un ange exterminateur qui combattait pour les Juifs ; l'ange des voyageurs qui conduisait *Tobie*. *Michaël* était l'ange particulier des Hébreux ; selon *Daniel* il combat l'ange des Perses, il parle à l'ange des Grecs. Un ange d'un ordre inférieur rend compte à *Michaël*, dans le livre de *Zacharie*, de l'état où il avait trouvé la terre. Chaque nation avait son ange. La version des Septante dit, dans le Deutéronome, que le Seigneur fit le partage des nations suivant le nombre des anges. *St Paul*, dans les Actes des apôtres, parle à l'ange de la Macédoine. Ces esprits célestes sont souvent appelés *Dieux* dans l'Ecriture, *Eloïm*. Car chez tous les peuples le mot qui répond à celui de *Theos*, *Deus*, *Dieu*, ne signifie pas toujours le maître absolu du ciel & de la terre ; il

ſignifie ſouvent être céleſte, être ſupérieur à l'homme, mais dépendant du ſouverain de la nature : il eſt même donné quelquefois à des princes, à des juges.

Puis donc qu'il eſt vrai, puiſqu'il eſt réel pour nous qu'il y a des ſubſtances céleſtes chargées du ſoin des hommes & des empires, les peuples qui ont admis cette vérité ſans révélation, ſont bien plus dignes d'eſtime que de mépris.

Ce n'eſt donc pas dans le polythéiſme qu'eſt le ridicule; c'eſt dans l'abus qu'on en fit, c'eſt dans les fables populaires, c'eſt dans la multitude de divinités impertinentes que chacun ſe forgeait à ſon gré.

La déeſſe des tetons, *Dea Rumilia;* la déeſſe de l'action du mariage, *Dea Pertunda;* le Dieu de la chaiſe percée, *Deus Stercutius;* le Dieu pet, *Deus crepitus*, ne ſont pas aſſurément bien vénérables. Ces puérilités, l'amuſement des vieilles & des enfans de Rome, ſervent ſeulement à prouver que le mot *Deus* avait des acceptions bien différentes. Il eſt ſûr que *Deus Crepitus*, le Dieu pet, ne donnait pas la même idée que *Deus divûm & hominum ſator*, la ſource des Dieux & des hommes. Les pontifes romains n'admettaient point ces petits magots dont les bonnes femmes rempliſſaient leurs cabinets. La religion romaine était au fond très-ſérieuſe, très-ſévère. Les ſermens étaient inviolables. On ne pouvait commencer la guerre ſans que le collége des Féciales l'eût déclarée juſte. Une veſtale, convaincue d'avoir violé ſon vœu de virginité, était condamnée à mort. Tout cela nous annonce un peuple auſtère plutôt qu'un peuple ridicule.

Je me borne ici à prouver que le ſénat ne raiſonnait point en imbécille, en adoptant le polythéiſme. L'on

demande

demande comment ce sénat, dont deux ou trois députés nous ont donné des fers & des lois, pouvait souffrir tant d'extravagances dans le peuple, & autoriser tant de fables chez les pontifes ? Il ne serait pas difficile de répondre à cette question. Les sages de tout temps se sont servi des fous. On laisse volontiers au peuple ses lupercales, ses saturnales, pourvu qu'il obéisse ; on ne met point à la broche les poulets sacrés qui ont promis la victoire aux armées. Ne soyons jamais surpris que les gouvernemens les plus éclairés aient permis les coutumes, les fables les plus insensées. Ces coutumes, ces fables existaient avant que le gouvernement se fût formé ; on ne veut point abattre une ville immense & irrégulière pour la rebâtir au cordeau.

Comment se peut-il faire, dit-on, qu'on ait vu d'un côté tant de philosophie, tant de science, & de l'autre tant de fanatisme ? C'est que la science, la philosophie, n'étaient nées qu'un peu avant *Cicéron*, & que le fanatisme occupait la place depuis des siècles. La politique dit alors à la philosophie & au fanatisme : Vivons tous trois ensemble comme nous pourrons.

POPE.

C'EST, je crois, le poëte le plus élégant, le plus correct, & ce qui eſt encore beaucoup, le plus harmonieux qu'ait eu l'Angleterre. Il a réduit les ſifflemens aigres de la trompette anglaiſe aux ſons doux de la flûte. On peut le traduire, parce qu'il eſt extrêmement clair, & que ſes ſujets pour la plupart ſont généraux & du reſſort de toutes les nations. On connaîtra bientôt en France ſon Eſſai ſur la critique, par la traduction en vers qu'en a fait M. l'abbé du *Renel*.

Voici un morceau de ſon poëme de la Boucle de cheveux, que je viens de traduire avec ma liberté ordinaire; car, encore une fois, je ne ſais rien de pis que de traduire un poëme mot pour mot.

Umbriel à l'inſtant, vieux gnome rechigné,
Va, d'une aile peſante, & d'un air renfrogné,
Chercher en murmurant la caverne profonde,
Où loin des doux rayons que répand l'œil du monde,
La déeſſe aux vapeurs a choiſi ſon ſéjour:
Les triſtes aquilons y ſifflent à l'entour,
Et le ſouffle mal-ſain de leur aride haleine
Y porte aux environs la fièvre & la migraine.
Sur un riche ſopha, derrière un paravent,
Loin des flambeaux, du bruit, des parleurs, & du vent,
La quinteuſe déeſſe inceſſamment repoſe,
Le cœur gros de chagrin ſans en ſavoir la cauſe,
N'ayant jamais penſé, l'eſprit toujours troublé,
L'œil chargé, le teint pâle, & l'hypocondre enflé.

La médiſante Envie eſt aſſiſe auprès d'elle,
Vieux ſpectre féminin, décrépite pucelle,
Avec un air dévot déchirant ſon prochain,
Et chanſonnant les gens, l'évangile à la main.
Sur un lit plein de fleurs, négligemment penchée,
Une jeune beauté non loin d'elle eſt couchée;
C'eſt l'Affectation, qui graſſeye en parlant,
Ecoute ſans entendre, & lorgne en regardant;
Qui rougit ſans pudeur, & rit de tout ſans joie,
De cent maux différens prétend qu'elle eſt la proie;
Et pleine de ſanté, ſous le rouge & le fard,
Se plaint avec molleſſe, & ſe pâme avec art.

L'Eſſai ſur l'homme de *Pope* me paraît le plus beau poëme didactique, le plus utile, le plus ſublime qu'on ait jamais fait dans aucune langue. Il eſt vrai que le fond s'en trouve tout entier dans les Caractériſtiques du lord *Shaftesbury*; & je ne ſais pourquoi M. *Pope* en fait uniquement honneur à M. de *Bolingbroke*, ſans dire un mot du célèbre *Shaftesbury* élève de *Locke*.

Comme tout ce qui tient à la métaphyſique a été penſé de tous les temps & chez tous les peuples qui cultivent leur eſprit, ce ſyſtème tient beaucoup de celui de *Leibnitz*, qui prétend que de tous les mondes poſſibles DIEU a dû choiſir le meilleur, & que dans ce meilleur, il fallait bien que les irrégularités de notre globe & les ſottiſes de ſes habitans tinſſent leur place. Il reſſemble encore à cette idée de *Platon*, que dans la chaîne infinie des êtres, notre terre, notre corps, notre ame ſont au nombre des chaînons néceſſaires. Mais ni *Leibnitz* ni *Pope* n'admettent les changemens

que *Platon* imagine être arrivés à ces chaînons, à nos ames & à nos corps. *Platon* parlait en poëte dans sa prose peu intelligible; & *Pope* parle en philosophe dans ses admirables vers. Il dit que tout a été dès le commencement comme il a dû être, & comme il est.

J'ai été flatté, je l'avoue, de voir qu'il s'est rencontré avec moi dans une chose que j'avais dite il y a plusieurs années.

Vous vous étonnez que DIEU *ait fait l'homme si borné, si ignorant, si peu heureux. Que ne vous étonnez-vous qu'il ne l'ait pas fait plus borné, plus ignorant, & plus malheureux?* Quand un Français & un Anglais pensent de même, ils faut bien qu'ils aient raison.

Le fils du célèbre *Racine* a fait imprimer une lettre de *Pope*, à lui adressée, dans laquelle *Pope* se rétracte. Cette lettre est écrite dans le goût & dans le style de M. de *Fénélon;* elle lui fut remise, dit-il, par *Ramsai* l'éditeur du Télémaque; *Ramsai* l'imitateur du Télémaque, comme *Boyer* l'était de *Corneille; Ramsai* l'écossais, qui voulait être de l'académie française; *Ramsai*, qui regrettait de n'être pas docteur de sorbonne. Ce que je sais, ainsi que tous les gens de lettres d'Angleterre, c'est que *Pope*, avec qui j'ai beaucoup vécu, pouvait à peine lire le français, qu'il ne parlait pas un mot de notre langue, qu'il n'a jamais écrit une lettre en français, qu'il en était incapable, & que s'il a écrit cette lettre au fils de notre *Racine*, il faut que DIEU sur la fin de sa vie lui ait donné subitement le don des langues, pour le récompenser d'avoir fait un aussi admirable ouvrage que son Essai sur l'homme. (1)

(1) Depuis l'impression de ce jugement sur *Pope*, l'Essai sur l'homme a été traduit par l'abbé du *Resnel* & par M. de *Fontanes*. Il en existe aussi

POPULATION.

SECTION PREMIERE.

IL n'y eut que fort peu de chenilles dans mon canton l'année paſſée. Nous les tuâmes preſque toutes. DIEU nous en a donné plus que de feuilles cette année.

N'en eſt-il pas ainſi à peu près des autres animaux, & ſurtout de l'eſpèce humaine? La famine, la peſte & la guerre, les deux ſœurs venues de l'Arabie & de l'Amérique, détruiſent les hommes dans un canton; on eſt tout étonné de le trouver peuplé cent ans après.

J'avoue que c'eſt un devoir ſacré de peupler ce monde, & que tous les animaux ſont forcés par le plaiſir à remplir cette vue du grand *Demiourgos*.

Pourquoi ces peuplades ſur la terre? & à quoi bon former tant d'êtres deſtinés à ſe dévorer tous, & l'animal homme, qui ſemble né pour égorger ſon ſemblable d'un bout de la terre à l'autre? On m'aſſure que je ſaurai un jour ce ſecret; je le ſouhaite en qualité de curieux.

Il eſt clair que nous devons peupler tant que nous pouvons: car que ferions-nous de notre matière ſéminale? ou ſa ſurabondance nous rendrait malades; ou

une traduction manuſcrite de M. l'abbé *Delille*. Ce poëme doit perdre de ſa réputation à meſure que la philoſophie fera des progrès; il ſe borne à dire que l'homme n'eſt qu'une partie de l'ordre général du monde, & qu'ainſi nous ne devons pas nous plaindre de notre état. Ce n'eſt, comme le ſyſtème de *Leibnitz*, que le fataliſme un peu déguiſé, & mis à la portée du grand nombre.

ſon émiſſion nous rendrait coupables. Et l'alternative eſt triſte.

Les ſages Arabes, voleurs du déſert, dans les traités qu'ils font avec tous les voyageurs, ſtipulent toujours qu'on leur donnera des filles. Quand ils conquirent l'Eſpagne, ils impoſèrent un tribut de filles. Le pays de *Médée* paye les Turcs en filles. Les flibuſtiers firent venir des filles de Paris dans la petite île dont ils s'étaient emparés : & on conte que *Romulus*, dans un beau ſpectacle qu'il donna aux Sabins, leur vola trois cents filles.

Je ne conçois pas pourquoi les Juifs, que d'ailleurs je révère, tuèrent tout dans Jéricho juſqu'aux filles, & pourquoi ils diſent dans leurs pſeaumes qu'il ſera doux d'écraſer *les enfans à la mamelle*, ſans en excepter nommément les filles.

Tous les autres peuples, ſoit Tartares, ſoit Cannibales, ſoit Teutons ou Welches, ont eu toujours les filles en grande recommandation.

Avec cet heureux inſtinct, il ſemble que la terre devrait être couverte d'animaux de notre eſpèce. Nous avons vu que le père *Petau* en comptait près de ſept cents milliars en deux cents quatre-vingts ans, après l'aventure du déluge. Et ce n'eſt pourtant pas à la ſuite des Mille & une nuits qu'il a fait imprimer ce beau dénombrement.

Je compte aujourd'hui ſur notre globule environ neuf cents millions de mes confrères, tant mâles que femelles. *Vallace* leur en accorde mille millions. Je me trompe ou lui ; & peut-être nous trompons-nous tous deux : mais c'eſt peu de choſe qu'un dixième ;

& dans toute l'arithmétique des hiſtoriens on ſe trompe bien davantage.

Je ſuis un peu ſurpris que notre arithméticien *Wallace*, qui pouſſe le nombre de nos concitoyens juſqu'à un milliar, prétende dans la même page, que l'an 966 de la création, nos pères étaient au nombre de 1610 millions.

Premièrement, je voudrais qu'on m'établît bien nettement l'époque de la création; & comme nous avons dans notre occident près de quatre-vingts ſyſtèmes ſur cet événement, il eſt difficile de rencontrer juſte.

En ſecond lieu, les Egyptiens, les Chaldéens, les Perſans, les Indiens, les Chinois, ayant tous des calculs encore plus différens, il eſt encore plus mal-aiſé de s'accorder avec eux.

Troiſièmement, pourquoi en neuf cents ſoixante-ſix années, le monde aurait-il été plus peuplé qu'il ne l'eſt de nos jours?

Pour ſauver cette abſurdité, on nous dit qu'il n'en allait pas autrefois comme de notre temps; que l'eſpèce était bien plus vigoureuſe; qu'on digérait mieux; que par conſéquent on était bien plus prolifique, & qu'on vivait plus long-temps. Que n'ajoutait-on que le ſoleil était plus chaud & la lune plus belle?

On nous allègue que du temps de *Céſar*, quoique les hommes commençaſſent fort à dégénérer, cependant le monde était alors une fourmillière de nos bipèdes, mais qu'à préſent c'eſt un déſert. *Monteſquieu* qui a toujours exagéré & qui a tout ſacrifié à la démangeaiſon de montrer de l'eſprit, oſe croire ou veut faire accroire dans ſes Lettres perſannes, que le monde

était trente fois plus peuplé du temps de *Céſar* qu'aujourd'hui.

Vallace avoue que ce calcul fait au haſard eſt beaucoup trop fort : mais ſavez-vous quelle raiſon il en donne ? c'eſt qu'avant *Céſar*, le monde avait eu plus d'habitans qu'aux jours les plus brillans de la république romaine. Il remonte au temps de *Sémiramis ;* & il exagère encore plus que *Monteſquieu*, s'il eſt poſſible.

Enſuite ſe prévalant du goût qu'on a toujours attribué au S^t^ Eſprit pour l'hyperbole, il ne manque pas d'apporter en preuve les onze cents ſoixante mille hommes d'élite qui marchaient ſi fièrement ſous les étendards du grand roi *Joſaphat* ou *Jeozaphat*, roi de la province de Juda. Serrez, ſerrez M. *Vallace ;* le S^t^ Eſprit ne peut ſe tromper ; mais ſes ayant cauſe & ſes copiſtes ont mal calculé & mal chiffré. Toute votre Ecoſſe ne pourrait pas fournir onze cents ſoixante mille ames pour aſſiſter à vos prêches ; & le royaume de Juda n'était pas la vingtième partie de l'Ecoſſe. Voyez encore une fois ce que dit *St Jérôme* de cette pauvre Terre-ſainte dans laquelle il demeura ſi longtemps. Avez-vous bien calculé ce qu'il aurait fallu d'argent au grand roi *Jeozaphat*, pour payer, nourrir, habiller, armer onze cents ſoixante mille ſoldats d'élite !

Et voilà juſtement comme on écrit l'hiſtoire.

M. *Vallace* revient de *Joſaphat* à *Céſar*, & conclut que depuis ce dictateur de courte durée, la terre s'eſt dépeuplée viſiblement. Voyez, dit-il, les Suiſſes ; ils étaient, au rapport de *Céſar*, au nombre de trois cents

soixante-huit mille, quand ils quittèrent sagement leur pays pour aller chercher fortune à l'exemple des Cimbres.

Je ne veux que cet exemple pour faire rentrer en eux-mêmes les partisans un peu outrés du talent d'engendrer, dont ils gratifient les anciens aux dépens des modernes. Le canton de Berne, par un dénombrement exact, possède seul le nombre des habitans qui désertèrent l'Helvétie entière du temps de *César*. L'espèce humaine est donc plus que doublée dans l'Helvétie depuis cette aventure.

Je crois de même l'Allemagne, la France, l'Angleterre, bien plus peuplées qu'elles ne l'étaient alors. Ma raison est la prodigieuse extirpation des forêts & le nombre des grandes villes bâties & accrues depuis huit cents ans, & le nombre des arts augmenté en proportion. Voilà, je pense, une réponse précise à toutes les déclamations vagues qu'on répète tous les jours dans des livres, où l'on néglige la vérité en faveur des saillies, & qui deviennent très-inutiles à force d'esprit.

L'ami des hommes suppose que du temps de *César* on comptait cinquante-deux millions d'hommes en Espagne; *Strabon* dit qu'elle a toujours été mal peuplée parce que le milieu des terres manque d'eau. *Strabon* paraît avoir raison, & l'ami des hommes paraît se tromper.

Mais on nous effraie en nous demandant ce que sont devenues ces multitudes prodigieuses de Huns, d'Alains, d'Ostrogoths, de Visigoths, de Vandales, de Lombards, qui se répandirent comme des torrens sur l'Europe au cinquième siècle.

Je me défie de ces multitudes; j'oſe ſoupçonner qu'il ſuffiſait de trente ou quarante mille bêtes féroces tout au plus, pour venir jeter l'épouvante dans l'empire romain, gouverné par une *Pulchérie*, par des eunuques & par des moines. C'était aſſez que dix mille barbares euſſent paſſé le Danube, pour que dans chaque paroiſſe on dît au prône qu'il y en avait plus que de ſauterelles dans les plaies d'Egypte; que c'était un fléau de DIEU; qu'il fallait faire pénitence & donner ſon argent aux couvens. La peur ſaiſiſſait tous les habitans, ils fuyaient en foule. Voyez ſeulement quel effroi un loup jeta dans le Gévaudan en 1766.

Mandrin, ſuivi de cinquante gueux, met une ville entière à contribution. Dès qu'il eſt entré par une porte, on dit à l'autre, qu'il vient avec quatre mille combattans & du canon.

Si *Attila* fut jamais à la tête de cinquante mille aſſaſſins affamés, ramaſſés de province en province, on lui en donnait cinq cents mille.

Les millions d'hommes qui ſuivaient les *Xerxès*, les *Cyrus*, les *Thomiris*, les trente ou trente-quatre millions d'Egyptiens, & la Thèbe aux cent portes, *& quidquid Græcia mendax audet in hiſtoria*, reſſemblent aſſez aux cinq cents mille hommes d'*Attila*. Cette compagnie de voyageurs aurait été difficile à nourrir ſur la route.

Ces Huns venaient de la Sibérie, ſoit; de-là je conclus qu'ils venaient en très-petit nombre. La Sibérie n'était certainement pas plus fertile que de nos jours. Je doute que ſous le règne de *Thomiris* il y eût une ville telle que Tobolsk, & que ces déſerts affreux puſſent nourrir un grand nombre d'habitans.

Les Indes, la Chine, la Perſe, l'Aſie mineure, étaient très-peuplées; je le crois ſans peine: & peut-être ne le ſont-ils pas moins de nos jours, malgré la rage deſtructive des invaſions & des guerres. Par-tout où la nature a mis des pâturages, le taureau ſe marie à la géniſſe, le bélier à la brebis, & l'homme à la femme.

Les déſerts de Barca, de l'Arabie, d'Oreb, de Sinaï, de Jéruſalem, de Cobi &c. ne furent jamais peuplés, ne le ſont point & ne le ſeront jamais, à moins qu'il n'arrive quelque révolution qui change en bonne terre labourable ces horribles plaines de ſable & de cailloux.

Le terrain de la France eſt aſſez bon, & il eſt ſuffiſamment couvert de conſommateurs, puiſqu'en tout genre il y a plus de poſtulans que de places; puiſqu'il y a deux cents mille fainéans qui gueuſent d'un bout du pays à l'autre, & qui ſoutiennent leur déteſtable vie aux dépens des riches; enfin, puiſque la France nourrit près de quatre-vingt mille moines, dont aucun n'a fait ſervir ſes mains à produire un épi de froment.

SECTION II.

Réfutation d'un article de l'Encyclopédie.

VOUS liſez dans le grand Dictionnaire encyclopédique, à l'article *Population*, ces paroles, dans leſquelles il n'y a pas un mot de vrai.

La France s'eſt accrue de pluſieurs grandes provinces très-peuplées; & cependant ſes habitans ſont moins nombreux

d'un cinquième qu'ils ne l'étaient avant ces réunions : & ſes belles provinces que la nature ſemble avoir deſtinées à fournir des ſubſiſtances à toute l'Europe, ſont incultes. (1)

1°. Comment des provinces très-peuplées étant incorporées à un royaume, ce royaume ſerait il moins peuplé d'un cinquième? a-t-il été ravagé par la peſte? S'il a perdu ce cinquième, le roi doit avoir perdu un cinquième de ſes revenus. Cependant le revenu annuel de la couronne eſt porté à près de trois cents quarante millions de livres année commune, à quarante-neuf livres & demie le marc. Cette ſomme retourne aux citoyens par le payement des rentes & des dépenſes, & ne peut encore y ſuffire.

2°. Comment l'auteur peut-il avancer que la France a perdu le cinquième de ſes habitans en hommes & en femmes, depuis l'acquiſition de Strasbourg; quand il eſt prouvé, par les recherches de trois intendans, que la population eſt augmentée depuis vingt ans dans leurs généralités?

Les guerres, qui ſont le plus horrible fléau du genre-humain, laiſſent en vie l'eſpèce femelle qui le répare. De-là vient que les bons pays ſont toujours à peu près également peuplés.

Les émigrations des familles entières ſont plus funeſtes. La révocation de l'édit de Nantes, & les

(1) Cette opinion s'eſt établie d'après d'anciens dénombremens vraiſemblablement très-exagérés. Jamais la France n'a été mieux cultivée, & par conſequent plus peuplée que depuis la paix de 1763; mais on doit dire en même temps, qu'elle n'eſt peut-être pas encore parvenue à la moitié de la population & de la richeſſe que ſon ſol peut lui promettre, & deſquelles l'exécution du plan dont on a vu quelques eſſais en 1776, l'aurait fait approcher dans l'eſpace de trois ou quatre générations.

dragonades ont fait à la France une plaie cruelle : mais cette bleſſure eſt refermée ; & le Languedoc, qui eſt la province dont il eſt le plus ſorti de réformés, eſt aujourd'hui la province de France la plus peuplée, après l'Ile de France & la Normandie.

3°. Comment peut-on dire que les belles provinces de France ſont incultes? en vérité c'eſt ſe croire damné en paradis. Il ſuffit d'avoir des yeux pour être perſuadé du contraire. Mais ſans entrer ici dans un long détail, conſidérons Lyon, qui contient environ cent trente mille habitans, c'eſt-à-dire autant que Rome; & non pas deux cents mille, comme dit l'abbé de *Caveirac* dans ſon Apologie de la dragonade & de la ſaint Barthelemi. (*a*) Il n'y a point de ville où l'on faſſe meilleure chère. D'où vient cette affluence de nourritures excellentes, ſi ce n'eſt des campagnes voiſines. Ces campagnes ſont donc très-bien cultivées; elles ſont donc riches. J'en dirai autant de toutes les villes de France. L'étranger eſt étonné de l'abondance qu'il y trouve, & d'être ſervi en vaiſſelle d'argent dans plus d'une maiſon.

Il y a des terrains indomptables, comme les landes de Bordeaux, la partie de la Champagne nommée *pouilleuſe*. Ce n'eſt pas aſſurément la mauvaiſe adminiſtration qui a frappé de ſtérilité ces malheureux

(*a*) *Caveirac* a copié cette exagération de *Pluche* ſans lui en faire honneur. *Pluche*, dans ſa Concorde (ou diſcorde) de la géographie, pag. 152, donne libéralement un million d'habitans à Paris, deux cents mille à Lyon, deux cents mille à Lille, qui n'en a pas la moitié; cent mille à Nantes, à Marſeille, à Toulouſe. Il vous débite ces menſonges imprimés avec la même confiance qu'il parle du lac Sirbon & qu'il démontre le déluge. Et on nourrit l'eſprit de la jeuneſſe de ces extravagances!

pays ; ils n'étaient pas meilleurs du temps des druides.

C'eſt un grand plaiſir de ſe plaindre & de cenſurer ; je l'avoue. Il eſt doux après avoir mangé d'un mouton de Préſalé, d'un veau de Rivière, d'un caneton de Rouen, d'un pluvier de Dauphiné, d'une gelinote ou d'un coq de bruyère de Franche-Comté, après avoir bu du vin de Chambertin, de Silleri, d'Aï, de Frontignan ; il eſt doux, dis-je, de plaindre dans une digeſtion un peu laborieuſe le ſort des campagnes qui ont fourni très-chèrement toutes ces délicateſſes. Voyagez, Meſſieurs, & vous verrez ſi vous ſerez ailleurs mieux nourris, mieux abreuvés, mieux logés, mieux habillés, & mieux voiturés.

Je crois l'Angleterre, l'Allemagne proteſtante, la Hollande, plus peuplées à proportion. La raiſon en eſt évidente ; il n'y a point dans ces pays-là de moines qui jurent à DIEU d'être inutiles aux hommes. Les prêtres n'ayant que très-peu de choſes à faire, s'occupent à étudier & à propager. Ils ſont des enfans robuſtes, & leur donnent une meilleure éducation que n'en ont les enfans des marquis français & italiens.

Rome, au contraire, ſerait déſerte ſans les cardinaux, les ambaſſadeurs & les voyageurs. Elle ne ſerait, comme le temple de *Jupiter-Ammon*, qu'un monument illuſtre. On comptait, du temps des premiers céſars, des millions d'hommes dans ce territoire ſtérile, que les eſclaves & le fumier rendaient fécond. C'était une exception à cette loi générale, que la population eſt d'ordinaire en raiſon de la bonté du ſol.

La victoire avait fertiliſé & peuplé cette terre ingrate. Une eſpèce de gouvernement la plus étrange, la plus

contradictoire qui ait jamais étonné les hommes, a rendu au territoire de *Romulus* sa première nature. Tout le pays est dépeuplé d'Orviète à Terracine. Rome, réduite à ses citoyens, ne serait pas à Londres comme un est à douze; & en fait d'argent & de commerce, elle ne serait pas aux villes d'Amsterdam & de Londres comme un est à mille.

Ce que Rome a perdu, non seulement l'Europe l'a regagné; mais la population a triplé presque partout depuis *Charlemagne*.

Je dis triplé & c'est beaucoup; car on ne propage point en progression géométrique. Tous les calculs qu'on a faits sur cette prétendue multiplication sont des chimères absurdes.

Si une famille d'hommes ou de singes multipliait en cette façon, la terre au bout de deux cents ans n'aurait pas de quoi les nourrir.

La nature a pourvu à conserver & à restraindre les espèces. Elle ressemble aux parques qui filaient & coupaient toujours. Elle n'est occupée que de naissances & de destructions.

Si elle a donné à l'animal homme plus d'idées, plus de mémoire qu'aux autres; si elle l'a rendu capable de généraliser ses idées & de les combiner; si elle l'a avantagé du don de la parole, elle ne lui a pas accordé celui de la multiplication comme aux insectes. Il y a plus de fourmis dans telle lieue quarrée de bruyères, qu'il n'y a jamais eu d'hommes sur le globe.

Quand un pays possède un grand nombre de fainéans, soyez sûr qu'il est assez peuplé, puisque ces fainéans sont logés, nourris, vêtus, amusés, respectés, par ceux qui travaillent.

S'il y a trop d'habitans, ſi toutes les places ſont priſes, on va travailler & mourir à St Domingue, à la Martinique, à Philadelphie, à Boſton.

Le point principal n'eſt pas d'avoir du ſuperflu en hommes, mais de rendre ce que nous en avons le moins malheureux qu'il eſt poſſible.

Remercions la nature de nous avoir donné l'être dans la zone tempérée, peuplée preſque par-tout d'un nombre plus que ſuffiſant d'habitans qui cultivent tous les arts; & tâchons de ne pas gâter notre bonheur par nos ſottiſes.

SECTION III.

Fragment ſur la population.

DANS une nouvelle hiſtoire de France on prétend qu'il y avait huit millions de feux en France, du temps de *Philippe de Valois;* or, on entend par feu une famille, & l'auteur entend par le mot de *France*, ce royaume tel qu'il eſt aujourd'hui avec ſes annexes. Cela ferait, à quatre perſonnes par feu, trente-deux millions d'habitans; car on ne peut donner à un feu moins de quatre perſonnes l'un portant l'autre.

Le calcul de ces feux eſt fondé ſur un état de ſubſide impoſé en 1328. Cet état porte deux millions cinq cents mille feux dans les terres dépendantes de la couronne, qui n'étaient pas le tiers de ce que le royaume renferme aujourd'hui. Il aurait donc fallu ajouter deux tiers pour que le calcul de l'auteur fût juſte. Ainſi, ſuivant la ſupputation de l'auteur, le nombre des feux de la France, telle qu'elle eſt, aurait monté

monté à sept millions cinq cents mille. A quoi ajoutant probablement cinq cents mille feux pour les ecclésiastiques & pour les personnes non compriſes dans le dénombrement, on trouverait aiſément les huit millions de feux & au-delà.

L'auteur réduit chaque feu à trois perſonnes ; mais par le calcul que j'ai fait dans toutes les terres où j'ai été, & dans celle que j'habite, je compte quatre perſonnes & demie par feu.

Ainſi, ſuppoſé que l'état de 1328 ſoit juſte, il faudra néceſſairement conclure que la France, telle qu'elle eſt aujourd'hui, contenait, du temps de *Philippe de Valois*, trente-ſix millions d'habitans.

Or, dans le dernier dénombrement fait en 1753, ſur un relevé des tailles & autres impoſitions, on ne trouve aujourd'hui que trois millions cinq cents cinquante mille quatre cents quatre-vingt-neuf feux ; ce qui, à quatre & demi par feu, ne donnerait que quinze millions neuf cents ſoixante & dix-ſept mille deux cents habitans, à quoi il faudra ajouter ſept cents mille ames au moins que l'on ſuppoſe être dans Paris, dont le dénombrement a été fait ſuivant la capitation, & non pas ſuivant le nombre des feux.

De quelque manière qu'on s'y prenne, ſoit qu'on porte avec l'auteur de la nouvelle hiſtoire de France les feux à trois, à quatre, à cinq perſonnes, il eſt clair que le nombre des habitans eſt diminué de plus de la moitié depuis *Philippe de Valois*.

Il y a aujourd'hui environ quatre cents ans que le dénombrement de *Philippe de Valois* fut fait ; ainſi dans quatre cents ans, toutes choſes égales, le nombre des Français ſerait réduit au quart, & dans huit cents ans

au huitième ; ainſi dans huit cents ans la France n'aura qu'environ quatre millions d'habitans ; & en ſuivant cette progreſſion, dans neuf mille deux cents ans il ne reſtera qu'une ſeule perſonne mâle ou femelle avec fraction. Les autres nations ne ſeront ſans doute pas mieux traitées que nous, & il faut eſpérer qu'alors viendra la fin du monde.

Tout ce que je puis dire pour conſoler le genre-humain, c'eſt que dans deux terres que je dois bien connaître, inféodées du temps de *Charles V*, j'ai trouvé la moitié plus de feux qu'il n'en eſt marqué dans l'acte d'inféodation, & cependant il s'eſt fait une émigration conſidérable dans ces terres à la révocation de l'édit de Nantes.

Le genre-humain ne diminue ni n'augmente, comme on le croit ; il eſt très-probable qu'on ſe méprenait beaucoup du temps de *Philippe de Valois*, quand on comptait deux millions cinq cents mille feux dans ſes domaines.

Au reſte j'ai toujours penſé que la France renferme de nos jours environ vingt millions d'habitans, & je les ai comptés à cinq par feu, l'un portant l'autre. Je me trouve d'accord dans ce calcul avec l'auteur de la Dixme attribuée au maréchal de *Vauban*, & ſurtout avec le détail des provinces donné par les intendans à la fin du dernier ſiècle. Si je me trompe, ce n'eſt que d'environ quatre millions, & c'eſt une bagatelle pour les auteurs.

Hubner, dans ſa géographie, ne donne à l'Europe que trente millions d'habitans ; il peut s'être trompé aiſément d'environ cent millions. Un calculateur, d'ailleurs exact, aſſure que la Chine ne poſſede que

soixante & douze millions d'habitans ; mais par le dernier dénombrement rapporté par le père du *Halde*, on compte ces soixante & douze millions, sans y comprendre les vieillards, les femmes, les jeunes gens au-dessous de vingt ans : ce qui doit aller à plus du double.

Il faut avouer que d'ordinaire nous peuplons & dépeuplons la terre un peu au hasard ; tout le monde se conduit ainsi : nous ne sommes guère faits pour avoir une notion exacte des choses ; l'à peu près est notre guide, & souvent ce guide égare beaucoup.

C'est encore bien pis quand on veut avoir un calcul juste. Nous allons voir des farces, & nous y rions ; mais rit-on moins dans son cabinet, quand on voit de graves auteurs supputer exactement combien il y avait d'hommes sur la terre 285 ans après le déluge universel ? Il se trouve, selon le frère *Petau* jésuite, que la famille de *Noé* avait produit un milliar deux cents vingt-quatre millions sept cents dix-sept mille habitans en trois cents ans. Le bon prêtre *Petau* ne savait pas ce que c'est que de faire des enfans & de les élever ; comme il y va !

Selon *Cumberland*, la famille ne provigna que jusqu'à trois milliars trois cents trente millions, en trois cents quarante ans ; & selon *Whilston*, environ trois cents ans après le déluge, il n'y avait que soixante-cinq mille cinq cents trente-six habitans.

Il est difficile d'accorder ces comptes, & de les allouer. Voilà les excès où l'on tombe quand on veut concilier ce qui est inconciliable, & expliquer ce qui est inexplicable. Cette malheureuse entreprise a dérangé

des cerveaux qui d'ailleurs auraient eu des lumières utiles aux hommes.

Les auteurs de l'Hiſtoire univerſelle d'Angleterre diſent „ qu'on eſt généralement d'accord qu'il y a à „ préſent environ quatre mille millions d'habitans ſur „ la terre. „ Vous remarquerez que ces meſſieurs, dans ce nombre de citoyens & de citoyennes, ne comptent pas l'Amérique qui comprend près de la moitié du globe : ils ajoutent que le genre-humain en quatre cents ans augmente toujours du double, ce qui eſt bien contraire au relevé fait ſous *Philippe de Valois*, qui fait diminuer la nation de moitié en quatre cents ans.

Pour moi, ſi au lieu de faire un roman ordinaire, je voulais me réjouir à ſupputer combien j'ai de frères ſur ce malheureux petit globe, voici comme je m'y prendrais. Je verrais d'abord à peu près combien ce globule contient de lieues quarrées, habitées ſur la ſurface; je dirais : La ſurface du globe eſt de vingt-ſept millions de lieues quarrées ; ôtons-en d'abord les deux tiers au moins pour les mers, rivières, lacs, déſerts, montagnes, & tout ce qui eſt inhabité ; ce calcul eſt très-modéré, & nous donne neuf millions de lieues quarrées à faire valoir.

La France & l'Allemagne comptent ſix cents perſonnes par lieue quarrée, l'Eſpagne cent ſoixante, la Ruſſie quinze, la Tartarie dix, la Chine environ mille ; prenez un nombre moyen comme cent, vous aurez neuf cents millions de vos frères, ſoit baſanés, ſoit nègres, ſoit rouges, ſoit jaunes, ſoit barbus, ſoit imberbes. Il n'eſt pas à croire que la terre ait en effet un ſi grand nombre d'habitans; & ſi l'on continue à

faire des eunuques, à multiplier les moines, & à faire des guerres pour les plus petits intérêts, jugez si vous aurez les quatre mille millions que les auteurs anglais de l'Histoire universelle vous donnent si libéralement; & puis, qu'importe qu'il y ait beaucoup ou peu d'hommes sur la terre? l'essentiel est que cette pauvre espèce soit la moins malheureuse qu'il est possible.

SECTION IV.

De la population de l'Amérique.

LA découverte de l'Amérique, cet objet de tant d'avarice, de tant d'ambition, est devenue aussi un objet de la philosophie. Un nombre prodigieux d'écrivains s'est efforcé de prouver que les Américains étaient une colonie de l'ancien monde. Quelques métaphysiciens modestes ont dit que le même pouvoir qui a fait croître l'herbe dans les campagnes de l'Amérique y a pu mettre aussi des hommes; mais ce système nu & simple n'a pas été écouté.

Quand le grand *Colombo* soupçonna l'existence de ce nouvel univers, on lui soutint que la chose était impossible; on prit *Colombo* pour un visionnaire. Quand il en eut fait la découverte, on dit que ce nouveau monde était connu long-temps auparavant.

On a prétendu que *Martin Behcim*, natif de Nuremberg, était parti de Flandre, vers l'an 1460, pour chercher ce monde inconnu, & qu'il poussa jusqu'au détroit de Magellan, dont il laissa des cartes incognito;

mais comme *Martin Beheim* n'avait pas peuplé l'Amérique, & qu'il fallait absolument qu'un des arrière-petits-fils de *Noé* eût pris cette peine, on chercha dans l'antiquité tout ce qui pouvait avoir rapport à quelque long voyage, & on l'appliqua à la découverte de cette quatrième partie de notre globe. On fit aller les vaisseaux de *Salomon* au Mexique, & c'est de-là qu'on tira l'or d'Ophir pour ce prince qui était obligé d'en emprunter du roi *Hiram*. On trouva l'Amérique dans *Platon*. On en fit honneur aux Carthaginois, & on cita sur cette anecdote un livre d'*Aristote* qu'il n'a pas composé.

Hornius prétendit trouver quelque conformité entre la langue des Hébreux & celle des Caraïbes. Le père *Lafiteau* jésuite n'a pas manqué de suivre une si belle ouverture. Les Mexicains dans leurs grandes afflictions déchiraient leurs vêtemens; quelques peuples de l'Asie en usaient autrefois ainsi, donc ils sont les ancêtres des Mexicains. On pouvait ajouter qu'on danse beaucoup en Languedoc, que les Hurons dansent aussi dans leurs réjouissances, & qu'ainsi les Languedociens viennent des Hurons, ou les Hurons des Languedociens.

Les auteurs d'une terrible histoire universelle prétendent que tous les Américains sont une colonie de Tartares. Ils assurent que c'est l'opinion la plus généralement reçue parmi les savans; mais ils ne disent pas que ce soit parmi les savans qui pensent. Selon eux, quelque descendant de *Noé* n'eut rien de plus pressé que d'aller s'établir dans le délicieux pays de Kamshatka, au nord de la Sibérie. Sa famille n'ayant rien à faire, alla visiter le Canada, soit en équipant des flottes, soit en marchant par plaisir au milieu des glaces, soit par

quelque langue de terre qui ne s'eſt pas retrouvée juſqu'à nos jours. On ſe mit enſuite à faire des enfans dans le Canada, & bientôt ce beau pays ne pouvant plus nourrir la multitude prodigieuſe de ſes habitans, ils allèrent peupler le Mexique, le Pérou, le Chili; & leurs arrière-petites-filles accouchèrent de géans vers le détroit de Magellan.

Comme on trouve des animaux féroces dans quelques pays chauds de l'Amérique, ces auteurs ſuppoſent que les *Chriſtophes Colombs* de Kamshatka les avaient amenés en Canada pour leur divertiſſement, & avaient eu la précaution de prendre tous les individus de ces eſpèces qui ne ſe trouvent plus dans notre continent.

Mais les Kamshatkatiens n'ont pas ſeuls ſervi à peupler le nouveau monde; ils ont été charitablement aidés par les Tartares-Mantchoux, par les Huns, par les Chinois, par les Japonais.

Les Tartares-Mantchoux ſont inconteſtablement les ancêtres des Péruviens, car *Mango-Capak* eſt le premier inca du Pérou. *Mango* reſſemble à *Manco*, *Manco* à *Mancu*, *Mancu* à *Mantchu*, & de-là à *Mantchou* il n'y a pas loin. Rien n'eſt mieux démontré.

Pour les Huns, ils ont bâti en Hongrie une ville qu'on appelait *Cunadi;* or en changeant *cu* en *ca*, on trouve *Canadi*, d'où le Canada a manifeſtement tiré ſon nom.

Une plante reſſemblante au ginſeng des Chinois croît en Canada; donc les Chinois l'y ont portée, avant même qu'ils fuſſent maîtres de la partie de la Tartarie chinoiſe où croît leur ginſeng: & d'ailleurs les Chinois ſont de ſi grands navigateurs qu'ils ont

envoyé autrefois des flottes en Amérique, sans jamais conserver avec leurs colonies la moindre correspondance.

A l'égard des Japonais, comme ils sont les plus voisins de l'Amérique, dont ils ne sont guère éloignés que de douze cents lieues, ils y ont sans doute été autrefois; mais ils ont depuis négligé ce voyage.

Voilà pourtant ce qu'on ose écrire de nos jours. Que répondre à ces systèmes & à tant d'autres? rien.

POSSEDÉS.

DE tous ceux qui se vantent d'avoir des liaisons avec le diable, il n'y a que les possédés à qui on n'a jamais rien de bon à répliquer. Qu'un homme vous dise : Je suis possédé, il faut l'en croire sur sa parole. Ceux-là ne sont point obligés de faire des choses bien extraordinaires; & quand ils les font, ce n'est que pour surabondance de droit. Que répondre à un homme qui roule les yeux, qui tord la bouche, & qui dit qu'il a le diable au corps? Chacun sent ce qu'il sent. Il y a eu autrefois tout plein de possédés, il peut donc s'en rencontrer encore. S'ils s'avisent de battre le monde, on le leur rend bien, & alors ils deviennent fort modérés. Mais pour un pauvre possédé qui se contente de quelques convulsions, & qui ne fait de mal à personne, on n'est pas en droit de lui en faire. Si vous disputez contre lui, vous aurez infailliblement le dessous; il vous dira : Le diable est entré hier chez moi sous une telle forme; j'ai depuis ce temps-là une colique surnaturelle, que tous les apothicaires du monde ne peuvent soulager.

Il n'y a certainement d'autre parti à prendre avec cet homme que celui de l'exorciſer, ou de l'abandonner au diable.

C'eſt grand dommage qu'il n'y ait plus aujourd'hui ni poſſédés, ni magiciens, ni aſtrologues, ni génies. On ne peut concevoir de quelle reſſource étaient il y a cent ans tous ces myſtères. Toute la nobleſſe vivait alors dans ſes châteaux. Les ſoirs d'hiver ſont longs, on ſerait mort d'ennui ſans ces nobles amuſemens. Il n'y avait guère de château où il ne revînt une fée à certains jours marqués, comme la fée *Merluſine* au château de Luſignan. Le grand-veneur, homme ſec & noir, chaſſait avec une meute de chiens noirs dans la forêt de Fontainebleau. Le diable tordait le cou au maréchal *Fabert*. Chaque village avait ſon ſorcier ou ſa ſorcière; chaque prince avait ſon aſtrologue; toutes les dames ſe feſaient dire leur bonne aventure; les poſſédés couraient les champs; c'était à qui avait vu le diable, ou à qui le verrait: tout cela était un ſujet de converſations inépuiſables, qui tenait les eſprits en haleine. A préſent on joue inſipidement aux cartes, & on a perdu à être détrompé.

POSTE.

Autrefois ſi vous aviez un ami à Conſtantinople & un autre à Moſcou, vous auriez été obligé d'attendre leur retour pour apprendre de leurs nouvelles. Aujourd'hui, ſans qu'ils ſortent de leur chambre, ni vous de la vôtre, vous converſez familièrement avec eux par le moyen d'une feuille de papier. Vous pouvez même leur envoyer par la poſte un ſachet de

l'apothicaire *Arnoud* contre l'apoplexie, & il eſt reçu plus infailliblement qu'il ne les guérit.

Si l'un de vos amis a beſoin de faire toucher de l'argent à Pétersbourg & l'autre à Smyrne, la poſte fait votre affaire.

Votre maîtreſſe eſt-elle à Bordeaux, & vous devant Prague avec votre régiment, elle vous aſſure régulièrement de ſa tendreſſe; vous ſavez par elle toutes les nouvelles de la ville, excepté les infidélités qu'elle vous fait.

Enfin la poſte eſt le lien de toutes les affaires, de toutes les négociations; les abſens deviennent par elle préſens; elle eſt la conſolation de la vie.

La France, où cette belle invention fut renouvelée dans nos temps barbares, a rendu ce ſervice à toute l'Europe. Auſſi n'a-t-elle jamais corrompu ce bienfait; & jamais le miniſtère qui a eu le département des poſtes n'a ouvert les lettres d'aucun particulier, excepté quand il a eu beſoin de ſavoir ce qu'elles contenaient. Il n'en eſt pas ainſi, dit-on, dans d'autres pays. On a prétendu qu'en Allemagne vos lettres, en paſſant par cinq ou ſix dominations différentes, étaient lues cinq ou ſix fois, & qu'à la fin le cachet était ſi rompu, qu'on était obligé d'en remettre un autre.

M. *Craigs*, ſecrétaire d'Etat en Angleterre, ne voulut jamais qu'on ouvrît les lettres dans ſes bureaux; il diſait que c'était violer la foi publique, qu'il n'eſt pas permis de s'emparer d'un ſecret qui ne nous eſt pas confié, qu'il eſt ſouvent plus criminel de prendre à un homme ſes penſées que ſon argent, que cette trahiſon eſt d'autant plus malhonnête qu'on peut la faire ſans riſque, & ſans en pouvoir être convaincu.

Pour dérouter l'empreſſement des curieux, on imagina d'abord d'écrire une partie de ſes dépêches en chiffres; mais la partie en caractères ordinaires ſervait quelquefois à faire découvrir l'autre. Cet inconvénient fit perfectionner l'art des chiffres qu'on appelle *ſténographie*.

On oppoſa à ces énigmes l'art de les déchiffrer; mais cet art fut très-fautif & très-vain On ne réuſſit qu'à faire accroire à des gens peu inſtruits qu'on avait déchiffré leurs lettres, & on n'eut que le plaiſir de leur donner des inquiétudes. Telle eſt la loi des probabilités que dans un chiffre bien fait il y a deux cents, trois cents, quatre cents à parier contre un, que dans chaque numéro vous ne devinerez pas la ſyllabe dont il eſt repréſentatif.

Le nombre des haſards augmente avec la combinaiſon de ces numéros; & le déchiffrement devient totalement impoſſible quand le chiffre eſt fait avec un peu d'art.

Ceux qui ſe vantent de déchiffrer une lettre ſans être inſtruits des affaires qu'on y traite, & ſans avoir des ſecours préliminaires, ſont de plus grands charlatans que ceux qui ſe vanteraient d'entendre une langue qu'ils n'ont point appriſe.

Quant à ceux qui vous envoient familièrement par la poſte une tragédie en grand papier & en gros caractère, avec des feuilles blanches pour y mettre vos obſervations, ou qui vous régalent d'un premier tome de métaphyſique en attendant le ſecond, on peut leur dire qu'ils n'ont pas toute la diſcrétion requiſe, & qu'il y a même des pays où ils riſqueraient de faire connaître au miniſtère qu'ils ſont de mauvais poëtes & de mauvais métaphyſiciens.

POURQUOI. (LES)

POURQUOI ne fait-on presque jamais la dixième partie du bien qu'on pourrait faire ?

Il est clair que si une nation, qui habite entre les Alpes, les Pyrenées & la mer, avait employé à l'amélioration & à l'embellissement du pays la dixième partie de l'argent qu'elle a perdu dans la guerre de 1741, & la moitié des hommes tués inutilement en Allemagne, l'Etat aurait été plus florissant. Pourquoi ne l'a-t-on pas fait ? pourquoi préférer une guerre que l'Europe regardait comme injuste, aux travaux heureux de la paix, qui auraient produit l'agréable & l'utile ?

Pourquoi *Louis XIV*, qui avait tant de goût pour les grands monumens, pour les fondations, pour les beaux-arts, perdit-il huit cents millions de notre monnaie d'aujourd'hui à voir ses cuirassiers & sa maison passer le Rhin à la nage, à ne point prendre Amsterdam, à soulever contre lui presque toute l'Europe ? que n'aurait-il point fait avec ses huit cents millions ?

Pourquoi, lorsqu'il réforma la jurisprudence, ne fut-elle réformée qu'à moitié ? tant d'anciens usages fondés sur les décrétales & sur le droit canon, devaient-ils subsister encore ? Etait-il nécessaire que dans tant de causes qu'on appelle *ecclésiastiques*, & qui au fond sont civiles, on appelât à son évêque, de son évêque au métropolitain, du métropolitain au primat, du primat à Rome *ad apostolos*, comme si les apôtres

avaient été autrefois les juges des Gaules en dernier reſſort ?

Pourquoi, lorſque *Louis XIV* fut outragé par le pape *Alexandre VII*, *Chigi*, s'amuſa-t-il à faire venir un légat en France pour lui faire de frivoles excuſes, & à dreſſer dans Rome une pyramide dont les inſcriptions ne regardaient que les archers du guet de Rome ? pyramide qu'il fit démolir bientôt après. Ne valait-il pas mieux abolir pour jamais la ſimonie, par laquelle tout évêque des Gaules & tout abbé paye à la chambre apoſtolique italienne la moitié de ſon revenu ?

Pourquoi le même monarque, bien plus outragé par *Innocent XI*, *Odeſcalchi*, qui prenait contre lui le parti du prince d'Orange, ſe contenta-t-il de faire ſoutenir quatre propoſitions dans ſes univerſités, & ſe refuſa-t-il aux vœux de toute la magiſtrature qui ſollicitait une rupture éternelle avec la cour romaine ?

Pourquoi, en feſant des lois, oublia-t-on de ranger toutes les provinces du royaume ſous une loi uniforme, & laiſſa-t-on ſubſiſter cent quarante coutumes, cent quarante quatre meſures différentes ?

Pourquoi les provinces de ce royaume furent-elles toujours réputées étrangères l'une à l'autre ; de ſorte que les marchandiſes de Normandie, tranſportées par terre en Bretagne, payent des droits comme ſi elles venaient d'Angleterre ?

Pourquoi n'était-il pas permis de vendre en Picardie le blé recueilli en Champagne, ſans une permiſſion expreſſe, comme on obtient à Rome pour trois jules la permiſſion de lire des livres défendus ?

Pourquoi laiſſait-on ſi long-temps la France ſouillée de l'opprobre de la vénalité ? Il ſemblait réſervé à

Louis XV d'abolir cet uſage, d'acheter le droit de juger les hommes, comme on achète une maiſon de campagne, & de faire payer des épices à un plaideur comme on fait payer des billets de comédie à la porte ?

Pourquoi inſtituer dans un royaume les charges & dignités (1) de

Conſeillers du roi.... Inſpecteurs des boiſſons,
Inſpecteurs des boucheries,
Greffiers des inventaires,
Contrôleurs des amendes,
Inſpecteurs des cochons,
Perequateurs des tailles,
Mouleurs de bois à brûler,
Aides à mouleurs,
Empileurs de bois,
Déchargeurs de bois neuf,
Contrôleurs des bois de charpente,
Marqueurs de bois de charpente,
Meſureurs de charbon,
Cribleurs de grains,
Inſpecteurs des veaux,
Contrôleurs de volaille,
Jaugeurs de tonneaux,
Eſſayeurs d'eaux-de-vie,
Eſſayeurs de bière,

(1) Le contrôleur-général *Ponchartrain*, depuis chancelier, eſt un des miniſtres qui ont le plus employé ce moyen d'obtenir des ſecours momentanés ; c'eſt lui qui diſait : La providence veille ſur ce royaume ; *à peine le roi a-t-il créé une charge, que Dieu crée ſur le champ un ſot pour l'acheter.*

Rouleurs de tonneaux,
Débardeurs de foin,
Planchéieurs débacleurs,
Auneurs de toiles,
Inſpecteurs des perruques?

Ces offices, qui font ſans doute la proſpérité & la ſplendeur d'un empire, formaient des communautés nombreuſes qui avaient chacune leurs ſyndics. Tout cela fut ſupprimé en 1719, mais pour faire place à d'autres de pareille eſpèce dans la ſuite des temps.

Ne vaudrait-il pas mieux retrancher tout le faſte & tout le luxe de la grandeur, que de les ſoutenir miſérablement par des moyens ſi bas & ſi honteux?

Pourquoi un royaume réduit ſouvent aux extrémités & à quelque aviliſſement, s'eſt-il pourtant ſoutenu, quelques efforts que l'on ait faits pour l'écraſer? c'eſt que la nation eſt active & induſtrieuſe. Elle reſſemble aux abeilles; on leur prend leur cire & leur miel, & le moment d'après elles travaillent à en faire d'autres.

Pourquoi dans la moitié de l'Europe les filles prient-elles DIEU en latin qu'elles n'entendent pas?

Pourquoi preſque tous les papes & tous les évêques, au ſeizième ſiècle, ayant publiquement tant de bâtards, s'obſtinèrent-ils à proſcrire le mariage des prêtres, tandis que l'Egliſe grecque a continué d'ordonner que ſes curés euſſent des femmes?

Pourquoi dans l'antiquité n'y eut-il jamais de querelle théologique, & ne diſtingua-t-on jamais aucun peuple par un nom de ſectes? Les Egyptiens n'étaient point appelés *Iſiaques*, *Oſiriaques;* les peuples de Syrie n'avaient point le nom de *Cybéliens*. Les Crétois avaient une dévotion particulière à *Jupiter*, & ne s'intitulèrent

jamais *Jupitériens*. Les anciens Latins étaient fort attachés à *Saturne;* il n'y eut pas un village du Latium qu'on appelât *Saturnien :* au contraire, les disciples du Dieu de vérité prenant le titre de leur maître même, & s'appelant *oints* comme lui, déclarèrent, dès qu'ils le purent, une guerre éternelle à tous les peuples qui n'étaient pas oints, & se firent pendant plus de quatorze cents ans la guerre entr'eux, en prenant les noms d'*ariens*, de *manichéens*, de *donatistes*, de *hussites*, de *papistes*, de *luthériens*, de *calvinistes*. Et même en dernier lieu, les jansénistes & les molinistes n'ont point eu de mortification plus cuisante que de n'avoir pu s'égorger en bataille rangée. D'où vient cela ?

Pourquoi un marchand libraire vous vend-il publiquement le *Cours d'athéisme* du grand poëte *Lucrèce*, imprimé à l'usage du dauphin fils unique de *Louis XIV*, par les ordres & sous les yeux du sage duc de *Montausier*, & de l'éloquent *Bossuet* évêque de Meaux, & du savant *Huet* évêque d'Avranches ? C'est là que vous trouvez ces sublimes impiétés, ces vers admirables contre la Providence & contre l'immortalité de l'ame, qui passent de bouche en bouche à tous les siècles à venir.

Ex nihilo nihil, in nihilum nil posse reverti.
Rien ne vient du néant, rien ne s'anéantit.

Tangere enim ac tangi nisi corpus nulla potest res.
Le corps seul peut toucher & gouverner le corps.

Nec bene pro meritis capitur nec tangitur irâ. (*Deus.*)
Rien ne peut flatter Dieu, rien ne peut l'irriter.

Tantùm

Tantùm religio potuit ſuadere malorum.
C'eſt la religion qui produit tous les maux.

Deſipere eſt mortale æterno jungere & unà
Conſentire putare & fungi munera poſſe.
Il faut être inſenſé pour oſer joindre enſemble
Ce qui dure à jamais & ce qui doit périr.

Nil igitur mors eſt, ad nos, nil pertinet hilum.
Ceſſer d'être n'eſt rien ; tout meurt avec le corps.

Ergo mortalem eſſe animam fateare neceſſe eſt.
Non, il n'eſt point d'enfer, & notre ame eſt mortelle.

Inde acheruſia fit ſtultorum denique vita.
Les vieux fous ſont en proie aux ſuperſtitions.

& cent autres vers qui ſont le charme de toutes les nations ; productions immortelles d'un eſprit qui ſe crut mortel.

Non-ſeulement on vous vend ces vers latins dans la rue St Jacques & ſur le quai des Auguſtins ; mais vous achetez hardiment les traductions faites dans tous les patois dérivés de la langue latine ; traductions ornées de notes ſavantes qui éclairciſſent la doctrine du matérialiſme, qui raſſemblent toutes les preuves contre la Divinité, & qui l'anéantiraient ſi elle pouvait être détruite. Vous trouvez ce livre relié en maroquin dans la belle bibliothèque d'un grand prince dévot, d'un cardinal, d'un chancelier, d'un archevêque, d'un préſident à mortier ; mais on condamna les dix-huit premiers livres de l'hiſtoire du ſage de *Thou* dès qu'ils parurent. Un pauvre philoſophe welche oſe-t-il imprimer, en ſon propre & privé nom, que ſi les

hommes étaient nés sans doigts ils n'auraient jamais pu travailler en tapisserie, aussitôt un autre welche, revêtu pour son argent d'un office de robe, requiert qu'on brûle le livre & l'auteur.

Pourquoi les spectacles sont-ils anathématisés par certaines gens qui se disent du premier ordre de l'Etat, tandis que les spectacles sont nécessaires à tous les ordres de l'Etat, tandis qu'ils sont payés par le souverain de l'Etat, qu'ils contribuent à la gloire de l'Etat, & que les lois de l'Etat les maintiennent avec autant de splendeur que de régularité?

Pourquoi abandonne-t-on au mépris, à l'avilissement, à l'oppression, à la rapine, le grand nombre de ces hommes laborieux & innocens qui cultivent la terre tous les jours de l'année pour vous en faire manger tous les fruits; & qu'au contraire on respecte, on ménage, on courtise l'homme inutile & souvent très-méchant qui ne vit que de leur travail, & qui n'est riche que de leur misère?

Pourquoi pendant tant de siècles, parmi tant d'hommes qui font croître le blé dont nous sommes nourris, ne s'en trouva-t-il aucun qui découvrît cette erreur ridicule, laquelle enseigne que le blé doit pourrir pour germer, & mourir pour renaître; erreur qui a produit tant d'assertions impertinentes, tant de fausses comparaisons, tant d'opinions ridicules?

Pourquoi les fruits de la terre étant si nécessaires pour la conservation des hommes & des animaux, voit-on cependant tant d'années & tant de contrées où ces fruits manquent absolument?

Pourquoi la terre est-elle couverte de poisons dans la moitié de l'Afrique & de l'Amérique?

Pourquoi n'eſt-il aucun territoire où il n'y ait beaucoup plus d'inſectes que d'hommes?

Pourquoi un peu de ſecrétion blanchâtre & puante forme-t-elle un être qui aura des os durs, des déſirs & des penſées; & pourquoi ces êtres-là ſe perſécuteront-ils toujours les uns les autres?

Pourquoi exiſte-t-il tant de mal, tout étant formé par un Dieu que tous les théiſtes ſe ſont accordés à nommer *bon*?

Pourquoi nous plaignant ſans ceſſe de nos maux, nous occupons-nous toujours à les redoubler?

Pourquoi étant ſi miſérables a-t-on imaginé que n'être plus eſt un grand mal, lorſqu'il eſt clair que ce n'était pas un mal de n'être point avant ſa naiſſance?

Pourquoi pleut-il tous les jours dans la mer, tandis que tant de déſerts demandent de la pluie, & ſont toujours arides?

Pourquoi & comment a-t-on des rêves dans le ſommeil, ſi on n'a point d'ame; & comment ces rêves ſont-ils toujours ſi incohérens, ſi extravagans, ſi on en a une?

Pourquoi les aſtres circulent-ils d'Occident en Orient plutôt qu'au contraire?

Pourquoi exiſtons-nous? pourquoi y a-t-il quelque choſe?

PREJUGÉS.

LE préjugé eſt une opinion ſans jugement. Ainſi dans toute la terre on inſpire aux enfans toutes les opinions qu'on veut, avant qu'ils puiſſent juger.

Il y a des préjugés univerſels, néceſſaires, & qui ſont la vertu même. Par tout pays on apprend aux enfans à reconnaître un Dieu rémunérateur & vengeur; à reſpecter, à aimer leur père & leur mère; à regarder le larcin comme un crime, le menſonge intéreſſé comme un vice, avant qu'ils puiſſent deviner ce que c'eſt qu'un vice & une vertu.

Il y a donc de très-bons préjugés; ce ſont ceux que le jugement ratifie quand on raiſonne.

Sentiment n'eſt pas ſimple préjugé; c'eſt quelque choſe de bien plus fort. Une mère n'aime pas ſon fils, parce qu'on lui dit qu'il le faut aimer; elle le chérit heureuſement malgré elle. Ce n'eſt point par préjugé que vous courez au ſecours d'un enfant inconnu prêt à tomber dans un précipice, ou à être dévoré par une bête.

Mais c'eſt par préjugé que vous reſpecterez un homme revêtu de certains habits, marchant gravement, parlant de même. Vos parens vous ont dit que vous deviez vous incliner devant cet homme, vous le reſpectez avant de ſavoir s'il mérite vos reſpects: vous croiſſez en âge & en connaiſſances; vous vous apercevez que cet homme eſt un charlatan pétri d'orgueil, d'intérêt & d'artifice; vous mépriſez ce que vous révériez, & le préjugé cède au jugement. Vous avez

cru par préjugé les fables dont on a bercé votre enfance; on vous a dit que les Titans firent la guerre aux dieux, & que *Vénus* fut amoureuse d'*Adonis*; vous prenez à douze ans ces fables pour des vérités; vous les regardez à vingt ans comme des allégories ingénieuses.

Examinons en peu de mots les différentes sortes de préjugés, afin de mettre de l'ordre dans nos affaires. Nous ferons peut-être comme ceux qui, du temps du système de *Law*, s'aperçurent qu'ils avaient calculé des richesses imaginaires.

Préjugés des sens.

N'EST-CE pas une chose plaisante que nos yeux nous trompent toujours, lors même que nous voyons très-bien, & qu'au contraire nos oreilles ne nous trompent pas? Que votre oreille bien conformée entende, *vous êtes belle, je vous aime*; il est bien sûr qu'on ne vous a pas dit, *je vous hais, vous êtes laide*: mais vous voyez un miroir uni, il est démontré que vous vous trompez, c'est une surface très-raboteuse. Vous voyez le soleil d'environ deux pieds de diamètre; il est démontré qu'il est un million de fois plus gros que la terre.

Il semble que DIEU ait mis la vérité dans vos oreilles, & l'erreur dans vos yeux; mais étudiez l'optique, & vous verrez que DIEU ne vous a pas trompé, & qu'il est impossible que les objets vous paraissent autrement que vous les voyez dans l'état présent des choses.

Préjugés phyſiques.

LE ſoleil ſe lève, la lune auſſi, la terre eſt immobile; ce ſont-là des préjugés phyſiques naturels. Mais que les écreviſſes ſoient bonnes pour le ſang, parce qu'étant cuites elles ſont rouges comme lui; que les anguilles guériſſent la paralyſie, parce qu'elles frétillent; que la lune influe ſur nos maladies, parce qu'un jour on obſerva qu'un malade avait eu un redoublement de fièvre pendant le décours de la lune; ces idées & mille autres ont été des erreurs d'anciens charlatans qui jugèrent ſans raiſonner, & qui étant trompés trompèrent les autres.

Préjugés hiſtoriques.

LA plupart des hiſtoires ont été crues ſans examen, & cette créance eſt un préjugé. *Fabius Pictor* raconte que pluſieurs ſiècles avant lui, une veſtale de la ville d'Albe allant puiſer de l'eau dans ſa cruche fut violée, qu'elle accoucha de *Romulus* & de *Rémus*, qu'ils furent nourris par une louve &c. Le peuple romain crut cette fable; il n'examina point ſi dans ce temps-là il y avait des veſtales dans le Latium, s'il était vraiſemblable que la fille d'un roi ſortît de ſon couvent avec ſa cruche, s'il était probable qu'une louve allaitât deux enfans au lieu de les manger : le préjugé s'établit.

Un moine écrit que *Clovis* étant dans un grand danger à la bataille de Tolbiac, fit vœu de ſe faire

chrétien s'il en réchappait; mais eſt-il naturel qu'on s'adreſſe à un dieu étranger dans une telle occaſion? n'eſt-ce pas alors que la religion dans laquelle on eſt né agit le plus puiſſamment? Quel eſt le chrétien qui dans une bataille contre les Turcs ne s'adreſſera pas plutôt à la Ste Vierge qu'à *Mahomet*? On ajoute qu'un pigeon apporta la ſainte ampoule dans ſon bec pour oindre *Clovis*, & qu'un ange apporta l'oriflamme pour le conduire; le préjugé crut toutes les hiſtoriettes de ce genre. Ceux qui connaiſſent la nature humaine ſavent bien que l'uſurpateur *Clovis* & l'uſurpateur *Rolon* ou *Rol* ſe firent chrétiens pour gouverner plus ſurement des chrétiens, comme les uſurpateurs turcs ſe firent muſulmans pour gouverner plus ſurement les muſulmans.

Préjugés religieux.

SI votre nourrice vous a dit que *Cérès* préſide aux blés, ou que *Viſnou* & *Xaca* ſe ſont fait hommes pluſieurs fois, ou que *Sammonocodom* eſt venu couper une forêt, ou qu'*Odin* vous attend dans ſa ſalle vers le Jutland, ou que *Mahomet* ou quelqu'autre a fait un voyage dans le ciel; enfin ſi votre précepteur vient enſuite enfoncer dans votre cervelle ce que votre nourrice y a gravé, vous en tenez pour votre vie. Votre jugement veut-il s'élever contre ces préjugés? vos voiſins & ſurtout vos voiſines crient à l'impie, & vous effraient; votre derviche craignant de voir diminuer ſon revenu, vous accuſe auprès du cadi, & ce cadi vous fait empaler s'il le peut, parce qu'il veut commander à des ſots, & qu'il croit que les ſots

obéiſſent mieux que les autres : & cela durera juſqu'à ce que vos voiſins & le derviche & le cadi commencent à comprendre que la ſottiſe n'eſt bonne à rien, & que la perſécution eſt abominable.

PRESBYTERIENS.

LA religion anglicane ne règne qu'en Angleterre & en Irlande ; le presbytérianiſme eſt la religion dominante en Ecoſſe. Ce presbytérianiſme n'eſt autre choſe que le calviniſme pur, tel qu'il avait été établi en France & qu'il ſubſiſte à Genève. Comme les prêtres de cette ſecte ne reçoivent de leurs égliſes que des gages très-médiocres, & que par conſéquent ils ne peuvent vivre dans le même luxe que les évêques, ils ont pris le parti naturel de crier contre les honneurs où ils ne peuvent atteindre. Figurez-vous l'orgueilleux *Diogène* qui foulait aux pieds l'orgueil de *Platon* : les presbytériens d'Ecoſſe ne reſſemblent pas mal à ce fier & gueux raiſonneur. Ils traitèrent *Charles II* avec bien moins d'égards que *Diogène* n'avait traité *Alexandre ;* car lorſqu'ils prirent les armes pour lui contre *Cromwell* qui les avait trompés, ils firent eſſuyer à ce pauvre roi quatre ſermons par jour : ils lui défendaient de jouer ; ils le mettaient en pénitence ; ſi bien que *Charles* ſe laſſa bientôt d'être roi de ces pédans, & s'échappa de leurs mains comme un écolier ſe ſauve du collége.

Devant un jeune & vif bachelier français, criaillant le matin dans les écoles de théologie, le ſoir chantant avec les dames, un théologien anglican eſt un *Caton ;*

mais ce *Caton* paraît un galant devant un presbytérien d'Ecosse. Ce dernier affecte une démarche grave, un air fâché, un vaste chapeau, un long manteau par-dessus un habit court; prêche du nez, & donne le nom de *prostituée de Babylone* à toutes les églises où quelques ecclésiastiques sont assez heureux pour avoir cinquante mille livres de rente, & où le peuple est assez bon pour le souffrir, & pour les appeler *monseigneur*, *votre grandeur*, & *votre éminence*. Ces messieurs, qui ont aussi quelques églises en Angleterre, ont mis les airs graves & sévères à la mode en ce pays. C'est à eux qu'on doit la sanctification du dimanche dans les trois royaumes. Il est défendu ce jour-là de travailler & de se divertir; ce qui est le double de la sévérité des églises catholiques. Point d'opéra, point de comédie, point de concert à Londres le dimanche; les cartes même y sont si expressément défendues, qu'il n'y a que les personnes de qualité, & ce qu'on appelle *les honnêtes gens*, qui jouent ce jour-là: le reste de la nation va au sermon, au cabaret, & chez des filles de joie.

Quoique la secte épiscopale & la presbytérienne soient les deux dominantes dans la Grande-Bretagne, toutes les autres y sont bien venues, & vivent assez bien ensemble, pendant que la plupart de leurs prédicans se détestent réciproquement, avec presqu'autant de cordialité qu'un janséniste damne un jésuite.

Entrez dans la bourse de Londres, cette place plus respectable que bien des cours, dans laquelle s'assemblent les députés de toutes les nations pour l'utilité des hommes: là le juif, le mahométan & le chrétien traitent l'un avec l'autre comme s'ils étaient de la

même religion, & ne donnent le nom d'*infidelles* qu'à ceux qui font banqueroute. Là le presbytérien se fie à l'anabaptiste, & l'anglican reçoit la promesse du quaker. Au sortir de ces pacifiques & libres assemblées, les uns vont à la synagogue, les autres vont boire; celui-ci va se faire baptiser dans une grande cuve au nom du Père, par le Fils, au St Esprit; celui-là fait couper le prépuce de son fils, & fait marmoter sur l'enfant des paroles hébraïques qu'il n'entend point; les autres vont dans leur église attendre l'inspiration de DIEU, leur chapeau sur la tête: & tous sont contens.

S'il n'y avait en Angleterre qu'une religion, son despotisme serait à craindre; s'il n'y en avait que deux, elles se couperaient la gorge: mais il y en a trente, elles vivent en paix & heureuses.

PRETENTIONS.

IL n'y a pas dans notre Europe un seul prince qui ne s'intitule *souverain* d'un pays possédé par son voisin. Cette manie politique est inconnue dans le reste du monde; jamais le roi de Boutan ne s'est dit *empereur de la Chine;* jamais le conteish tartare ne prit le titre de *roi d'Egypte.*

Les plus belles prétentions ont toujours été celles des papes; deux clefs en fautoir les mettaient visiblement en possession du royaume des cieux. Ils liaient & ils déliaient tout sur la terre. Cette ligature les rendait maîtres du continent; & les filets de *St Pierre* leur donnaient le domaine des mers.

Plusieurs savans théologiens ont cru que ces dieux diminuèrent eux-mêmes quelques articles de leurs prétentions, lorsqu'ils furent vivement attaqués par les titans nommés *luthériens*, *anglicans*, *calvinistes* &c. Il est très-vrai que plusieurs d'entr'eux devinrent plus modestes, que leur cour céleste eut plus de décence; cependant, leurs prétentions se sont renouvelées dans toutes les occasions. Je n'en veux pour preuve que la conduite d'*Aldobrandin*, *Clément VIII*, envers le grand *Henri IV*, quand il fallut lui donner une absolution dont il n'avait que faire, puisqu'il était absous par les évêques de son royaume & qu'il était victorieux.

Aldobrandin résista d'abord pendant une année entière, & ne voulut pas reconnaître le duc de *Nevers* pour ambassadeur de France. A la fin il consentit à ouvrir la porte du royaume des cieux à *Henri*, aux conditions suivantes.

1°. Que *Henri* demanderait pardon de s'être fait ouvrir la porte par des sous-portiers tels que des évêques, au lieu de s'adresser au grand portier.

2°. Qu'il s'avouerait déchu du trône de France jusqu'à ce qu'*Aldobrandin* le réhabilitât par la plénitude de sa puissance.

3°. Qu'il se ferait sacrer & couronner une seconde fois, la première étant nulle, puisqu'elle avait été faite sans l'ordre exprès d'*Aldobrandin*.

4°. Qu'il chasserait tous les protestans de son royaume, ce qui n'était ni honnête ni possible. La chose n'était pas honnête, parce que les protestans avaient prodigué leur sang pour le faire roi de France; elle n'était pas possible, parce que ces dissidens étaient au nombre de deux millions.

5°. Qu'il ferait au plus vîte la guerre au grand-turc, ce qui n'était ni plus honnête ni plus possible; puisque le grand-turc l'avait reconnu roi dans le temps que Rome ne le reconnaissait pas, & que *Henri* n'avait ni troupes, ni argent, ni vaisseaux pour aller faire la guerre comme un fou à ce grand-turc son allié.

6°. Qu'il recevrait, couché sur le ventre tout de son long, l'absolution de monsieur le légat selon la forme ordinaire; c'est-à-dire, qu'il serait fustigé par monsieur le légat.

7°. Qu'il rappellerait les jésuites chassés de son royaume par le parlement, pour l'assassinat commis sur sa personne par *Jean Châtel* leur écolier.

J'omets plusieurs autres petites prétentions. *Henri* en fit modérer plusieurs. Il obtint surtout, avec bien de la peine, qu'il ne serait fouetté que par procureur, & de la propre main d'*Aldobrandin*.

Vous me direz que sa sainteté était forcée à exiger des conditions si extravagantes, par le vieux démon du midi *Philippe II*, qui avait dans Rome plus de pouvoir que le pape. Vous comparerez *Aldobrandin* à un soldat poltron, que son colonel conduit à la tranchée à coups de bâton.

Je vous répondrai qu'en effet *Clément VIII* craignait *Philippe II*, mais qu'il n'était pas moins attaché aux droits de sa tiare; que c'était un si grand plaisir pour le petit-fils d'un banquier de donner le fouet à un roi de France, que pour rien au monde *Aldobrandin* n'eût voulu s'en départir.

Vous me répliquerez que si un pape voulait réclamer aujourd'hui de telles prétentions; s'il voulait donner

le fouet au roi de France, au roi d'Espagne, ou au roi de Naples, ou au duc de Parme, pour avoir chassé les revérends pères jésuites, il risquerait d'être traité comme *Clément VII* le fut par *Charles-Quint*, & d'essuyer des humiliations beaucoup plus grandes; qu'il faut sacrifier ses prétentions à son utilité; qu'on doit céder au temps; que le shérif de la Mecque doit proclamer *Ali-beg* roi d'Egypte, s'il est victorieux & affermi. Je vous répondrai que vous avez raison.

Prétentions de l'Empire, tirées de Glasey & de Schweder.

Sur Rome (nulle.) *Charles-Quint* même après avoir pris Rome ne réclama point le droit de domaine utile.

Sur le patrimoine de *St Pierre*, depuis Viterbe jusqu'à Civita-Castellana, terres de la comtesse *Mathilde*, mais cédées solemnellement par *Rodolphe* de *Hasbourg*.

Sur Parme & Plaisance, domaine suprême, comme partie de la Lombardie, envahies par *Jules II*, données par *Paul III* à son bâtard *Farnèse*: hommage toujours fait depuis ce temps au pape; suzeraineté toujours réclamée par les seigneurs de Lombardie. Le droit de suzeraineté entièrement rendu à l'empereur aux traités de Cambrai, de Londres, à la paix de 1737.

Sur la Toscane, droit de suzeraineté exercé par *Charles-Quint*; Etat de l'Empire appartenant aujourd'hui au frère de l'empereur.

Sur la république de Luques, érigée en duché par *Louis de Bavière* en 1328; ses sénateurs déclarés depuis vicaires de l'Empire par *Charles IV*. L'empereur *Charles VI*, dans la guerre de 1701, y exerça pourtant

son droit de souveraineté, en lui fesant payer beaucoup d'argent.

Sur le duché de Milan, cédé par l'empereur *Venceslas* à *Galeas Visconti*, mais regardé comme un fief de l'Empire.

Sur le duché de la Mirandole, réuni à la maison d'Autriche en 1711 par *Joseph I.*

Sur le duché de Mantoue, érigé en duché par *Charles-Quint;* réuni de même en 1708.

Sur Guastalla, Novellaria, Bozzolo, Castiglione, aussi fiefs de l'Empire, détachés du duché de Mantoue.

Sur tout le Montferrat, dont le duc de Savoie reçut l'investiture à Vienne en 1708.

Sur le Piémont, dont l'empereur *Sigismond* donna l'investiture au duc de Savoie *Amédée VIII.*

Sur le comté d'Asti, donné par *Charles-Quint* à la maison de Savoie: les ducs de Savoie toujours vicaires en Italie depuis l'empereur *Sigismond.*

Sur Gènes, autrefois du domaine des rois lombards: *Fréderic Barberousse* lui donna en fief le rivage, depuis Monaco jusqu'à Porta-Venere; elle est libre sous *Charles-Quint* en 1529; mais l'acte porte: *In civitate nostrâ Genuâ, & salvis romani imperii juribus.*

Sur les fiefs de Langues, dont les ducs de Savoie ont le domaine direct.

Sur Padoue, Vicence, & Vérone, droits devenus caducs.

Sur Naples & Sicile, droits plus caducs encore. Presque tous les Etats d'Italie sont ou ont été vassaux de l'Empire.

Sur la Poméranie & le Mecklembourg, dont *Fréderic Barberousse* donna les fiefs.

Sur le Danemarck, autrefois fief de l'Empire : *Othon I* en donna l'inveſtiture.

Sur la Pologne, pour les terres auprès de la Viſtule.

Sur la Bohème & la Siléſie, unies à l'Empire par *Charles IV* en 1355.

Sur la Pruſſe, du temps de *Henri VII* : le grand-maître de Pruſſe reconnu membre de l'Empire en 1500.

Sur la Livonie, du temps des chevaliers de l'épée.

Sur la Hongrie, dès le temps de *Henri II.*

Sur la Lorraine, par le traité de 1542 : reconnue Etat de l'Empire, payant taxe pour la guerre du Turc.

Sur le duché de Bar, juſqu'à l'an 1311 que *Philippe-le-Bel* vainqueur ſe fit prêter hommage.

Sur le duché de Bourgogne, en vertu des droits de *Marie de Bourgogne.*

Sur le royaume d'Arles & la Bourgogne transjurane, que *Conrad le ſalique* poſſéda du chef de ſa femme.

Sur le Dauphiné, comme partie du royaume d'Arles; l'empereur *Charles IV* s'étant fait couronner à Arles en 1365, & ayant créé le dauphin de France ſon vicaire.

Sur la Provence, comme membre du royaume d'Arles dont *Charles d'Anjou* fit hommage à l'Empire.

Sur la principauté d'Orange, comme arrière-fief de l'Empire.

Sur Avignon, par la même raiſon.

Sur la Sardaigne, que *Fréderic II* erigea en royaume.

Sur la Suiſſe, comme membre des royaumes d'Arles & de Bourgogne.

Sur la Dalmatie, dont une grande partie appartient aujourd'hui entièrement aux Vénitiens, & l'autre à la Hongrie.

PRETRES.

LES prêtres ſont dans un Etat à peu près ce que ſont les précepteurs dans les maiſons des citoyens, faits pour enſeigner, prier, donner l'exemple; ils ne peuvent avoir aucune autorité ſur les maîtres de la maiſon, à moins qu'on ne prouve que celui qui donne des gages doit obéir à celui qui les reçoit.

De toutes les religions, celle qui exclut le plus poſitivement les prêtres de toute autorité civile, c'eſt ſans contredit celle de JESUS : *Rendez à Céſar ce qui eſt à Céſar.* — *Il n'y aura parmi vous ni premier ni dernier.* — *Mon royaume n'eſt point de ce monde.*

Les querelles de l'Empire & du ſacerdoce, qui ont enſanglanté l'Europe pendant plus de ſix ſiècles, n'ont donc été de la part des prêtres que des rebellions contre DIEU & les hommes, & un péché continuel contre le S^t Eſprit.

Depuis *Calcas* qui aſſaſſina la fille d'*Agamemnon*, juſqu'à *Grégoire XII* & *Sixte V*, deux évêques de Rome qui voulurent priver le grand *Henri IV* du royaume de France, la puiſſance ſacerdotale a été fatale au monde.

Prière n'eſt pas domination; exhortation n'eſt pas deſpotiſme. Un bon prêtre doit être le médecin des ames. Si *Hippocrate* avait ordonné à ſes malades de prendre de l'ellébore ſous peine d'être pendus, *Hippocrate* aurait été plus fou & plus barbare que *Phalaris*, & il aurait eu peu de pratiques. Quand un prêtre dit: Adorez DIEU, ſoyez juſte, indulgent, compatiſſant,

c'eſt

c'est alors un très-bon médecin. Quand il dit: Croyez-moi, ou vous serez brûlé; c'est un assassin.

Le magistrat doit soutenir & contenir le prêtre, comme le père de famille doit donner de la considération au précepteur de ses enfans & empêcher qu'il n'en abuse. *L'accord du sacerdoce & de l'empire* est le système le plus monstrueux; car dès qu'on cherche cet accord, on suppose nécessairement la division; il faut dire, *la protection donnée par l'empire au sacerdoce.*

Mais dans les pays où le sacerdoce a obtenu l'empire, comme dans Salem, où *Melchisédech* était prêtre & roi, comme dans le Japon où le daïri a été si longtemps empereur, comment faut-il faire? Je réponds que les successeurs de *Melchisédech* & des daïri ont été dépossédés.

Les Turcs sont sages en ce point. Ils font à la vérité le voyage de la Mecque; mais ils ne permettent pas au shérif de la Mecque d'excommunier le sultan. Ils ne vont point acheter à la Mecque la permission de ne pas observer le ramadam, & celle d'épouser leurs cousines ou leurs nièces; ils ne sont point jugés par des imans que le shérif délègue; ils ne payent point la première année de leur revenu au shérif. Que de choses à dire sur tout cela! Lecteur, c'est à vous de les dire vous-même.

PRETRES DES PAÏENS.

DOM *Navarette*, dans une de ſes lettres à dom *Juan d'Autriche*, rapporte ce diſcours du dalaï-lama à ſon conſeil privé.

„ Mes vénérables frères, vous & moi nous ſavons „ très-bien que je ne ſuis pas immortel; mais il eſt „ bon que les peuples le croient. Les Tartares du „ grand & du petit Thibet ſont un peuple de col „ roide & de lumières courtes, qui ont beſoin d'un „ joug peſant & de groſſes erreurs. Perſuadez-leur „ bien mon immortalité dont la gloire réjaillit ſur „ vous, & qui vous procure honneurs & richeſſes.

„ Quand le temps viendra où les Tartares ſeront „ plus éclairés, on pourra leur avouer alors que les „ grands-lamas ne ſont point immortels, mais que „ leurs prédéceſſeurs l'ont été; & que ce qui était „ néceſſaire pour la fondation de ce divin édifice, ne „ l'eſt plus quand l'édifice eſt affermi ſur un fonde- „ ment inébranlable.

„ J'ai eu d'abord quelque peine à faire diſtribuer „ aux vaſſaux de mon empire, les agrémens de ma „ chaiſe percée, proprement enchâſſés dans des criſ- „ taux ornés de cuivre doré; mais ces monumens „ ont été reçus avec tant de reſpect, qu'il a fallu „ continuer cet uſage, lequel après tout ne répugne „ en rien aux bonnes mœurs, & qui fait entrer beau- „ coup d'argent dans notre treſor ſacré.

„ Si jamais quelque raiſonneur impie perſuade au „ peuple que notre derrière n'eſt pas auſſi divin que

» notre tête; si on se révolte contre nos reliques, vous » en soutiendrez la valeur autant que vous le pourrez. » Et si vous êtes forcés enfin d'abandonner la sainteté » de notre cul, vous conserverez toujours dans l'esprit » des raisonneurs, le profond respect qu'on doit à notre » cervelle, ainsi que dans un traité avec les Mongules, » nous avons cédé une mauvaise province pour être » possesseurs paisibles des autres.

» Tant que nos Tartares du grand & du petit » Thibet ne sauront ni lire ni écrire; tant qu'ils seront » grossiers & dévots, vous pourrez prendre hardiment » leur argent, coucher avec leurs femmes & avec » leurs filles, & les menacer de la colère du dieu *Fo* » s'ils osent se plaindre.

» Lorsque le temps de raisonner sera arrivé (car » enfin il faut bien qu'un jour les hommes raisonnent) » vous prendrez alors une conduite toute opposée, & » vous direz le contraire de ce que vos prédécesseurs » ont dit; car vous devez changer de bride à mesure » que les chevaux deviennent plus difficiles à gou- » verner. Il faudra que votre extérieur soit plus grave, » vos intrigues plus mystérieuses, vos secrets mieux » gardés, vos sophismes plus éblouissans, votre poli- » tique plus fine. Vous êtes alors les pilotes d'un » vaisseau qui fait eau de tous côtés. Ayez sous vous » des subalternes qui soient continuellement occupés » à pomper, à calfater à boucher tous les trous. » Vous voguerez avec plus de peine; mais enfin vous » voguerez, & vous jetterez dans l'eau ou dans le feu, » selon qu'il conviendra le mieux, tous ceux qui » voudront examiner si vous avez bien radoubé le » vaisseau.

„ Si les incrédules sont ou le prince des Kalkas, „ ou le conteish des Calmouks, ou un prince de „ Casan, ou tel autre grand seigneur qui ait malheu- „ reusement trop d'esprit, gardez-vous bien de prendre „ querelle avec eux. Respectez-les, dites-leur toujours „ que vous espérez qu'ils rentreront dans la bonne „ voie. Mais pour les simples citoyens, ne les épargnez „ jamais ; plus ils seront gens de bien, plus vous „ devrez travailler à les exterminer; car ce sont les „ gens d'honneur qui sont les plus dangereux pour „ vous.

„ Vous aurez la simplicité de la colombe, la pru- „ dence du serpent, & la griffe du lion, selon les lieux „ & selon les temps. „

Le dalaï-lama avait à peine prononcé ces paroles, que la terre trembla, les éclairs coururent d'un pôle à l'autre, le tonnerre gronda, une voix céleste se fit entendre : ADOREZ DIEU ET NON LE GRAND-LAMA.

Tous les petits lamas soutinrent que la voix avait dit : *Adorez* DIEU *& le grand-lama.* On le crut long-temps dans le royaume du Thibet; & maintenant on ne le croit plus.

PRIERES.

NOUS ne connaissons aucune religion sans prières; les Juifs même en avaient, quoiqu'il n'y eût point chez eux de formule publique jusqu'au temps où ils chantèrent leurs cantiques dans leurs synagogues, ce qui n'arriva que très-tard.

Tous les hommes, dans leurs désirs & dans leurs craintes, invoquèrent le secours d'une divinité. Des

philosophes, plus respectueux envers l'Etre suprême, & moins condescendans à la faiblesse humaine, ne voulurent pour toute prière que la résignation. C'est en effet tout ce qui semble convenir entre la créature & le Créateur. Mais la philosophie n'est pas faite pour gouverner le monde; elle s'élève trop au-dessus du vulgaire; elle parle un langage qu'il ne peut entendre. Ce serait proposer aux marchandes de poissons frais d'étudier les sections coniques.

Parmi les philosophes même, je ne crois pas qu'aucun autre que *Maxime* de Tyr ait traité cette matière. Voici la substance des idées de ce *Maxime*.

L'Eternel a ses desseins de toute éternité. Si la prière est d'accord avec ses volontés immuables, il est très-inutile de lui demander ce qu'il a résolu de faire. Si on le prie de faire le contraire de ce qu'il a résolu, c'est le prier d'être faible, léger, inconstant; c'est croire qu'il soit tel; c'est se moquer de lui. Ou vous lui demandez une chose juste; en ce cas il la doit, & elle se fera sans qu'on l'en prie; c'est même se défier de lui que lui faire instance: ou la chose est injuste, & alors on l'outrage. Vous êtes digne ou indigne de la grâce que vous implorez: si digne, il le sait mieux que vous; si indigne, on commet un crime de plus en demandant ce qu'on ne mérite pas.

En un mot, nous ne fesons des prières à DIEU que parce que nous l'avons fait à notre image. Nous le traitons comme un bacha, comme un sultan qu'on peut irriter & apaiser.

Enfin, toutes les nations prient DIEU: les sages se résignent & lui obéissent.

Prions avec le peuple, & réſignons-nous avec les ſages.

Nous avons déjà parlé des prières publiques de pluſieurs nations, & de celles des Juifs. Ce peuple en a une depuis un temps immémorial, laquelle mérite toute notre attention, par ſa conformité avec notre prière enſeignée par JESUS-CHRIST même. Cette oraiſon juive s'appelle le Kadish, elle commence par ces mots: „ O DIEU! que votre nom ſoit magnifié & „ ſanctifié; faites régner votre règne; que la rédemp- „ tion fleuriſſe, & que le Meſſie vienne prompte- „ ment! „

Ce Kadish, qu'on récite en chaldéen, a fait croire qu'il était auſſi ancien que la captivité; & que ce fut alors qu'ils commencèrent à eſpérer un Meſſie, un libérateur qu'ils ont demandé depuis dans les temps de leurs calamités.

Ce mot de Meſſie qui ſe trouve dans cette ancienne prière a fourni beaucoup de diſputes ſur l'hiſtoire de ce peuple. Si cette priere eſt du temps de la tranſmigration à Babylone, il eſt clair qu'alors les Juifs devaient ſouhaiter & attendre un libérateur. Mais d'où vient que dans des temps plus funeſtes encore, après la deſtruction de Jéruſalem par *Titus*, ni *Joſephe* ni *Philon* ne parlèrent jamais de l'attente d'un Meſſie? Il y a des obſcurités dans l'hiſtoire de tous les peuples; mais celle des Juifs eſt un chaos perpétuel. Il eſt triſte pour les gens qui veulent s'inſtruire, que les Chaldéens & les Egyptiens aient perdu leurs archives, tandis que les Juifs ont conſervé les leurs.

PRIOR (DE); DU POEME SINGULIER D'HUDIBRAS, ET DU DOYEN SWIFT.

ON n'imaginait pas en France que *Prior*, qui vint de la part de la reine *Anne* donner la paix à *Louis XIV*, avant que le baron *Bolingbroke* vînt la signer; on ne devinait pas, dis-je, que ce plénipotentiaire fût un poëte. La France paya depuis l'Angleterre en même monnaie; car le cardinal *Dubois* envoya notre *Deſtouches* à Londres, & il ne paſſa pas plus pour poëte parmi les Anglais que *Prior* parmi les Français. Le plénipotentiaire *Prior* était originairement un garçon cabaretier que le comte de *Dorſet*, bon poëte lui-même & un peu ivrogne, rencontra un jour liſant *Horace* ſur le banc de la taverne, de même que milord *Aila* trouva ſon garçon jardinier liſant *Newton*. *Aila* fit du jardinier un bon géomètre, (1) & *Dorſet* fit un très-agréable poëte du cabaretier.

C'eſt de *Prior* qu'eſt l'*Hiſtoire de l'ame*: cette hiſtoire eſt la plus naturelle qu'on ait faite juſqu'à préſent de cet être ſi bien ſenti & ſi mal connu. L'ame eſt d'abord aux extrémités du corps, dans les pieds & dans les mains des enfans; & de-là elle ſe place inſenſiblement au milieu du corps dans l'âge de puberté; enſuite

(1) Ce géomètre s'appelait *Stone*. Il a donné ſur le calcul intégral un ouvrage aſſez médiocre, mais qui pour le temps où il a été fait, prouvait des connaiſſances fort étendues. Au reſte, il eſt preſque ſans exemple que des hommes qui ont commencé tard à s'inſtruire aient montré de grands talens, quoique les efforts dont ils ont eu beſoin pour s'élever au-deſſus de leur éducation, ſuppoſent de la ſagacité & une grande force de tête. Cette obſervation ſuffit pour détruire l'opinion exagérée de *Rouſſeau* ſur l'éducation négative.

elle monte au cœur, & là elle produit les ſentimens de l'amour & de l'héroïſme : elle s'élève juſqu'à la tête dans un âge plus mûr, elle y raiſonne comme elle peut, & dans la vieilleſſe on ne ſait plus ce qu'elle devient; c'eſt la ſéve d'un vieil arbre qui s'évapore & qui ne ſe répare plus. Peut-être cet ouvrage eſt-il trop long : toute plaiſanterie doit être courte, & même le ſérieux devrait bien être court auſſi.

Ce même *Prior* fit un petit poëme ſur la fameuſe bataille d'Hochſtet. Cela ne vaut pas ſon *Hiſtoire de l'ame;* il n'y a de bon que cette apoſtrophe à *Boileau :*

Satirique flatteur, toi qui pris tant de peine
Pour chanter que Louis n'a point paſſé le Rhin.

Notre plénipotentiaire finit par paraphraſer en quinze cents vers ces mots attribués à *Salomon*, que *tout eſt vanité.* On en pourrait faire quinze mille ſur ce ſujet; mais malheur à qui dit tout ce qu'il peut dire.

Enfin la reine *Anne* étant morte, le miniſtère ayant changé, la paix que *Prior* avait entamée étant en horreur, *Prior* n'eut de reſſource qu'une édition de ſes œuvres par une ſouſcription de ſon parti ; après quoi il mourut en philoſophe, comme meurt ou croit mourir tout honnête anglais.

Je voudrais donner auſſi quelques idées des poëſies de milord *Roſcomon*, de milord *Dorſet ;* mais je ſens qu'il me faudrait faire un gros livre, & qu'après bien de la peine je ne donnerais qu'une idée fort imparfaite de tous ces ouvrages. La poëſie eſt une eſpèce de muſique, il faut l'entendre pour en juger. Quand je traduis quelques morceaux de ces poëſies étrangères, je note imparfaitement leur muſique, mais je ne puis exprimer le goût de leur chant.

Poëme d'Hudibras.

Il y a un poëme anglais, difficile à faire connaître aux étrangers ; il s'appelle Hudibras. C'eſt un ouvrage tout comique, & cependant le ſujet eſt la guerre civile du temps de *Cromwell*. Ce qui a fait verſer tant de ſang & tant de larmes a produit un poëme qui force le lecteur le plus ſérieux à rire. On trouve un exemple de ce contraſte dans notre *Satire Ménippée*. Certainement les Romains n'auraient point fait un poëme burleſque ſur les guerres de *Céſar* & de *Pompée*, & ſur les proſcriptions d'*Octave* & d'*Antoine*. Pourquoi donc les malheurs affreux que cauſa la ligue en France, & ceux que les guerres du roi & du parlement étalèrent en Angleterre, ont-ils pu fournir des plaiſanteries? c'eſt qu'au fond il y avait un ridicule caché dans ces querelles funeſtes. Les bourgeois de Paris à la tête de la faction des ſeize mêlaient l'impertinence aux horreurs de la faction. Les intrigues des femmes, du légat & des moines, avaient un côté comique, malgré les calamités qu'elles apportèrent. Les diſputes théologiques & l'enthouſiaſme des puritains en Angleterre étaient très-ſuſceptibles de railleries; & ce fond de ridicule bien développé pouvait devenir plaiſant, en écartant les horreurs tragiques qui le couvraient. Si la bulle *Unigenitus* feſait répandre du ſang, le petit poëme de *Philotanus* n'en ſerait pas moins convenable au ſujet, & on ne pourrait même lui reprocher que de n'être pas auſſi gai, auſſi plaiſant, auſſi varié qu'il pouvait l'être, & de ne pas tenir

dans le corps de l'ouvrage ce que promet le commencement.

Le poëme d'*Hudibras*, dont je vous parle, semble être un composé de la *Satire Ménippée* & de Dom Quichotte ; il a sur eux l'avantage des vers, il a celui de l'esprit : la *Satire Ménippée* n'en approche pas ; elle n'est qu'un ouvrage très-médiocre ; mais à force d'esprit l'auteur d'Hudibras a trouvé le secret d'être fort au-dessous de dom *Quichotte*. Le goût, la naïveté, l'art de narrer, celui de bien entremêler les aventures, celui de ne rien prodiguer, valent bien mieux que de l'esprit : aussi Dom Quichotte est lu de toutes les nations, & Hudibras n'est lu que des Anglais.

L'auteur de ce poëme si extraordinaire s'appelait *Butler :* il était contemporain de *Milton*, & eut infiniment plus de réputation que lui, parce qu'il était plaisant, & que le poëme de *Milton* était fort triste. *Butler* tournait les ennemis du roi *Charles II* en ridicule, & toute la récompense qu'il en eut fut que le roi citait souvent ses vers. Les combats du chevalier *Hudibras* furent plus connus que les combats des anges & des diables du Paradis perdu : mais la cour d'Angleterre ne traita pas mieux le plaisant *Butler*, que la cour céleste ne traita le sérieux *Milton ;* & tous deux moururent de faim, ou à peu près.

Le héros du poëme de *Butler* n'était pas un personnage feint, comme le dom *Quichotte* de *Michel Cervantes :* c'était un chevalier baronet très-réel, qui avait été un des enthousiastes de *Cromwell*, & un de ses colonels. Il s'appelait sir *Samuel Luke*. Pour faire connaître l'esprit de ce poëme unique en son genre, il faut retrancher les trois quarts de tout passage qu'on

veut traduire ; car ce *Butler* ne finit jamais. J'ai donc réduit à environ quatre-vingts vers les quatre cents premiers vers d'Hudibras, pour éviter la prolixité.

Quand les profanes & les saints
Dans l'Angleterre étaient aux prises,
Qu'on se battait pour des églises,
Aussi fort que pour des catins ;
Lorsqu'anglicans & puritains
Faisaient une si rude guerre,
Et qu'au sortir du cabaret
Les orateurs de Nazareth
Allaient battre la caisse en chaire ;
Que par-tout, sans savoir pourquoi,
Au nom du ciel, au nom du roi,
Les gens d'armes couvraient la terre ;
Alors monsieur le chevalier,
Long-temps oisif ainsi qu'Achile,
Tout rempli d'une sainte bile,
Suivi de son grand écuyer,
S'échappa de son poulailler,
Avec son sabre & l'évangile,
Et s'avisa de guerroyer.

Sire Hudibras, cet homme rare,
Etait, dit-on, rempli d'honneur,
Avait de l'esprit & du cœur,
Mais il en était fort avare.
D'ailleurs par un talent nouveau,
Il était tout propre au barreau,
Ainsi qu'à la guerre cruelle ;
Grand sur les bancs, grand sur la selle,

Dans les camps & dans un bureau;
Semblable à ces rats amphibies,
Qui paraiſſant avoir deux vies,
Sont rats de campagne & rats d'eau.
Mais malgré ſa grande éloquence,
Et ſon mérite & ſa prudence,
Il paſſa chez quelques ſavans,
Pour être un de ces inſtrumens,
Dont les fripons avec adreſſe
Savent uſer ſans dire mot,
Et qu'ils tournent avec ſoupleſſe:
Cet inſtrument s'appelle un *ſot*.
Ce n'eſt pas qu'en théologie,
En logique, en aſtrologie,
Il ne fût un docteur ſubtil;
En quatre il ſéparait un fil,
Diſputant ſans jamais ſe rendre,
Changeant de thèſe tout à coup,
Toujours prêt à parler beaucoup,
Quand il fallait ne point s'entendre.

D'Hudibras la religion
Etait tout comme ſa raiſon,
Vide de ſens & fort profonde.
Le puritaniſme divin,
La méilleure ſecte du monde,
Et qui certes n'a rien d'humain;
La vraie Egliſe militante,
Qui prêche un piſtolet en main,
Pour mieux convertir ſon prochain,
A grands coups de ſabre argumente,
Qui promet les céleſtes biens

Par le gibet & par la corde,
Et damne ſans miſéricorde
Les péchés des autres chrétiens,
Pour ſe mieux pardonner les ſiens;
Secte qui toujours détruiſante
Se détruit elle-même enfin:
Tel Samſon de ſa main puiſſante
Briſa le temple philiſtin;
Mais il périt par ſa vengeance,
Et lui-même il s'enſevelit,
Ecraſé ſous la chute immenſe
De ce temple qu'il démolit.

Au nez du chevalier antique
Deux grandes mouſtaches pendaient,
A qui les parques attachaient
Le deſtin de la république.
Il les garde ſoigneuſement,
Et ſi jamais on les arrache,
C'eſt la chute du parlement;
L'Etat entier en ce moment
Doit tomber avec ſa mouſtache.
Ainſi Taliacotius,
Grand Eſculape d'Etrurie,
Répara tous les nez perdus
Par une nouvelle induſtrie:
Il vous prenait adroitement
Un morceau du cul d'un pauvre homme,
L'appliquait au nez proprement;
Enfin il arrivait qu'en ſomme,
Tout juſte à la mort du prêteur,
Tombait le nez de l'emprunteur,

Et ſouvent dans la même bière,
Par juſtice & par bon accord,
On remettait au gré du mort
Le nez auprès de ſon derrière.

Notre grand héros d'Albion,
Grimpé deſſus ſa haridelle,
Pour venger la religion,
Avait à l'arçon de ſa ſelle
Deux piſtolets & du jambon:
Mais il n'avait qu'un éperon.
C'était de tout temps ſa manière;
Sachant que ſi la talonnière
Pique une moitié du cheval,
L'autre moitié de l'animal
Ne reſterait point en arrière.
Voilà donc Hudibras parti;
Que Dieu béniſſe ſon voyage,
Ses argumens & ſon parti,
Sa barbe rouſſe & ſon courage.

Un homme qui aurait dans l'imagination la dixième partie de l'eſprit comique bon ou mauvais qui règne dans cet ouvrage, ſerait encore très-plaiſant: mais il ſe donnerait bien de garde de traduire Hudibras. Le moyen de faire rire des lecteurs étrangers des ridicules déjà oubliés chez la nation même où ils ont été célébres! On ne lit plus le *Dante* dans l'Europe, parce que tout y eſt alluſion à des faits ignorés: il en eſt de même d'Hudibras. La plupart des railleries de ce livre tombent ſur la théologie & les théologiens du temps. Il faudrait à tout moment un commentaire. La

plaisanterie expliquée cesse d'être plaisanterie ; & un commentateur de bons mots n'est guère capable d'en dire.

Du doyen Swift.

VOILA pourquoi on n'entendra jamais bien en France les livres de l'ingénieux docteur *Swift*, qu'on appelle le *Rabelais* d'Angleterre. Il a l'honneur d'être prêtre, & de se moquer de tout, comme lui ; mais *Rabelais* n'était pas au-dessus de son siecle, & *Swift* est fort au-dessus de *Rabelais*.

Notre curé de Meudon, dans son extravagant & inintelligible livre, a répandu une extrême gaieté & une plus grande impertinence. Il a prodigué l'érudition, les ordures & l'ennui. Un bon conte de deux pages est acheté par des volumes de sottises. Il n'y a que quelques personnes d'un goût bizarre qui se piquent d'entendre & d'estimer tout cet ouvrage. Le reste de la nation rit des plaisanteries de *Rabelais*, & méprise le livre ; on le regarde comme le premier des bouffons. On est fâché qu'un homme qui avait tant d'esprit en ait fait un si misérable usage. C'est un philosophe ivre, qui n'a écrit que dans le temps de son ivresse.

M. *Swift* est *Rabelais* dans son bon sens, & vivant en bonne compagnie. Il n'a pas à la vérité la gaieté du premier, mais il a toute la finesse, la raison, le choix, le bon goût, qui manque à notre curé de Meudon. Ses vers sont d'un goût singulier & presqu'inimitable. La bonne plaisanterie est son partage en vers & en prose ; mais pour le bien entendre, il faut faire un petit voyage dans son pays.

Dans ce pays qui paraît si étrange à une partie de l'Europe, on n'a point trouvé trop étrange que le révérend *Swift*, doyen d'une cathédrale, se soit moqué, dans son *Conte du tonneau*, du catholicisme, du luthéranisme & du calvinisme : il dit pour ses raisons qu'il n'a pas touché au christianisme. Il prétend avoir respecté le père en donnant cent coups de fouet aux trois enfans. Des gens difficiles ont cru que les verges étaient si longues qu'elles allaient jusqu'au père.

Ce fameux *Conte du tonneau* est une imitation de l'ancien conte des trois anneaux indiscernables qu'un père légua à ses trois enfans. Ces trois anneaux étaient la religion juive, la chrétienne & la mahométane. C'est encore une imitation de l'histoire de *Méro* & d'*Enégu* par *Fontenelle*. *Méro* était l'anagramme de Rome, & *Enégu* celle de Genève. Ce sont deux sœurs qui prétendent à la succession du royaume de leur père. *Méro* règne la première. *Fontenelle* la représente comme une sorcière qui escamotait le pain, & qui faisait des conjurations avec des cadavres. C'est-là précisément le milord *Pierre* de *Swift*, qui présente un morceau de pain à ses deux frères, & qui leur dit : *Voilà d'excellent vin de Bourgogne, mes amis ; voilà des perdrix d'un fumet admirable.* Le même milord *Pierre*, dans *Swift*, joue en tout le rôle que *Méro* joue dans *Fontenelle*.

Ainsi presque tout est imitation. L'idée des Lettres persanes est prise de celle de l'Espion turc. Le *Boiardo* a imité le *Pulci*, l'*Arioste* a imité le *Boiardo*. Les esprits les plus originaux empruntent les uns des autres. *Michel Cervantes* fait un fou de son dom *Quichotte*, mais *Roland* est-il autre chose qu'un fou ? Il serait difficile de décider si la chevalerie errante est plus tournée en ridicule

ridicule par les peintures groteſques de *Cervantes* que par la féconde imagination de l'*Arioſte*. *Métaſtaſe* a pris la plupart de ſes opéra dans nos tragédies françaiſes. Pluſieurs auteurs anglais nous ont copiés, & n'en ont rien dit. Il en eſt des livres comme du feu dans nos foyers; on va prendre ce feu chez ſon voiſin, on l'allume chez ſoi, on le communique à d'autres, & il appartient à tous.

PRIVILEGES, CAS PRIVILEGIÉS.

L'USAGE, qui prévaut preſque toujours contre la raiſon, a voulu qu'on appelât privilégiés les délits des eccléſiaſtiques & des moines contre l'ordre civil, ce qui eſt pourtant très-commun; & qu'on nommât délits communs ceux qui ne regardent que la diſcipline eccléſiaſtique; cas dont la police civile ne s'embarraſſe pas, & qui ſont abandonnés à la hiérarchie ſacerdotale.

L'Egliſe n'ayant de juriſdiction que celle que les ſouverains lui ont accordée, & les juges de l'Egliſe n'étant ainſi que des juges privilégiés par le ſouverain, on devrait appeler cas privilégiés ceux qui ſont de leur compétence, & délits communs ceux qui doivent être punis par les officiers du prince. Mais les canoniſtes, qui ſont très-rarement exacts dans leurs expreſſions, ſurtout lorſqu'il s'agit de la juriſdiction royale, ayant regardé un prêtre nommé official, comme étant de droit le ſeul juge des clercs, ils ont qualifié de privilége ce qui appartient de droit commun aux tribunaux

laïques; & les ordonnances des rois ont adopté cette expreſſion en France.

S'il faut ſe conformer à cet uſage, le juge d'égliſe connaît ſeul du délit commun; mais il ne connaît des cas privilégiés que concurremment avec le juge royal. Celui-ci ſe rend au tribunal de l'officialité, mais il n'y eſt que l'aſſeſſeur du juge d'égliſe. Tous les deux ſont aſſiſtés de leur greffier; chacun rédige ſéparément, mais en préſence l'un de l'autre, les actes de la procédure. L'official qui préſide interroge ſeul l'accuſé; & ſi le juge royal a des queſtions à lui faire, il doit requérir le juge d'égliſe de les propoſer. L'inſtruction conjointe étant achevée, chaque juge rend ſéparément ſon jugement.

Cette procédure eſt hériſſée de formalités, & elle entraîne d'ailleurs des longueurs qui ne devraient pas être admiſes dans la juriſprudence criminelle. Les juges d'égliſe, qui n'ont pas fait une étude des lois & des formalités, n'inſtruiſent guère de procédures criminelles ſans donner lieu à des appels comme d'abus qui ruinent en frais le prévenu, le font languir dans les fers, ou retardent ſa punition s'il eſt coupable.

D'ailleurs, les Français n'ont aucune loi préciſe qui ait déterminé quels ſont les cas privilégiés. Un malheureux gémit ſouvent une année entière dans les cachots avant de ſavoir quels ſeront ſes juges.

Les prêtres & les moines ſont dans l'Etat & ſujets de l'Etat. Il eſt bien étrange que lorſqu'ils ont troublé la ſociété, ils ne ſoient pas jugés comme les autres citoyens, par les ſeuls officiers du ſouverain.

Chez les Juifs, les grands-prêtres même n'avaient point ce privilége, que nos lois ont accordé à de

simples habitués de paroisse. *Salomon* dépoſa le grand-pontife *Abiathar*, ſans le renvoyer à la ſynagogue pour lui faire ſon procès. (*a*) JESUS-CHRIST, accuſé devant un juge ſéculier & païen, ne récuſa pas ſa juriſdiction. *St Paul*, traduit au tribunal de *Félix* & de *Feſtus*, ne le déclina point.

L'empereur *Conſtantin* accorda d'abord ce privilége aux évêques. *Honorius* & *Théodoſe le jeune* l'étendirent à tous les clercs, & *Juſtinien* le confirma.

En rédigeant l'ordonnance criminelle de 1670, le conſeiller d'Etat *Puſſort* & le préſident de *Novion* étaient d'avis (*b*) d'abolir la procédure conjointe, & de rendre aux juges royaux le droit de juger ſeuls les clercs accuſés de cas privilégiés; mais cet avis raiſonnable fut combattu par le premier préſident de *Lamoignon*, & par l'avocat-général *Talon* : & une loi qui était faite pour réformer nos abus, confirma le plus ridicule de tous.

Une déclaration du roi du 26 avril 1657, défend au parlement de Paris de continuer la procédure commencée contre le cardinal de *Retz* accuſé de crime de lèſe-majeſté. La même déclaration veut que les procès des cardinaux, archevêques & évêques du royaume, accuſés du crime de lèſe-majeſté, ſoient inſtruits & jugés par les juges eccléſiaſtiques, comme il eſt ordonné par les canons.

Mais cette déclaration contraire aux uſages du royaume, n'a été enrégiſtrée dans aucun parlement, & ne ſerait pas ſuivie. Nos livres rapportent pluſieurs arrêts qui ont décrété de priſe de corps, dépoſé, confiſqué les biens, & condamné à l'amende & à

(*a*) III liv. des rois, ch. II, v. 26 & 27.
(*b*) Procès-verbal de l'ordonnance, pag. 43 & 44.

d'autres peines, des cardinaux, des archevêques, & des évêques. Ces peines ont été prononcées contre l'évêque de Nantes, par arrêt du 25 juin 1455.

Contre *Jean de la Balue*, cardinal & évêque d'Angers, par arrêt du 29 juillet 1469.

Contre *Jean Hébert*, évêque de Conſtance, en 1480.

Contre *Louis de Rochechouart*, évêque de Nantes, en 1481.

Contre *Géofroi de Pompadour*, évêque de Périgueux, & *George d'Amboiſe*, évêque de Montauban, en 1488.

Contre *Géofroi Dintiville*, évêque d'Auxerre, en 1531.

Contre *Bernard Lordat*, évêque de Pamiers, en 1537.

Contre le cardinal de *Châtillon*, évêque de Beauvais, le 19 mars 1569.

Contre *Géofroi de la Martonie*, évêque d'Amiens, le 9 juillet 1594.

Contre *Gilbert Genebrard*, archevêque d'Aix, le 26 janvier 1596.

Contre *Guillaume Roſe*, évêque de Senlis, le 5 ſeptembre 1598.

Contre le cardinal de *Sourdis*, archevêque de Bordeaux, le 17 novembre 1615.

Le parlement de Paris décréta de priſe de corps le cardinal de *Bouillon*, & fit ſaiſir ſes biens par arrêt du 20 juin 1710.

Le cardinal de *Mailly*, archevêque de Rheims, fit en 1717 un mandement tendant à détruire la paix eccléſiaſtique établie par le gouvernement. Le bourreau brûla publiquement le mandement par arrêt du parlement.

Le sieur *Languet*, évêque de Soissons, ayant soutenu qu'il ne pouvait être jugé par la justice du roi, même pour crime de lèse-majesté, il fut condamné à dix mille livres d'amende.

Dans les troubles honteux excités par les refus de sacremens, le simple présidial de Nantes condamna l'évêque de cette ville à six mille francs d'amende pour avoir refusé la communion à ceux qui la demandaient.

En 1764, l'archevêque d'Auch, du nom de *Montillet*, fut condamné à une amende; & son mandement, regardé comme un libelle diffamatoire, fut brûlé par le bourreau à Bordeaux.

Ces exemples ont été très-fréquens. La maxime que les ecclésiastiques sont entièrement soumis à la justice du roi comme les autres citoyens, a prévalu dans tout le royaume. Il n'y a point de loi expresse qui l'ordonne; mais l'opinion de tous les jurisconsultes, le cri unanime de la nation, & le bien de l'Etat, sont une loi.

PROPHETES.

Le prophète *Jurieu* fut sifflé, les prophètes des Cévènes furent pendus ou roués; les prophètes qui vinrent du Languedoc & du Dauphiné à Londres furent mis au pilori; les prophètes anabaptistes furent condamnés à divers supplices; le prophète *Savonarola* fut cuit à Florence. Et s'il est permis de joindre à tous ceux-là les véritables prophètes juifs, on verra que leur destinée n'a pas été moins malheureuse; le plus

grand de leurs prophètes, *St Jean-Baptiſte*, eut le cou coupé.

On prétend que *Zacharie* fut aſſaſſiné; mais heureuſement cela n'eſt pas prouvé. Le prophète *Jeddo* ou *Addo* qui ſut envoyé à Béthel, à condition qu'il ne mangerait ni ne boirait, ayant malheureuſement mangé un morceau de pain, fut mangé à ſon tour par un lion, & on trouva ſes os ſur le grand chemin entre ce lion & ſon âne. *Jonas* fut avalé par un poiſſon; il eſt vrai qu'il ne reſta dans ſon ventre que trois jours & trois nuits; mais c'eſt toujours paſſer ſoixante & douze heures fort mal à ſon aiſe.

Habacuc fut tranſporté en l'air par les cheveux à Babylone. Ce n'eſt pas un grand malheur, à la vérité; mais c'eſt une voiture fort incommode. On doit beaucoup ſouffrir quand on eſt ſuſpendu par les cheveux l'eſpace de trois cents milles. J'aurais mieux aimé une paire d'ailes, la jument *Borak* ou l'hippogriffe.

Michée, fils de *Jemilla*, ayant vu le Seigneur aſſis ſur ſon trône avec l'armée du ciel à droite & à gauche, & le Seigneur ayant demandé quelqu un pour aller tromper le roi *Achab;* le diable s'étant préſenté au Seigneur, & s'étant chargé de la commiſſion, *Michée* rendit compte de la part du Seigneur au roi *Achab* de cette aventure céleſte. Il eſt vrai que pour récompenſe, il ne reçut qu'un énorme ſoufflet de la main du prophète *Sédékia;* il eſt vrai qu'il ne fut mis dans un cachot que pour quelques jours: mais enfin il eſt déſagréable pour un homme inſpiré, d'être ſoufflété & fouré dans un cu de baſſe-foſſe.

On croit que le roi *Amaſias* fit arracher les dents au prophète *Amos* pour l'empêcher de parler. Ce n'eſt

pas qu'on ne puiſſe abſolument parler ſans dents; on a vu de vieilles édentées très-bavardes : mais il faut prononcer diſtinctement une prophétie; & un prophète édenté n'eſt pas écouté avec le reſpect qu'on lui doit.

Baruch eſſuya bien des perſécutions. *Ezéchiel* fut lapidé par les compagnons de ſon eſclavage. On ne ſait ſi *Jérémie* fut lapidé, ou s'il fut ſcié en deux.

Pour *Iſaïe*, il paſſe pour conſtant qu'il fut ſcié par ordre de *Manaſſé* roitelet de Juda.

Il faut convenir que c'eſt un méchant métier que celui de prophète. Pour un ſeul qui, comme *Elie*, va ſe promener de planètes en planètes dans un beau carroſſe de lumière, traîné par quatre chevaux blancs; il y en a cent qui vont à pied, & qui ſont obligés d'aller demander leur dîner de porte en porte. Ils reſſemblent aſſez à *Homère*, qui fut obligé, dit-on, de mendier dans les ſept villes qui ſe diſputèrent depuis l'honneur de l'avoir vu naître. Ses commentateurs lui ont attribué une infinité d'allégories, auxquelles il n'avait jamais penſé. On a fait ſouvent le même honneur aux prophètes. Je ne diſconviens pas qu'il n'y eût ailleurs des gens inſtruits de l'avenir. Il n'y a qu'à donner à ſon ame un certain degré d'exaltation, comme l'a très-bien imaginé un brave philoſophe de nos jours, qui voulait percer un trou juſqu'aux antipodes, & enduire les malades de poix réſine. (*)

Les Juifs exaltèrent ſi bien leur ame, qu'ils virent très-clairement toutes les choſes futures : mais il eſt difficile de deviner au juſte ſi par Jéruſalem les prophètes entendent toujours la vie éternelle; ſi Babylone ſignifie Londres ou Paris; ſi quand ils parlent d'un

(*) Voyez la *Diatribe du docteur Akakia*, vol. de *Facéties*.

grand dîner on doit l'expliquer par un jeûne; ſi du vin rouge ſignifie du ſang; ſi un manteau rouge ſignifie la foi, & un manteau blanc la charité. L'intelligence des prophètes eſt l'effort de l'eſprit humain.

Il y a encore une grande difficulté à l'égard des prophètes juifs; c'eſt que pluſieurs d'entr'eux étaient hérétiques ſamaritains. *Ozée* était de la tribu d'Iſſacar, territoire ſamaritain; *Elie* & *Elizée* eux-mêmes en étaient : mais il eſt aiſé de répondre à cette objection. On ſait aſſez que l'eſprit ſouffle où il veut, & que la grâce tombe ſur le ſol le plus aride comme ſur le plus fertile.

PROPHETIES.

SECTION PREMIERE.

CE mot, dans ſon acception ordinaire, ſignifie prédiction de l'avenir. C'eſt en ce ſens que JESUS (*a*) diſait à ſes diſciples : Il eſt néceſſaire que tout ce qui a été écrit de moi dans la loi de *Moïſe*, dans les prophètes & dans les pſeaumes, ſoit accompli. Alors, ajoute l'évangéliſte, il leur ouvrit l'eſprit afin qu'ils compriſſent les Ecritures.

On ſentira la néceſſité indiſpenſable d'avoir l'eſprit ouvert pour comprendre les prophéties, ſi l'on fait attention que les Juifs, qui en étaient les dépoſitaires, n'ont jamais pu reconnaître JESUS pour le meſſie, & qu'il y a dix-huit ſiècles que nos théologiens diſputent

(*a*) *Luc*, chap. XXIV, v. 44 & 45.

avec eux pour fixer le sens de quelques-unes qu'ils tâchent d'appliquer à JESUS. Telles sont celle de *Jacob:* (*b*) Le sceptre ne sera point ôté de *Juda*, & le chef de sa cuisse, jusqu'à ce que celui qui doit être envoyé vienne. Celle de *Moïse :* (*c*) Le Seigneur votre DIEU vous suscitera un prophète comme moi, de votre nation & d'entre vos frères; c'est lui que vous écouterez. Celle d'*Isaïe :* (*d*) Voici qu'une vierge concevra & enfantera un fils qui sera nommé *Emmanuel*. Celle de *Daniel:* (*e*) Soixante & dix semaines ont été abrégées en faveur de votre peuple, &c. Notre objet n'est point d'entrer ici dans ce détail théologique.

Observons seulement qu'il est dit dans les Actes des apôtres, (*f*) qu'en donnant un successeur à *Juda*, & dans d'autres occasions, ils se proposaient expressément d'accomplir les prophéties; mais les apôtres même en citaient quelquefois qui ne se trouvent point dans l'écriture des Juifs; telle est celle-ci alléguée par *St Matthieu :* (*g*) JESUS vint demeurer dans une ville appelée Nazareth, afin que cette prédiction des prophètes fût accomplie: Il sera appelée Nazaréen.

St Jude, dans son épître, cite aussi une prophétie du livre d'*Hénoc* qui est apocryphe; & l'auteur de l'ouvrage imparfait sur *St Matthieu*, parlant de l'étoile vue en Orient par les mages, s'exprime en ces termes: On m'a raconté, dit-il, sur le témoignage de je ne sais quelle écriture, qui n'est pas à la vérité authentique, mais qui réjouit la foi bien loin de la détruire, qu'il y a aux bords de l'Océan oriental, une nation qui

(*b*) Genèse, ch. XLIX, v. 10.
(*c*) Deutér. ch. XVIII, v. 15.
(*d*) C. VII, v. 14.
(*e*) C. IX, v. 24.
(*f*) C. I, v. 16, & c. XIII, v. 47.
(*g*) C. 2, v. 23.

possédait un livre qui porte le nom de Seth, & dans lequel il est parlé de l'étoile qui devait apparaître aux mages, & des présens que les mages devaient offrir au fils de DIEU. Cette nation, instruite par ce livre, choisit douze personnes des plus religieuses d'entr'elles, & les chargea du soin d'observer quand l'étoile apparaîtrait. Lorsque quelqu'un d'eux venait à mourir, on lui substituait un de ses fils ou de ses proches. Ils s'appelaient mages dans leur langue, parce qu'ils servaient DIEU dans le silence & à voix basse.

Ces mages allaient donc tous les ans, après la récolte des blés, sur une montagne qui est dans leur pays, qu'ils nomment le mont de la victoire, & qui est très-agréable, à cause des fontaines qui l'arrosent & des arbres qui le couvrent. Il y a aussi un antre creusé dans le roc, & c'est là qu'après s'être lavés & purifiés, ils offraient des sacrifices & priaient DIEU en silence pendant trois jours.

Ils n'avaient point discontinué cette pieuse pratique depuis un grand nombre de générations, lorsqu'enfin l'heureuse étoile vint descendre sur leur montagne. On voyait en elle la figure d'un petit enfant, sur lequel il y avait celle d'une croix. Elle leur parla, & leur dit d'aller en Judée. Ils partirent à l'instant, l'étoile marchant toujours devant eux, & ils furent deux années en chemin.

Cette prophétie du livre de *Seth* ressemble à celle de *Zorodascht* ou *Zoroastre*, excepté que la figure que l'on devait voir dans l'étoile était celle d'une jeune fille vierge; aussi *Zoroastre* ne dit pas qu'elle aurait une croix sur elle. Cette prophétie, citée dans l'évangile de

l'enfance, (*h*) eſt rapportée ainſi par *Abulpharage*: (*i*) *Zoroaſtre* le maître des Maguſéens inſtruiſit les Perſes de la manifeſtation future de notre Seigneur JESUS-CHRIST, & leur commanda de lui offrir des préſens lorſqu'il ſerait né. Il les avertit que dans les derniers temps une vierge concevrait ſans l'opération d'aucun homme; & que lorſqu'elle mettrait au monde ſon fils, il apparaîtrait une étoile qui luirait en plein jour, au milieu de laquelle ils verraient la figure d'une jeune fille vierge. Ce ſera vous, mes enfans, ajouta *Zoroaſtre*, qui l'apercevrez avant toutes les nations. Lors donc que vous verrez paraître cette étoile, allez où elle vous conduira. Adorez cet enfant naiſſant; offrez-lui vos préſens : car c'eſt le Verbe qui a créé le ciel.

L'accompliſſement de cette prophétie eſt rapporté dans l'Hiſtoire naturelle de *Pline;* (*k*) mais outre que l'apparition de l'étoile aurait précédé la naiſſance de JESUS d'environ quarante ans, ce paſſage ſemble fort ſuſpect aux ſavans; & ce ne ſerait pas le premier ni le ſeul qui aurait été interpolé en faveur du chriſtianiſme. En voici le précis. „ Il parut à Rome, pendant ſept „ jours, une comète ſi brillante, qu'à peine en „ pouvait-on ſupporter la vue; on apercevait au milieu „ d'elle un dieu ſous la forme humaine; on la prit pour „ l'ame de *Jules-Céſar* qui venait de mourir, & on „ l'adora dans un temple particulier. „

M. *Aſſeman*, dans ſa Bibliothèque orientale, (*l*) parle auſſi d'un livre de *Salomon*, métropolitain de Baſſora, intitulé l'Abeille, dans lequel y a un chapitre ſur cette prédiction de *Zoroaſtre*. *Hornius*, qui ne doutait

(*h*) Art. 7.
(*i*) Dinaſt. pag. 82.
(*k*) Liv. II, chap. 25.
(*l*) Tom. 3, I part. pag. 316.

pas de son authenticité, a prétendu que *Zoroastre* était *Balaam*, & cela vraisemblablement parce qu'*Origène*, dans son premier livre contre *Celse*, dit (*m*) que les mages avaient sans doute les prophéties de *Balaam*, dont on trouve ces paroles dans les Nombres : (*n*) Une étoile se levera de *Jacob* & un homme sortira d'Israël. Mais *Balaam* n'était pas plus juif que *Zoroastre*, puisqu'il dit lui-même qu'il était venu d'Aram, des montagnes d'Orient. (*o*)

D'ailleurs *St Paul* parle expressément à *Tite* (*p*) d'un prophète crétois; & *St Clément d'Alexandrie* (*q*) reconnaît que comme DIEU voulant sauver les Juifs leur donna des prophètes, il suscita de même les plus excellens hommes d'entre les Grecs, ceux qui étaient les plus propres à recevoir ses grâces; il les sépara des hommes du vulgaire, afin d'être les prophètes des Grecs & de les instruire dans leur propre langue. *Platon*, dit-il encore, (*r*) n'a-t-il pas prédit en quelque manière l'économie salutaire, lorsque dans son second livre de la République, il a imité cette parole de l'Ecriture : (*s*) Défesons-nous du juste, car il nous incommode, & s'est exprimé en ces termes : Le juste sera battu de verges; il sera tourmenté; on lui crevera les yeux; & après avoir souffert toutes sortes de maux, il sera enfin crucifié.

St Clément aurait pu ajouter que si l'on ne creva pas les yeux à JESUS, malgré cette prophétie de *Platon*, on ne lui brisa pas non plus les os, quoiqu'il soit dit

(*m*) Chap. XII.
(*n*) Chap. XXIV, v. 17.
(*o*) Nombres, c. XXIII, v. 7.
(*p*) Chap. I, v. 12.
(*q*) Stromat. l. VI, pag. 638.
(*r*) Stromat. l. V, pag. 601.
(*s*) La Sagesse, c. II, v. 12.

dans un pſeaume : (*t*) Pendant qu'on briſe mes os, mes ennemis qui me perſécutent, m'accablent par leurs reproches. Au contraire, *St Jean* (*u*) dit poſitivement que les ſoldats rompirent les jambes aux deux autres qui étaient crucifiés avec lui ; mais qu'ils ne rompirent point celles de JESUS, afin que cette parole de l'Ecriture fût accomplie : (*x*) Vous ne briſerez aucun de ſes os.

Cette Ecriture, citée par *St Jean*, s'entendait à la lettre de l'agneau paſcal que devaient manger les Iſraëlites, mais *Jean-Baptiſte* ayant appelé (*y*) JESUS l'agneau de DIEU, non-ſeulement on lui en fit depuis l'application ; mais on prétendit même que ſa mort avait été prédite par *Confucius*. *Spizeli* cite l'Hiſtoire de la Chine par *Martini*, dans laquelle il eſt rapporté que l'an 39 du règne de *Kingi*, des chaſſeurs tuèrent hors des portes de la ville un animal rare, que les Chinois appellent Kilin, c'eſt-à-dire agneau de Dieu. A cette nouvelle *Confucius* frappa ſa poitrine, jeta de profonds ſoupirs, & s'écria plus d'une fois : Kilin, qui eſt-ce qui a dit que vous étiez venu ? Il ajouta : Ma doctrine tend à ſa fin, elle ne ſera plus d'aucun uſage dès que vous paraîtrez.

On trouve encore une autre prophétie du même *Confucius* dans ſon ſecond livre, laquelle on applique également à JESUS, quoiqu'il n'y ſoit pas déſigné ſous le nom d'agneau de Dieu. La voici : On ne doit pas craindre que lorſque le Saint, l'attendu des nations ſera venu, on ne rende pas à ſa vertu tout l'honneur

(*t*) Pſ. 41, v. 14.
(*u*) Chap. XIX, v. 36.
(*x*) Exod. c. XII, v. 46 ; & N. c. IX, v. 12.
(*y*) *Jean*, c. I, 29 & 36.

qui lui est dû. Ses œuvres seront conformes aux lois du ciel & de la terre.

Ces prophéties contradictoires prises dans les livres des Juifs semblent excuser leur obstination, & peuvent rendre raison de l'embarras de nos théologiens dans leur controverse avec eux. De plus, celles que nous venons de rapporter des autres peuples, prouvent que l'auteur des Nombres, les apôtres & les pères reconnaissent des prophètes chez toutes les nations. C'est ce que prétendent aussi les Arabes, (z) qui comptent cent vingt-quatre mille prophètes depuis la création du monde jusqu'à *Mahomet*, & croient que chacun d'eux a été envoyé à une nation particulière.

Nous parlerons des prophétesses à l'article *Sibylles*.

SECTION II.

IL est encore des prophètes, nous en avions deux à bicêtre en 1723; l'un & l'autre se disaient *Elie*. On les fouetta, & il n'en fut plus question.

Avant les prophètes des Cévènes qui tiraient des coups de fusil derrière les haies au nom du Seigneur en 1704, la Hollande eut le fameux *Pierre Jurieu* qui publia l'Accomplissement des prophéties. Mais que la Hollande n'en soit pas trop fière. Il était né en France dans une petite ville appelée Mer, de la généralité d'Orléans. Cependant il faut avouer que ce ne fut qu'à Roterdam que DIEU l'appela à la prophétie.

(z) Hist. des Arabes, c. XX, par *Abraham Echellensis*.

Ce *Jurieu* vit clairement, comme bien d'autres, dans l'Apocalypse, que le pape était la bête; (*a*) qu'elle tenait *poculum aureum plenum abominationum*, la coupe d'or pleine d'abominations; que les quatre premières lettres de ces quatre mots latins formaient le mot *papa*; que par conséquent son règne allait finir; que les Juifs rentreraient dans Jérusalem; qu'ils domineraient sur le monde entier pendant mille ans, après quoi viendrait l'antechrist; puis JESUS assis sur une nuée jugerait les vivans & les morts.

Jurieu prophétise expressément (*b*) que le temps de la grande révolution & de la chute entière du papisme *tombera justement sur l'an* 1689, *que j'estime*, dit-il, *être le temps de la vendange apocalyptique; car les deux témoins ressusciteront en ce temps-là. Après quoi la France doit rompre avec le pape avant la fin du siècle, ou au commencement de l'autre, & le reste de l'empire antichrétien s'abolira par-tout.*

Cette particule disjonctive *ou*, ce signe du doute n'était pas d'un homme adroit. Il ne faut pas qu'un prophète hésite. Il peut être obscur, mais il doit être sûr de son fait.

La révolution du papisme n'étant point arrivée en 1689, comme *Pierre Jurieu* l'avait prédit, il fit faire au plus vîte une nouvelle édition où il assura que c'était pour 1690. Et ce qui est étonnant, c'est que cette édition fut suivie immédiatement d'une autre. Il s'en est fallu beaucoup que le Dictionnaire de *Bayle* ait eu une pareille vogue; mais l'ouvrage de *Bayle* est resté, & *Pierre Jurieu* n'est pas même demeuré dans la bibliothèque bleue avec *Nostradamus*.

(*a*) Tom. I, pag. 187. (*b*) Tom. II, pag. 133 & 134.

On n'avait pas alors pour un seul prophète. Un presbytérien anglais, qui étudiait à Utrecht, combattit tout ce que disait *Jurieu* sur les sept phioles & les sept trompettes de l'Apocalypse, sur le règne de mille ans, sur la conversion des Juifs, & même sur l'antechrist. Chacun s'appuyait de l'autorité de *Cocceïus*, de *Coterus*, de *Drabicius*, de *Comenius*, grands prophètes précédens, & de la prophétesse *Christine*. Les deux champions se bornèrent à écrire; on espérait qu'ils se donneraient des soufflets, comme *Sédékia* en appliqua un à *Michée*, en lui disant: *Devine comment l'esprit divin a passé de ma main sur ta joue.* Mot à mot, *Comment l'esprit a-t-il passé de toi à moi?* Le public n'eut pas cette satisfaction, & c'est bien dommage.

SECTION III.

IL n'appartient qu'à l'Eglise infaillible de fixer le véritable sens des prophéties; car les Juifs ont toujours soutenu avec leur opiniâtreté ordinaire, qu'aucune prophétie ne pouvait regarder JESUS-CHRIST; & les pères de l'Eglise ne pouvaient disputer contr'eux avec avantage, puisque hors *St Ephrem*, le grand *Origène* & *St Jérôme*, il n'y eut jamais aucun père de l'Eglise qui sût un mot d'hébreu.

Ce ne fut qu'au neuvième siècle, que *Raban* le maure, depuis évêque de Mayence, apprit la langue juive. Son exemple fut suivi de quelques autres, & alors on commença à disputer avec les rabbins sur le sens des propheties.

Raban fut étonné des blasphèmes qu'ils prononçaient contre notre Sauveur, l'appelant *bâtard*, *impie*, *fils de Panther*,

Panther, & disant qu'il n'est pas permis de prier DIEU sans le maudire. (c) *Quod nulla oratio posset apud* DEUM *accepta esse nisi in ea Dominum nostrum* JESUM-CHRISTUM *maledicant. Confitentes eum esse impium & filium impii, id est nescio cujus æthnici quem nominant Panthera à quo dicunt matrem Domini adulteratam.*

Ces horribles profanations se trouvent en plusieurs endroits dans le Talmud, dans les livres du Nizachon, dans la dispute de *Rittangel*, dans celles de *Jechiel* & de *Nacmanides*, intitulées le Rempart de la foi; & surtout dans l'abominable ouvrage du *Toldos Jeschut*.

C'est particulièrement dans le prétendu Rempart de la foi du rabbin *Isaac*, que l'on interprète toutes les prophéties qui annoncent JESUS-CHRIST en les appliquant à d'autres personnes.

C'est là qu'on assure que la Trinité n'est figurée dans aucun livre hébreu, & qu'on n'y trouve pas la plus légère trace de notre sainte religion. Au contraire, ils alléguent cent endroits qui, selon eux, disent que la loi mosaïque doit durer éternellement.

Le fameux passage qui doit confondre les Juifs & faire triompher la religion chrétienne, de l'aveu de tous nos grands théologiens, est celui d'*Isaïe : Voici une vierge sera enceinte, elle enfantera un fils, & son nom sera Emmanuel; il mangera du beurre & du miel jusqu'à ce qu'il sache rejeter le mal & choisir le bien.... Et avant que l'enfant sache rejeter le mal & choisir le bien, la terre que tu as en détestation sera abandonnée de ses deux rois..... Et l'Eternel sifflera aux mouches des ruisseaux d'Egypte, & aux abeilles qui sont au pays d'Assur.... Et en ce jour-là*

(c) *Vangestilius in proœmio*, pag. 53.

le Seigneur rasera avec un rasoir de louage le roi d'Assur, la tête & le poil des génitoires, & il achevera aussi la barbe... Et l'Eternel me dit : Prends un grand rouleau & y écris avec une touche en gros caractère, qu'on se dépêche de butiner, prenez vîte les dépouilles..... Donc je pris avec moi de fidelles témoins, savoir Urie le sacrificateur, & Zacharie fils de Jeberecia.... Et je couchai avec la prophétesse, elle conçut & enfanta un enfant mâle; & l'Eternel me dit : Appelle l'enfant Maher-salal-has-bas. Car avant que l'enfant sache crier mon père & ma mère on enlevera la puissance de Damas, & le butin de Samarie devant le roi d'Assur.

Le rabbin *Isaac* affirme, après tous les autres docteurs de sa loi, que le mot hébreu *alma* signifie tantôt une vierge, tantôt une femme mariée; que *Ruth* est appelée *alma* lorsqu'elle était mère; qu'une femme adultère est quelquefois même nommée *alma;* qu'il ne s'agit ici que de la femme du prophète *Isaïe;* que son fils ne s'appelle point *Emmanuel*, mais *Maher-salal-has-bas;* que quand ce fils mangera du beurre & du miel, les deux rois qui assiégent Jérusalem seront chassés du pays &c.

Ainsi ces interprètes aveugles de leur propre religion & de leur propre langue, combattent contre l'Eglise, & disent obstinément que cette prophétie ne peut regarder JESUS-CHRIST en aucune manière.

On a mille fois réfuté leur explication dans nos langues modernes. On a employé la force, les gibets, les roues, les flammes; cependant ils ne se rendent pas encore.

Il a porté nos maladies, & il a soutenu nos douleurs, & nous l'avons cru affligé de plaies, frappé de DIEU *& affligé.*

Quelque frappante que cette prédiction puisse nous paraître, ces Juifs obstinés disent qu'elle n'a nul rapport avec JESUS-CHRIST, & qu'elle ne peut regarder que les prophètes qui étaient persécutés pour les péchés du peuple.

Et voilà que mon serviteur prospérera, sera honoré, & élevé très-haut.

Ils disent encore que cela ne regarde pas JESUS-CHRIST, mais *David;* que ce roi en effet prospéra, mais que JESUS qu'ils méconnurent ne prospéra pas.

Voici que je ferai un nouveau pacte avec la maison d'Israël & avec la maison de Juda.

Ils disent que ce passage ne signifie, selon la lettre & selon le sens, autre chose sinon, je renouvellerai mon pacte avec Juda & avec Israël. Cependant, leur pacte n'a pas été renouvelé; on ne peut faire un plus mauvais marché que celui qu'ils ont fait. N'importe, ils sont obstinés.

Et toi, Bethléem d'Ephrata, qui es petite dans les milliers de Juda, il sortira pour toi un dominateur en Israël, & sa sortie est depuis le commencement jusqu'au jour d'à jamais.

Ils osent nier encore que cette prophétie soit pour JESUS-CHRIST. Ils disent qu'il est évident que *Michée* parle de quelque capitaine natif de Bethléem, qui remportera quelque avantage à la guerre contre les Babyloniens; car il parle le moment d'après de l'histoire de Babylone & des sept capitaines qui élurent *Darius*. Et si on démontre qu'il s'agit du Messie, ils n'en veulent pas convenir.

Ces Juifs se trompent grossièrement sur Juda qui devait être comme un lion, & qui n'a été que comme

un âne ſous les Perſes, ſous *Alexandre*, ſous les *Séleucides*, ſous les *Ptolomées*, ſous les Romains, ſous les Arabes & ſous les Turcs.

Ils ne ſavent ce qu'ils entendent par le *Shilo*, & par la *verge*, & par la *cuiſſe de Juda*. La verge n'a été dans Juda qu'un temps très-court; ils diſent des pauvretés; mais l'abbé *Houteville* n'en dit-il pas beaucoup davantage avec ſes phraſes, ſon néologiſme & ſon éloquence de rhéteur, qui met toujours des mots à la place des choſes, & qui ſe propoſe des objections très-difficiles pour n'y répondre que par du verbiage?

Tout cela eſt donc peine perdue; & quand l'abbé *François* ferait encore un livre plus gros, quand il le joindrait aux cinq ou ſix mille volumes que nous avons ſur cette matière, nous en ſerions plus fatigués ſans avoir avancé d'un ſeul pas.

On ſe trouve donc plongé dans un chaos qu'il eſt impoſſible à la faibleſſe de l'eſprit humain de débrouiller jamais. On a beſoin, encore une fois, d'une Egliſe infaillible qui juge ſans appel. Car enfin, ſi un chinois, un tartare, un africain, réduit au malheur de n'avoir que du bon ſens, liſait toutes ces prophéties, il lui ſerait impoſſible d'en faire l'application, ni à JESUS-CHRIST, ni aux Juifs, ni à perſonne. Il ſerait dans l'étonnement, dans l'incertitude, ne concevrait rien, n'aurait pas une ſeule idée diſtincte. Il ne pourrait pas faire un pas dans cet abyme; il lui faut un guide. Prenons donc l'Egliſe pour notre guide, c'eſt le moyen de cheminer. On arrive avec ce guide, non-ſeulement au ſanctuaire de la vérité, mais à de bons canonicats, à de groſſes commanderies, à de très-opulentes abbayes croſſées & mitrées dont l'abbé eſt appelé *monſeigneur*

par ses moines & par ses payſans, à des évêchés qui vous donnent le titre de *princes;* on jouit de la terre, & on eſt sûr de poſſéder le ciel en propre.

PROPRIETÉ.

LIBERTY, and property : c'eſt le cri anglais. Il vaut mieux que *St George & mon droit*, *St Denis & montjoie :* c'eſt le cri de la nature.

De la Suiſſe à la Chine les payſans poſſèdent des terres en propre. Le droit ſeul de conquête a pu dans quelques pays dépouiller les hommes d'un droit ſi naturel.

L'avantage général d'une nation eſt celui du ſouverain, du magiſtrat & du peuple, pendant la paix & pendant la guerre. Cette poſſeſſion des terres accordées aux payſans, eſt-elle également utile au trône & aux ſujets dans tous les temps? Pour qu'elle le ſoit au trône, il faut qu'elle puiſſe produire un revenu plus conſidérable & plus de ſoldats.

Il faut donc voir ſi le commerce & la population augmenteront. Il eſt certain que le poſſeſſeur d'un terrain cultivera beaucoup mieux ſon héritage que celui d'autrui. L'eſprit de propriété double la force de l'homme. On travaille pour ſoi & pour ſa famille avec plus de vigueur & de plaiſir que pour un maître. L'eſclave qui eſt dans la puiſſance d'un autre, a peu d'inclination pour le mariage. Il craint ſouvent même de faire des eſclaves comme lui. Son induſtrie eſt étouffée; ſon ame abrutie: & ſes forces ne s'exercent jamais dans toute leur élaſticité. Le poſſeſſeur, au

contraire, désire une femme qui partage son bonheur, & des enfans qui l'aident dans son travail. Son épouse & ses fils sont ses richesses. Le terrain de ce cultivateur peut devenir dix fois plus fertile qu'auparavant sous les mains d'une famille laborieuse. Le commerce général sera augmenté. Le trésor du prince en profitera. La campagne fournira plus de soldats. C'est donc évidemment l'avantage du prince. La Pologne serait trois fois plus peuplée & plus riche si le payſan n'était pas esclave.

Ce n'en est pas moins l'avantage des seigneurs. Qu'un seigneur possède dix mille arpens de terre cultivés par des serfs; dix mille arpens ne lui procureront qu'un revenu très-faible, souvent absorbé par les réparations, & réduit à rien par l'intempérie des saisons. Que sera-ce, si la terre est d'une plus vaste étendue, & si le terrain est ingrat? il ne sera que le maître d'une vaste solitude. Il ne sera réellement riche qu'autant que ses vassaux le seront. Son bonheur dépend du leur. Si ce bonheur s'étend jusqu'à rendre sa terre trop peuplée, si le terrain manque à tant de mains laborieuses, (au lieu qu'auparavant les mains manquaient au terrain) alors l'excédent des cultivateurs nécessaires se répand dans les villes, dans les ports de mer, dans les atteliers des artistes, dans les armées. La population aura produit ce grand bien; & la possession des terres accordées aux cultivateurs, sous la redevance qui enrichit les seigneurs, aura produit cette population.

Il y a une autre espèce de propriété non moins utile; c'est celle qui est affranchie de toute redevance, & qui ne paye que les tributs généraux imposés par

le souverain, pour le bien & le maintien de l'Etat. C'est cette propriété qui a contribué surtout à la richesse de l'Angleterre, de la France & des villes libres d'Allemagne. Les souverains qui affranchirent les terrains dont étaient composés leurs domaines, en recueillirent d'abord un grand avantage; puisqu'on acheta chèrement ces franchises : & ils en retirent aujourd'hui un bien plus grand, surtout en Angleterre & en France, par les progrès de l'industrie & du commerce.

L'Angleterre donna un grand exemple au seizième siècle, lorsqu'on affranchit les terres dépendantes de l'Eglise & des moines. C'était une chose bien odieuse, bien préjudiciable à un Etat, de voir des hommes voués par leur institut à l'humilité & à la pauvreté, devenus les maîtres des plus belles terres du royaume, traiter les hommes, leurs frères, comme des animaux de service, faits pour porter leurs fardeaux. La grandeur de ce petit nombre de prêtres avilissait la nature humaine. Leurs richesses particulières appauvrissaient le reste du royaume. L'abus a été détruit; & l'Angleterre est devenue riche.

Dans tout le reste de l'Europe, le commerce n'a fleuri, les arts n'ont été en honneur, les villes ne se sont accrues & embellies, que quand les serfs de la couronne & de l'Eglise ont eu des terres en propriété. Et ce qu'on doit soigneusement remarquer, c'est que si l'Eglise y a perdu des droits qui ne lui appartenaient pas, la couronne y a gagné l'extension de ses droits légitimes : car l'Eglise, dont la première institution est d'imiter son législateur humble & pauvre, n'est point faite originairement pour s'engraisser du fruit

des travaux des hommes; & le souverain, qui représente l'Etat, doit économiser le fruit de ces mêmes travaux pour le bien de l'Etat même & pour la splendeur du trône. Par-tout où le peuple travaille pour l'Eglise l'Etat est pauvre: par-tout où le peuple travaille pour lui & pour le souverain, l'Etat est riche.

C'est alors que le commerce étend par-tout ses branches. La marine marchande devient l'école de la marine militaire. De grandes compagnies de commerce se forment. Le souverain trouve, dans les temps difficiles, des ressources auparavant inconnues. Ainsi dans les Etats autrichiens, en Angleterre, en France, vous voyez le prince emprunter facilement de ses sujets cent fois plus qu'il n'en pouvait arracher par la force, quand les peuples croupissaient dans la servitude.

Tous les payſans ne seront pas riches; & il ne faut pas qu'ils le soient. On a besoin d'hommes qui n'aient que leurs bras, & de la bonne volonté. Mais ces hommes mêmes, qui semblent le rebut de la fortune, participeront au bonheur des autres. Ils seront libres de vendre leur travail à qui voudra le mieux payer. Cette liberté leur tiendra lieu de propriété. L'espérance certaine d'un juste salaire les soutiendra. Ils éleveront avec gaieté leur famille dans leurs métiers laborieux & utiles. C'est surtout cette classe d'hommes si mépriſables aux yeux des puissans, qui fait la pépinière des soldats. Ainsi, depuis le sceptre jusqu'à la faux & à la houlette, tout s'anime, tout prospère, tout prend une nouvelle force par ce seul ressort.

Après avoir vu s'il est avantageux à un Etat que les cultivateurs soient propriétaires, il reste à voir jusqu'où cette concession peut s'étendre. Il est arrivé dans plus

d'un royaume, que le ſerf affranchi étant devenu riche par ſon induſtrie, s'eſt mis à la place de ſes anciens maîtres appauvris par leur luxe. Il a acheté leurs terres, il a pris leurs noms. L'ancienne nobleſſe a été avilie; & la nouvelle n'a été qu'enviée & mépriſée. Tout a été confondu. Les peuples qui ont ſouffert ces uſurpations, ont été le jouet des nations qui ſe ſont préſervées de ce fléau.

Les erreurs d'un gouvernement peuvent être une leçon pour les autres. Ils profitent du bien qu'il a fait; ils évitent le mal où il eſt tombé.

Il eſt ſi aiſé d'oppoſer le frein des lois à la cupidité & à l'orgueil des nouveaux parvenus; de fixer l'étendue des terrains roturiers qu'ils peuvent acheter; de leur interdire l'acquiſition des grandes terres ſeigneuriales; (1) que jamais un gouvernement ferme & ſage ne pourra ſe repentir d'avoir affranchi la ſervitude & d'avoir enrichi l'indigence. Un bien ne produit jamais un mal, que lorſque ce bien eſt pouſſé à un excès vicieux, & alors il ceſſe d'être bien. Les exemples des autres nations avertiſſent; & c'eſt ce qui fait que les peuples qui ſont policés les derniers, ſurpaſſent ſouvent les maîtres dont ils ont pris les leçons.

(1) Ces deux dernières lois ſeraient injuſtes. Mais ſi on voulait s'oppoſer à la trop grande inégalité des richeſſes, & qu'on n'eût ni aſſez de courage, ni une politique aſſez éclairée, pour abolir abſolument les ſubſtitutions & les droits d'aîneſſe, on pourrait reſtreindre ce privilége aux fiefs poſſédés par la nobleſſe ancienne ou titrée. Ce ſerait du moins agir conſéquemment d'après un principe vicieux à la vérité, celui de favoriſer les diſtinctions entre les états.

PROVIDENCE.

J'ETAIS à la grille lorſque ſœur *Feſſue* diſait à ſœur *Conſite* : La Providence prend un ſoin viſible de moi : vous ſavez comme j'aime mon moineau ; il était mort, ſi je n'avais pas dit neuf *Ave Maria* pour obtenir ſa guériſon. DIEU a rendu mon moineau à la vie ; remercions la ſainte Vierge.

Un métaphyſicien lui dit : Ma ſœur, il n'y a rien de ſi bon que des *Ave Maria*, ſurtout quand une fille les récite en latin dans un faubourg de Paris ; mais je ne crois pas que DIEU s'occupe beaucoup de votre moineau tout joli qu'il eſt ; ſongez, je vous prie, qu'il a d'autres affaires. Il faut qu'il dirige continuellement le cours de ſeize planètes & de l'anneau de Saturne, au centre deſquels il a placé le ſoleil qui eſt auſſi gros qu'un million de nos terres. Il a des milliars de milliars d'autres ſoleils, de planètes & de comètes à gouverner. Ses lois immuables & ſon concours éternel font mouvoir la nature entière : tout eſt lié à ſon trône par une chaîne infinie dont aucun anneau ne peut jamais être hors de ſa place. Si des *Ave Maria* avaient fait vivre le moineau de ſœur *Feſſue* un inſtant de plus qu'il ne devait vivre, ces *Ave Maria* auraient violé toutes les lois poſées de toute éternité par le grand-être ; vous auriez dérangé l'univers, il vous aurait fallu un nouveau monde, un nouveau DIEU, un nouvel ordre de choſes.

SOEUR FESSUE.

Quoi ! vous croyez que DIEU faſſe ſi peu de cas de ſœur *Feſſue* ?

LE METAPHYSICIEN.

Je suis fâché de vous dire que vous n'êtes comme moi qu'un petit chaînon imperceptible de la chaîne infinie; que vos organes, ceux de votre moineau & les miens, sont destinés à subsister un nombre déterminé de minutes dans ce faubourg de Paris.

SOEUR FESSUE.

S'il est ainsi, j'étais prédestinée à dire un nombre déterminé d'*Ave Maria*.

LE METAPHYSICIEN.

Oui; mais ils n'ont pas forcé DIEU à prolonger la vie de votre moineau au-delà de son terme. La constitution du monde portait que dans ce couvent, à une certaine heure, vous prononceriez comme un perroquet certaines paroles dans une certaine langue que vous n'entendez point; que cet oiseau né comme vous par l'action irrésistible des lois générales, ayant été malade se porterait mieux; que vous vous imagineriez l'avoir guéri avec des paroles, & que nous aurions ensemble cette conversation.

SOEUR FESSUE.

Monsieur, ce discours sent l'hérésie. Mon confesseur, le révérend père de *Menou*, en inférera que vous ne croyez pas à la Providence.

LE METAPHYSICIEN.

Je crois la Providence générale, ma chère sœur, celle dont est émanée de toute éternité la loi qui règle toute chose, comme la lumière jaillit du soleil; mais je ne crois point qu'une Providence particulière change

l'économie du monde pour votre moineau ou pour votre chat.

SOEUR FESSUE.

Mais pourtant, si mon confesseur vous dit, comme il me l'a dit à moi, que DIEU change tous les jours ses volontés en faveur des ames dévotes?

LE METAPHYSICIEN.

Il me dira la plus plate bêtise qu'un confesseur de filles puisse dire à un homme qui pense.

SOEUR FESSUE.

Mon confesseur une bête! sainte Vierge *Marie!*

LE METAPHYSICIEN.

Je ne dis pas cela; je dis qu'il ne pourrait justifier que par une bêtise énorme, les faux principes qu'il vous a insinués, peut-être fort adroitement, pour vous gouverner.

SOEUR FESSUE.

Ouais! j'y penserai; cela mérite réflexion.

PUISSANCE, TOUTE-PUISSANCE.

JE suppose que celui qui lira cet article est convaincu que ce monde est formé avec intelligence, & qu'un peu d'astronomie & d'anatomie suffisent pour faire admirer cette intelligence universelle & suprême.

Encore une fois, *Mens agitat molem.*

Peut-il savoir par lui-même si cette intelligence est toute-puissante; c'est-à-dire infiniment puissante?

A-t-il la moindre notion de l'infini, pour comprendre ce que c'eſt qu'une puiſſance infinie?

Le célébre hiſtorien philoſophe *David Hume* dit: (*a*) „ Un poids de dix onces eſt enlevé dans la balance „ par un autre poids; donc cet autre poids eſt de plus „ de dix onces; mais on ne peut apporter de raiſon „ pourquoi il doit être de cent. „

On peut dire de même: Tu reconnais une intelligence ſuprême aſſez forte pour te former, pour te conſerver un temps limité, pour te récompenſer, pour te punir. En fais-tu aſſez pour te démontrer qu'elle peut davantage?

Comment peux-tu te prouver par ta raiſon que cet être peut plus qu'il n'a fait?

La vie de tous les animaux eſt courte. Pouvait-il la faire plus longue?

Tous les animaux ſont la pâture les uns des autres ſans exception: tout naît pour être dévoré. Pouvait-il former ſans détruire?

Tu ignores quelle eſt ſa nature. Tu ne peux donc ſavoir ſi ſa nature ne l'a pas forcé de ne faire que les choſes qu'il a faites.

Ce globe n'eſt qu'un vaſte champ de deſtruction & de carnage. Ou le grand-être a pu en faire une demeure éternelle de délices pour tous les êtres ſenſibles, ou il ne l'a pas pu. S'il l'a pu & s'il ne l'a pas fait, crains de le regarder comme malfeſant; mais s'il ne l'a pas pu, ne crains point de le regarder comme une puiſſance très-grande, circonſcrite par ſa nature dans ſes limites.

Qu'elle ſoit infinie ou non, cela ne t'importe. Il eſt indifférent à un ſujet que ſon maître poſſede cinq

(*a*) *Particular providence*, pag. 359.

cents lieues de terrain ou cinq mille, il n'en eſt ni plus ni moins ſujet.

Lequel ſerait plus injurieux à cet être ineffable de dire : Il a fait des malheureux ſans pouvoir s'en diſpenſer, ou il les a faits pour ſon plaiſir ?

Pluſieurs ſectes le repréſentent comme cruel ; d'autres, de peur d'admettre un DIEU méchant, ont l'audace de nier ſon exiſtence. Ne vaut-il pas mieux dire que probablement la néceſſité de ſa nature & celle des choſes ont tout déterminé ?

Le monde eſt le théâtre du mal moral & du mal phyſique ; on ne le ſent que trop : & le Tout eſt bien de *Shafteſbury*, de *Bolingbroke* & de *Pope*, n'eſt qu'un paradoxe de bel eſprit, une mauvaiſe plaiſanterie.

Les deux principes de *Zoroaſtre* & de *Manès*, tant reſſaſſés par *Bayle*, ſont une plaiſanterie plus mauvaiſe encore. Ce ſont, comme on l'a déjà obſervé, les deux médecins de *Molière*, dont l'un dit à l'autre : Paſſez-moi l'émétique, & je vous paſſerai la ſaignée. Le manichéiſme eſt abſurde ; & voilà pourquoi il a eu un ſi grand parti.

J'avoue que je n'ai point été éclairé par tout ce que dit *Bayle* ſur les manichéens & ſur les pauliciens. C'eſt de la controverſe ; j'aurais voulu de la pure philoſophie. Pourquoi parler de nos myſtères à *Zoroaſtre* ? Dès que vous oſez traiter nos myſtères, qui ne veulent que de la foi & non du raiſonnement, vous vous ouvrez des précipices.

Le fatras de notre théologie ſcolaſtique n'a rien à faire avec le fatras des rêveries de *Zoroaſtre*.

Pourquoi diſcuter avec *Zoroaſtre* le péché originel ? il n'en a jamais été queſtion que du temps de *St Auguſtin*.

Zoroaſtre ni aucun légiſlateur de l'antiquité n'en avait entendu parler.

Si vous diſputez avec *Zoroaſtre*, mettez ſous la clef l'ancien & le nouveau Teſtament qu'il ne connaiſſait pas ; & qu'il faut révérer ſans vouloir les expliquer.

Qu'aurais-je donc dit à *Zoroaſtre* ? ma raiſon ne peut admettre deux dieux qui ſe combattent, cela n'eſt bon que dans un poëme où *Minerve* ſe querelle avec *Mars*. Ma faible raiſon eſt bien plus contente d'un ſeul grand-être, dont l'eſſence était de faire, & qui a fait tout ce que ſa nature lui a permis, qu'elle n'eſt ſatisfaite de deux grands-êtres, dont l'un gâte tous les ouvrages de l'autre. Votre mauvais principe *Arimane* n'a pu déranger une ſeule des lois aſtronomiques & phyſiques du bon principe *Oromaſe ;* tout marche avec la plus grande régularité dans les cieux. Pourquoi le méchant *Arimane* n'aurait-il eu de puiſſance que ſur ce petit globe de la terre ?

Si j'avais été *Arimane* j'aurais attaqué *Oromaſe* dans ſes belles & grandes provinces de tant de ſoleils & d'étoiles. Je ne me ſerais pas borné à lui faire la guerre dans un petit village.

Il y a beaucoup de mal dans ce village : mais d'où ſavons-nous que ce mal n'était pas inévitable ?

Vous êtes forcé d'admettre une intelligence répandue dans l'univers ; mais 1°. ſavez-vous, par exemple, ſi cette puiſſance s'étend juſqu'à prévoir l'avenir ? Vous l'avez aſſuré mille fois ; mais vous n'avez jamais pu ni le prouver, ni le comprendre. Vous ne pouvez ſavoir comment un être quelconque voit ce qui n'eſt pas. Or l'avenir n'eſt pas ; donc nul être ne peut le voir.

Vous vous réduisez à dire qu'il prévoit ; mais prévoir c'est conjecturer. (*b*)

Or un DIEU qui, selon vous, conjecture, peut se tromper. Il s'est réellement trompé dans votre système ; car s'il avait prévu que son ennemi empoisonnerait ici-bas toutes ses œuvres, il ne les aurait pas produites ; il ne se serait pas préparé lui-même la honte d'être continuellement vaincu.

2°. Ne lui fais-je pas bien plus d'honneur en disant qu'il a fait tout par la nécessité de sa nature, que vous ne lui en faites en lui suscitant un ennemi qui défigure, qui souille, qui détruit ici-bas toutes ses œuvres ?

3°. Ce n'est point avoir de DIEU une idée indigne, que de dire qu'ayant formé des milliars de mondes où la mort & le mal n'habitent point, il a fallu que le mal & la mort habitassent dans celui-ci.

4°. Ce n'est point rabaisser DIEU que de dire qu'il ne pouvait former l'homme sans lui donner de l'amour-propre ; que cet amour-propre ne pouvait le conduire sans l'égarer presque toujours ; que ses passions sont nécessaires, mais qu'elles sont funestes ; que la propagation ne peut s'exécuter sans désirs ; que ces désirs ne peuvent animer l'homme sans querelles ; que ces querelles amènent nécessairement des guerres, &c.

5°. En voyant une partie des combinaisons du règne végétal, animal & minéral, & ce globe percé par-tout comme un crible d'où tant d'exhalaisons s'échappent en foule ; quel sera le philosophe assez hardi ou le scolastique assez imbécille pour voir

(*b*) C'est le sentiment des sociniens.

clairement

clairement que la nature pouvait arrêter les effets des volcans, les intempéries de l'atmosphère, la violence des vents, les pestes, & tous les fléaux destructeurs ?

6°. Il faut être bien puissant, bien fort, bien industrieux, pour avoir formé des lions qui dévorent des taureaux, & produit des hommes qui inventent des armes pour tuer d'un seul coup non-seulement les taureaux & les lions, mais encore pour se tuer les uns les autres. Il faut être très-puissant pour avoir fait naître des araignées qui tendent des filets pour prendre des mouches; mais ce n'est pas être tout-puissant, infiniment puissant.

7°. Si le grand Etre avait été infiniment puissant, il n'y a nulle raison pour laquelle il n'aurait pas fait les animaux sensibles infiniment heureux; il ne l'a pas fait, donc il ne l'a pas pu.

8°. Toutes les sectes des philosophes ont échoué contre l'écueil du mal physique & moral. Il ne reste que d'avouer que DIEU ayant agi pour le mieux n'a pu agir mieux.

9°. Cette nécessité tranche toutes les difficultés & finit toutes les disputes. Nous n'avons pas le front de dire *tout est bien;* nous disons tout est le moins mal qu'il se pouvait.

10°. Pourquoi un enfant meurt-il souvent dans le sein de sa mère ? Pourquoi un autre ayant eu le malheur de naître, est-il réservé à des tourmens aussi longs que sa vie, terminés par une mort affreuse ?

Pourquoi la source de la vie a-t-elle été empoisonnée dans toute la terre depuis la découverte de l'Amérique ? Pourquoi depuis le septième siècle de notre ère vulgaire, la petite vérole emporte-t-elle la huitième partie du

genre-humain? Pourquoi de tout temps les veſſies ont-elles été ſujettes à être des carrières de pierres? Pourquoi la peſte, la guerre, la famine & l'inquiſition? Tournez-vous de tous les ſens; vous ne trouverez d'autre ſolution, ſinon que tout a été néceſſaire.

Je parle ici aux ſeuls philoſophes & non pas aux théologiens. Nous ſavons que la foi eſt le fil du labyrinthe. Nous ſavons bien que la chute d'*Adam* & d'*Eve*, le péché originel, la puiſſance immenſe donnée aux diables, la prédilection accordée par le grand Etre au peuple juif, & le baptême ſubſtitué à l'amputation du prépuce ſont les réponſes qui éclairciſſent tout. Nous n'avons argumenté que contre *Zoroaſtre* & non contre l'univerſité de Conimbre ou Coïmbre, à laquelle nous nous ſoumettons dans tous nos articles. (Voyez les Lettres de *Memmius* à *Cicéron*, & répondez-y, ſi vous pouvez.)

PUISSANCE.

Les deux Puiſſances.

SECTION PREMIERE.

QUICONQUE tient le ſceptre & l'encenſoir, à les deux mains fort occupées. On peut le regarder comme un homme fort habile, s'il commande à des peuples qui ont le ſens commun: mais s'il n'a à faire qu'à des imbécilles, à des eſpèces de ſauvages, on peut le comparer au cocher de *Bernier*, que ſon maître

rencontra un jour dans un carrefour de Déli, haranguant la populace & lui vendant de l'orviétan. Quoi! *Lapierre*, lui dit *Bernier*, tu es devenu médecin? Oui, Monsieur, lui répondit le cocher; tel peuple, tel charlatan.

Le daïri des Japonais, le dalai lama du Thibet auraient pu en dire autant. *Numa Pompilius* même, avec son *Egerie*, aurait fait la même réponse à *Bernier*. *Melchisédec* était probablement dans le cas, aussi bien que cet *Anius* dont parle *Virgile* au troisième chant de l'Enéide.

Rex Anius, rex idem hominum Phœbique sacerdos,
Vittis & sacrâ redimitus tempora lauro.

Je ne sais quel translateur du seizième siècle, a translaté ainsi ces vers de *Virgile*.

Anius qui fut roi tout ainsi qu'il fut prêtre,
Mange à deux rateliers, & doublement est maître.

Ce charlatan *Anius* n'était roi que de l'île de Délos, très-chétif royaume, qui, après celui de *Melchisédec* & d'*Ivetot*, était un des moins considérables de la terre; mais le culte d'*Apollon* lui avait donné une grande réputation: il suffit d'un saint pour mettre tout un pays en crédit.

Trois électeurs allemands sont plus puissans qu'*Anius*, & ont comme lui le droit de mitre & de couronne, quoique subordonné, du moins en apparence, à l'empereur romain, qui n'est que l'empereur d'Allemagne. Mais de tous les pays où la plénitude du sacerdoce & la plénitude de la royauté constituent

la puiſſance la plus pleine qu'on puiſſe imaginer ; c'eſt Rome moderne.

Le pape eſt regardé dans la partie de l'Europe catholique, comme le premier des rois & le premier des prêtres. Il en fut de même dans la Rome qu'on appelle *païenne ; Jules-Céſar* était à la fois grand-pontife, dictateur, guerrier, vainqueur, très-éloquent, très-galant, en tout le premier des hommes, & à qui nul moderne n'a pu être comparé, excepté dans une épître dédicatoire.

Le roi d'Angleterre poſſède à peu près les mêmes dignités que le pape en qualité de chef de l'Egliſe.

L'impératrice de Ruſſie eſt auſſi maîtreſſe abſolue de ſon clergé dans l'empire le plus vaſte qui ſoit ſur la terre. L'idée qu'il peut exiſter deux puiſſances oppoſées l'une à l'autre dans un même Etat, y eſt regardée par le clergé même, comme une chimère auſſi abſurde que pernicieuſe.

Je dois rapporter à ce propos une lettre que l'impératrice de Ruſſie, *Catherine II*, daigna m'écrire au mont Krapac, le 22 auguſte 1765, & dont elle m'a permis de faire uſage dans l'occaſion.

„ Des capucins qu'on tolère à Moſcou, (car la „ tolérance eſt générale dans cet empire, il n'y a que „ les jéſuites qui n'y ſont pas ſoufferts,) (1) s'étant „ opiniâtrés cet hiver à ne pas vouloir enterrer un „ français qui était mort ſubitement, ſous prétexte „ qu'il n'avait pas reçu les ſacremens ; *Abraham Chaumeix* „ fit un factum contr'eux, pour leur prouver qu'ils „ devaient enterrer un mort ; mais ce factum, ni deux

(1) On a commencé à les y ſouffrir depuis qu'ils ont été détruits par le pape ; parce qu'ils ne peuvent plus être dangereux.

„ réquisitions du gouverneur ne purent porter ces „ pères à obéir. A la fin, on leur fit dire de choisir, „ ou de passer la frontière, ou d'enterrer ce français: „ ils partirent, & j'envoyai d'ici des augustins plus „ dociles, qui voyant qu'il n'y avait pas à badiner, „ firent tout ce qu'on voulut.

„ Voilà donc *Abraham Chaumeix* en Russie qui „ devient raisonnable; il s'oppose à la persécution. „ S'il prenait de l'esprit, il ferait croire les miracles „ aux plus incrédules; mais tous les miracles du „ monde n'effaceront pas sa honte d'avoir été le „ délateur de l'Encyclopédie.

. . . . . .

. . . . . .

„ Les sujets de l'Eglise souffrant des vexations „ souvent tyranniques, auxquelles les fréquens chan- „ gemens de maîtres contribuaient beaucoup, se „ révoltèrent vers la fin du règne de l'impératrice „ *Elisabeth*, & ils étaient à mon avènement plus de „ cent mille en armes. C'est ce qui fit qu'en 1762 „ j'exécutai le projet de changer entièrement l'admi- „ nistration des biens du clergé, & de fixer ses revenus. „ *Arsène*, évêque de Rostou, s'y opposa, poussé par „ quelques-uns de ses confrères, qui ne trouvèrent pas „ à propos de se nommer. Il envoya deux mémoires „ où il voulait établir le principe absurde des deux „ puissances. Il avait déjà fait cette tentative du temps „ de l'impératrice *Elisabeth;* on s'était contenté de lui „ imposer silence: mais son insolence & sa folie „ redoublant, il fut jugé par le métropolitain de „ Novogorod & par le synode entier, condamné

» comme fanatique, coupable d'une entrepriſe contraire » à la foi orthodoxe autant qu'au pouvoir ſouverain; » déchu de ſa dignité & de la prêtriſe, & livré au bras » ſéculier. Je lui fis grâce, & je me contentai de le » réduire à la condition de moine. »

Telles ſont ſes propres paroles; il en réſulte qu'elle fait ſoutenir l'Egliſe & la contenir; qu'elle reſpecte l'humanité autant que la religion; qu'elle protège le laboureur autant que le prêtre; que tous les ordres de l'Etat doivent la bénir.

J'aurai encore l'indiſcrétion de tranſcrire ici un paſſage d'une de ſes lettres.

» La tolérance eſt établie chez nous; elle fait loi » de l'Etat; il eſt défendu de perſécuter. Nous avons, » il eſt vrai, des fanatiques, qui faute de perſécution » ſe brûlent eux-mêmes; mais ſi ceux des autres pays » en feſaient autant, il n'y aurait pas grand mal, le » monde en ſerait plus tranquille, & *Calas* n'aurait » pas été roué. »

Ne croyez pas qu'elle écrive ainſi par un enthouſiaſme paſſager & vain, qu'on déſavoue enſuite dans la pratique, ni même par le déſir louable d'obtenir dans l'Europe les ſuffrages des hommes qui penſent & qui enſeignent à penſer. Elle poſe ces principes pour baſe de ſon gouvernement. Elle a écrit de ſa main dans le conſeil de légiſlation, ces paroles qu'il faut graver aux portes de toutes les villes.

» Dans un grand empire, qui étend ſa domination » ſur autant de peuples divers qu'il y a de différentes » croyances parmi les hommes, la faute la plus nui- » ſible ſerait l'intolérance. »

Remarquez qu'elle n'héfite pas de mettre l'intolérance au rang des fautes, j'ai preſque dit des délits. Ainſi une impératrice deſpotique détruit dans le fond du Nord la perſécution & l'eſclavage. Tandis que dans le Midi....

(*a*) Jugez après cela, Monſieur, s'il ſe trouvera un honnête homme dans l'Europe qui ne ſera pas prêt de ſigner le panégyrique que vous méditez. Non-ſeulement cette princeſſe eſt tolérante; mais elle veut que ſes voiſins le ſoient. Voilà la première fois qu'on a déployé le pouvoir ſuprême pour établir la liberté de conſcience. C'eſt la plus grande époque que je connaiſſe dans l'hiſtoire moderne.

C'eſt à peu près ainſi que les anciens Perſans défendirent aux Carthaginois d'immoler des hommes.

Plût à DIEU qu'au lieu des barbares qui fondirent autrefois des plaines de la Scythie & des montagnes de l'Immaüs & du Caucaſe vers les Alpes & les Pyrenées pour tout ravager, on vît deſcendre aujourd'hui des armées pour renverſer le tribunal de l'inquiſition, tribunal plus horrible que les ſacrifices de ſang humain tant reprochés à nos pères!

Enfin, ce génie ſupérieur veut faire entendre à ſes voiſins ce que l'on commence à comprendre en Europe, que des opinions métaphyſiques inintelligibles, qui ſont les filles de l'abſurdité, ſont les mères de la diſcorde; & que l'Egliſe au lieu de dire: Je viens apporter le glaive & non la paix, doit dire hautement: J'apporte la paix & non le glaive. Auſſi l'impératrice ne veut-elle

(*a*) Ceci eſt tiré d'une lettre du citoyen du mont Krapac, dans laquelle ſe trouve l'extrait de la lettre de l'impératrice.

tirer l'épée que contre ceux qui veulent opprimer les diſſidens.

SECTION II.

Converſation du révérend père Bouvet, miſſionnaire de la compagnie de JESUS, *avec l'empereur Cam-hi, en préſence de frère Attiret jéſuite, tirée des mémoires ſecrets de la miſſion, en* 1772.

PERE BOUVET.

OUI, ſacrée majeſté, dès que vous aurez eu le bonheur de vous faire baptiſer par moi comme je l'eſpère, vous ſerez ſoulagé de la moitié du fardeau immenſe qui vous accable. Je vous ai parlé de la fable d'*Atlas* qui portait le ciel ſur ſes épaules. *Hercule* le ſoulagea & porta le ciel. Vous êtes l'*Atlas*, & *Hercule* eſt le pape. Il y aura deux puiſſances dans votre empire. Notre bon *Clément XI* ſera la première. Ainſi vous goûterez le plus grand des biens; celui d'être oiſif pendant votre vie, & d'être ſauvé après votre mort.

L'EMPEREUR.

Vraiment je ſuis très-obligé à ce cher pape qui daigne prendre cette peine: mais comment pourra-t-il gouverner mon empire à ſix mille lieues de chez lui?

PERE BOUVET.

Rien n'eſt plus aiſé, ſacrée majeſté impériale. Nous ſommes ſes vicaires apoſtoliques; il eſt vicaire de DIEU, ainſi vous ſerez gouverné par DIEU même.

L'EMPEREUR.

Quel plaisir! je ne me sens pas d'aise. Votre vice-Dieu partagera donc avec moi les revenus de l'empire? car toute peine vaut salaire.

PERE BOUVET.

Notre vice-Dieu est si bon qu'il ne prendra d'ordinaire que le quart tout au plus, excepté dans les cas de désobéissance. Notre casuel ne montera qu'à deux millions sept cents cinquante mille onces d'argent pur. C'est un bien mince objet en comparaison des biens célestes.

L'EMPEREUR.

Oui, c'est marché donné. Votre Rome en tire autant apparemment du grand-mogol mon voisin, de l'empire du Japon mon autre voisin, de l'impératrice de Russie mon autre bonne voisine, de l'empire de Perse, de celui de Turquie.

PERE BOUVET.

Pas encore; mais cela viendra grâce à DIEU & à nous.

L'EMPEREUR.

Et combien vous en revient-il à vous autres?

PERE BOUVET.

Nous n'avons point de gages fixes; mais nous sommes comme la principale actrice d'une comédie d'un comte de *Cailus* mon compatriote, tout ce que je.... c'est pour moi.

L'EMPEREUR.

Mais, dites-moi si vos princes chrétiens d'Europe payent à votre Italien à proportion de ma taxe?

PERE BOUVET.

Non, la moitié de cette Europe s'est séparée de lui & ne le paye point : l'autre moitié paye le moins qu'elle peut.

L'EMPEREUR.

Vous me disiez ces jours passés qu'il était maître d'un assez joli pays.

PERE BOUVET.

Oui, mais ce domaine lui produit peu; il est en friche.

L'EMPEREUR.

Le pauvre homme! il ne sait pas faire cultiver sa terre & il prétend gouverner les miennes!

PERE BOUVET.

Autrefois dans un de nos conciles, c'est-à-dire, dans un de nos sénats de prêtres, qui se tenait dans une ville nommée Constance, notre saint père fit proposer une taxe nouvelle pour soutenir sa dignité. L'assemblée répondit qu'il n'avait qu'à faire labourer son domaine; mais il s'en donna bien de garde; il aima mieux vivre du produit de ceux qui labourent dans d'autres royaumes. Il lui parut que cette manière de vivre avait plus de grandeur.

L'EMPEREUR.

Oh bien, allez lui dire que non-seulement je fais labourer chez moi, mais que je laboure moi-même; & je doute fort que ce soit pour lui.

PERE BOUVET.

Ah! sainte vierge *Marie*, je suis pris pour dupe.

L'EMPEREUR.

Partez vîte, j'ai été trop indulgent.

FRERE ATTIRET A FRERE BOUVET.

Je vous avais bien dit que l'empereur, tout bon qu'il est, avait plus d'esprit que vous & moi.

PURGATOIRE.

IL est assez singulier que les Eglises protestantes se soient réunies à crier que le purgatoire fut inventé par les moines. Il est bien vrai qu'ils inventèrent l'art d'attraper de l'argent des vivans en priant DIEU pour les morts ; mais le purgatoire était avant tous les moines.

Ce qui peut avoir induit les doctes en erreur, c'est que ce fut le pape *Jean XVI* qui institua, dit-on, la fête des morts vers le milieu du dixième siècle. De cela seul je conclus qu'on priait pour eux auparavant ; car si on se mit à prier pour tous, il est à croire qu'on priait déjà pour quelques-uns d'entre eux, de même qu'on n'inventa la fête de tous les saints que parce qu'on avait long-temps auparavant fêté plusieurs bienheureux. La différence entre la toussaint & la fête des morts, c'est qu'à la première nous invoquons, & à la seconde nous sommes invoqués; à la première nous nous recommandons à tous les heureux, & à la seconde les malheureux se recommandent à nous.

Les gens les plus ignorans savent comment cette fête fut instituée d'abord à Cluni, qui était alors terre de l'empire allemand. Faut-il redire „ que *St Odilon* „ abbé de Cluni était coutumier de délivrer beau- „ coup d'ames du purgatoire par ses messes & par ses „ prières; & qu'un jour un chevalier ou un moine „ revenant de la terre-sainte, fut jeté par la tempête „ dans une petite île où il rencontra un ermite, „ lequel lui dit qu'il y avait là auprès de grandes „ flammes & furieux incendies, où les trépassés étaient „ tourmentés, & qu'il entendait souvent les diables „ se plaindre de l'abbé *Odilon* & de ses moines qui „ délivraient tous les jours quelque ame; qu'il fallait „ prier *Odilon* de continuer, afin d'accroître la joie „ des bienheureux au ciel, & la douleur des diables „ en enfer. „

C'est ainsi que frère *Girard* jésuite raconte la chose dans sa Fleur des saints, (*a*) d'après frère *Ribadeneira*. *Fleuri* diffère un peu de cette légende, mais il en a conservé l'essentiel.

Cette révélation engagea *St Odilon* à instituer dans Cluni la fête des trépassés, qui ensuite fut adoptée par l'Eglise.

C'est depuis ce temps que le purgatoire valut tant d'argent à ceux qui avaient le pouvoir d'en ouvrir les portes. C'est en vertu de ce pouvoir que le roi d'Angleterre *Jean* ce grand terrien, surnommé *Sans terre*, en se déclarant homme-lige du pape *Innocent III*, & en lui soumettant son royaume, obtint la délivrance d'une ame de ses parens qui était excommuniée; *pro mortuo excommunicato pro quo supplicant consanguinei.*

(*a*) Tom. II, pag. 445.

La chancellerie romaine eut même son tarif pour l'absolution des morts ; & il y eut beaucoup d'autels privilégiés, où chaque messe qu'on disait au quatorzième siècle & au quinzième, pour six liards, délivrait une ame. Les hérétiques avaient beau remontrer qu'à la vérité les apôtres avaient eu le droit de délier tout ce qui était lié sur terre, mais non pas sous terre. On leur courait sus comme à des scélérats qui osaient douter du pouvoir des clefs. Et en effet, il est à remarquer que quand le pape veut bien vous remettre cinq ou six cents ans de purgatoire, il vous fait grâce de sa pleine puissance ; *pro potestate à Deo acceptâ concedit.*

De l'antiquité du purgatoire.

ON prétend que le purgatoire était de temps immémorial reconnu par le fameux peuple juif ; & on se fonde sur le second livre des Machabées, qui dit expressément, „ qu'ayant trouvé sous les habits des Juifs „ (au combat d'Odollam) des choses consacrées aux „ idoles de Jamnia, il fut manifeste que c'était pour „ cela qu'ils avaient péri ; & ayant fait une quête de „ douze mille dragmes d'argent, (*b*) lui qui pensait „ bien & religieusement de la résurrection, les envoya „ à Jérusalem pour les péchés des morts. „

Comme nous nous sommes fait un devoir de rapporter les objections des hérétiques & des incrédules, afin de les confondre par leurs propres sentimens ; nous rapporterons ici leurs difficultés sur les douze mille francs envoyés par *Judas*, & sur le purgatoire.

(*b*) Liv. II, ch. XII, v. 42, 43 & suivans.

Ils disent

1°. Que douze mille francs de notre monnaie étaient beaucoup pour *Judas*, qui soutenait une guerre de barbets contre un grand roi.

2°. Qu'on peut envoyer un présent à Jérusalem pour les péchés des morts, afin d'attirer la bénédiction de DIEU sur les vivans.

3°. Qu'il n'était point encore question de résurrection dans ces temps-là, qu'il est reconnu que cette question ne fut agitée chez les Juifs que du temps de *Gamaliel*, un peu avant les prédications de JESUS-CHRIST. (*)

4°. Que la loi des Juifs consistant dans le Décalogue, le Lévitique & le Deutéronome, n'ayant jamais parlé ni de l'immortalité de l'ame, ni des tourmens de l'enfer; il était impossible à plus forte raison qu'elle eût jamais annoncé un purgatoire.

5°. Les hérétiques & les incrédules font les derniers efforts pour démontrer à leur manière que tous les livres des Machabées sont évidemment apocryphes. Voici leurs prétendues preuves.

Les Juifs n'ont jamais reconnu les livres des Machabées pour canoniques, pourquoi les reconnaîtrions-nous?

Origène déclare formellement que l'histoire des Machabées est à rejeter. *St Jérôme* juge ces livres indignes de croyance.

Le concile de Laodicée, tenu en 367, ne les admit point parmi les livres canoniques; les *Athanases*, les *Cyrilles*, les *Hilaires* les rejettent.

(*) Voyez le Talmud, tome II.

Les raisons pour traiter ces livres de romans, & de très-mauvais romans, sont les suivantes.

L'auteur ignorant commence par la fausseté la plus reconnue de tout le monde. Il dit : (*c*) *Alexandre appela les jeunes nobles qui avaient été nourris avec lui dès leur enfance, & il leur partagea son royaume tandis qu'il vivait encore.*

Un mensonge aussi sot & aussi grossier ne peut venir d'un écrivain sacré & inspiré.

L'auteur des Machabées, en parlant d'*Antiochus Epiphane*, dit : *Antiochus marcha vers Elimaïs ; il voulut la prendre & la piller*, (*d*) *& il ne le put, parce que son discours avait été su des habitans ; & ils s'élevèrent en combat contre lui. Et il s'en alla avec une tristesse grande, & retourna en Babylone. Et lorsqu'il était encore en Perse, il apprit que son armée en Juda avait pris la fuite..... & il se mit au lit, & il mourut l'an* 149.

Le même auteur (*e*) dit ailleurs tout le contraire. Il dit qu'*Antiochus Epiphane* voulut piller Persépolis, & non pas Elimaïs ; qu'il tomba de son chariot, qu'il fut frappé d'une plaie incurable — qu'il fut mangé des vers — qu'il demanda bien pardon au Dieu des Juifs, qu'il voulut se faire juif : & c'est là qu'on trouve ce verset que les fanatiques ont appliqué tant de fois à leurs ennemis : *Orabat sceleſtus ille veniam quam non erat conſecuturus*, le scélérat demandait un pardon qu'il ne devait pas obtenir. Cette phrase est bien juive ; mais il n'est pas permis à un auteur inspiré de se contredire si indignement.

(*c*) Liv. I, chap. II, v. 7.
(*d*) Chap. VI, v. 3 & suiv.
(*e*) Liv. II, chap. IX.

Ce n'eſt pas tout ; voici bien une autre contradiction & une autre bévue. L'auteur fait mourir *Antiochus Epiphane* d'une troiſième façon ; (*f*) on peut choiſir. Il avance que ce prince fut lapidé dans le temple de Nannée. Ceux qui ont voulu excuſer cette ânerie, prétendent qu'on veut parler d'*Antiochus Eupator ;* mais ni *Epiphane* ni *Eupator* ne fut lapidé.

Ailleurs, l'auteur dit (*g*) qu'un autre *Antiochus* (le grand) fut pris par les Romains, & qu'ils donnèrent à *Eumènes* les Indes & la Médie. Autant vaudrait-il dire que *François I* fit priſonnier *Henri VIII*, & qu'il donna la Turquie au duc de Savoie. C'eſt inſulter le Saint-Eſprit d'imaginer qu'il ait dicté des abſurdités ſi dégoûtantes.

Le même auteur dit (*h*) que les Romains avaient conquis les Galates ; mais ils ne conquirent la Galatie que plus de cent ans après. Donc le malheureux romancier n'écrivait que plus d'un ſiècle après le temps où l'on ſuppoſe qu'il a écrit ; & il en eſt ainſi de preſque tous les livres juifs, à ce que diſent les incrédules.

Le même auteur dit (*i*) que les Romains nommaient tous les ans un chef du ſénat. Voilà un homme bien inſtruit ! il ne ſavait pas ſeulement que Rome avait deux conſuls. Quelle foi pouvons-nous ajouter, diſent les incrédules, à ces rapſodies de contes puérils, entaſſés ſans ordre & ſans choix par les plus ignorans & les plus imbécilles des hommes ? Quelle honte de les croire ! quelle barbarie de cannibales d'avoir perſécuté des hommes ſenſés pour les forcer à faire

(*f*) Liv. I, chap. I, v. 12.
(*g*) Liv. I, chap. VIII, v. 7 & 8.
(*h*) Liv. I, chap. VIII, v. 2 & 3.
(*i*) Liv. I, ch. VIII, v. 15 & 16.

ſemblant

ſemblant de croire des pauvretés pour leſquelles ils avaient le plus profond mépris ! Ainſi s'expriment des auteurs audacieux.

Notre réponſe eſt que quelques mépriſes, qui viennent probablement des copiſtes, n'empêchent point que le fond ne ſoit très-vrai ; que le St Eſprit a inſpiré l'auteur & non les copiſtes ; que ſi le concile de Laodicée a rejeté les Machabées, ils ont été admis par le concile de Trente, dans lequel il y eut juſqu'à des jéſuites ; qu'ils ſont reçus dans toute l'Egliſe romaine, & que par conſéquent nous devons les recevoir avec ſoumiſſion.

De l'origine du purgatoire.

Il eſt certain que ceux qui admîrent le purgatoire dans la primitive Egliſe, furent traités d'hérétiques ; on condamna les ſimoniens qui admettaient la purgation des ames. *Pſuken kadaron.* (*k*)

St Auguſtin condamna depuis les origéniſtes qui tenaient pour ce dogme.

Mais les ſimoniens & les origéniſtes avaient-ils pris ce purgatoire dans *Virgile*, dans *Platon*, chez les Egyptiens ?

Vous le trouvez clairement énoncé dans le ſixième chant de *Virgile*, ainſi que nous l'avons déjà remarqué ; & ce qui eſt de plus ſingulier, c'eſt que *Virgile* peint des ames pendues en plein air, d'autres brûlées, d'autres noyées.

(*k*) Liv. des Héréſies, chap. XXII.

Aliæ panduntur inanes
Suſpenſæ ad ventos; aliis ſub gurgite vaſto
Infectum eluitur ſcelus, aut exuritur igni.

L'abbé *Pellegrin* traduit ainſi ces vers :

On voit ces purs eſprits branler au gré des vents,
Ou noyés dans les eaux, ou brûlés dans les flammes ;
C'eſt ainſi qu'on nettoie & qu'on purge les ames.

Et ce qu'il y a de plus ſingulier encore, c'eſt que le pape *Grégoire* ſurnommé *le grand*, non-ſeulement adopta cette théologie de *Virgile*, mais dans ſes dialogues il introduit pluſieurs ames qui arrivent du purgatoire, après avoir été pendues ou noyées.

Platon avait parlé du purgatoire dans ſon Phédon ; & il eſt aiſé de ſe convaincre, par la lecture du *Mercure Triſmégiſte*, que *Platon* avait pris chez les Egyptiens tout ce qu'il n'avait pas emprunté de *Timée* de Locres.

Tout cela eſt bien récent, tout cela eſt d'hier en comparaiſon des anciens brachmanes. Ce ſont eux, il faut l'avouer, qui inventèrent le purgatoire, comme ils inventèrent auſſi la révolte & la chute des génies, des animaux céleſtes. (*)

C'eſt dans leur Shaſta, ou Shaſtabad, écrit trois mille cent ans avant l'ère vulgaire, que mon cher lecteur trouvera le purgatoire. Ces anges rebelles dont on copia l'hiſtoire chez les Juifs, du temps du rabbin *Gamaliel*, avaient été condamnés par l'Eternel & par ſon fils, à mille ans de purgatoire ; après quoi DIEU leur pardonna & les fit hommes. Nous vous l'avons déjà

(*) Voyez l'article *Brachmanes*.

dit, mon cher lecteur; nous vous avons déjà représenté que les brachmanes trouvèrent l'éternité des supplices trop dure; car enfin l'éternité est ce qui ne finit jamais. Les brachmanes pensaient comme l'abbé de *Chaulieu*.

„ Pardonne alors, Seigneur, si, plein de tes bontés,
„ Je n'ai pu concevoir que mes fragilités,
„ Ni tous ces vains plaisirs qui passent comme un songe,
„ Pussent être l'objet de tes sévérités;
„ Et si j'ai pu penser que tant de cruautés
„ Puniraient un peu trop la douceur d'un mensonge.

Fin du tome sixième.

TABLE

DES ARTICLES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

MAGIE. 3
MAHOMETANS. 6
MAITRE. SECTION I. 7
SECTION II. 9
MALADIE. MEDECINE. 11
MARIAGE. SECTION I. 15
SECTION II. 16
SECTION III. 19
MARIE-MAGDELENE. 23
MARTYRS. SECTION I. 29
1°. *Sainte Symphoroſe & ſes ſept enfans.* 31
2°. *Sainte Félicité & encore ſept enfans.* 32
3°. *Saint Polycarpe.* 33
4°. *De ſaint Ptolomée.* ibid.
5°. *De ſaint Symphorien d'Autun.* 34
6°. *D'une autre ſainte Félicité, & ſainte Perpétue.* 36

7°. *De St Théodote de la ville d'Ancire, & des sept vierges, écrit par Nilus témoin oculaire, tiré de Bollandus.* 37

8°. *Du martyre de St Romain.* 42

SECTION II. 43

SECTION III. 45

MASSACRES. 47

MATIERE. SECTION I. *Dialogue poli entre un énergumène & un philosophe.* 48

SECTION II. 50

MECHANT. 54

MEDECINS. 58

MESSE. 62

MESSIE. 68

METAMORPHOSE, METEMPSYCOSE. 85

METAPHYSIQUE. 87

MIRACLES. SECTION I. 88

SECTION II. 96

SECTION III. 98

SECTION IV. *De ceux qui ont eu la témérité de nier absolument la réalité des miracles de* JESUS-CHRIST. 101

MISSIONS. 113

MOISE. SECTION I. 115
SECTION II. 119
SECTION III. 126
MONDE. *Du meilleur des mondes possibles.* 135
MONSTRES. 138
MONTAGNE. 141
MORALE. 142
MOUVEMENT. 144
NATURE. *Dialogue entre le philosophe & la nature.* 148
NECESSAIRE. 151
NEWTON ET DESCARTES. SECTION I. 156
SECTION II. 162
SECTION III. *De la chronologie réformée par Newton, qui fait le monde moins vieux de cinq cents ans.* 165
NOEL. 170
NOMBRE. 177
NOUVEAU, NOUVEAUTÉS. 181
NUDITÉ. 182
OCCULTES. *Qualités occultes.* 184
ONAN, ONANISME. 185

OPINION. 189
ORACLES. SECTION I. 191
SECTION II. 198
ORAISON, PRIERE PUBLIQUE, ACTION DE GRACE &c. 206
ORDINATION. 211
ORGUEIL. 212
ORIGINEL. (PECHÉ) SECTION I. 213
SECTION II. 215
Explication du péché originel. 219
ORTHOGRAPHE. 221
OVIDE. 222
OZÉE. 233
PAPISME. *Le papiſte & le tréſorier.* 235
PARADIS. 237
PARLEMENT DE FRANCE. *Depuis Philippe le bel juſqu'à Charles VII.* 240
Parlement. L'étendue de ſes droits. 243
Parlement. Droit d'enregiſtrer. 244
Remontrances des parlemens. 246
Sous Louis XV. 249
PARLEMENT D'ANGLETERRE. 254

PASSIONS. *Leur influence sur le corps, & celle du corps sur elles.* 258

PATRIE. SECTION I. 262

SECTION II. 264

SECTION III. 266

PAUL. SECTION I. *Questions sur Paul.* 269

SECTION II. 271

SECTION III. 275

PERES, MERES, ENFANS : *Leurs devoirs.* 278

PERSECUTION. 281

PHILOSOPHE. SECTION I. 283

SECTION II. 289

SECTION III. 292

SECTION IV. 296

PHILOSOPHIE. SECTION I. 297

SECTION II. 298

SECTION III. 300

SECTION IV. *Précis de la philosophie ancienne.* 302

PIERRE. (SAINT) 307

PIERRE LE GRAND, ET JEAN-JACQUES ROUSSEAU. SECTION I. 313

SECTION II. 317

PLAGIAT. 319

PLATON. SECTION I. *Du Timée de Platon, & de quelques autres choses.* 322

SECTION II. *Question sur Platon, & sur quelques autres bagatelles.* 329

POETES. 331

POLICE DES SPECTACLES. 336

POLITIQUE. 340

Politique du dehors. 341

Politique du dedans. 343

POLYPES. 345

POLYTHEISME. 348

POPE. 354

POPULATION. SECTION I. 357

SECTION II. *Réfutation d'un article de l'Encyclopédie.* 363

SECTION III. *Fragment sur la population.* 368

SECTION IV. *De la population de l'Amérique.* 373

POSSEDÉS. 376

POSTE. 377

POURQUOI. (LES) 380

PREJUGÉS. 388

Préjugés des sens. 389
Préjugés physiques. 390
Préjugés historiques. ibid.
Préjugés religieux. 391
PRESBYTERIENS. 392
PRETENTIONS. 394
Prétentions de l'Empire, tirées de Glasey & de Schweder. 397
PRETRES. 400
PRETRES DES PAIENS. 402
PRIERES. 404
PRIOR ; (DE) DU POEME SINGULIER D'HUDIBRAS, ET DU DOYEN SWIFT. 407
Poëme d'Hudibras. 409
Du doyen Swift. 415
PRIVILEGES, CAS PRIVILEGIÉS. 417
PROPHETES. 421
PROPHETIES. SECTION I. 424
SECTION II. 430
SECTION III. 432
PROPRIETÉ. 437
PROVIDENCE. 442

PUISSANCE, TOUTE-PUISSANCE. 444

PUISSANCE. *Les deux Puiſſances.* SECTION I. 450

SECTION II. 456

PURGATOIRE. 459

De l'antiquité du purgatoire, 461

De l'origine du purgatoire. 465

Fin de la table du ſixième volume.

DL 5471
(42)
ULB Halle 3
003 132 366
1078

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-712195-p0487-9

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME QUARANTE-DEUXIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1784.

Farbkarte #13 B.I.G.
Blue Cyan Green Yellow Red Magenta White 3/Color Black
Inches Centimetres
Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-712195-p0489-4
DFG